

yves
gibeau
mourir
idiot

roman

Almann-Lévy

YVES GIBEAU

MOURIR IDIOT

roman

CALMANN-LÉVY

*À Mona.
Pour Sophie.*

Toute ressemblance avec des personnes
existant, ou croyant exister...

« C'est naïtre qu'il aurait pas fallu. »
CÉLINE, *Mort à crédit*

« Je ne suis pas méchant, moi. Je suis triste. »
Jean-Luc GODARD, *Vivre sa vie*

ILS commençaient à rigoler, les gens. J'étais toujours là, pas très jovial d'allure, la peau et les os, mais vivant. Ils me voyaient aller chez l'épicière, ou en revenir. Avec mon cabas en papier réclame et ma laitue et mes œufs rituels. Ou faire les cent pas devant ma baraque, d'un mur à l'autre, pour mes jambes qui se refroidissaient, même les jours de canicule. Ceux qui me lorgnaient dans ma cour de prison, je savais ce qu'ils pensaient, ce qui les démangeait de me crier du milieu de la place : « Alors, pas encore décidé ? On hésite ? »

C'est pas commode de mourir, même avec la meilleure volonté. J'en ai échafaudé des moyens. J'en ai gambergé des projets, des résolutions.

Il y en avait quelques-uns, des gens, qui m'encourageaient en sens contraire. À vivre. Un jour bien, un jour mal. Comme tout le monde.

— Vous avez tout pour être heureux, me disaient ces gens-là avec une petite bourrade aimable dans la poitrine, quasiment à l'endroit du cœur.

Et ils s'acharnaient.

— Tout !

J'attendais même pas l'inventaire.

Le goût des larmes et de la désolation, c'est de ma pauvre mère qu'il m'est venu. Elle a pleuré toute son existence, à longueur de jour, à longueur de nuit. À cause de ses douleurs, dans le ventre, dans les jambes, dans la tête, partout. À cause d'autre chose, bien sûr, que j'ai mis du temps à deviner, à comprendre, au fur et à mesure des engueulades et des bagarres avec mon père. Quand même, parfois, elle s'arrêtait de pleurer. Pas longtemps. Une petite pause pour fredonner *Sur les bords de la Riviera* ou *la Berceuse aux étoiles*. Et elle repartait. À gros sanglots. Émue, encore plus douloureuse. Même en mangeant elle pleurait. La tristesse, ça lui coupait pas l'appétit. Les coudes sur la table, avec son roman à cinq sous adossé aux lithinés du Dr Gustin, *Vierge et martyre*, *Séduite le jour de ses noces*, elle engloutissait ses patates et ses larmes. L'amour, dans les bouquins, c'était pas fait pour la consoler. Ça lui donnait des envies, des regrets. C'est peut-être ce qui l'affligeait le plus, d'avoir manqué de chance de ce côté-là. « Je suis maudite », elle nous criait souvent, ruisselante, les yeux gonflés, à moi et à mon frère. Et à mon père aussi du même coup, qui l'était pas d'ailleurs, maintenant que je le savais, qu'elle l'avait hurlé un soir qu'ils s'insultaient, à mon sujet je me souviens, et qu'il m'avait fait une remontrance. J'avais onze ans. Ou un peu plus. Elle s'est retournée vers moi ma mère, tout péteux dans un coin de la cuisine, pensant qu'ils allaient, comme d'autres fois, s'empoigner à bras-le-corps. Ça me faisait toujours peur. J'osais rien dire, rien faire. Que serrer les cuisses pour pas pisser dans ma culotte.

— Il a pas à te corriger, elle a crié. C'est pas ton père, lui, ce bonhomme-là. Il a pas de droits sur toi.

Mon père, celui qui était là, il a pas moufté. Honteux qu'elle ait pu avouer une chose pareille. Il s'est versé un grand coup de vin rouge dans sa soupe, et il a commencé de manger, le nez dans l'assiette.

— T'as pas eu de chance non plus, mon pauvre gamin, elle a dit encore.

Son pauvre gamin, il en menait pas large. Il avait appris la nouvelle sans bien comprendre. Père ou pas père, à l'époque, à mon âge, on était pas ferré en éducation sexuelle. Mystère et boule de gomme. On en était encore aux choux et aux roses. Quand on s'étonnait devant les gros ventres et qu'on interrogeait, on prenait une calotte recta. J'ai attendu longtemps, des années, avant de la questionner

ma mère, pour les détails. Elle – peut-être le remords – en avait jamais reparlé. À croire qu'elle avait inventé ça, comme dans ses romans d'amour, pour avoir le dessus dans la vacherie, face à son bonhomme. J'ai hésité pas mal. La timidité, la pudeur. Et dans la famille on se poussait jamais aux confidences les uns les autres. Moi, à force d'avoir vécu loin d'eux mes parents, dans les pensions et aux enfants de troupe, quand je les retrouvais parfois c'était comme des gens nouveaux, des étrangers. Fallait se réhabituer, se rééduquer, comme on dit. On s'embrassait à peine. Deux mots par-ci, deux mots par-là, et chacun se renfermait avec ses emmerdes, son cafard. En plus, c'était pas facile un sujet pareil. J'en ai tourné et retourné des phrases. Ce qui me gênait surtout, c'est que j'arrivais pas à la voir autrement, ma pauvre mère, énorme de la tête aux pieds, dans son caraco et son vieux jupon. Même à vingt ans. Et faisant l'amour.

Mon père, le vrai, elle l'avait pas beaucoup connu. Un soir ou deux. C'était en 15, en pleine guerre, dans un village des environs de Reims, en retrait du front. Ça débordait de soldats jour et nuit, qui se retapaient un peu pour se faire étendre à Tahure, au Chemin des Dames ou à la Main de Massiges. Mes grands-parents tenaient l'épicerie du coin. Avec buvette. Pour eux, la guerre, c'était du gâteau. Obésité et pieds plats, une chance, le grand-père avait été réformé. Il y avait eu un mauvais moment en août 14, quand ils s'étaient enfuis devant les Allemands. Après la Marne, ils étaient revenus dare-dare à la maison. Pour le commerce. Ils en perçaient des tonneaux, ils en écoulaient des camemberts et du pâté de foie. Tout occupés qu'ils étaient à profiter de la clientèle ils avaient laissé leur fille se dévergondner. Il y avait du choix. Celui qu'elle avait repéré, ma mère, c'était un fusilier marin. Un type du Midi. Il est parti au petit jour pour la bagarre, et elle a jamais eu de nouvelles. En plus de moi, il lui avait donné le pompon de son béret. C'était tout comme souvenir. Elle l'avait si bien planqué qu'elle s'est décarcassée, comme elle disait, pour le retrouver et m'en faire cadeau. Depuis je l'ai paumé le pompon. Ce que j'ai encore c'est son prénom, qu'on a ajouté à l'autre, pour pas l'oublier tout à fait mon vrai père. Auguste. On pourrait rire. Tout autour du bled où j'habite maintenant, près du Chemin des Dames, c'est farci de cimetières. Je suis entré dans tous. Près de la porte il y a toujours une petite niche avec le gros registre des cadavres à l'intérieur. Je feuillette, je cherche, par curiosité. Ils ont rudement dérouillé les fusiliers marins. À Laffaux, par exemple, au fameux moulin. Mais je suis pas sûr de l'orthographe. Elle non plus, ma mère, elle en était pas sûre.

Ses parents, à cause des cancons et du commerce, ils l'ont pas fichue dehors, fille indigne, fille perdue, avec l'objet du péché, façon mélo, acte II, scène 3. Au contraire. J'ai été aimé tout de suite paraît-il. Sans rancune. Même que mon grand-père a acheté un bon du Trésor à mon nom provisoire, le sien, Regnault. C'était d'un bon sentiment. Une fois que j'avais réclamé un extrait d'acte de naissance, ils ont pas lésiné à la mairie. C'était détaillé noir sur blanc, cachet à l'appui. C'est comme ça que j'ai su qu'elle m'avait reconnu au bout de quatre mois seulement, ma mère. Peut-être qu'elle attendait son fusilier marin. De toute façon il était marié, avec déjà des enfants. Peut-être que j'étais fragile, mal constitué, et qu'on espérait que je résisterais pas aux intempéries de la guerre. C'est des questions sans importance, au fond. Et puis tout le monde est mort. Personne pourrait plus me renseigner. Je continue de me demander, quand même...

Dans le pays, ça a pas fait d'histoires, de scandale. Même à l'époque. On les estimait, les Regnault. C'était l'épicerie unique. Deux ans plus tard, en mai 18, alors qu'il baguenaudait toujours autant de troufions dans les rues et dans les maisons, un sergent de la coloniale s'est proposé pour se charger de tout, mère et fils. Un geste noble. Auquel a dû être sensible le général, un nommé Mazillier, qui lui a donné l'autorisation de mariage sans hésitation. C'est la règle. Un militaire de carrière, faut pas qu'il aime n'importe qui. Même un pauvre sergent de rien du tout. On se renseigne, on enquête. Pour l'honneur. Il a été brave, le sergent. Il m'a reconnu tout de suite. Adopté. La vérité, c'est qu'il avait un sacré béguin pour ma mère. C'était juste le genre de « moukère » qu'il cherchait. Grande, colossale. Je l'ai entendu le dire aux gens, aux amis, quand ils buvaient en chœur et qu'il était de bon poil. J'ai une

photo de la noce, du cortège dans la rue du pays. Il y en avait du monde derrière le sergent en tenue fantaisie et ma mère avec son chapeau à plumes, immense, qui dominait la foule. J'y étais aussi. Dans les bras de je sais plus quelle parente ou voisine.

Si elle l'avait épousé le sergent, sans trop d'expertise, c'était surtout pour sauver les meubles. Qu'on la regarde pas de travers à la longue, ici ou là. Elle a fait son possible pour s'habituer à lui un temps. Elle, à l'inverse, c'était pas son genre, et pour la vie. Il y avait son prénom, d'abord, qui lui répugnait. Alexandre. Pour ça, elle l'a toujours appelé de son nom d'adjudant tout court. N'importe où. Comme à la caserne. Il était pas raffiné non plus. Il venait du fin fond du Limousin, d'un trou de campagne où il fallait trimer dur pour manger son content. C'est à cause qu'il s'était engagé, à dix-huit ans, dans l'infanterie de marine. Pour l'instruction, zéro. Alors qu'elle, ma mère, avait une belle écriture, et qu'en plus elle avait appris des choses utiles dans une école spéciale, à Châlons-sur-Marne. Par exemple, pour le macaroni au gratin ou les œufs à la neige elle était vraiment capable. Son rêve, mille fois elle nous l'a dit, c'était d'entrer dans les Postes. Au début elle l'a aidé le sergent à se perfectionner en instruction, en orthographe pour commencer. Afin qu'il monte en grade comme des copains à lui, pas plus malins après tout. Qu'il devienne au moins adjudant.

Quand les Allemands ont refoncé, en juillet 18, ça été encore la fuite. Et cette fois pour de bon. Ils sont partis sur les routes, ma mère et les grands-parents, en émigrés, transbahutant leur mobilier, les réserves et tout le fournement de l'épicerie-bazar-buvette, au cas où ils pourraient commercer ailleurs. Ce qu'il avait charrié aussi, le grand-père, c'étaient ses livres, sa passion. Des centaines. Dans des caisses énormes, faites exprès. Il s'était abonné depuis longtemps chez Fayard Arthème, Tallandier, Jules Rouff, Ferenczi et consorts. Il aimait ça, les histoires, l'aventure, les drames, l'imagination populaire, tout ce qui fait rêver. Il y tenait à ses « livraisons ». Il les aurait pas abandonnées pour un empire il m'a raconté plus tard, quand je me suis mis à m'en régaler aussi, des « livraisons ». Rien que pour ça je l'aurais affectionné, mon grand-père. Plus que les autres de la famille.

C'est dans un village de l'Aube qu'ils ont fait halte. La dernière. À Orvilliers-Saint-Julien, près de Romilly. Ils y connaissaient du monde. Et comme ils avaient pas mal d'économies, avec la guerre plus longue qu'on l'aurait cru, avec les soldats qui avaient consommé tellement de camemberts et de pâté de foie, vidé surtout tant de pièces, de feuillettes, de muids de rouge ou de blanc, de vin cacheté même, ils se sont offert une maison pour commencer à vivre en rentiers. C'est pour dire.

On y est pas restés longtemps dans ce pays. Deux trois ans. Mais il s'y est passé des choses qui marquent quand on est petit et qu'on découvre l'existence. D'abord, c'est là que j'ai été à l'école en premier. C'est pas d'hier, et je me rappelle toujours l'instituteur, monsieur Fischer, qui rigolait pas avec le silence et la discipline. Je le vois encore, tout réduit que j'étais, tracer des lignes au tableau avec une ficelle pleine de craie et qu'il faisait tenir à chaque bout par des grands. Lui, au milieu, il pinçait un coup. Dzing ! Et il y avait dessous la ligne blanche, bien droite. J'en bavais de joie.

En plus, c'est là qu'est arrivé mon frère à moitié. Je me souviens bien aussi de toutes les simagrées pour que je sache rien des naissances et des accouchements. On m'a mené chez la voisine, qui était deux d'ailleurs, des jumelles, tellement pareilles que j'en bavais encore comme à l'école, et que j'avais pas envie du tout de retourner à la maison. Il a bien fallu. Ma mère était étalée dans son lit. Elle prenait toute la place. J'ai cru qu'elle était malade. Elle était drôlement pâle, surtout dans la lingerie que j'avais jamais vue sur elle, avec de la dentelle et des broderies. J'ai rien dit, rien demandé. On me défendait. On me faisait signe, le doigt sur la bouche, pour le sommeil du petit frère dans son berceau. Je l'ai juste regardé à travers le tulle qui pendait de chaque côté de la flèche, comme une tente. J'ai eu le droit de rester un peu avec ma mère dans son lit. Elle m'a fait des recommandations. D'être gentil avec lui, le petit frère, de bien l'aimer. Moi, pendant qu'elle me parlait tout doucement à l'oreille, je lorgnais une souris qui grimpait dans les doubles rideaux. Je l'ai dit. Ma mère a hurlé. On est accouru de partout, le grand-père, la grand-mère, des voisins qui se

trouvaient là pour se distraire et causer, croyant qu'elle était en train de mourir. Le petit frère roupillait toujours.

Abel, ils l'avaient baptisé mon frère ou quasiment. Avec le temps et la fréquentation, il m'est venu l'idée qu'ils avaient dû faire une confusion biblique. Si j'ose, je raconterai pourquoi. Même s'il est encore là pour me contredire.

Le sergent, quand il a débarqué en permission pour l'événement, il était rudement fier, paraît-il. Rassuré que le baroud, ses deux ou trois blessures, le froid de la Somme dans les tranchées, le manque de femmes aussi, pendant une paye, l'aient pas privé de ses moyens. Pour être franc et honnête comme il aurait dit, lui qui aimait bien les mots réglementaires, je reconnais qu'il a été brave jusqu'au bout, qu'il a pas fait de différence entre son fils et moi, l'adopté. Pas plus qu'avec sa fille, ma sœur à demi, bien des années après. Jamais d'allusions, de propos jaloux pour l'autre. La solidarité peut-être, entre anciens combattants. Une beigne de temps en temps, un coup de pied au cul selon l'humeur, des reproches pour ma fainéantise, mon goût des bouquins. Sauf qu'une fois il a failli m'assommer en me balançant son sabot limousin à travers la pièce, quand il avait essayé de devenir cultivateur, pas bien longtemps faut dire, en nous obligeant, ma mère et moi, à participer à la faillite. Sauf, aussi, qu'il a voulu à toute force que je sois quelqu'un, un militaire supérieur, lui qui était resté en plan dans l'échelle hiérarchique. Il m'en a fait de la morale, il m'en a donné des conseils. Pour des prunes, heureusement.

En attendant qu'il pousse mon petit frère, et que je puisse jouer avec, je m'échappais de la maison, je trottais dans les rues et les chemins, à la découverte. Comme un galvaudeux, disait le grand-père. On courait après moi dans tout le pays. On fouillait les granges, les hangars, les écuries. On alertait les voisins. On appelait au secours. De peur que je sois noyé dans une mare ou une fosse à purin. Quand on m'avait retrouvé, ma mère, malgré le poids, me courait encore pour me cingler les cuisses et les mollets avec les orties. « Ça te fera du bien au sang », elle disait pour me consoler. Des contes de bonne femme, parce que le sang, chez moi, il circule mal depuis un sacré bout justement, par hérédité ils m'assurent les docteurs, surtout là où il faudrait qu'il circule encore un peu pour pas perdre la main.

Mes vadrouilles, en tout cas, ça m'a appris des choses. Laissé des souvenirs, des images. Un dimanche, dans la cour du café, j'ai vu des garçons qui en attachaient un autre à la place du seau, au puits. Ils l'ont descendu dans la flotte, remonté, redescendu. Tout le monde riait. Des filles, aussi. Lui, en bas de la chaîne, il hurlait de peur. Ils avaient pas beaucoup de distractions les paysans, en ce temps-là. Aujourd'hui non plus, d'ailleurs. C'en était une bonne.

On est tous partis d'Orvilliers, et ça été le début des tribulations. Mes parents, ils ont toujours eu la bougeotte. Ils aimaient le changement, la variété. Ils espéraient je sais pas trop quoi. Ils s'emmerdaient surtout. L'un à cause de l'autre et vice et versa. On a beaucoup roulé. Déménagé plus de trente fois. Essayé des tas de métiers. J'ai voulu récapituler, un jour. Même avec ma mémoire des choses et des gens je suis resté en panne. Je confondais, je mélangeais les dates, les endroits, les maisons, les boutiques.

J'AI l'air de la dénigrer ma famille. Je constate, seulement. D'abord, la bougeotte, je l'ai eue aussi. Et ce que je cherchais, moi, c'était l'envie de vivre, la sérénité. Me réveiller en souriant aux anges et me coucher pareil. Comme un simplet. L'impossible, d'après ma femme.

— Tu seras jamais heureux, elle répétait. Tu veux trop.

Plutôt que m'entraîner à l'être heureux sur son conseil, en pensant aux plus pauvres gens que moi, j'ai vu large et bouclé les valises. Il était temps pour le retour aux sources ou forcer la chance en changeant d'horizon. Je devenais vieillard tout doucement, même en me camouflant dans la buée de la salle de bains. Elle s'est pas faite en douceur, la rupture. Il y a eu des injures, des gros mots, des vœux de malheur. J'étais déjà sur la route en pensée, direction la campagne et ma baraque hors de prix.

Quand j'y suis arrivé au dernier pays, dans la bâtisse du curé de l'autre siècle, j'ai cru encore à l'infarctus, à cause de l'emballement, de l'émotion. Il y a six ans déjà. C'était le milieu de juin, avec du soleil de saison, des odeurs qui venaient des champs et des bois autour, qui me rappelaient l'autre village où on avait vécu, la famille et moi tout gosse, pas loin de là d'ailleurs, parmi les paysans et paysans nous-mêmes, la faute à mon père, l'adjudant retraité, qui voulait retourner aux sources lui aussi. J'étais heureux enfin, il semblait.

Ça été une fameuse nuit en attendant les déménageurs qui devaient débarquer au petit jour, avec leurs camions pleins de livres, des milliers, de stocks de journaux, de revues, d'archives en tout genre. Sans compter les reliques des parents et des grands-parents, les portraits d'ancêtres en noir et en couleur, une galerie, avec leurs cadres effrités des moulures façon or, après tant de pérégrinations. Un convoi de brocante. Des nids à poussière, comme disait ma femme qui aimait les choses nettes et la propreté, surtout dans les sentiments. Je l'ai arpentée une partie de la nuit la maison, de long en large et de large en long. J'en perdais le souffle à force. Je calais dans les escaliers. Ça résonnait dans les pièces. C'était le silence, là et dehors, à faire peur. J'explorais le vide, je mesurais, je tirais des plans, j'installais tout mon fourniment en rêve. J'allais aux fenêtres de temps en temps, pour regarder la nuit, pas comme d'autres ailleurs je m'imaginai. Le chariot, le grand, était juste en face, au nord. Je le voyais comme jamais. Je pouvais compter les chevaux. Je me penchais un peu.

— Mince ! je me surprénais à dire. La polaire !

Je retombais en enfance.

C'est le grenier qui m'attirait le plus, qui me fascinait. Profond. Immense. Tiède de la journée. Bardé de grosses poutres et de solives bouffées des vers avec l'âge mais résistantes. Du vrai chêne. J'en étais pas encore à les inspecter autrement, à chercher l'endroit ad hoc pour tout suspendre, moi et la vie.

Mes premières joies, les véritables, c'est dans les greniers que je les ai connues. Dès que je revenais de pension ou des enfants de troupe, en vacances ou en permission, j'y cavalaï en douce. On pouvait toujours m'appeler, crier. C'était un refuge, un havre, mon sanctuaire, comme diraient d'autres écrivains, inspirés. C'est dans le patelin de l'Aube, à Orvilliers, qu'elles ont commencé les escalades. Une fois ou deux, pas plus. À cause des orties. Je grimpais quasiment à quatre pattes. Et les trésors du grand-père, les reliquats de l'épicerie-bazar-buvette, ça devait pas encore m'éblouir. Mais à Champigny, dans la banlieue parisienne, vers mes onze ans, quand j'ai osé farfouiller partout sans trop risquer, ça été le paradis. Il y en avait des caisses, des malles et des panières. Un jour, j'en ai sorti des monceaux de guirlandes et de lampions, des rouleaux de drapeaux tout neufs, qu'on avait même pas accrochés aux fenêtres pour la victoire. Moi, j'ai décoré le grenier, qui ressemblait maintenant au

restaurant guinguette de l'île d'Amour, sur la Marne, pas loin de chez nous, et j'ai joué au 14-Juillet. Il y avait aussi un phonographe avec un pavillon énorme, violet ou mauve ou entre les deux. Ç'aurait été bien, pour la fête et l'illusion. Mais fallait le mettre en route, ajuster les accessoires. Je me suis contenté de brailler dans le pavillon, de crier des ordres à la cantonade, comme les corsaires sur leur bateau. Le grand-père a eu peur que j'en fasse des miettes de son graphophone, qu'il disait en confondant. Il en a profité pour le descendre dans la salle à manger, comme avant, sur un guéridon. Il a tourné la manivelle, il a mis un disque sur le petit tapis, il a mouillé l'aiguille avec sa langue pour l'enfoncer dans le truc exprès, et j'ai entendu, bouche ouverte, respirant plus même, un type qui annonçait d'une drôle de voix pointue : « Les Lanciers, disque Odéon, quatrième figure, exécutés par la musique de la Garde républicaine. » Tout le monde écoutait autour, avec l'air heureux ensemble, pour une fois. Ça leur rappelait le bon temps à ma mère et aux grands-parents, avant la fuite devant l'ennemi, quand ils gagnaient de quoi largement dans leur commerce, et que les emmerdes étaient pas encore venues, à commencer par moi, le bâtard. Le grand-père, j'ai pensé, il aurait dû le descendre plus tôt son graphophone. Ça été une soirée formidable, exceptionnelle. Personne s'est engueulé avec personne.

Là encore, dans le grenier de Champigny, j'en ai eu du plaisir avec le matériel de l'adjudant, ses ustensiles, ses uniformes que les mites avaient déjà attaqués, sa buffleterie complète, ses étuis à pistolets, son sabre à parade, sa jumelle de mitrailleur-chef. Ils étaient rentrés des colonies, lui et ma mère, du Sénégal, à Tombouctou, avec des tas de souvenirs. Leurs casques en liège à eux deux, des sagaies, des cornes de bêtes, des œufs et des plumes d'autruche, des coupe-papier de métal qu'avaient fabriqués les Noirs et que je prenais pour des poignards, des vrais. Je me suis régalé. Je jouais aux héros de *l'Intrépide* ou de *l'Épatant*, mes illustrés de récompense à l'époque, que me payait mon grand-père qui m'aimait toujours autant.

Ce qui me turlupinait, c'était les grandes caisses clouées que j'avais vues partout où on habitait avant, au Perreux ou ailleurs, et qu'on avait jamais ouvertes. Je l'ai tellement tarabusté, le grand-père, qu'il a cédé à la fin. C'étaient ses livres, les centaines, empilés tassés, avec des couvertures en couleur, des dessins terribles. J'en ai touché un. Il y avait une femme en longue robe avec un masque qui tirait au revolver sur un bonhomme.

— Tu les liras plus tard, a dit le grand-père en le reprenant. T'es encore trop jeune, mon gamin. Faut d'abord que t'aies ton certificat...

Il craignait surtout que l'adjudant me remarque plongé dans des bouquins pareils, lui qui aimait pas la lecture ni ceux que ça intéressait, de la fainéantise, et que ça fasse une dispute entre eux deux, une de plus. Mais le grand-père, il m'a semblé, il était tenté de les revoir tous ses romans. Il y avait si longtemps. Alors on s'est mis à genoux de chaque côté des caisses, et on les a tous sortis. Y en avait ! Je me suis retenu d'aller pisser des heures, tellement je jubilais. Ils sentaient bon, ces livres-là. Une odeur à part, à cause du papier et du renfermé peut-être. C'étaient des aventures qui se suivaient souvent, en douze, quinze ou trente volumes et quelques. Des livres populaires c'était écrit. *Fantômas*, *Naz-en-l'Air*, *Cartouche*, *Vidocq*, *Carot Coupe-Tête*, *Fra Diavolo*, *les Pardaillan*, *le Vautour de la Sierra*, *les Trappeurs de l'Arkansas*... C'était autre chose, à voir, que *les Pieds nickelés* ou que *Bibi Fricotin*. Mon grand-père, de temps en temps il se souvenait, il faisait une pause, un livre à la main. « Celui-là, *Roger-la-Honte*, je l'ai lu et relu. Je m'en décollais pas. Je le laissais même ouvert sur le comptoir, à Bouzy, où t'es né, pour le continuer entre les clients. » Il ajoutait, il répétait : « Tu le liras aussi plus tard, avec les autres. T'as des années devant toi pour ça mon gamin. » C'était loin plus tard, je pensais. Comme je grimaçais un peu alors qu'on rempilait tout dans les caisses, et qu'il m'aimait beaucoup mon grand-père, je l'ai dit, il a eu du remords. Il m'en a donné un, de ses romans. Avec plein de recommandations pour mon travail à l'école et mon père réglo. Ça fait près de soixante ans et j'ai rien oublié de l'histoire pendant la guerre de 70. Un récit dramatique, il y avait marqué, en cinq

volumes. *Titi le Moblot*, par Pierre Souvestre et Marcel Allain. Je crois bien que c'est de là que j'ai eu idée d'en raconter aussi des histoires. Après les prix en rédaction et en composition française, les seuls et uniques.

Je l'ai eu, mon certif. Premier du canton même. Et les cent points maximum presque. Si j'en parle, c'est à cause d'un autre grenier et des livres. On avait encore déménagé pour le pays de culture dans les Ardennes. C'était celui du grand-père, par parenthèse. Ils avaient suivi lui et la grand-mère, comme d'habitude, pour aider aux frais une dernière fois, j'ai su. C'est chez eux, dans la maison qu'ils habitaient pas loin de la ferme, qu'on l'a fêté mon certif. On avait fait un repas les yeux de la tête, sorti le beau service, les flûtes et le mousseux, tout ça pour l'instituteur et sa femme et qu'ils aient de nous une bonne impression. Ma grand-mère voulait qu'on invite aussi Monsieur le Curé et ça a failli tourner mal. L'église, c'était sa hantise à l'adjutant, l'abomination. Il les supportait pas les curés. En vérité, comme on dit dans l'Évangile, il supportait pas grand-chose, à commencer par les apéros, le picon en particulier. À part l'armée, bien sûr, et les gens de son espèce. Et Clemenceau, son idole, pour qui il se serait fait couper en quatre il affirmait, au premier appel.

Quand j'ai eu engouffré mes œufs à la neige, le dessert des grandes occasions, et que je commençais à trouver le temps long à bien me tenir pour l'instituteur juste à côté de moi, que ça m'ennuyait aussi d'entendre mon père parler de mon intelligence et de mes capacités, et des enfants de troupe, surtout, où j'irais l'année d'après pour être officier un jour il croyait, je suis parti en douce, comme si j'allais faire pipi, content que mon frère ait repris des œufs à la neige plutôt que me suivre, et j'ai grimpé dans le grenier pour les bouquins, maintenant que j'avais mon certif et le droit ou à peu près.

J'ai plongé dans les caisses, tout vidé comme la première fois à Champigny. Je farfouillais tant de bon cœur que j'y ai eu mal un coup, à cause du manger qui remontait. Il y en avait même d'autres, des livres, que je découvrais et oublierais pas de si tôt, les titres au moins : *la Dame aux ouistitis*, par exemple, *la Mie aux baisers*, *Chaste et flétrie*, *la Chambre d'amour*. Je devais en remporter deux de ceux-là en cachette, à une permission d'enfant de troupe, pour étonner les copains, qu'on m'a confisqués forcément, et jamais rendus, avec une punition et le motif. Ils ont été au courant tous, à la maison. C'était sur mon bulletin de trimestre. Le grand-père s'est fait engueuler autant que moi par l'adjutant, et j'ai eu des regrets.

Mon grand-père, en tout cas, quand il a vu l'étalage au grenier, le tri et le classement, il en revenait pas.

— C'est toi qui me l'avais promis, j'ai bafouillé. Tu te rappelles pas ?

Il a rigolé. Il m'a caressé la tête, mes cheveux bouclés que ma mère vantait toujours et que les gens remarquaient pour la complimenter. Lui, mon grand-père, il approuvait pas qu'on me mette aux enfants de troupe. Il aimait pas les militaires. Surtout depuis que l'adjutant était entré dans la famille, et qu'avec sa bougeotte et sa folie des grandeurs, comme il disait, il l'avait rudement aidé à venir à bout de ses économies. Il aurait pu faire la loi pourtant, mon grand-père, s'il avait voulu. C'était un géant, dans les cent vingt kilos. Et d'une sacrée force. À Bouzy, dans son commerce, c'est lui qui les descendait à la cave les fûts de vin. Tout seul. À la place des livreurs. Par gloriole, un peu. On en parlait encore de temps en temps dans la famille. S'il a pas rouspété ce jour-là dans le grenier, s'il a ri au contraire, en me frottant gentiment la tête, peut-être qu'il se doutait, mieux que moi à l'époque, que j'allais en voir des dures, et que j'avais bien raison de jouir de mon reste, une expression à lui.

J'avais vingt ans quand il est mort, le grand-père. J'étais à Metz, dans le train des équipages, où je continuais d'en baver tant et plus. On m'avait cassé de mes galons de brigadier-chef, attribués d'office après mes années d'enfant de troupe. Nullité et mauvais esprit. On m'a quand même donné une permission pour le télégramme. Je suis arrivé dans un nouveau pays, pas loin de Reims encore, d'un nom vraiment campagne, Bazoches, où mes parents s'étaient offert le bistrot pour tenter la chance une

fois de plus. Ils ont voulu me montrer tout de suite la maison et les dépendances, la salle de bal aussi, pour me divertir un peu. J'avais pas le cœur à l'exploration, pas du tout. J'ai abandonné avant l'étage et fui dans le grenier, là où je savais que je me sentirais bien, ou mieux. Elles étaient là les grandes caisses, à moitié ouvertes. Il en traînait partout des romans. Peut-être que mon frère avait fouiné, avant d'aller tuer les cochons chez un gros charcutier de la Haute-Marne. Peut-être que le grand-père avait demandé à en relire, de ceux qu'il préférait, comme *Roger-la-Honte*, quand il s'était allongé dans son lit, une dernière fois. J'en ai pris un au hasard. Je l'ai reniflé, et ça été d'un coup la détresse, l'écroulement. Il y avait un bon bout de temps que j'avais pas pleuré pareil. Même pour ma grand-mère qu'était morte elle aussi des années plus tôt, à peine sortie de Ville-Évrard, chez les fous, à cause de son diabète.

On l'a transféré à Reims mon grand-père, dans le caveau, sur la grand-mère. L'adjudant avait assisté à la messe. Il s'était forcé pour les autres parents, cousins cousines, oncles et tantes, tous du bled des Ardennes, qui respectaient la religion, eux, allaient mâchouiller un carré de pain bénit tous les dimanches, lisaient *le Pèlerin*, se payaient même des voyages à Lourdes, tout ça pour que ça porte bonheur aux récoltes. Il attendait la fin de l'enterrement pour me passer un savon, mon père. Il s'était retenu rapport au mort, il a commencé par dire. Qu'on puisse pas lui reprocher qu'il manquait de sentiment, même si, dans le fond, il changeait pas d'opinion vis-à-vis du grand-père. Il avait eu le temps de ruminer sa rogne, et il s'est rattrapé. Je devais avoir l'air fin devant lui, dans mon costume de troufion minable, avec mes bandes molletières que je sentais vriller. Qu'on m'ait enlevé mes pauvres galons de brigadier-chef ça lui brisait le cœur il a encore dit. J'étais un indigne, un propre-à-rien, sa grande honte à lui et à ma mère. Que je finirais, il l'a répété, sur l'échafaud ou à Biribi. J'écoutais à peine. Je ruminais aussi de mon côté. J'aurais voulu lui répondre que j'en avais marre, archimarre de l'armée, que j'avais souffert assez comme ça aux enfants de troupe, qu'au bout de l'engagement imposé, sa faute, je prendrais un autre chemin qui me plairait. J'aurais bien voulu lui dire, pour résumer et franchement, qu'il m'emmerdait lui aussi, que j'avais pas d'ordres et de conseils à recevoir de sa part, puisque j'étais son fils d'occasion, rien de plus. J'ai manqué de front. J'étais trop timide. Comme encore maintenant parfois, malgré l'âge, la routine de la vie, toutes les vacheries. Des réflexions pareilles, je pensais, c'était pas possible, même à vingt ans, de les balancer à un père adoptif, et peut-être à cause de ça justement. Je l'ai laissé là, avec sa moustache qui tremblotait, son poing serré qu'il m'avait promené sous la figure et l'envie dans les yeux de l'y aplatir. J'ai repris mon linge à moitié sec, ma valise en carton bouilli. Ma mère pleurait comme d'habitude, affalée sur une chaise. C'était plus supportable. Je l'ai embrassée et je lui ai dit, à l'écart, qu'elle veille bien, surtout, aux livres du grand-père, qu'ils étaient à moi à présent, qu'il me les avait promis, que je les emporterais plus tard, devenu civil, dans un logement à Paris j'imaginai, que c'était tout ce que je voulais de l'héritage, rien que ça et pas autre chose. Elle pleurait de plus belle, et on a mélangé nos larmes sur le pas de la porte du bistrot. Mon père, au dernier moment, il s'est montré pour me proposer de me conduire au train dans la Citron flottante qu'il s'était achetée à tempérament, avec un coup de main du grand-père encore.

— Je prendrai le car, j'ai crié, déjà loin. Te dérange pas pour moi...

— Arsouille ! il m'a crié, lui, un mot du grand-père qu'il lui avait emprunté aussi. Tu mérites même pas...

J'ai pas su quoi avec la distance. Je me suis retourné quand même, pour ma mère. J'ai entrevu des gens qui s'étaient arrêtés pour se renseigner sur l'esclandre et en reparler à d'autres.

J'en ai pas hérité des livres. Les années ont passé. Les parents ont changé d'endroits et de misères à plus savoir où se mettre. À l'entour de Reims et jusqu'à Paris et les environs. Vols ou brisures, ils en paumaient à tous les coups dans le charroi du matériel ou des vieilleries. Puis ça été la guerre, leur

exode vers le Limousin, le dernier logis comme à l'abandon. En 42, quand je suis rentré des camps d'Allemagne, ils avaient fait marche arrière pour se relancer dans le commerce à Reims, en variant le genre et les lieux. J'étais allé les embrasser dans leur épicerie et la maison en viager, une sacrée bourde par parenthèse, la propriétaire s'accrochant aux meubles et à l'existence. « Je vous l'ai toujours dit, répétait ma mère, qu'on est nés sous la mauvaise étoile. » Là, y avait encore un beau grenier, avec des coins et des recoins. Mais plus un livre, plus un. On leur avait même fauché le gramophone et les trophées de Tombouctou. Ma mère, pour les livres, a raconté que des amis à eux s'étaient servis, qui les repassaient aux voisins, que tout le monde avait disparu, déménagé à cause de la guerre et des conséquences, que c'était un rude malheur elle reconnaissait, son pauvre gamin qui y tenait tant. Mon frère aussi, elle osait pas me cacher, avait fait la razzia et des échanges. Comme il y avait un long bout de temps qu'on se fréquentait plus, qu'on était fâchés quasiment depuis avant la guerre parce que je m'étais marié incognito avec une femme de rien à leur avis, j'ai ravalé mes mots et l'amertume. « Les bouquins ! Les bouquins ! criait mon père. Le principal, c'est qu'on ait échappé à tout jusque-là, et qu'on soit encore vivants les uns les autres. » On s'est requittés là-dessus, et pour un bail.

J'y repensais souvent aux livres du grand-père. Et puis un jour, bien que j'aie pris goût à une autre littérature, je me suis mis en quête, torturé par les souvenirs. J'allais explorer dans les salles de ventes, les kermesses, sur les quais à Paris, dans les boîtes, chez les libraires d'occasions. Chaque fois que j'en découvrais un roman d'amour ou d'aventures de l'époque, même couverture coloriée et brillante, même odeur, même grain râpeux des feuilles épaisses, je nous revoyais le grand-père et moi, là ou ailleurs. J'avais un petit pincement, un petit grelottement de tristesse. Le regret. Celui de mes joies d'enfant. Celui du temps qui avait passé. Je les ai tous retrouvés. Avec de l'acharnement, de la patience, du pognon aussi. Il serait content le grand-père s'il savait. S'il savait que j'en ai écrit à mon tour des livres. Des histoires qu'il aurait sûrement aimées.

*

Mes déménageurs, eux, ont pas tellement apprécié. Ils en revenaient pas que tous les cartons, toutes les caisses qu'ils se coltinaient, ruisselant et râlant, c'était des bouquins, rien que des bouquins. Le grenier non plus ils ont pas apprécié. Pour la hauteur et les escaliers tortueux, malcommodes. Je les avais bien abreuvés pourtant, les athlètes. Ils devaient avoir l'habitude. Pour se venger peut-être, le plus mastoc m'a dit que le plancher allait s'écrouler sous la charge. J'en ai tremblé longtemps après, au moindre craquement dans les membrures du presbytère. J'avais des réserves à ce moment-là. Exceptionnellement. Au Crédit lyonnais, ils me faisaient des sourires, me questionnaient sur ma santé. Exceptionnellement aussi. J'ai été large pour le pourboire. Trop, même. Je manquais d'usage. Les déménageurs m'ont tous serré la main, à m'en faire péter les jointures. Et souhaité du courage, pour le rangement.

AVANT de m'y lancer dans le rangement et de m'échiner, j'ai été sur la place au bord, à mon portail, pour m'oxygéner un peu. Fallait que je sois prudent, que j'emménage au ralenti. Pour mon cœur fragile qui risquait de craquer aussi, à la surcharge. Ç'aurait été bête d'en pas profiter de mon exil, juste de quoi, par accident. Si j'avais pu prévoir, anticiper, flairer la déprime, comment j'aurais forcé sur le labeur ces jours-là. Jusqu'à m'étaler dans le grenier par exemple, l'endroit de prédilection, pour le compte. C'était la fin rêvée. Et honorable pour l'entourage, mon autre famille.

J'étais là, devant ma résidence, à détailler la place et autour. Et je m'apercevais seulement que c'était l'horreur, la désolation. Même en plein soleil. Quand j'étais venu la fois pour visiter, et l'autre, pour les chèques et les papiers du notaire, j'avais rien vu que la maison. J'étais en transe. Fasciné. Elle me plaisait tellement la vieille baraque, que j'avais pas chicané, de peur qu'un autre pigeon la souffle si je me montrais retors et lambin dans la réflexion. En plus les vendeurs, l'homme et la femme, m'excitaient, me vantaient leur marchandise, inventaient des acquéreurs probables. Ils avaient surtout besoin de mon pognon pour un projet urgent qu'ils ont commencé de m'expliquer et auquel j'ai rien compris. J'étais ailleurs. Dans toutes les pièces où ils venaient de me balader et rebalader, obligeants, le geste large devant chaque porte, pour faire comme chez moi je vous en prie. L'autre fois, la bonne, pour les clefs, j'avais encore rien vu du paysage. En transe, toujours. J'avais le trousseau dans les mains, qui faisait son poids, la clef du portail, énorme, comme celle du bon Dieu dans les dessins d'Effel, pour le Paradis.

Maintenant je le contempiais le décor, l'environnement. La place, c'était du goudron, le noir à perte d'œil. Pas un arbre, une touche d'herbe, un bout de gazon. Tout de suite devant moi y avait l'église. Qui me bouchait un coin de l'horizon, vers les champs et la verdure. Massive, tarabiscotée, hideuse. Ils s'étaient mis à trois les architectes pour l'élever leur maçonnerie sacrilège, sur les ruines de l'ancienne, bombardée. Il y a par-ci par-là des vitraux. Une sorte. Obscurs, renfoncés dans le parpaing. Que les gosses ont ajourés à coups de pierres. L'intérieur, je l'ai visité, c'est le dépouillement parfait, l'absolue froideur. La crasse aussi, la poussière. Le chemin de croix, des maigres reliefs en plâtre, on le distingue pas de la chaux des murs. Les curés l'ont même abandonnée leur église affreuse. Il en vient une fois l'an. Pour une messe à la va-vite et qu'on perde pas complètement la foi dans le village. Pour les obsèques aussi il en arrive un curé d'ailleurs. Avant de s'asseoir les gens font le ménage, torchent les bancs avec leur mouchoir, pour les habits des dimanches qu'ils veulent épargner. Le grand Godin rouillé au milieu on l'allume à la limite. Aux enterrements d'hiver. Pour pas avoir un mort de plus pendant la cérémonie. Parmi les vieillards surtout, les assidus, proches ou pas proches, qui cherchent, on croirait, à s'habituer aux leurs de funérailles. La pendule du clocher a fait son temps. Elle sonne les heures et les demies, mais pas au bon moment. En redoublant, pour les ouïes défaillantes.

La mairie et l'école y font bien pendant à l'église. De l'Art déco imité. Du béton livide, en blocs. Avec la croix de guerre au fronton, pour égayer. La cour de l'école, c'est un carré de graviers tout réduit. Pas un platane, un arbre quelconque pour jouer à chat les plus grands, ou dénervurer des feuilles à l'automne, les petits de la maternelle. En me haussant un peu j'ai vu les cabinets dans le fond, comme ceux qu'on m'envoyait nettoyer aux enfants de troupe, pour l'éducation. J'aime bien les écouter les gosses aux récrés. Ça me rappelle mes écoles, les premières, quand je pensais pas encore, quand j'avais mal nulle part. Aux vacances, la place, c'est le désert. On voit personne des journées pleines. On entend plus rien que des chiens qui hurlent partout, à la mort on dit. C'est pareil aux pays que j'ai traversés à la guerre, d'où avaient fui les gens.

En face, le bâtiment comme un hangar, une resserre d'épicier en gros, c'est la salle des fêtes, l'endroit à bombances, le défouloir. On s'y rue certains jours, les familles entières. Pour les vins d'honneur, les 14 - Juillet, les 11 - Novembre. Pour les gueuletons de chasseurs, ceux des paysans en fin de moisson bonne ou pas, la gâterie annuelle aux ancêtres. Pour les mariages et les communions surtout, les bien heureuses circonstances d'orgies. Ça peut durer deux jours d'affilée les ribouldingues. Avec la sono à pleins baffles, les bâfreurs qui s'époumonent, et toujours les chiens aux environs qui hurlent de plus belle. On la loue même la salle, pour enrichir la commune, à des amateurs de festivités du pourtour, jusqu'à Reims quasiment. Des raffinés qui se trouvent là plus à l'aise qu'au restaurant, ou qui ont fait leurs calculs pour la dépense et y gagnent.

Les voisins de la place, le jour ils supportent. Ils observent même de leurs fenêtres, celles qui sont pas murées. C'est la joie pour eux aussi. Les dimanches surtout. Seulement, la nuit, pour le ramdam ils sont plus d'accord. Même avec l'ouate dans les oreilles. À force, j'en suis venu à me réjouir qu'on les emmerde de temps en temps mes voisins. J'ai eu des mots avec tous, les trois ou quatre. C'est eux qui cherchaient. Je raconterai, le moment voulu.

J'étais à découvrir le décor, à apprécier mon panorama, quand j'ai vu foncer sur moi d'un bout de la place un individu gigantesque. Qui y allait à grandes enjambées, et ses longs bras au rythme. Il claudiquait un peu, il m'a semblé. C'était le premier indigène qui me faisait l'honneur. À vingt pas il a enlevé sa casquette. D'un geste large, du plus respectueux. Ça m'a rappelé d'un coup le tableau de Courbet, illustre : « La Fortune saluant le Génie. » D'autant qu'il avait une barbe noire, l'habitant, tout comme Bruyas le mécène de la peinture. D'emblée il s'est mis à ma disposition. Il faisait tout l'homme, il savait tout faire. Bricolage et jardinage. À la minute il m'expédiait une femme de ménage si je désirais. Ce que j'aurais voulu surtout, à la minute, c'est qu'il rehausse sa casquette. Ça me gênait fort son humilité, qu'il soit là comme un métayer devant l'exploiteur. Je lui avais dit et redit pour la casquette. Il entendait pas. En plus, il répétait à chaque phrase ; « J' m'excuse... J' m'excuse... », pour ajouter à la déférence. « Vous êtes bien aimable », j'ai dit.

C'était l'expression ad hoc pour le coin. Et j'ai expliqué que je débarquais à peine, qu'il fallait me laisser souffler, qu'à l'occasion... Il se décidait pas à rompre le citoyen. Sans doute que mes vendeurs m'avaient fait de la réclame. Que j'étais un homme de qualité. Que j'avais le pognon facile. J'étais à bout d'écoute, mais j'hésite toujours à les envoyer paître les gens. Pour que la rupture soit séante, je lui ai tendu la main. Il a fait passer sa casquette dans l'autre pour me donner la droite. Qu'il a frottée sur son pantalon de semaine, un bon coup.

— C'est moi le mari de l'institutrice, il a dit alors, fortement. Vous pouvez avoir confiance.

J'en ai pas usé de ses propositions. Je l'ai revu et le revois souvent. Pas rancunier. Il me salue de près ou de loin, en se voûtant un peu, pour l'égard.

C'est un fana de l'entraide, du service rendu, gratuit ou non. Présent là où il faut, pour le soutien ou l'exemple. Aux enterrements, aux rendez-vous patriotiques, aux réjouissances municipales. Lugubre ou hilare, selon. Du haut du presbytère, je la repère tout de suite sa charpente endimanchée. Il va de l'un à l'autre. Il serre des mains. Il embrasse une vieille. Une jeune aussi, souvent. Et il parle, il parle. En rabaisant un peu sa carcasse pour qu'on soit à portée d'oreille et qu'on perde rien de son réconfort. Un matin qu'il traversait la place et que ma femme était venue voir comment je meublais mes jours et surtout mes nuits, j'ai fait les présentations. Il avait pas sa casquette ce matin-là. Ç'aurait été le grand jeu, c'est sûr. Il était ravi de la rencontre. Il arrêta pas de rire, d'exhiber sa denture qu'était en proportion de l'ensemble, énorme. L'après-midi il s'est ramené, jovial, pétulant, avec deux ou trois kilos de carottes qu'il a offertes à ma femme. De son jardin. Grattées, lavées, prêtes à la consommation. Ils ont bavardé un peu. Ma femme l'a remercié comme il fallait.

— Vous cassez pas la tête, il lui a dit en repassant le portail. Vous pouvez compter sur moi. Je suis connu à cent kilomètres autour.

Il partait à peine le serviable escogriffe, la casquette rejuchée, qu'un paysan a débouché du coin de l'église. Il est pas arrivé droit sur moi, comme l'autre. Il s'est approché en zigzag, en me visant comme il pouvait. Il était tout petit celui-là.

Rouge écarlate, turgescence. On y voyait pas le blanc des yeux dans la buée. Il a essayé de se consolider l'équilibre pour la dignité. Il avait aussi ôté sa casquette. Ça devait être une coutume au pays. Emprunté avec il me l'a tendue en même temps qu'une botte d'échalotes qu'il a extirpée de derrière son dos, comme une surprise.

— Recouvrez-vous, je lui ai dit tout de suite.

J'avais peur qu'il explose, au soleil.

— Y en a pour dix francs, il a pu articuler.

Des échalotes, les vendeurs m'en avaient quand même laissé un rayon en prime. En plus, j'en use pas. Au cas qu'une dame me visiterait en fin de menu. Lui, le maraîcher, c'est le mauvais cru qu'il sentait. Je lui ai donné ses dix francs en le lâchant là, sur les pavés de la courette, disjoints et pas de niveau, une malchance. Je m'étais planqué à la fenêtre. Il aurait bien voulu converser, ça se devinait. Il en restait inerte de la séparation. Il a quand même bien fait de se décider à écluser les dix francs. Un bonhomme s'est pointé après, qui le cherchait. Il a frappé au carreau, rudement.

— Je me présente, il a dit. Je suis le boulanger. C'est rapport aux échalotes qu'on est accouru vous vendre. Parce que je m'ai aperçu qu'on en avait arraché dans mon jardin des échalotes, y a pas longtemps. Je me doute de qui. Je voulais être sûr...

Muet j'étais, devant un drame pareil. Je me demandais quoi repartir, quand le boulanger a fait demi-tour illico. Au bistrot sans doute, il allait. Et pas pour se rafraîchir.

On s'est rencontrés souvent par force, moi et le marchand d'une seule saison. Il traverse la place des fois et des fois pour gagner son jardin au bout du pays et en revenir. Toujours dans les vapes. Il s'applique à rouler droit sa brouette. Il tangué, il oscille, il dévie. Il s'arrête pour repérer la route au loin, la direction. Il reprend les brancards, la dure épreuve à cause de la tête en avant qui entraîne. Au début, j'attrapais la main qu'il m'offrait après son coup de casquette.

— Tiens, voilà monsieur l'écrivain ! il disait, un tic.

Je lui ai vu, un jour, un cocard énorme et le front croûté de sang. Il avait dû se ramasser sur le goudron, j'ai pensé, après un excès. C'est sa femme, il m'a éclairé sans gêne, qui la lui avait faite l'estampille. Un autre jour que commençait la dépression, que j'arpentais ma courette à tout-va, pareil à un dingue à l'asile, il a passé le nez au portail avec un mot de politesse.

— C'est pas le moment ! je lui ai crié, féroce. Foutez-moi la paix !

Il a renjambé le pas de porte vivement, et j'ai même pas remarqué le légume qu'il avait brandi pour m'allécher.

On m'attendait. C'était pas fini la considération, la curiosité. Après le bradeur de condiments et son limier il est arrivé une fille, qui a toqué doucement, timide. L'âge, on pouvait pas déduire. Avec un contralto de charretier à vous glacer la moelle. Je l'ai su tout de suite pour quoi elle avait osé, pourquoi, de cause à effet, elle bougeait pas d'une ride son visage de catastrophe. Elle a déballé d'un trait sa requête, en regardant au loin pour la contenance. C'était la fille de mes vendeurs, sa copine, qui l'avait renseignée sur mon état et mes moyens, ma vie d'ermite probable. Alors elle venait s'offrir. Misérable, elle s'avouait. Sans boulot. Sans espoir de rien. Sans même l'allocation chômage, vu qu'elle avait jamais bossé encore. Pas faute de chercher pourtant elle jurait. Si je pouvais, moi, la prendre un peu à mon service, pour le ménage, la vaisselle, le rangement, comment qu'elle serait heureuse ! J'en avais pas les larmes aux yeux, mais elle me gênait, sa prière. J'aurais bien voulu l'embaucher. Peut-être même qu'à la longue, donnant donnant, et vite fait, elle aurait marché pour des

extras, des suppléments sans risque et conséquences.

— C'est pas possible maintenant, je lui ai dit d'un ton sinistre exprès. On peut pas balayer, pas essuyer. On peut rien faire encore. Y a des caisses et des cartons partout. J'arrive tout juste. Je couche par terre... Je mange debout...

Ça l'attristait vraiment mon refus. Elle a sorti de son jean le bout de la cigarette qu'elle avait frottée sur le perron. Elle l'a rallumé, pompé deux ou trois fois à s'en péter les joues. Elle tremblait.

— Vous pouvez pas ? elle m'a demandé. Pas même un peu ?

Du coup je l'ai attrapée au bras, tirée vers l'étage.

— Venez ! j'ai crié. Venez voir le bordel !

Du seuil, je lui ai montré toutes les pièces, où on pouvait s'insinuer qu'en faisant l'acrobate sur les échafaudages de cartons. Le grenier aussi.

— Mince ! elle a fait, la main aux lèvres.

Et en redescendant, pour tenter encore, l'argument ultime.

— Je suis forte, elle a dit. J'aide aux champs, à la culture... Quand c'est les asperges. J'ai pas l'air, vous croyez ?

— Si si, j'ai dit vivement.

Je mentais pas. J'avais senti à son biceps, en l'empoignant.

Je l'ai accompagnée au portail. Et là, pour atténuer encore, pour pas passer pour un sans-cœur, je l'ai questionnée sur sa vie dans le bled. Elle attendait que ça. J'ai tout su, sur elle et sur sa sœur aussi, paumée avec un même sans reconnaissance. Elle fréquentait, elle m'a confié, un gars de par ici et qu'ils se marieraient revenu de soldat.

— Qu'est-ce qu'il fait, votre fiancé ? j'ai demandé, pour compatir.

— Rien ! elle a répondu. Il cherche.

J'ai pas hésité. C'était l'occasion de répandre la bonne parole. De lui être quand même utile à la gamine.

Elle avait le temps. Fallait qu'elle expérimente, qu'elle compare, qu'elle réfléchisse. « Vous n'y connaissez rien tous les deux, je lui ai dit. À la vie, à l'amour. Vous vous rendez pas compte comment c'est long des années ensemble, après la noce, après la rigolade des premiers jours, quand on sait plus quoi se dire, quoi se faire... Que s'emmerder... Que s'engueuler aussi à cause du silence qui y pousse. » Je lui en ai dit encore des choses qui me semblait qu'elle entendait même pas, dans ses illusions, son rêve d'innocente. Que son gars, quand il l'aurait bien vue à poil de haut en bas, touchée partout son content aux heures creuses, il aurait besoin d'une autre distraction, d'aller retrouver les copains par exemple, pour jouer à la belote ou au garçon, comme avant elle. Qu'il lui ferait un ou deux gosses vivement, pour qu'elle s'occupe et qu'elle ait pas idée de le suivre dans ses virées. Que ce qu'elle m'avait demandé maintenant comme un service, le ménage, la vaisselle, le rangement, elle en aurait à en pleurer, et plus rien que ça toujours, jusqu'au bout.

— Au revoir monsieur, elle m'a dit aussitôt de sa voix d'outre-tombe.

On s'est rencontrés des fois, elle et l'élu, un râblé à son image. Les petits doigts l'un dans l'autre ils se promenaient dans le pays, d'un pas de fantassin allongé. Elle me disait bonjour à peine, du coin des lèvres. Elle m'en voulait. Pas pour les conseils. Pour pas lui avoir donné sa chance comme domestique. Au bistrot aussi je les ai vus souvent. Il était doué au flippeur. Il bousculait l'engin méchamment, y envoyait des beignes à droite à gauche, pour commander aux billes. Elle, sa fiancée, l'avalait des yeux. Tout nouveau tout beau, comme disait ma mère. Un jour, la rumeur, j'ai appris qu'elle avait fait son temps leur idylle. Au moment, juste, où il partait faire le sien.

J'étais resté là, au portail, à me demander en la regardant s'en aller la demoiselle si j'avais pas passé les bornes dans la leçon de choses, quand un dernier autochtone a surgi du fond de la place, et

motorisé celui-là. Un vieux bien droit sur sa mobylette, qui a viré de bord hardiment et roulé sur moi pleins gaz.

— Merde ! j'ai dit à mi-voix.

Il a freiné pile. Et de but en blanc, toujours à cheval sur son engin :

— Vous êtes tout neuf dans le coin, il a crié. Vous savez pas où vous mettez les pieds. Je pourrais vous en dire... Rien que sur moi pour commencer...

C'est là que j'ai aperçu le fil qui lui pendait de l'oreille et l'appareil en remontant, et compris d'un coup pourquoi il hurlait ses phrases. J'ai été au courant de tout à la seconde. Des tourments, du martyre qu'il supportait du reliquat de sa famille, frère et sœur, qui l'exécraient depuis des lustres, étaient ses voisins par un fait exprès, prenaient son jardin pour une décharge en balançant au-dessus du mur mitoyen leurs détritrus, leurs ordures, toutes les saloperies possibles. Tout ce qu'il pouvait faire lui, la victime, c'était les renvoyer les ordures, les saloperies. Par-dessus le mur, toujours. Eux, ils recommençaient. Lui, il continuait. Un jeu vraiment con. Qui avait le mérite de les maintenir en forme tous les trois, des octogénaires largement.

Il s'est épanché son saoul. J'encaissais. Sans pouvoir rien dire ou rompre, à cause de l'infirmité. Je hochais la tête. Je dansais d'un pied sur l'autre. Il m'excédait, le troisième âge, avec ses bisbilles à la Zola. Peut-être, j'ai déduit, qu'il supposait justement que ça intéressait un écrivain des chamailles, des haines pareilles, et qu'il fallait que j'en profite.

C'EST par le petit patelin des Ardennes, pas loin du mien, que j'ai commencé mes pèlerinages, les quêtes urgentes d'impressions et de souvenirs. Avaux-le-Château on l'appelait à l'époque. De château, y en avait trace nulle part. Même les vieux, les quasi-centenaires, ils ignoraient tout du château de rêve. Il y avait une haute maison pointue dans un parc, près de la rivière, qui tranchait sur les fermes et les autres bâtiments sinistres, et des gens disaient que c'était peut-être ça, le château du nom.

Il y en a des pays tout autour du mien nouveau, où j'ai passé des jours, des mois de ma vie, enfant ou adulte. Des étapes, au fur et à mesure que mes parents les désertaient, sûrs que le suivant serait le bon, l'espéré, l'eldorado. Je me promettais d'y aller dans tous ces bleds. Pour voir quel bien ça faisait, ou quel mal, de refouiller son existence, le plus loin possible. À Mourmelon, à Bezannes, à Bazoches, à Hourges, des vrais trous perdus, et pas gais à l'oreille. Et à Reims encore, où il m'en faudrait de la mémoire et du temps pour tout retrouver, les rues, les maisons, les commerces où elle s'était arrêtée ma famille dans son exode perpétuel. Sans compter les cimetières.

À Bouzy, sur les coteaux de Champagne où le fusilier marin m'avait créé à la va-vite, j'y étais allé deux ou trois fois déjà. Par hasard, toujours. Quand je voyais le panneau sur la route de Châlons : « Bouzy, 4 km », je faisais le détour. La première fois, avec les cartes postales qu'on avait conservées de l'endroit, même une qui les représentait le grand-père, la grand-mère et leur fille toute jeune encore, devant leur boutique, j'ai pas eu de peine à la découvrir la maison natale. Elle tenait le coup, solide, pareille à l'image. Sauf que c'était plus un Comptoir français comme à l'époque. Mais quand même une épicerie. Je suis resté un bon bout de temps à la regarder, planté en pleine rue comme un agent d'immeubles pour l'estimation. Ému, forcément. Faut dire que j'ai l'émotion facile, pour tout et pour rien. On est comme on est, pensait ma mère, qui en avait à revendre de la sensiblerie. Plus je vieillissais et plus je regrette.

J'ai décidé d'y entrer, à la fin, dans l'épicerie au nom exotique, tape-à-l'œil.

— Qu'est-ce que vous désirez ? m'a demandé tout de suite la commerçante.

— Rien, j'ai répondu. Ou plutôt si... Des souvenirs. C'est dans votre maison, ici, que je suis né. Y a longtemps... En 16... Alors, en passant...

— Ah bon ! elle a fait.

Elle était déçue, j'ai senti. Sûrement qu'elle comptait me vendre un article rentable.

— C'est émouvant, j'ai recommencé à dire...

— Vous savez, elle m'a coupé l'épicière, le temps coule pour tout le monde... C'est la vie, ça... S'il fallait s'arrêter à tout...

J'aurais mieux aimé qu'elle m'invite à la détailler de près la maison que j'avais jamais bien vue, trop petit que j'étais. À grimper au grenier même, là où le grand-père entassait ses livres. À regarder la cour où j'étais photographié avec le sergent adoptif qui me tenait affectueux devant lui sur une chaise, en uniforme, képi en tête, des tonneaux et des casiers à litres autour. C'était trop demander à la forte femme. Je suis ressorti. Sans même un carambar pour le dérangement.

En baguenaudant dans les rues, sur des vitrines ou les grosses plaques de cuivre des portes je lisais des noms que j'avais entendus souvent quand ma mère et les grands-parents reparlaient de leur vie. Un surtout. Celui de la sage-femme qui m'avait mis au monde et que j'avais pas oublié. Moi, timide, j'ai sonné à la fastueuse demeure des exploitants du même nom. J'ai raconté qui j'étais, mon histoire locale, évoqué la sage-femme comme de juste, qui devait être, je supposais, une aïeule à elle la dame accourue à mon coup de sonnette. On était sur le pas de la porte. Elle m'avait pas dit d'entrer, c'était pas une bonne raison. Elle était déçue elle aussi. Elle avait cru à me voir, trompeur d'aspect, que

j'étais un amateur de champagne qui venait passer commande. Je la dérangeais dans ses affaires, à l'évidence. Pour la sage-femme elle se rappelait. Il y en avait une dans la famille, morte depuis belle lurette. Et elle comprenait pas, mais pas du tout, pourquoi je m'intéressais encore à elle. Elle a commencé de refermer le portail. J'avais plus qu'à faire demi-tour. J'aurais presque rasé les murs.

L'édile du lieu je m'en souvenais bien aussi. Puisque j'étais l'enfant illustre un peu, j'avais imaginé de lui envoyer mes livres pour la bibliothèque de l'école. Y en avait pas, probable. J'ai jamais eu de nouvelles. Jamais su s'ils étaient arrivés jusque-là. Peut-être, j'ai pensé, qu'on les avait jugés malséants au conseil municipal à principes, et qu'ils avaient servi à chauffer un alambic. Moi, pourtant, j'en faisais de la réclame pour le pays. Chaque fois qu'on me questionnait pour une biographie j'oubliais pas de vanter le vin rouge du cru, qu'affectionnait le roi des Belges il paraît, et que Françoise Sagan louait même entre deux lignes. Ils ont jamais cherché à me connaître les notables, jamais adressé un petit carton pour m'inviter à trinquer avec eux en coup de vent, et voir comment j'étais au physique. Quand ils m'ont expédié le papier de naissance dont j'avais besoin un jour, je m'attendais à un mot courtois au verso. Rien. En fin de compte, pour la reconnaissance, c'est seulement le sergent de la coloniale, le père adoptif, qui en avait montré dans ce bled. Je les excuse, mes concitoyens vigneron d'occasion de pas être portés sur la littérature. Ils ont tellement de choses à lire dans la profession. *La Cote Desfossés, le Pèlerin, le Figaro*. Les prospectus des concurrents. Obstiné je suis allé pour saluer le maire. D'autorité. Et me renseigner sur mes bouquins. C'est son fils qui m'a accueilli, un jeune garçon bien comme il faut, dans la cour du domaine. Il m'a tout de suite fait savoir que son papa avait du travail et qu'il fallait prendre rendez-vous par téléphone.

— De Paris ? j'ai interrogé sans rire.

— Oui, a répondu le petit garçon, sans rire non plus.

J'ai encore fait demi-tour, aussi péteux. Ecrasé de respect.

Je dois dire qu'on m'y a convié une fois à Bouzy, depuis que je suis des environs. Pour des festivités exceptionnelles, un tralala comme on en avait pas vu encore, artistique, folklorique et dégustatif. On me priait de venir signer mes livres en compagnie d'autres écrivains de la périphérie ou champenois sur les bords. Seulement, la convocation, c'est pas d'eux d'emblée, les notables organisateurs producteurs commerçants, qu'elle émanait. Une libraire d'Épernay qui se souvenait que j'étais de l'endroit leur avait soufflé l'idée. La preuve, en plus, que ça sert pas à grand-chose les documents municipaux, et la renommée pendant que j'y suis, c'est qu'ils s'étaient fourvoyés les responsables pour mon orthographe personnelle. Dans la pub des journaux, sur les affiches, le programme de réjouissances. L'adjutant adoptif l'aurait eue mauvaise s'il avait été de ce monde encore. En tout cas, le maître des cérémonies, malgré le remue-ménage, dans tous ses états comme on dit, a été bien aimable. Il voulait même que je me fasse introniser dans la confrérie d'échevins locale. J'ai refusé, avec tact et délicatesse. Il comprenait pas que je sois réfractaire à un honneur pareil. Planqué dans la foule au fond de la halle, j'ai quand même assisté au sacre, à la mise en scène. C'était tout nouveau pour moi le genre d'événement. Les échevins distingués étaient debout sur une estrade, dans leurs oripeaux multicolores et moyenâgeux, avec une grande toque en velours sur le chef. J'en avais les sueurs en pensant que j'aurais pu me laisser circonvenir, par politesse. Moi qui suis pour la réserve, l'effacement, la discrétion. Sauf quand je raconte ma vie, comme en ce moment. C'étaient tous des gens huppés, les échevins et ceux qui allaient l'être. De fortes personnalités de la région, bien établies. Je leur arrivais pas aux poulaines à ces messires. Parmi eux il y avait un vieux général. D'artillerie ou de cavalerie, j'ai oublié. L'usage, si je m'étais pas défilé, si j'étais devenu moi aussi échevin, avec la robe longue et le chapeau d'époque, aurait voulu que je le tutoie le général, que je l'appelle mon frère !

Le petit choc au cœur des retrouvailles je l'ai eu avant même les maisons d'Avaux. De la route je

longeais les prés qui s'étendaient loin, jusqu'à l'Aisne et les grands arbres en bordure. Et d'un coup je m'étais revu ramassant des pissenlits un soir d'été, des blancs ou jaunes à la racine, les meilleurs disait ma mère qui avait la main pour une salade comme on en fait plus, avec un semis de lardons dorés tout chauds. Je me souvenais. Je m'étais dépêché de remplir mon panier à pissenlits, et j'avais cavale au bord de la rivière, m'asseoir au pied d'un haut peuplier dont j'entendais le friselis des feuilles au sommet, pour finir *les Rôdeurs de frontières*, un Gustave Aimard passionnant. J'avais arrêté la voiture. Il s'en est fallu de peu que je descende pour retraverser la prairie et essayer de reconnaître mon peuplier. Mais soixante ans ou presque, ça l'abîme la mémoire, pour les détails.

Quand il vous harcèle le passé jusqu'à vouloir le revivre un jour ou l'autre, ce qui est bien justement, avec les pays de campagne, les tout petits, c'est que le temps les a oubliés, qu'on les retrouve tels quels, les souvenirs en place. Y a pas de rues neuves ou de chemins détournés, pas d'H.L.M. sur l'horizon, pas de grande surface là où elle était réduite pour l'épicerie-café-tabac. Tout est là comme avant. Les bornes aux coins des ruelles, les tilleuls autour de l'église, les vieilles réclames rouillées sur les murs, Singer et le Chocolat Menier, et même, à Avaux, des inscriptions à la peinture du temps que les Allemands l'occupaient, de 14 à 18. Bien sûr, par-ci par-là, des cultivateurs ont rafraîchi leur toit, changé l'ardoise pour de la tuile ou inversement, transformé un hangar en garage pour leur collection de moteurs, avec de la tôle galvanisée sur le dessus qui s'enflamme les jours de beau soleil, ce qui ferait croire que les paysans qui laissent rien perdre cherchent à la récupérer l'énergie nouvelle. Ce qui manque quand même, c'est la senteur d'écurie et d'étable, l'odeur des bêtes, des chevaux surtout, et celle qui s'élevait dans la vapeur des tas de fumier, à deux pas des fenêtres. J'irai pas jusqu'à faire penser que je raffole des fortes fragrances. Seulement, ça aurait ajouté à l'illusion.

La ferme des parents, minable à l'époque, elle a résisté. Plus sale, plus délabrée, en ruine. Les derniers propriétaires l'ont abandonnée depuis longtemps. Elle sert plus à rien. Qu'à me rappeler un tas de choses que j'avais d'ailleurs jamais oubliées. Des choses pas gaies souvent. Que ma mère, elle aussi, disait toujours qu'elle oublierait jamais.

C'est à ma communion, à Champigny, qu'elle s'est décidée la transhumance vers le terroir ardennais. Dans l'euphorie des apéros. Je l'ai su plus tard, comme bien d'autres histoires, pendant des engueulades et les reproches qu'ils se faisaient l'un à l'autre, père et mère. Ç'avait été, ma communion, le faste, l'étalage, les petits plats dans les grands. Tellement même, que mon frère, qui l'avait eue la sienne par la suite plutôt sobre, il m'en veut qu'on ait fait une préférence, moi qui la méritais pas légalement, et qu'il s'est pas gêné pour me le beugler en face plus d'une fois, du temps où on se rencontrait encore et c'est pas d'hier. On m'avait habillé richement, pantalon blanc, souliers vernis, blouse de marin avec col ad hoc, un peu comme le tsarévitch que je devais voir dans un film, et qui m'y a fait repensé à ma communion. Pour les enjoliver encore mes si beaux cheveux, ma mère m'avait réussi un cran superbe, qu'on peut admirer un demi-siècle après sur la photo en pied de tradition et qui a échappé à tous les pillages. Quant au chapelet, au missel, au brassard, les accessoires de circonstance, les grands-parents avaient choisi le mieux dans le genre. On a toujours été, dans la famille, pour l'impression, la gloriole, le plein la vue. Tant qu'on a pu et même après en faisant semblant. Par nécessité, si on peut dire. Fallait que je sois le plus soigné, qu'on me remarque. Même mon père qui était contre en principe, il était tellement fier de moi et du déguisement qu'il revenait sur ses idées premières au hasard de la conversation, prudemment malgré tout, en déclarant que c'était comme ailleurs, que des curés y en avait des bons et des mauvais. Et il y a eu la bouffe, une fortune. Deux jours d'affilée, à cause des invités qui arrivaient de loin et qui étaient pas mécontents de rentrer dans leurs frais de route d'une façon ou de l'autre. Quel gaspillage, mon Dieu, puisque c'était de la frime, que je crois plus en Vous depuis longtemps ! Que je crois plus en rien, même.

On y avait convié solennellement, à ma communion, toute la réserve ardennaise de parents côté

maternel, une bonne douzaine d'oncles et de tantes cousins cousines, tous descendants du grand-père par alliance ou pas. Des gens qui aimaient le fin ragoût, le vin bouché et la rigolade, même quand c'était hors d'à-propos. Il y eut que les femmes pour me voir défiler dans l'église de Champigny, mon cierge à bout de bras. Les hommes avaient même pas attendu l'*ite missa est* pour trinquer et retrinquer à la santé du bon Dieu et de tous ses saints. Le parcours était long entre notre maison et l'église, et ils l'auraient allongé encore en s'y risquant vaille que vaille, par le travers.

On habitait à l'époque un grand pavillon en meulière, la pierre à la mode pour ceux qui avaient des goûts de luxe et du ré pondant. C'était tout près des bords de Marne et du champ de courses du Tremblay où il m'emmenait de temps en temps mon grand-père, avant les pensions, pas pour jouer, il en avait plus de quoi déjà, seulement pour prendre l'air et voir débouler les chevaux dans le tournant. C'était beau les jockeys multicolores. Je ramassais aussi les tickets pour m'amuser à la maison, que ma mère fourrait tout de suite dans la cuisinière parce que c'était sale dégoûtant et que j'aurais attrapé des maladies.

On avait dû l'acheter un sacré prix le pavillon avec jardin devant derrière. On en finissait pas de régler les dettes ou les emprunts. Mon père, l'adjutant, avait repris du service pour aider à éponger. Dans le civil cette fois, et selon ses moyens. Il était veilleur de nuit chez Bailly, la pharmacie connue, ce qui fait qu'on avait du Pulmosérum à l'œil pour les rhumes. C'était toujours ça de moins pour le pavillon. On lui avait donné un chien féroce, un groenendael, pour les rondes dans l'établissement. Il était solidement enfermé au fond du jardin et personne osait l'approcher. « Il arrivera sûrement un malheur, disait ma mère. Il nous sautera dessus pour nous dévorer. » Dans le pessimisme elle était un peu extra-lucide. C'est la main de mon père qu'il a bouffée à moitié l'animal, une fois qu'il lui apportait sa pâtée.

Ce triste événement, c'était juste avant la communion. En plus, mon père commençait à se dégoûter de sa fonction minable, après des années d'honneurs et d'aisance aux frais de la République, aux colonies surtout où il avait deux boys à sa dévotion, un même pour agiter l'éventail pendant la sieste, le panka comme il l'appelait au Soudan. Il se tapait des kilomètres soir et matin à bicyclette pour aller prendre sa faction et en revenir, avec le chien sauvage muselé à la traîne. Il se dopait même parfois, dans les bistrotts du chemin du retour, et on le voyait déboucher en zigzaguant sur son vélo, le nez au ras du guidon de course, à la Pélissier, à bout de réflexes et de sommeil. Quand les cousins agricoles, dans le feu des libations, lui racontèrent qu'il y avait dans leur pays une ferme à vendre pour une misère, cinq hectares et le cheptel associé, trois vaches et une jument, quand ils lui dirent, en plus, qu'avec son expérience de paysan d'origine, sa vocation du labeur, et le coup de main qu'ils manqueraient pas de lui donner comme de juste entre parents, ils l'estimaient lui, le cousin Alexandre, capable de l'exploiter en y gagnant des sous autant qu'il faudrait, mon père crut que le bon Dieu un jour pareil, en la circonstance, et tout anticalotin qu'il était, lui montrait miraculeusement la voie du salut.

Ça a secoué toute la maisonnée la dernière lubie de l'adjutant. « Tu fais la plus belle bourde de ton existence », elle lui a dit ma mère, quand ils se sont retrouvés tête à tête, toute la smala repartie vers la campagne. Mon père y tenait à son idée. Il a pas capitulé. Il voulait surtout pas, par orgueil, se déjuger aux yeux des cousins. Alors, on a commencé à chercher des amateurs pour le pavillon en meulière cossu, confortable, et ça a pas fait long feu. Moi, j'étais heureux comme jamais. D'abord parce que mon père était allé en reconnaissance, tâter le terrain pour sa culture, et que je craignais plus d'engueulades pour un temps. Et puis à cause du déménagement et des préparatifs. C'était une vraie aventure. J'étais toujours dans leurs jambes aux déménageurs de chez Walbaum, malgré la défense dix fois et plus. Je les regardais tout faire. Enfouir la vaisselle dans la paille, démonter les lits et les armoires, caser ça dans leurs camions comme un jeu de construction, tendre des couvertures par-ci par-là pour pas abîmer. On avait tellement de meubles, d'ustensiles, de bric-à-brac, sans compter les

grandes caisses de livres du grand-père au grenier, qu'il leur a fallu, aux déménageurs, aller demander un autre camion. Ils s'étaient gourés dans leur évaluation chez Walbaum, et ça a fait toute une histoire il paraît, et des frais en plus forcément. Ma mère a pleuré un bon coup en se promenant une dernière fois dans la maison vide. Elle s'attendait pas à ce qui lui pendait au nez, comme a dit mon grand-père pour la consoler. Elle avait encore à en verser des larmes et pas qu'un peu.

En plus pour moi, le bonheur, c'est qu'on m'avait retiré de la pension à Champigny, la deuxième déjà, et que d'aller dans le pays des Ardennes, si loin, c'était comme partir en vacances pour d'autres gens ou en expédition dans des contrées inconnues comme les héros de mes illustrés. Je les ai jamais oubliés les pensions. Ils m'avaient bien entraîné mes parents pour la prison des enfants de troupe. La première, à Champigny toujours, on l'appelait la Bella Vista. On nous y avait fourrés mon frère et moi pendant les vacances, exprès pour nous changer d'air. Il y avait un parc immense, comme une petite forêt, plein de bosses, de trous et de cachettes. Je devais avoir huit ou neuf ans. Je me suis fait tout de suite repérer par un beaucoup plus grand que moi, à qui j'ai pas plu, et qui en a profité pour se montrer le caïd devant les autres. J'étais comme dans les pattes d'un Peau-Rouge au poteau de torture. Il inventait des trucs pour me faire mal, et pas semblant comme dans les jeux. J'en avais tant la trouille de ce grand-là que j'osais même pas en parler à la directrice de la pension de peur de morfler encore plus. La nuit, c'était un autre supplice. J'entendais mon petit frère pleurer après notre mère commune à un bout du dortoir et j'allais m'allonger près de lui en douce pour qu'on pleure en chœur comme de vrais orphelins. Le seul bon moment, et j'y ai souvent pensé en grandissant pour m'exciter un peu avant de dormir, c'était la toilette que la directrice nous faisait chaque semaine dans sa baignoire, un par un. Elle s'asseyait à côté, pendant qu'on trempait tout nu, puis elle commençait à nous savonner. Elle frictionnait longtemps, surtout entre les jambes et dans le derrière. Je me souviens même qu'elle disait en me frottant le zizi, longtemps encore, qui grossissait dans sa main :

— C'est surtout là qu'il faut bien nettoyer. C'est vite sale. Rince-toi maintenant mon lapin.

Il y avait pas encore de conclusion à la branlette de la bonne dame. J'étais trop jeune j'imagine. Elle s'appliquait pourtant. Plus tard j'ai réfléchi qu'elle se régalaît comme elle pouvait la pauvre veuve, et repensé au grand féroce. Elle devait drôlement l'aider, je me suis dit, à se faire propre là où il fallait.

La pension d'après, on était une quarantaine dans deux ou trois classes. La directrice avait de la poigne mais pas pour nous distraire comme l'autre. Elle riait jamais. C'est son fils et sa fille qui faisaient l'école, avec une autre maîtresse en plus. J'ai pas trop souffert. Sauf au petit déjeuner. Il y avait ceux qui méritaient du café au lait avec une tartine parce que leurs parents payaient pour ça. Et les autres, comme moi, à qui on distribuait une assiettée de soupe de la veille, souvent aux lentilles je me rappelle. On m'y avait mis dans cette pension-là pour me dresser un peu, enfant terrible il paraît. Un vaurien, précisait mon père l'adjutant. J'avoue, j'étais pas l'écolier modèle, gnangnan et respectueux. À la communale de Champigny j'avais balancé des boulettes de papier mâché sur notre maître à tous, et même écrit au tableau avant son arrivée un matin : « À mort Chapou ! », c'était son nom, pour me faire admirer des copains. Quand je revenais à la maison, et il y avait un rude bout de route à pied, avec les autres je participais à tous les tours pendables possibles, comme disait mon grand-père. Un qui nous plaisait bien des tours pendables, c'était le soir, à la nuit, de tendre une grosse ficelle à ras du trottoir entre une porte et un arbre, et de guetter les gens qui débarquaient de la gare se flanquer dedans par terre. On tirait les sonnettes. On mettait du crottin dans un beau papier, on l'arrangeait en petit paquet, avec une faveur quand on pouvait, et on attendait qu'un client le ramasse pour en profiter. Tout ça, à mon avis, ça valait pas la pension et le manque de père et mère. Un jour je suis rentré drôlement en retard à la maison, avec un coude démis et souffrant le martyr pour reprendre une litanie de ma mère. J'avais voulu montrer ma force à la lutte et à un copain, et le bon Dieu m'avait bien puni on m'a consolé après. La paire de baffes de l'adjutant a été tellement rapide

que j'ai même pas pu avant expliquer pourquoi j'avais le bras planqué sous ma pèlerine et je grimaçais comme un damné. C'est cette occasion-là et la peur qu'ils avaient eue en croyant que j'étais enlevé par des romanichels qui les ont décidés, mes parents, à me remettre encore une fois en pension et dans le droit chemin du même coup.

J'en ai des souvenirs de cette pension-là. Des nuits surtout. Dans le grand dortoir, au fond, il y avait une alcôve vitrée pour la directrice et sa fille. Elles nous éteignaient tout de suite la lumière et personne se plaignait, au contraire. À travers la vitre et le drap blanc en rideau, avec leur loupiote allumée, on les voyait toutes les deux se déshabiller. On montait même sur nos lits et ça nous échauffait rudement. Elles le faisaient pas exprès. C'était l'innocence même ces deux femmes-là. Elles se doutaient pas, par exemple, qu'on se mettait dans le lit l'un de l'autre et qu'on s'amusait comme on pouvait en attendant l'expérience. Je me rappelle aussi la distribution des prix où je venais de réciter devant le monde le poème de Victor Hugo célèbre de l'enfant qu'on ramène chez lui tué à la révolution. Je m'étais précipité dehors aussitôt pour faire pipi à cause de la panique, et puis j'ai voulu aller dans ma classe pour prendre un truc, j'ai oublié quoi depuis, et je suis tombé sur la maîtresse, une femme pas belle et sévère d'habitude, qui donnait à boire à son petit dernier. Elle a failli le lâcher par terre en s'agrippant le corsage.

— Pardon madame ! j'ai dit honteux. Et je me suis vite échappé.

J'avais jamais vu de vrais seins. Je connaissais que les images des journaux *Sex-appeal* qu'on se passait en cachette avec les copains. Et ceux de ma mère je m'en souvenais plus du tout, bien sûr. Ils devaient d'ailleurs, énormes à craquer la blouse ou le caraco, pas du tout ressembler à celui qui m'avait sauté aux yeux à l'improviste. Bien droit et rondouillet. Une révélation.

Ils s'imaginent pas les parents, ou ils oublient de se rappeler certains, quand ils vous y envoient en pension, garçons ou filles, tout ce qu'on peut apprendre en plus de l'algèbre et de l'Histoire de France, qui est utile autant pour la suite de la vie, et qui vous console de la tendresse qu'ils vous ont mesurée ces parents-là.

QUAND elle a aperçu la ferme minable, quand elle est entrée dans la maison surtout, mon frère et moi devant, elle s'est effondrée ma mère. Ça été un désespoir comme elle en avait jamais montré encore, elle qui lésinait pourtant pas. En plus des larmes elle criait, elle insultait l'adjutant, pas là pour nous accueillir heureusement, occupé qu'il était à arracher ses betteraves d'apprenti cultivateur au bout du terroir. Avec le temps, le recul, j'ai imaginé ce qu'elle avait pu ressentir ma pauvre mère, elle qui venait d'abandonner le pavillon de ses rêves tout confort, avec eau courante et parquets encaustiqués. Même au cinéma après j'ai pas dû en voir de ferme pareille, de mesure aussi sordide, à part, peut-être, les baraques de moujiks dans la steppe. C'était qu'un rez-de-chaussée avec deux petites pièces tellement basses que ma mère elle si grande penchait le cou pour détailler. Le jour passait à peine dans la crasse des carreaux des fenêtres étroites, une pour chaque pièce. Par terre, c'était le sol à même, avec des morceaux de linoléum usé. Dans la cuisine, y avait plus de lino du tout. On se tordait les pieds dans les creux. Elle était vaste la cuisine. Avec la vingt-cinq bougies qu'ils nous avaient quand même laissée les autres fermiers, on distinguait un renforcement, une sorte d'alcôve où on coucherait mon frère et moi. Au-dessus de tout ça c'était le grenier. De la cour j'avais repéré la lucarne. J'y suis pas allé souvent dans celui-là, à cause des rats qu'on entendait cavalier et couiner la nuit. Elle a pas duré longtemps l'inspection, la reconnaissance des lieux. On a remis à plus tard ce qui nous tardait de découvrir mon frère et moi, l'écurie de la jument, l'étable aux trois vaches, la porcherie où y avait pas de cochon encore, la grange au bout de la cour, qui béait par-derrière sur un verger à l'abandon. Ma mère a même pas attendu les déménageurs qui nous suivaient de près. Elle a pris par la main ses deux enfants, et elle a foncé à grandes enjambées chez des cousins, à cent mètres de là, pour leur dire qu'elle était maudite une fois de plus, leur reprocher surtout d'avoir poussé son mari à la grosse boulette, et chercher de la consolation dans un petit verre de Marie-Brizard qu'on lui offrait pour la remonter.

Les grands-parents avaient loué une maison pas loin de la ferme. On y a entassé tous nos meubles, pour l'humidité et le moisi qu'ils risquaient, pour le manque de place aussi, et on a gardé juste ce qu'il fallait de quoi dormir et ranger un peu. C'est dans la cuisine qu'on a le plus passé de l'existence pendant nos deux années au pays. Pour l'espace d'abord et la chaleur l'hiver. Quand je l'ai revue la cuisine le jour du pèlerinage, à travers le portail de bois tout déchiqueté, vermoulu, j'ai repensé à l'odeur de frites ou de soupe aux choux qui emplissait l'alcôve où je dormais avec mon frère. Aux briques qu'on sortait du four de la cuisinière pour glisser au pied du lit et le réchauffer, et qui vous glaçaient les jambes le matin quand on y retouchait. Au calendrier des Postes même, avec la photo de la miss France de l'année, Yvette Labrousse, je me rappelle bien, et qui serait la Bégum. Aux engueulades surtout je repensais. Souvent à table, avec des assiettes cassées parfois au paroxysme, et à celle, d'abord, qui m'avait valu de savoir de qui je descendais pour de vrai. Au gros sabot limousin aussi, que l'adjutant avait lancé comme une grenade en 14, qui m'avait manqué d'un cheveu avant de s'écraser dans l'édredon et d'y arracher des plumes.

Mon père, c'était un fanatique du labeur. Pas très grand, mais costaud, en nerfs. Il était le premier debout sans besoin de réveil, prêt comme à l'armée, avalait son café noir de la veille dans un verre à moutarde, de ceux qui pétaient pas au chaud, se roulait une cigarette de gris papier Job, la dégustait, planquait le mégot au fond d'une poche pour le dépiauter plus tard avec d'autres et s'en rouler une supplémentaire, forte et économique, salivait un bon coup dans ses mains, puis se jetait à l'ouvrage tête baissée. Il était seul à tout faire à la ferme et il nous le rabâchait. Même les vaches il trayait. Il avait la façon de l'époque où il était déjà paysan, et qu'il avait pas oubliée. Ma mère s'est escrimée

sur son ordre des heures entières. Sans résultat. Sauf, une fois, d'écraser le tabouret spécial et de s'étaler dans la bouse. Même mon père a rigolé ce jour-là. Mais pas longtemps.

Au début je m'étais intéressé à tout, comme un gosse en vacances. On était pas loin de la rentrée d'école et j'en profitais. Seulement mon père supportait pas de me voir baguenauder pendant qu'il suait sang et eau. J'avais onze ans passés, j'étais bâti, et à la campagne on leur apprend vite aux enfants que le pain quotidien faut le mériter, que les alouettes, comme ils disent les sentencieux, elles vous tombent pas rôties dans le bec. Mon père a voulu m'initier, et j'ai pas mis long à m'en dégoûter de la culture. « Tire les mains de tes poches feignant ! » il me criait quand j'essayais de souffler dans les efforts. C'était sa litanie. Comme s'il cherchait à se rappeler l'autre époque où il gueulait après ses soldats aux exercices. Rien que la pompe, par exemple, pour emplir la pierre à eau des vaches et de la jument c'était un supplice. Elle était toute déglinguée, elle crachait presque pas, fallait l'amorcer avec des coups à vide. Deux fois par jour je l'actionnais. Je bougonnais des choses, des juréments. Je comptais pour m'encourager. En arrivant à cent ou à peu près j'étais au bout de ma peine. Quand les vaches et la jument avaient pas trop soif et m'en laissaient au fond de la pierre j'étais drôlement heureux. Y avait aussi la meule pour aiguiser des outils et les lames de la faucheuse. Je tournais, je tournais, mais jamais assez bien au goût de l'adjudant. Et y en avait des dents à ces lames-là. Avec un tranchant des deux côtés en plus.

C'est quand j'ai dû nettoyer l'étable et l'écurie que j'en ai vraiment bavé. J'ai même pleuré en douce et traité mon père de tous les noms pas propres. On leur changeait la litière aux vaches et à la jument juste une fois par mois. Le fumier avait le temps de durcir et de coller au sol, et il fallait que je l'extirpe avec un croc et la fourche, en m'arc-boutant comme un bagnard, de toutes mes forces de peur de l'engueulade, monter ça sur l'autre fumier, le gros tas dans la cour, en piétinant la merde et le purin. Et j'étais délicat, j'avoue. Un « nareux », disait mon grand-père, du patois à lui, quand, par exemple, j'aimais pas boire derrière dans le bol de quelqu'un.

Les betteraves que les gens avaient laissées avec la ferme mon père en a fait un silo dans le verger, couvert de paille et de terre. Les cousins d'à côté avaient pas chicané en conseils, et l'adjudant obéissait bien, faut dire. Moi aussi j'obéissais. J'étais chargé, tous les jours après l'école, d'aller en prendre une pleine brouette au silo, d'en bien refermer l'entrée à cause du gel, de les passer dans le coupe-racines pour en faire des lamelles en tournant une roue énorme, un supplice crevant encore, d'y ajouter de la menue-paille, et de donner ça, la mêlée, à bouffer aux vaches. Même en recouvrant bien il en gelait des betteraves, elles se décomposaient, et il m'arrivait souvent dans le noir, l'hiver, d'empoigner le gluant et la pourriture, comme si je tripatouillais le ventre ouvert d'une bête morte. Depuis que je me suis mis stupidement à les fréquenter les cultivateurs dans leur campagne, j'en revois des betteraves chaque automne, des monceaux énormes tout le long des routes. C'est la spécialité du coin. Pas des betteraves à vaches celles-là. Des sucrières. Qui portent bien leur nom on croirait. Parce que, en plus de dégueulasser les chemins pendant des mois de charroi, ça permet aux paysans de se sucrer pas mal. Chaque année j'y repense à mes betteraves, celles qui me dégoûtaient tant. Et à tout le reste du même coup.

L'école d'Avaux, la dernière avant celle des enfants de troupe, j'y courais de bon cœur. J'échappais comme ça à un tas de travaux d'homme qui devaient me corriger de ma fainéantise. On y était une douzaine, tous des garçons de cultivateurs, d'occasion moi et mon frère, ce que les autres prétentieux de leur terre nous faisaient sentir. La classe était minuscule. Il y avait d'un côté ceux qui apprenaient à lire, de l'autre ceux qui avaient essayé d'apprendre. L'instituteur, le maître d'école disaient les gens du pays, paraissait content de m'avoir, même si je le dépassais d'une tête. Il allait enfin présenter quelqu'un au certificat d'études, et si j'étais reçu, ce qu'il croyait bien, ça lui ferait de la réclame dans le village et plus loin. Ce que j'ai repéré tout de suite au fond de la classe, c'est une petite armoire vitrée et les rayons de livres couverts de toile noire avec une étiquette au dos bleu et blanc où le titre

était marqué. Quand il a vu l'instituteur que j'étais pas demeuré, que j'avais del'avance sur les camarades paysans il m'a laissé emporter tout ce que je voulais à la maison. En attendant de profiter des livres du grand-père je me suis régalé de ceux-là, *Jacquou le croquant*, *le Petit Chose*, *Madame Thérèse*, *l'Histoire d'un conscrit de 1813*, *les Misérables* surtout, même que j'avais commencé un dictionnaire d'argot, mes vrais débuts dans les lettres avant des poèmes idiots aux enfants de troupe et des romans de dix pages inspirés de ceux du grand-père, des romans d'amour, la chose qui me turlupinait à l'époque, qui m'a toujours turlupiné d'ailleurs, et même aujourd'hui au bord de la sénilité. Je les lisais en cachette de mon père, camouflé dans la paille de la grange souvent. Même en racontant que c'était des livres d'école prêtés par le maître il tiquait. Je l'excuse maintenant. À part le Manuel du gradé d'infanterie on lui avait pas donné grand-chose à lire dans sa jeunesse et après.

La classe finie, le soir, l'instituteur m'emmenait parfois chez lui, dans sa maison accolée à la mairie entre l'école des filles et celle des garçons. Sa femme était bien gentille, malade il paraissait d'après les gens, et jolie je trouvais malgré ses lunettes. Un jour d'été, en arrivant au perron, je l'ai vue sa femme qui cousait assise en haut des marches, les jambes écartées. J'ai vu aussi l'instituteur qui lui faisait signe, mais pour rien, à cause qu'elle regardait son ouvrage. Des entrechusses et des derrières de paysannes, jeunes ou vieilles, c'était facile d'en lorgner dans les champs ou ailleurs. Ça donnait pas d'envie les bas de laine roulés au-dessus des genoux, les culottes de gros tissu et longues. De l'avoir aperçue comme ça, surtout elle, la femme de l'instituteur, et ses jarretelles et le linge blanc, j'en ai été tout remué. Je repensais même à elle plus tard, avant de m'endormir dans mes draps d'enfant de troupe.

En échange des petits services pour sa frêle femme, essuyer la vaisselle, par exemple, ou frotter le parquet, il a voulu m'apprendre la musique mon instituteur. Le solfège pour commencer, et la mandoline, sur la sienne avec des belles raies de couleur et de la nacre. J'ai gratouillé du médiator jusqu'à jouer à peu près *O sole mio*, mais j'étais pas doué du tout et je manquais d'oreille. En tout cas il s'est drôlement bien défendu avec ma mère l'instituteur, en m'imaginant des dons pour la décider à acheter sa mandoline. On a pas su s'il l'avait vendue par besoin ou parce que ça égayerait la ferme et la famille. L'adjudant a pas rouspété, ni pour la forme ni pour la dépense. Ma mère lui avait fait croire que c'était un cadeau de l'instituteur pour mon bon travail. La mandoline, je me souviens, je l'ai emportée à l'école militaire, au deuxième trimestre, quand j'ai vu que c'était une chose permise la musique, et pas seulement pour marcher au pas. Et puis, un jour qu'on m'avait puni encore, au lieu de me balancer de la fenêtre ou de me jeter contre un mur, j'ai shooté dans la mandoline jusqu'à ce qu'elle soit en mille morceaux. De toute façon j'avais pas fait de progrès.

Il était pas aimé dans le pays l'instituteur. Sa femme se prêtait pas à la conversation quand elle allait prendre son pot de lait chaque soir dans une ferme, et ça vexait les gens. Ils la trouvaient hautaine, un mot recherché pour une fois. Lui, le maître d'école, avec sa petite moustache et ses lunettes élégantes à monture dorée, sa taille courte aussi, ils le jugeaient prétentieux et niquedouille à la fois. On les changera pas les paysans, ni leurs idées sur le prochain d'un autre bord. Le mépris, la prétention, c'est pourtant eux qui en usent à tout bout de champ. À l'endroit des étrangers, de ceux des villes qui gagnent des sous à rien faire, qui ont une retraite en plus. Ils sont les seuls à vraiment trimer ils s'imaginent. On leur a tellement répété que le bon sens ils en avaient l'exclusivité depuis que le monde est monde.

Quand je l'ai eu mon certificat d'études, mention très bien j'ajoute, le seul succès de ma longue vie, je lui ai fait un fameux plaisir à mon instituteur. S'il y avait pas eu la taille, même sur la pointe des pieds, je suis sûr qu'il m'aurait embrassé. Après, en attendant les vacances, il m'a laissé me distraire à mon goût.

Il aurait bien voulu me donner des rudiments d'algèbre pour m'avancer aux enfants de troupe et

que je me montre le plus fort, mais j'ai préféré fignoler mon dictionnaire d'argot avec un roman du grand-père, *les Bas-Fonds de Paris*, en cinq volumes d'Aristide Bruant, qui en étaient pleins à toutes les pages.

Ma première bonne action je l'ai faite le jour du certif. Une vraie, de celles qu'on a pas à regretter. À côté de moi le fils du notaire du chef-lieu de canton séchait sur tout et reniflait dur. Je lui ai tout soufflé au pauvre camarade, et il l'a eu aussi son certificat d'études. Il était bien ce petit gars-là. Franc et honnête. Il a tout avoué à ses parents haut placés qui nous ont envoyé une lettre avec le nom et la profession imprimés dans un coin, le téléphone aussi, tout ça gravé a noté ma mère en le passant à l'adjudant pour qu'il constate le doigt dessus. Il me remerciait le papa notaire du petit camarade et m'invitait à déjeuner chez eux, au chef-lieu de canton justement. Ça été le remue-ménage, le branle-bas pendant deux jours avant le grand midi. On m'a nettoyé comme jamais, curé les ongles et les oreilles, coupé des mèches dans le cou, frotté d'un peu d'eau de Cologne, acheté même une casquette que je me suis dépêché d'enlever sur la route, une fois loin de la surveillance. Et elle m'en a fait des recommandations ma mère. Pour la tenue à table, y pas mettre les coudes, manger proprement, dire merci à tout, pas parler la bouche pleine. « T'entends mon gamin ? Tu te rappelleras ? » J'ai tout fait comme elle disait de mon mieux, et j'ai eu du mérite. Parce que, à la maison, on s'en foutait royalement. On avalait la soupe et le restant le menton sur l'assiette, avec des aspirations de porcelets fourrageant dans leur auge, on s'essuyait d'un revers de manche, l'adjudant se coinçait sa grande moustache entre les lèvres pour l'éponger, quelqu'un lâchait même un pet de temps en temps, pas exprès peut-être, et qui faisait bien rire la société. C'était venu avec l'âge et les infortunes le laisser aller. Maintenant qu'on était paysans on le perfectionnait chaque jour un peu plus.

S'il y avait pas eu les travaux forcés, mon père pour me secouer les puces, les engueulades et les désespoirs de ma mère, j'aurais été un enfant heureux dans le pays. J'étais curieux de tout, des gens, des bêtes, des endroits. Quand l'adjudant me mettait au repos et qu'il y avait pas école je traînais chez les voisins, les parents qui l'étaient presque tous d'un bout à l'autre du village, dans leurs fermes, dans les écuries. Je posais des questions, j'aidais même, et là de bon cœur, à garnir les chevaux des harnais, à dénouer les chaînes des vaches quand c'était l'heure du rafraîchissement. En plus des veaux que j'ai vus naître, un jour que j'arrivais chez un oncle une jument se délivrait de son poulain. À l'écart pour pas gêner le monde, je l'ai regardé de tous mes yeux l'homme fouiller de son bras sanglant et tirer après avec d'autres, et le poulain sortir, luisant, gluant, puis chanceler un moment avant de s'écrouler sur la paille.

Souvent je partais me promener le long de l'Aisne, seul, rien que pour voir l'eau verte charrier des souches et des saloperies que les tourbillons happaient au passage et qui resurgissaient plus loin brusquement, comme des choses vivantes. Une fois que j'avais voulu y descendre dans l'eau, juste les pieds et les mollets malgré l'interdiction, j'ai glissé dans un trou et bien cru que j'allais être mort noyé. J'ai fait comme une des souches, un bond de toutes mes forces vers la surface, et je suis resté longtemps à grelotter dans l'herbe, de trouille et de froid. J'emportais toujours un livre quand je pouvais baguenauder sans les copains d'école. J'aimais les lire, les aventures ou les histoires d'amour, dans le silence, à l'abri d'une meule ou perdu sous les peupliers. Je me réjouissais de tous les petits bruits qu'il y avait quand même dans le silence, des cris des pies ou des ramiers, de tout ce qui volait, de tout ce qui cheminait sur la terre et dans l'herbe. Il y avait que les gros rats musqués, au bord de la rivière, qui m'épouvantaient. J'étais pas un vrai paysan, qui a peur de rien et surtout pas des bestioles, n'importe lesquelles.

Ce qui m'a le plus passionné au pays c'est la recherche de tout ce que les Allemands avaient abandonné en retournant chez eux. La guerre était finie depuis bientôt neuf ans mais on retrouvait encore plein d'ustensiles ou d'armes, surtout des baïonnettes, dans les sapes ou les carrières. Il y avait des nids de cartouches, des milliers, que les cultivateurs s'étaient dépêchés d'enterrer, et qui

affleuraient maintenant avec les remous du sol et les pluies. On déchaussait les balles, on vidait la poudre dans une gamelle, on y jetait une allumette et c'était un vrai feu d'artifice, une longue flamme colorée qui s'étalait en fusant. On coinçait même les cartouches dans un trou de ferraille, on appuyait un clou au cul, et d'un coup de marteau on faisait tout péter comme à la guerre. Y a jamais eu de mort ni de blessé mais ça a frôlé plus d'une fois. Sur les murs des fermes, dans la craie, on lisait des noms de soldats, des dates, des numéros de régiments. Les paysans avaient commencé de gratter les inscriptions. Les Boches leur pouaient au nez comme ils disaient. Ils voulaient se débarrasser des souvenirs. Sauf des choses utiles, des gros casques de tranchée, par exemple, qui leur servaient dans toutes les cours de mangeoires pour les poules et les oies. Quand on a curé le puits de la maison des grands-parents ça été la pêche aux trésors. On en a remonté du matériel avant d'atteindre la source. Des bottes, des fusils, des casques à pointe. C'était un jeudi. J'en ai profité jusqu'au soir. Ma grand-mère a hésité longtemps avant de goûter l'eau. Elle racontait que les Boches l'avaient empoisonnée rien qu'avec tout leur fourniment. Comme j'ai commencé, vers la cinquantaine, à Verdun et au Chemin des Dames, à ramasser des reliques, c'est peut-être ce jour-là que m'est venu le virus.

LES rues, la grande et les petites, les ruelles, les chemins de terre autour du pays, j'ai tout arpenté comme autrefois. Elle tenait bon la mémoire. Pour des détails, des riens. Je repassais devant une ferme, une porte de grange, une borne, un pan de mur moussu, et les souvenirs s'enchaînaient. La forge du maréchal était toujours là, au fond d'une cour, abandonnée, inutile. Sans l'odeur de corne brûlée, sans les coups sonores du marteau sur l'enclume. J'y avais accompagné mon père et d'autres pour ferrer un cheval. Il avait pris la manière l'adjudant pour serrer la jambe de la jument entre les siennes, le sabot en l'air, retourné. Avec la permission j'avais tiré le soufflet. Les tilleuls de la place derrière l'église, je les avais escaladés pour la cueillette. Dans ce temps-là, les tisanes, c'était la panacée. Qui faisaient dormir mieux, comme la camomille, pisser fort, comme la queue de cerise, ou aller aux cabinets, horrible à boire celle-là, pire que l'huile de ricin, surtout quand y avait pas le bonbon de consolation après les grimaces. Du tilleul, j'en portais à ma grand-mère qui se serait jamais couchée sans, à des parents qui me donnaient la pièce quand ils en avaient une petite dans leur bourse.

En les reparcourant les rues, je me voyais au moment de Pâques avec d'autres gamins, agitant ma crécelle et beuglant de porte en porte des *Alléluia Dieu vous le rendra* pour récolter des œufs, une coutume, durs ou pas durs, nature ou colorés à la pelure d'oignon. On ramassait des sous parfois, pas forcément chez les riches. Les œufs, ma mère y comptait. On approchait de la débâcle et fallait pas se montrer orgueilleux. Je gardais une partie des sous sans le dire. Avec ceux des oncles, des tantes, des cousins, des cousines au jour de l'an en plus de la goutte de cassis et du petit gâteau trop sec ou trop mou, même dans la boîte en fer, je m'étais fait une tirelire, une gamelle de soldat bien à l'abri sous des pierres au fond du verger. On aurait pas pu la trouver. Mais ce qu'il a trouvé l'adjudant, c'est les lunettes spéciales que m'avait achetées à Reims un grand du pays, avec ma tirelire, tout ou presque, pour avoir vraiment l'air d'un coureur sur le vieux vélo demi-course de la famille en attendant le neuf qu'on me paierait si j'étais reçu au certif. Je les avais pourtant bien planquées les lunettes, derrière une poutre en haut de la grange et en faisant l'acrobate, dangereusement. Mon père qui déchargeait une charrette de blé a vu du brillant dans un rayon de soleil. Il a déniché les lunettes du bout de sa fourche et ça été la danse. Tout de suite il a cru que j'avais pris de l'argent dans le porte-monnaie que ma mère posait toujours sur la cheminée de la cuisine, et que j'ai osé cacher le produit du vol comme un malpropre, un brigand il a dit, c'est ce qui le révoltait le plus. J'avais été obligé de les camoufler les lunettes de coureur. Il aurait jamais voulu que je m'en paye, même avec mes sous. Il s'intéressait pas au Tour de France, lui.

Il s'intéressait à rien qu'à son métier nouveau de cultivateur, qu'à sa petite ferme en ruine, la plus misérable du pays, et qu'il regrettait souvent quand même, je l'avais entendu, d'avoir achetée. Moi, le Tour de France, ça me passionnait. Je guettais le marchand de journaux tous les matins pour les résultats de l'étape dans *l'Éclairer de l'Est*. Et après, quand je roulais dans le village sur la vieille bicyclette, tête baissée, je m'encourageais à haute voix en me prenant pour Nicolas Frantz, Bottecchia ou Antonin Magne. Mon rêve en plus des lunettes, ç'aurait été d'avoir des cale-pieds et un bidon pour accrocher devant. J'avais l'espoir. En attendant, des lunettes mon père en a fait de la bouillie sous ses sabots. J'en avais les larmes aux yeux. Mais pour que j'aie une vraie raison de pleurnicher, comme il a dit, il m'a allongé une paire de calottes tellement prestes, l'allée et la revenue, que j'aurais pas pu les parer du bras même en me méfiant.

Dans la grand-rue j'ai traîné souvent pour les commissions. J'y aurais traîné plus encore si on avait eu les moyens, content comme j'étais de m'échapper de la ferme et de la cuisine. Mon frère était trop petit et ça m'arrangeait bien. Des fois ma mère me reprochait d'en avoir mis du temps, d'autres où

elle disait : « Faut que t'y retournes, mon gamin. J'ai oublié ci ou ça... » Je refonçais, et ça devait lui faire plaisir à ma mère que je sois serviable malgré tous mes défauts. C'est à la boulangerie que j'aimais qu'on m'envoie. En plus de la miche énorme toute blanche de farine il y avait la pesée, un bout de supplément que je mâchais en chemin. Il arrivait aussi qu'avec un gros sou de monnaie je m'offre un zan ou un caramel des grands bœufs, que je me dépêchais de sucer avant de rentrer à la maison pour pas que ma mère se doute ou que mon frère soit jaloux. À l'épicerie on achetait pas beaucoup, juste le nécessaire, et souvent rien que des choses de nettoyage, du savon noir pour frotter les restants de lino, des cristaux pour la vaisselle en faisant attention de pas donner l'eau aux cochons qui se seraient empoisonnés, du pétrole pour les lampes-tempête, du bleu pour que le linge soit plus blanc, ce que je trouvais un vrai tour de magie. À part le sucre et le café, un litre de quinquina ou de Dubonnet de temps en temps pour les visites, on y allait doucement en provisions de table. Je me souviens d'une sorte de paquets de graisse que je rapportais, qui ressemblait à de la Végétaline en moins coûteux encore, qu'on appelait de la cocose, à la noix de coco faut croire, et qui servait pour les frites, des fois et des fois jusqu'à ce qu'elle soit épaisse et noire à plus voir le fond de la bassine. On craignait pas le cancer à l'époque. Et si ma mère et mon père en sont morts, l'un et l'autre, c'est pas forcé qu'il y ait un rapport. Mais si on en mourait aussi moi et mon frère ça ferait réfléchir pour les probabilités.

À la boucherie, c'est ma mère qu'aimait mieux y aller. De peur qu'on profite de mon innocence pour le poids et les morceaux. Ça variait guère, entre le pot-au-feu du dimanche que je tournais longtemps dans ma bouche, sec et filandreux, les navets en plus, et le mou accroché comme des ballons à la tringle du boucher, qui se dégonflait au premier coup de couteau, que ma mère faisait mijoter dans les patates, et pas du tout une ragougnasse loin de là. On en raffolait tous à la maison. Des gens à qui j'ai raconté plus tard disaient qu'on leur en aurait pas fait manger de ce truc à chats pour tout l'or du monde. C'étaient des gens riches. La boucherie, quand je l'ai revue, ça m'a rappelé un plus vieux souvenir, de trois ou quatre ans avant qu'on s'installe au pays. On y était venus de la banlieue de Paris comme en vacances chez des cousins, parce que la cousine encore jeune, pas la quarantaine, approchait de la fin. La leucémie, j'ai su. Et on y courait à la boucherie, tous les jours, chercher du sang de bête dans un flacon pour le faire boire à la cousine et la remonter. Je l'avais aperçue une fois, dans la chambre mal éclairée, couchée toute pâle, en me glissant entre mes parents et les autres qui l'encourageaient à l'avalier le sang de bête, pour son bien. Ça devait pas être bon, c'est sûr. Des gens et ma mère aussi faisaient la grimace comme si c'était eux qui buvaient le sang à la place de la cousine.

Des lapins, dans notre ferme comme dans toutes les autres, on en cuisait beaucoup. Ils se reproduisaient vite, il y avait toujours des nichées de petits pleins les clapiers, et ça coûtait que les épluchures et l'herbe qu'on m'envoyait ramasser alentour. Ma mère a jamais pu en tuer un, ni même essayé. C'est mon père qui se chargeait des sacrifices, en plus de l'ouvrage et de la traite. Il avait pris des leçons auprès des paysannes de la famille vraiment à l'aise pour les exécuter toutes les petites bêtes mangeables, sans faire de sentiment comme ma mère. Les lapins, c'était le fameux coup du tranchant de la main au ras de la tête, le couteau dans l'œil pour qu'il saute et que ça saigne. Les poules et les coqs on les estourbissait d'un grand choc sur la pierre à eau, on allait leur couper la langue au fond du bec, encore vivants même, ou on leur décollait la tête à la hachette. Les canards décapités voulaient parfois faire une dernière petite balade dans la cour et ça amusait tout le monde. J'aimais pas les mises à mort, celle des cochons non plus qui criaient, se plaignaient longtemps, de trouille et de mal. Je regardais quand même, je m'instruisais. Mais ça m'a pas endurci pour la suite de l'existence, pour la guerre encore moins. Quand on les dépouillait les lapins suspendus par une patte, ils fumaient au fur et à mesure, leur gros ventre bleuté surgissait, qu'on fendait de la pointe du couteau pour le vider des nœuds de boyaux et de toute la saloperie. C'est moi qui tendais la peau sur la

fourche de bois pour qu'elle sèche jusqu'à ce que le ramasseur en tournée nous l'achète, pas grand-chose disait ma mère, même un angora ou un beau lapin russe tout blanc. On l'entendait gueuler de loin le marchand à vélo, s'annoncer en chantant son petit refrain. Ma mère me laissait des fois les vingt sous pour ma peine et ça me consolait qu'on ait tué le lapin. Un autre bonhomme venait vendre de l'épicerie avec un triporteur. Lui, c'est à la trompette qu'il alertait les gens. Il déboulait dans la cour à toute vitesse en faisant des zigzags pour étonner les femmes. Sur son triporteur et sur sa casquette il y avait écrit « Le Planteur de Caïfa ». C'était comme un titre d'un des romans d'aventures du grand-père.

À un bout de la grand-rue et du village habitait une cousine qui était ma préférée de tous les parents. Un peu plus de trente ans elle avait alors. Je la trouvais pas criarde et laide comme les autres paysannes. Comme ma mère elle était pas tellement faite pour la culture. Elle était pas du coin non plus. Son mari, notre cousin, avait ramené de la guerre en Orient une maladie, le paludisme ou l'épilepsie j'ai oublié, qui le flanquait par terre souvent, n'importe où, de la bave plein la figure et des secousses terribles. Je l'ai vu comme ça deux ou trois fois. De peur, j'osais plus être seul avec lui dans les champs ou dans leur ferme. La cousine m'aimait bien, en plus de ses deux enfants. Peut-être parce que j'étais de la ville, différent à ma manière des autres gamins. Quand j'allais l'embrasser de temps en temps et qu'elle était occupée à traire elle m'envoyait toujours chercher un bol à la cuisine, qu'elle emplissait de lait moussieux, et elle me disait toutes les fois d'y mettre du chocolat en poudre de Poulain, la grande boîte en fer sur sa cheminée. C'est peu de chose un souvenir pareil, mais c'est un des meilleurs. Et pas pour la gourmandise seulement. C'est elle aussi, la cousine, qui cuisait exprès pour moi, quand on était invités, une soupe comme j'en ai jamais remangé, des petites boules de farine dans le lait sucré. Des grumelets, elle appelait ça, et qu'elle était unique à faire dans le pays.

Les veillées chez les uns ou les autres, des gens de la famille, on y allait gaiement tout le monde, les grandes personnes et les enfants. Il y avait que cent ou deux cents mètres de chemin entre les fermes, mais dans la nuit l'hiver, la lampe-tempête à la main, j'imaginai qu'on partait loin, en expédition pour l'inconnu. Je pensais quand même aux gaufres, le repas de ces soirs-là, des longues en rectangles ou des rondes avec des cœurs à séparer, celles que je préférais. Ils étaient souvent une douzaine, les hommes et les femmes, assis sur les bancs de chaque côté de la table. Les gamins se casaient comme ils pouvaient à part, avec la recommandation chaque fois de se tenir tranquilles. Tout en mastiquant et en buvant ça discutait des heures et des heures à la table, des fermes et des récoltes, des animaux et du prix du blé, de la politique un peu, des députés qui se la coulaient douce et se foutaient bien de leurs promesses, de Nungesser et Coli qu'on avait dit qu'ils étaient arrivés en Amérique et que c'était des menteries comme tout ce qu'il y a dans les journaux. Les femmes passaient le pays en revue, s'échangeaient les bruits, les rumeurs, les cancans. Ça gloussait, ça s'exclamait, ça en croyait pas leurs oreilles. Elles baissaient le ton parfois, sur un signe d'une ou de l'autre, en nous désignant de la tête les gamins ou les gamines, pour qu'on entende pas si c'était osé ou si elles disaient du mal de quelqu'un qu'on pouvait reconnaître. Les coucheries, les fréquentations de filles et de garçons elles s'en régalaient. J'en attrapais quand même au passage de leurs chuchotements, sans tout comprendre ou deviner.

— T'en es sûre ? demandait une cousine à l'autre, horrifiée de visage. Il l'oblige à ça la Léontine ? C'est donc à cause qu'elle a si maigri et qu'elle peut plus parler presque...

La cousine jurait.

— J'aurais jamais cru ça de lui, disait l'autre. Des cochonneries pareilles, même quand on est au lit...

— Taisez-vous ! on soufflait. Le gamin de la Louise il en perd pas une...

Le gamin de la Louise c'était moi. Je tournais vite la tête du côté de la cuisinière qui ronflait au bois sous le gaufrier. Je lorgnais la bassine de pâte. Ça diminuait, avec les parents qui engloutissaient

les piles dès qu'on les posait sur la table. Pourvu, je priais, qu'il reste des gaufres au moment de partir, que la cousine nous en donne pour les tremper dans le café au lait le lendemain. De temps en temps on en faisait des spéciales pour les hommes avec une tranche de lard ou de jambon mêlée à la pâte. Mon père appréciait, en se torchant la moustache tant et plus. Pour que ça passe on trinquait sec. De temps en temps aussi quelqu'un allait à la cave au ravitaillement, une cave si basse de plafond que je m'étais fichu une sacrée bosse un jour qu'on m'avait envoyé emplir un litre au tonneau de moût.

Les cousins et les cousines près de notre ferme aimaient bien rigoler. Surtout les cousines, qui avaient sept ou huit ans de plus que moi. À c't'heure du moins, comme ils disaient dans leur français. Parce que plus tard, beaucoup plus tard, le frère et les sœurs, et les descendants aussi, ils se sont fait la gueule, et ils continuent à se la faire aujourd'hui, pour des héritages de terres, des verges et des arpents dont l'un a profité et pas l'autre à la suite de micmacs qu'ils sont seuls à expliquer et qu'ils oublieront jamais. Les filles, quand elles allaient à Reims une ou deux fois par an pour des nécessités, par le petit train à voie étroite ou en carriole, elles rapportaient de quoi agrémenter un peu la vie et les veillées. Les chansons à la mode. *La Fille du bédouin*, par exemple, ou *Elle s'était fait couper les cheveux*, qu'elles avaient entendues à la T.S.F., sur le poste à galène ou dans l'autre, au pavillon qui ressemblait à un ventilateur de maintenant. Elles en revenaient de Reims avec aussi des farces et attrapes, du fluide glacial, des crottes imitées ou des cuillers qui fondaient et du sucre qui fondait pas, et c'était la joie un soir ou deux. Tout le monde se tordait en s'y laissant prendre, ma mère, surtout, qui pensait plus un moment à sa misère et à ses douleurs.

Quand on se quittait, qu'on retournait chacun chez soi la panse pleine, c'était la séance d'embrassades. « À la revoyure ! » ils se disaient tous d'une famille à l'autre. Et les hommes aux femmes ou inversement, les enfants aussi comme de juste, se donnaient les bises habituelles, une paire sur chaque joue, qui faisaient du bruit, avec souvent un peu de salive à la traîne. « Bonne nuit le cousin, bonne nuit la cousine. » On en finissait pas. On en oubliait. On repassait sur d'autres. « Dors bien quand même la Grosse », lançaient certains à ma mère, pour toutes les gaufres qu'elle avait dégustées. L'adjudant lissait une dernière fois sa moustache à pointes pour pas humecter. Ces flopées de baisers à la va-vite, quand on rencontrait quelqu'un dans le pays, parents ou même pas, c'était encore une coutume. J'aimais pas, comme pour boire derrière un autre. Je me défilais. Et quand j'étais forcé, ça m'arrivait de m'essuyer la joue sans le vouloir. Elle tient la manie dans la région. De mon presbytère, aujourd'hui, je les vois les hommes et les femmes et les femmes entre elles en se croisant sur la place, ou les occasions d'obsèques et de bamboulas surtout, s'accoler machinalement, deux coups à droite deux coups à gauche, l'œil dans le vague, pas dégoûtés des odeurs. J'en connais qui peuvent pas se souffrir des gens, et qui sacrifient aux lècheres. Des baisers de Judas aurait dit mon grand-père.

Au temps qu'on y était mes parents et moi dans le village des Ardennes, y avait d'autres distractions que les veillées. À commencer par les tueries de cochons ou la vache au taureau, que tout le monde appréciait dans la cour de ferme, les hommes, les femmes et les enfants, chacun à ses goûts. Les paysans de maintenant, dans mon coin, les jeunes et les pas trop vieux, ils les raffinent leurs divertissements. Ils ont quand même encore les noces et les communions pour se soulager. Mais à Lourdes ou à Liesse, là où la Sainte Vierge pourrait les aider à mériter le Ciel, malgré leur égoïsme et leurs jalousies, ils y vont plus. Ils croient qu'aux engrais et à leur bon pasteur syndical. Ils se paient les Baléares, les eaux à Vittel ou le Club en Afrique, une semaine pas plus parce que la terre les réclame, des gâteries inconnues des cultivateurs de l'autre époque qui pensaient pas à s'offrir des vacances, même s'ils avaient eu de quoi, à cause des bêtes qu'il fallait nourrir, abreuver à heures fixes, un esclavage pour les femmes, les préposées de tradition les dimanches et jours de fête pendant que les bonshommes au bistrot se détendaient à la manille ou à la coinchée. Ils jouent même au tennis, s'essayaient aux sports d'hiver les paysans de la nouvelle vague. Avec des survêtements et des anoraks

tout ce qu'il y a de bigarrés. Ça les empêche pas, ces bénins plaisirs, de manifester ici ou là, pour qu'on sache bien en dehors de la corporation qu'ils sont des exploitants exploités réduits à rien, pires que des serfs, juste de quoi avancer les frais de médicaments pour les courbatures et les durillons.

Les noces et les foiridons de campagne mes collègues en naturalisme en ont tellement et bien parlé que j'ose à peine. On était pour la bouffe encore plus qu'aujourd'hui, et les paysans de la famille, la mienne en tête, auraient pas manqué une cérémonie où ils étaient sûrs de l'abondance en tout. Même les enterrements. Au retour du cimetière les hommes fondaient au café boire l'apéro à la pensée du mort. Suivait le petit festin du veuf ou de la veuve, avec un peu de componction au début pour la politesse. Le vin et la mangeaille aidant ils en arrivaient à plus savoir pour quoi ils étaient là, en habits du dimanche un jour de semaine. Il y avait souvent un des convives à la fin, plus parti que le mort, qui risquait une bonne plaisanterie sur un voisin, et tout le monde s'esclaffait aux larmes, proches ou pas.

Les baptêmes, et on procréait à tout-va dans ce temps, c'était pour la joie des gamins. Après la séance, le parrain et la marraine lançaient des sous et des dragées, aux amandes ceux qu'avaient les moyens, et les enfants, moi le premier, on se ruait dans le crottin et la gadoue des caniveaux. Elle était pas hygiénique non plus cette coutume-là pour la santé ou pour les vêtements, mais on se faisait bien à la crasse et à la merde. Faut dire que le sanitaire à la ferme et chez d'autres c'était vraiment le retour aux sources, l'âge de la pierre à eau. On se débarbouillait sur l'évier avec un broc qu'on emplissait à la pompe, les enfants parfois les jours d'école et les parents quand ça perturbait pas le labeur. Ma mère, avec des sanglots, elle l'a souvent regretté le confort des maisons d'avant, au Perreux et à Champigny, même si c'était pas le luxe encore avec baignoire et bidet assorti. La toilette soignée, le dégrassage, c'était réservé au matin des dimanches avant la messe et pour les événements. Ça se passait aussi dans la cuisine, près du fourneau, les pieds dans une cuve à linge, avec quand même de l'eau chaude parce que ça nettoyait mieux disait ma mère. Les parents, quand ils étaient forcés à la grande toilette, fermaient la porte à clef et nous envoyaient à des commissions quelconques. Pour nous, les gamins, on prenait pas de précautions, et il y avait toujours un cousin, une cousine surtout, pour s'amener juste quand j'étais debout dans la bassine sans savoir quoi faire de mes bras et de mes mains ni de quel côté me tourner. En plus du courant d'air c'était réglé que l'une ou l'autre s'intéresse à mon robinet tout gelé, histoire de divertir la compagnie. L'entretien, je devais salement le négliger aux enfants de troupe. Quand j'arrivais en permission c'était tout de suite le lessivage à fond, aidé de ma mère, avec la brosse en chiendent pour les coudes et les doigts de pieds. J'avais des excuses. On allait aux douches une fois par mois, et les revues des sous-offis d'encadrement c'était surtout pour le matériel précieux de l'Etat. En plus, dans le froid de l'hiver, au lavabo les petits matins, fallait être drôlement doué pour s'entortiller la serviette rêche nids d'abeilles sur la main et qu'elle glisse pas en frottant. Les gants éponges c'était pas encore la mode pour tout le monde, pour ceux de la campagne surtout. On se nettoyait quand même un peu les dents à la ferme. Quand on y pensait. Quand on pensait d'abord, à l'occasion d'un tour d'emplètes à Reims, à racheter le petit savon rose dans la boîte de Gibbs en aluminium.

C'est pour les noces que les gens s'astiquaient de bon cœur. Qu'ils usaient de brillantine ou de gomina, d'eau de Cologne ou de senteurs fortes qu'on remarquerait, de Soir de Paris même, une cousine intrépide, un parfum coûteux qu'elle s'était commandé d'après la réclame du journal. On les agitait les flacons et les houppettes à poudre de riz pour les relents de ferme ou les outrages de l'âge. Ma mère s'en privait pas. Elle allait chercher au fond d'un tiroir ce qui lui restait du temps de la splendeur comme elle disait, à Champigny ou ailleurs, quand c'était la routine pour les femmes de s'améliorer un peu, plaire encore. Je me la rappelle bien sa crème Tokalon de l'époque, avec un Pierrot en relief sur le couvercle orange. En plus, elle se coupait ou s'arrachait un ou deux des poils qui commençaient de lui sortir au menton.

S'ils s'étrillaient tous courageusement, c'était pour le cavalier ou la cavalière qu'ils devraient au

hasard à leur côté pendant les jours et les nuits que dureraient parfois les ripailles. Même les gens mariés y pensaient à ces rencontres qui les libéraient un moment du conjoint ordinaire. J'y suis allé à des mariages au pays, dans le coin réservé aux enfants, comme à la veillée. C'était souvent pour cent personnes et plus la grange bien balayée, où on tendait des draps blancs autour pour camoufler la paille, des roses de papier piquées par-ci par-là. Avant que les gens l'envahissent et se carrent le long des tables à tréteaux fallait poser pour la photo souvenir devant le portail de l'église et défiler bras dessus bras dessous dans la grand-rue, une cavalcade dont se régalaient du seuil des maisons les paysans pas de la fête. Mon grand-père je le vois encore, plus dressé que tous, immense, seul en hauteur, le chapeau qu'il conservait de son mariage à lui, et qu'il rapetissait à plat d'un coup de doigts, comme un prestidigitateur.

Pour le service et les gros travaux de cuisine on mobilisait des femmes du pays, de celles qui savaient se distinguer du beau monde et craignaient pas de se faire rabrouer dans l'énervement. Ça valsait la cochonnaille, les rôtis, les saucières, les galettes et les bouteilles. Les familles qui mariaient avaient envie de paraître, de pas se montrer regardantes, tellement on se jalousait de l'une à l'autre, et de peur des comparaisons et des critiques que les invités se gênaient pas de faire, même s'ils s'en étaient fourré jusque-là. On soufflait un peu quand un garçon d'honneur allait retirer la jarretière de la mariée en rampant sous la table en cachette. Il reparaisait congestionné, hilare, la jarretière à bout de bras, et ça déchaînait les rires, les gloussements, les bonnes blagues. Et les enchères. Et celui qui y avait mis le prix, qui l'emporterait en souvenir, triomphant, se la passait sous les narines, la reniflait, secouant de rire un peu plus la galerie. Chacun poussait sa petite chanson. J'avais mon tour, après ma mère qui en connaissait tant de mélopées et y mettait le ton, même dans les hautes notes. J'en changeais jamais de couplets de circonstance. Une chanson sur la revanche de 70, où un pauvre même voulait à toute force partir à la guerre remplacer son papa occis par les uhlands. Je l'ai détaillé à Boris Vian mon succès de jeunesse, quand on était voisins de palier, et j'ai cru qu'il allait s'écrouler avec son cœur fragile. Ma mère me recommandait toujours de pas recommencer la liaison horrible de la dernière fois, et qui aurait vexé l'instituteur s'il avait été là.

Au repas du soir les mariés s'échappaient en douce comme ils pouvaient. Personne aurait dû savoir dans quelle maison prêtée ils allaient passer leur belle nuit de noces. Mais sur un signe d'un des rigolos de la fête ils étaient une ribambelle à se lever de table, des garçons et des filles, pour courir les asticoter dans leur retraite. D'autres gens suivaient. Des vieux et des enfants aussi, puisque je l'ai vu une fois le spectacle, du plus près que c'était possible sans qu'on me remarque. Je suis entré dans la chambre des mariés par une fenêtre de derrière la maison, comme toute la troupe. Ils étaient couchés bien sages, l'homme et sa femme, les draps au ras du cou, se doutant qu'on viendrait leur faire la farce à eux aussi puisqu'ils l'avaient faite à d'autres avant et que c'était la tradition. On leur a tendu un vase de nuit où on avait touillé du champagne avec du chocolat et du pain d'épice jusqu'à ce que le mélange ressemble à ce qu'il fallait que ça ressemble pour être drôle, et on les a forcés à avaler une bonne lampée de la mixture. Pendant qu'elle buvait la femme a montré un peu sa poitrine sans le faire exprès et les garçons en ont profité pour bien rire. Ils ont blagué sur d'autres choses aussi, et puis on a fini par les laisser l'un à l'autre les mariés, après tout ce que les parents avaient payé pour qu'ils en arrivent là.

C'est à une noce pareille dans le pays que j'ai embrassé et touché une fille pour la première fois. J'avais près de dix-huit ans, on m'avait invité au mariage d'une cousine pendant mes grandes vacances d'enfant de troupe, avant d'aller dans un centre à Saumur, me perfectionner comme disaient les chefs, moi qui étais la nullité même. Elle avait deux ou trois ans de plus ma cavalière. Elle était grande et maigre, avec un fin visage, juste le genre de femme que je pensais aimer un jour, depuis que j'avais vu Katharine Hepburn dans des *Ciné-Miroir* quand elle jouait Marie Stuart et une fille du D^r March. J'étais timide, mais je me suis risqué à l'emmener pour un petit tour dans le noir, à la fin du

repas, pendant que le gros de la noce partait distraire les mariés. J'ai été tellement étonné par tout ce qu'elle m'avait laissé faire et même appris à faire, la caresser où je voulais et où elle voulait aussi, que je rêvais que d'elle après et qu'on s'est fiancés presque pour de bon. On a pas fait grand-chose ensemble, et surtout pas le principal. On se voyait qu'aux permissions, et pas longtemps. Mes parents étaient pas opposés. L'adjudant avait pas encore décidé de me trouver la femme de ses rêves à lui, une fille de commerçants qu'il fréquentait, riche et volumineuse.

J'y ai repensé à mon amour de jeunesse en parcourant le pays le jour du pèlerinage. C'était pas si loin il m'a semblé. Mais l'imagination c'est comme la mémoire, ça enjolive ou ça défigure. À la lisière du village, derrière les fermes, il y avait encore le transformateur électrique. Je m'y suis appuyé un moment. Comme une nuit, avec la grande fille contre moi.

J'AI repris des chemins qui menaient vers les terres. À des lieux-dits qu'on avait tellement l'habitude d'entendre qu'on en goûtait pas l'étrangeté et la poésie même. Le Fond-des-nonnes, le Roule-des-nœuds, les Petits-Pâtés, la Garde, les Rampagnes, la Croix-des-craies... Les paysans, quand je les ai questionnés plus tard sur ces noms-là qui me revenaient comme une musique, en savaient pas l'origine et la signification de beaucoup. Ils s'étonnaient que ça m'intéresse. Ce qui comptait pour eux c'est que les champs soient meilleurs à un endroit qu'à un autre.

Si j'avais pas eu mes mollets qui s'irriguaient mal pour se refuser à l'effort je l'aurais sillonné le terroir de bout en bout et je serais arrivé à reconnaître des pièces où j'avais aidé à la moisson et aux pommes de terre. Autant je rechignais pour travailler dans notre ferme autant j'étais heureux de donner la main aux cousins proches de chez nous. On me commandait pas. On me disait : « Tu veux venir avec nous, gamin ? » Dans le chemin où je me baladais ce jour-là, un chemin plein d'ornières encaissé entre des talus d'aubépines et de prunelliers, je me revoyais sur le devant de la charrette, jambes pendantes, le cordeau bien serré pour guider les deux chevaux qu'on m'avait confiés, le cousin de dos, de l'autre côté, qui se roulait une cigarette ou attrapait une feuille au passage pour tromper le temps. Elle aimait pas du tout ma mère que je m'assoie au bord des charrettes, près de la roue. Il y avait eu un accident sur une route qui descendait raide vers le village, à un lieu qu'on appelait la Croix-des-craies, le plus haut du terroir, sans croix ni calvaire, juste avec deux grands arbres isolés qu'on repérait à des kilomètres. Un parent de loin à nous, un jeune, qui rentrait avec une grosse charrette de blé, qui était, on a pensé, assis sur un des brancards, et qui a loupé son coup en sautant pour serrer la mécanique à cause de la pente. La roue lui a broyé la tête, et la charrette est revenue toute seule à la ferme. Ça devait arriver un jour ou l'autre, ont dit les gens. C'était un risque-tout ce garçon-là. Il avait failli se tuer déjà, à la fête d'un pays voisin, sur les balançoires de l'époque, des petits bateaux suspendus à des barres de cuivre. Le forain a pas eu le temps de freiner la balançoire qui montait trop, les barres ont plié sur la traverse, et le gars a fait un looping formidable. On a parlé longtemps de sa mort dans le pays. Il y avait jamais eu d'accident pareil. C'était presque une distraction. J'y suis allé voir comme tout le monde à la Croix-des-craies, la mare de sang séché sur la route. Ça m'a fait tout drôle ce sang-là d'un homme que je connaissais, pas comme le sang des lapins qui laissait des grandes traces sur les murs des fermes. C'était mon premier mort. J'arrêtais pas d'imaginer. Surtout le soir, avant de m'endormir.

Quand la moisson de notre ferme était finie, en moins de deux, que les cousins m'embauchaient pour la leur, j'en ai passé des bons moments. Avec la fourche à long manche je piquais les gerbes pour les donner à celui qui les rangeait sur la charrette et je faisais avancer les chevaux entre les tas, des cavaliers ou des douzaines comme disaient les paysans selon que le blé était mouillé ou pas, qu'on dressait les gerbes les unes contre les autres ou qu'on les échafaudait en étoiles. Les tas, j'avais aussi aidé à les faire de temps en temps, en suivant la moissonneuse-lieuse de chez Ferguson ou McCormick, des noms qui ressemblaient encore, ceux-là, à des personnages des romans du grand-père. Ramasser les gerbes et les prendre à pleines mains pour les caler j'aimais pas, à cause des chardons qui m'entraient dans les doigts et que je réussissais pas à extirper. Et quand je croyais qu'on me les avait toutes ôtées les épines, y en restait toujours une, bien enfoncée, qui revenait me lancer dès que je touchais. Eux, les cultivateurs, même les femmes, ils avaient la chair tellement dure et racornie qu'ils sentaient plus rien, et se foutaient de moi, le douillet de Parigot. Le vieux cousin, le père des deux filles aux farces et attrapes, qui bâtissait les meules dans les champs, il les craignait pas les chardons ou les échardes. Il avait des mains tordues, rouges et gonflées, encore toutes couturées

des crevasses de l'hiver, à la peau comme écaillée. Il se les lavait pas souvent. Pour les rafraîchir un brin ou soigner les coupures, chaque fois qu'il buvait la goutte il y versait le fond du verre et les frottait un bon coup. Dresser les meules sur leur lit de paille c'était sa spécialité, la renommée de tout le pays et des environs. Elles s'élevaient toujours bien droites, bien régulières en cercle, et jamais il demandait l'avis des autres en bas, qui avaient du recul pour juger. Je lui en ai passé aussi des gerbes sur ses meules, et même flanqué une ou deux en pleine figure en chavirant sa grosse casquette. Il gueulait, il m'insultait, pour la forme et se détendre, et j'en perdais pourtant le rythme et l'assurance.

Je jubilais à l'heure du goûter. Crevard je l'étais comme tous les gosses, mais c'est surtout que l'entrain et les forces s'effritaient au long de la journée. On sortait les litres de vin et de frênette des carnassières, le restant de viande et de lard cuit de la soupe aux choux, le marolles qui se sentait de loin, et allongés à demi dans les éteules ou adossés à une meule ou à un cavalier on se refaisait du courage. En septembre, aux pommes de terre, les cousines allumaient toujours un feu dans le champ pour en cuire sous la cendre en plus du casse-croûte, comme un dessert. Les paysans d'aujourd'hui, ceux du coin que je croyais de mes rêves, ils les connaissent pas ces bons petits entractes. Ils s'arrêtent seulement pour donner du mazout à leurs tracteurs, à leurs engins énormes qui font tous les boulots à la commande et prennent toute la place sur les routes. Et ils refoncent dare-dare, rapetissés sur le siège, les uns en écoutant leur ministre au transistor pour se doper, les autres avec les cordons à musique et du Cordy dans les oreilles.

Les journées de batteuse ils les ont pas connues non plus les cultivateurs évolués. Mais ils sont devenus tellement vaniteux dans le labeur qu'ils l'auraient pas aimé celui-là en équipe, toute la famille et d'autres mobilisés. Ils étaient quelques-uns dans le pays à l'avoir la batteuse, avec le moteur et le matériel. Pour les moins riches il en venait une qu'ils louaient chacun son tour. Les cousins avaient de quoi, et mon père en profitait pour sa petite moisson. Une chance. Il aurait sûrement voulu que je l'aide au fléau, et j'en aurais eu des ampoules en plus des engueulades.

La dernière charrette rentrée, avec le bouquet de fleurs des champs planté haut à la ridelle, on commençait à battre ce qui avait été engrangé, l'avoine, le blé, le seigle et l'escourgeon. Pendant des jours, du matin au soir, tout le monde trimait dur, dans le vacarme, l'odeur d'essence et la poussière. C'étaient les vacances, et je manquais pas un battage. On me confiait un travail pas trop esquinçant, pas trop dangereux. Pour avancer les bottes sur le tas, par exemple, à celui qui les passait à un autre qui les jetait sur la plate-forme de la batteuse où le vieux cousin aux mains pleines de croûtes engrenait. Il avait un grand mouchoir de couleur noué au cou, comme les cow-boys ou les gauchos, pour que la menue-paille vienne pas le chatouiller sous sa chemise. Il coupait la ficelle des gerbes, se coinçait son couteau entre les dents le temps d'éparpiller la botte et de l'enfourner, et chaque fois y avait un bruit formidable d'aspiration dans la batteuse, comme le happement de bouffe d'une bête préhistorique. C'était pas le moment de lambiner sur le tas et ça m'arrivait de me faire houspiller parce que je gâchais la cadence. Fallait hurler pour s'entendre de l'un à l'autre. Des fois quelqu'un hurlait encore plus à cause d'une courroie sautée ou de la presse à paille qui s'engorgeait derrière la machine. On m'y avait mis un jour à la presse. J'ai pas tenu le coup. Je rêvais, l'œil ailleurs, et fallait qu'on me secoure à deux ou trois pour débourrer en s'agrippant aux grandes griffes de ferraille.

Les cousines apparaissaient pour abreuver avec leurs paniers de bouteilles. La plus jeune, quand elle montait sur le tas, se retrouvait aussitôt allongée sur les bottes par un croche-pied d'un garçon qui en profitait pour lui glisser une main sous la jupe. Ça me rappelait toujours la fois qu'on était venus de Champigny en vacances, que je m'amusais à des culbutes dans la paille, et que j'ai vu mon père débouler dans la grange en coursant une des cousines. Elle riait, elle s'est laissé rattraper, il l'a renversée sur le tas de foin, a passé une main sous sa jupe lui aussi. Je me faisais tout petit dans la paille au-dessus d'eux, sans rien perdre quand même. La cousine s'est vite débattue, elle l'a repoussé de toutes ses forces et s'est sauvée en riant. Mon père a commencé d'enlever des brins de foin de ses

habits, puis il est sorti de la grange en ronchonnant des mots que j'ai pas pu entendre. J'en ai jamais parlé à personne, surtout pas à ma mère. Y a plus de danger maintenant.

Le frère aux deux cousines, l'aîné, c'était le costaud de la famille, l'hercule. Lui qui s'occupait des sacs que le grain emplissait à un bout de la batteuse. Des sacs de cent kilos, combles jusqu'à la gueule, qu'il appuyait sur ses genoux d'abord, et que d'un grand coup de reins et de bras il faisait basculer par-dessus ses épaules pour les ajuster sur son dos. Il voulait pas qu'on l'aide jamais, trop content de montrer sa force. Il rigolait pas beaucoup, lui. Boulot boulot. Il pensait qu'au rendement. En plus il avait son certificat d'études, une exception au village. Il m'a aussi servi de parrain ce cousin-là, quand j'étais dans la complète innocence. À l'âge qu'on a tous les deux, et mécréant comme je suis devenu, j'en ai des chaleurs de honte à le raconter. Il avait de pitié pour rien et pour personne. Un jour que je l'accompagnais aux champs et que sur la montée d'un chemin boueux le cheval du tombereau de fumier avait calé dans une ornière, il s'est mis à lui bourrer le ventre de coups de pied en l'insultant. Il comprenait pas les mots le pauvre canasson. Il résonnait à chaque coup de godasse, tremblait en s'arc-boutant. Je l'avais jamais vu autant furax, le cousin-parrain. J'osais plus regarder. J'ai fait semblant de pisser contre le talus. J'avais rien à faire d'autre. Et surtout pas à l'empêcher. Comme il était parti, rouge écarlate, rageant de perdre du temps et que le cheval lui obéisse plus, il m'aurait aussi flanqué un coup de pied au cul, c'est sûr.

Le jour de la fête au pays, à la fin d'août, il avait encore des occasions de s'exhiber et de s'exciter, le cousin. Le matin d'abord, à la manœuvre de la pompe sur la place de l'église, avec d'autres paysans en uniforme, hache à l'épaule pour le défilé. Aux ordres du lieutenant et de l'adjudant ils déroulaient le tuyau, amorçaient en ahanant de chaque côté du balancier, et celui qui tenait la lance y manquait pas d'arroser les gens et les gamins autour. Le matériel remisé, ils allaient se remettre avec deux ou trois apéros, les premiers de la journée. J'ai jamais vu d'incendie dans le village, ni de maison ni de hangar. Ça m'aurait plu de les regarder à la manœuvre pour de bon et de faire aussi la chaîne avec un seau. J'ai une photo d'eux, les pompiers de l'époque, dans un vieil album de famille. La compagnie est rassemblée devant l'église, l'endroit que choisissait toujours l'artiste pour que les gens ressortent bien sur le fond de pierre. Ils sont une trentaine au moins, les gradés en évidence, sérieux comme un état-major. Je l'ai reconnu le cousin, et d'autres parents. Il se redresse. Peut-être qu'il est passé adjudant, ou même lieutenant, avec son certificat d'études.

Le soir de la fête, comme partout, c'était le bal sur la place. On avait monté une estrade avec des branches en décoration, et les trois ou quatre musiciens de Reims, entre une valse et une polka, essayaient d'apprendre les danses nouvelles aux campagnards. C'était le charleston à la mode, et tout le monde s'agitait le derrière, même ceux et celles qui s'étaient donné un tour de reins à la moisson ou à la batteuse. Mes parents profitaient un peu de la fête. Mon père au café, à jouer aux cartes et à bien arroser l'événement. Ma mère à regarder les gens danser et à cancaner avec ses voisines. Ça lui changeait les idées elle disait, ses idées noires. Elle se risquait même à une polka ou à la danse du balai, pas jusqu'au bout, vite obligée de s'asseoir pour une douleur ici ou là, et la larme à l'œil d'émotion. Et puis, à un moment, c'est tous les danseurs qui s'arrêtaient pile et se repliaient, les femmes en criant, à l'abri derrière les tilleuls, à cause d'une bagarre des garçons du pays avec d'autres des environs, pour des histoires de filles qui avaient le front de fréquenter au-dehors, et pouvaient pas se contenter des indigènes. C'était une vraie bataille sanglante, avec des types qui s'écroulaient d'un coup de gourdin ou d'un uppercut. Mon cousin l'hercule se déchaînait. Il les ménageait pas les ramponneaux, des poings, des pieds, aussi furibard qu'avec son cheval coincé dans l'ornière. Le dimanche d'après, à la fête de l'autre pays, c'était la revanche. Et des empoignades ailleurs, pour de la jalousie toujours, un sentiment qu'ont dans la peau les paysans, jusqu'à qu'il y ait plus de fêtes nulle part. Le cousin, tellement bien entraîné à la violence, j'ai su plus tard qu'il s'était mis aux Croix-de-Feu avec un ou deux du pays, autant pour tabasser que pour l'opinion.

Les gamins, on se régalaient de voir se boxer les garçons, alors qu'on avait pas le droit, nous, de se battre à l'école. À la fête il y venait juste des balançoires et une boutique de sucreries. On allait quémander des sous aux parents qui avaient toujours des raisons de nous rembarrer, qu'ils pouvaient pas joindre les deux bouts ou que ça nous ferait mal aux dents et qu'on pleurnicherait après. Ma mère, qui raffolait du nougat dur, le bon, finissait par en acheter un morceau qu'on se partageait tous les trois avec mon frère. Le papier doré pour les petits Chinois y a longtemps que je le ramassais plus. C'était des mensonges, comme d'autres que les parents font aux enfants quand ils savent pas quoi leur répondre, et en s'étonnant après qu'ils soient menteurs aussi. « De qui qu'il peut tenir ? » ils s'interrogent avec des mines hypocrites. On m'avait pas dit pourquoi il fallait les aider les petits Chinois, ni ce qu'ils en feraient du papier de chocolat. Tout le tas de côté je l'ai donné à ma grand-mère qui s'amusait des heures à lisser le papier doré, et le papier de soie même, qui en roulait des paquets dont on se servait jamais ni elle ni personne. Ça lui passait le temps, comme elle était toujours malade et qu'elle avait pas de distraction. Mes parents et mes grands-parents ils m'en ont fait ramasser des saloperies, dans l'espoir qu'il s'amènerait un brocanteur un jour et qu'on en tirerait des sous. Les capsules d'étain du vin bouché, des bouteilles et des flacons, les boîtes en fer à Poulain ou à Kub, les vieux journaux, des bouts de ficelle, les bagues des cigares du grand-père... On aurait pu se mettre brocanteurs nous-mêmes si on y avait pensé.

Une fois, après la fête, il est venu un cinéma ambulante. L'homme a installé son matériel dans la salle du café, et le garde champêtre a annoncé à tout le pays, au tambour, qu'il y aurait « une séance exceptionnelle » le soir, un grand film américain d'aventures, *Jim le harponneur*, avec John Barrymore, un nom qu'il a eu du mal à lire à cause du vent qui tortillait son prospectus. Des gens du village, personne en avait vu de film, américain ou pas. Moi, j'en avais vu plus d'un déjà. À l'école du Perreux, d'abord, quand j'avais huit ou neuf ans, avec un *Félix le chat* animé en plus. Le grand film, c'était *le Miracle des loups*, quand Louis XI et le Téméraire se battaient dans la neige, eux et leurs soldats. Encore aujourd'hui je me rappelle des scènes. Je me rappelle aussi le gros tas d'ordures derrière l'école, où j'allais fouiner avant de rentrer à la maison, et que dans toutes les cochonneries j'ai trouvé un petit morceau du film, deux ou trois images, les mêmes, ce qui m'a bien étonné, et que j'ai reconnues à la lumière de l'électricité qu'on venait de faire mettre chez nous. Bien sûr, à ce moment-là, j'ai pas compris pourquoi il était dans les ordures ce petit bout de film. Et je l'ai gardé longtemps, comme un trésor.

À la séance du village je savais bien qu'on irait ma mère et moi, et peut-être le petit frère. Elle en raffolait, ma mère, du cinéma. Comme j'en ai raffolé tout de suite et jusqu'à maintenant, une vraie drogue, au point d'avoir fait de la figuration, pas seulement pour manger un peu quand j'étais en pleine mouscaille après la guerre, mais pour voir comment on tournait les films, en attendant de devenir metteur en scène moi aussi, je croyais. Comme elle en raffole ma fille, et s'offre des exclusivités, des festivals à Deauville ou à Bondy, à défaut de tenter l'Idhec, trop coton elle dit. J'anticipe, je m'é gare. Ça me turlupine l'héritage.

Ma mère était rudement contente de la soirée qu'elle passerait, s'il y avait pas, comme elle craignait, quelque chose qu'empêche au dernier moment. Ça lui changerait encore les idées elle nous disait en y allant au café. Elle s'est même rappelé en marchant des films qu'on avait vus ensemble elle et moi, pas beaucoup, à la Maison du Peuple, au Perreux, par exemple *Titi I^{er} roi des gosses*, qui avait paru après en feuilleton dans le journal, qu'elle découpait en tirant la langue, chaque matin, pour faire comme un livre, les feuilles cousues de gros fil. Et puis deux ou trois autres à Nogent-sur-Marne, au Royal Palace, un surtout qui l'a fait pleurer et renifler, *l'Ange des ténèbres*, avec Ronald Colman en écrivain qui rentrait de la guerre aveugle. On y partait en cachette l'après-midi, comme pour des courses, pendant que les grands-parents gardaient mon frère. L'adjutant aimait pas du tout qu'on se paye le cinéma. C'était de l'argent foutu, et les « flims », comme il disait, ça donnait de mauvaises

idées aux femmes. Ce soir-là, à la séance exceptionnelle au pays, il a juré qu'il y mettrait pas les pieds, qu'il avait un harnais à rafistoler et que ça urgeait plus que nos satanées distractions. Il a reproché d'autres choses, et moi je faisais signe à ma mère de pas répondre et de venir vite. Ça arrivait d'un coup les bagarres à la maison. C'était pas le moment je me disais tout bas. Ma mère s'est tamponné une touche de poudre de riz sans se faire voir, elle a pris le porte-monnaie sur la cheminée sans se faire voir encore, et on s'est défilés, moi d'un côté mon frère de l'autre, en laissant mon père avec déjà le collier de la jument entre les genoux pour bien nous montrer qu'il était seul à travailler dans la ferme et qu'il la connaissait toujours la discipline. J'étais content qu'il reste. Parce qu'on aurait plus de liberté, et parce que j'avais peur qu'il y ait pas de place pour tout le monde dans la petite salle du café. C'était déjà une personne en moins. Heureusement, ils sont pas venus en foule les paysans. Peut-être qu'ils pensaient comme mon père que c'était des contes, un mot à eux, des inventions sans queue ni tête, sans parler des autres comptes qu'ils tenaient serrés, et que ça serait des sous de perdus. La chasse à la baleine par les harponneurs ça m'a drôlement intéressé. Il y a eu deux ou trois pannes, qui ont fait pousser des oh ! et des ah !, mais on a quand même vu tout le film. Il y avait des scènes en couleur, vert quand c'était la nuit, rouge quand y avait le feu. Ma mère se doutait pas encore que plus tard elle irait travailler dans le cinéma à Saint-Mandé, justement pour peinturlurer les images, en vert ou en rouge. J'avais dû m'asseoir à côté d'elle par force, et ça m'ennuyait bien. J'avais repéré deux autres gamins dans le fond du café, mais c'était pas la raison. C'est parce qu'elle parlait toujours pendant les films, qu'elle s'exclamait de sa grosse voix aux passages tragiques, quand il y avait du danger pour le héros, que le traître de l'histoire s'amenait derrière lui en douce. « Manman, je disais gentiment, crie pas. Tout le monde t'entend... » Elle s'appuyait la main sur la bouche pour se retenir, mais ça partait ses cris, malgré elle.

Mon grand-père a loupé la séance, lui qui aimait déjà tellement les aventures en livres. Il y avait même jamais été au cinéma. Ce jour-là il avait profité que quelqu'un s'en allait du côté de Bouzy, avec une grosse auto, pour y retourner chercher des choses qu'ils avaient pas pu emporter à l'exode, en 18. Il en est revenu trop tard, mais le lendemain, quand j'ai couru pour leur dire bonjour aux grands-parents et raconter le film, c'est lui, mon grand-père, qui avait des souvenirs plein au fur et à mesure qu'il me montrait ce qu'il avait eu la chance de retrouver au Comptoir français. Une cuisinière énorme, avec des ronds partout, des barres et des garnitures en cuivre qu'on voyait même plus sous le vert-de-gris, avec aussi des fers à repasser et des briques à chauffer les lits restés tout ce temps-là dans les fours. Il y avait encore les boîtes de conserve planquées dessous quand ils étaient partis à fond de train pour l'évacuation, et que personne avait pu voler, ni les soldats français ni les Allemands. Elles valaient plus rien, forcément, mais le grand-père les avait rapportées rien que pour prouver à la grand-mère et à la famille que c'était une fameuse cachette, tandis que ce qu'il avait enterré dans la cour, il se rappelait plus bien quoi, du champagne et des liqueurs en tout cas, c'était disparu comme prise de guerre on savait pas pour qui. Il avait aussi rapporté un grand tréteau qui servait à ma mère ou à ma grand-mère pour poser le linge quand on le tirait de la lessiveuse avant de l'étendre. Le bois était plein de fentes avec comme des dégoulinades de sang. Il a pensé, mon grand-père, que les soldats devaient y couper le cou des canards et des poulets fauchés dans le pays pour améliorer leur tambouille. Je t'écoutais de toutes mes oreilles, bouche ouverte. Il racontait bien mon grand-père, peut-être à cause de toutes ses lectures. La dernière surprise de son déménagement il l'avait gardée pour la fin, comme dans un vrai roman. Un coffre-fort que les Allemands ou même les Français avaient essayé de défoncer, des gnons partout et un gros trou dans la porte épaisse où on voyait dedans comme du sable. Il se souvenait mon grand-père de ce qu'il y avait à l'intérieur, pas des choses précieuses. Pour ça il l'avait pas charrié à l'exode, lourd comme c'était. Des vieilles montres, il a dit, et des papiers du commerce. C'était mystérieux quand même un coffre-fort pareil, et j'aurais bien voulu qu'on essaie de l'ouvrir nous aussi. Je repensais au trésor de l'île et aux pirates, dans un des livres de l'école. Il

m'a promis qu'on tâcherait, en se faisant prêter la main par le maréchal qui devait avoir des outils pour. Et puis on a quitté le pays pas très longtemps après, en emportant le coffre-fort cette fois. Et on l'a déménagé et redéménagé tant et plus sans jamais chercher à l'ouvrir avec tous les autres soucis dans la famille. Mes parents l'ont abandonné dans le café qu'ils tenaient à Bazoches, là où est mort le grand-père comme un fait exprès, et des années et des années plus tard, en repassant par là, j'ai demandé aux gens de la maison s'ils l'avaient pas vu par hasard dans un coin le coffre-fort. Ils ignoraient et ils ont pas conversé longtemps. Je devais leur paraître louche avec cette histoire de coffre-fort à la traîne. Ça s'oublie pas, un coffre-fort. Ça se garde avant tout le reste. Ces gens-là venaient d'arriver, et il y en avait eu beaucoup d'autres, des locataires, ou des propriétaires. Peut-être qu'un d'eux avait réussi à l'ouvrir, avec du matériel moderne. J'ai été bien déçu de pas le retrouver. Même sans finir de le percer j'aurais été content de l'ajouter à mes collections de bric-à-brac, qui vont faire, j'y pense souvent, un sacré marché aux puces sur la place du pays, le jour du mouvement dernier.

Je lui ai un peu raconté le film à mon grand-père, et j'ai bien senti que ça lui aurait plu. Je suis même sûr qu'il nous aurait payé les billets à tous les trois. Il connaissait pas le cinéma encore, mais la pêche à la baleine il était au courant avec les livres. Il en a profité pour m'apprendre qu'il avait joué du théâtre quand il était jeune, ici dans le village, *les Deux Orphelines*, la fois que les garçons avaient organisé une représentation avec le maître d'école. Il faisait l'avorton dans la pièce, et comme je savais pas ce que c'était un avorton, que j'avais pas encore lu le roman qu'il avait pourtant au grenier, il m'a expliqué. Et de le voir alors mon grand-père, tellement gros, tellement fort à présent, j'en revenais pas qu'il ait eu ce rôle-là. J'en revenais pas non plus qu'on ait joué du théâtre autrefois dans ce pays où il y avait jamais rien de drôle, à part la fête et les noces, et aussi la course en sac du 14-Juillet. Il m'a même raconté que ses copains au café, après la pièce, lui avaient fait une sale farce en lui secouant de la cendre de cigarette dans son verre de vin. Il a été saoul tout de suite à crever il m'a dit, il est parti comme un fou dans les champs, en cavalant et en sautant les fossés, et il a bien cru qu'il allait mourir.

— Fais jamais une chose pareille, il m'a recommandé aussitôt comme s'il avait peur que j'essaie pour vérifier, plus tard.

En rentrant à la ferme je m'apprêtais à dire à mes parents tout ce que le grand-père avait rapporté de Bouzy, le coffre-fort surtout, et puis le facteur est arrivé dans la cour. Il a tiré de sa sacoche une lettre où il y avait un gros cachet.

— Je vois ce que c'est, a presque crié l'adjutant. C'est rapport à ma pension, pour le rappel que j'ai droit. Ils y ont mis le temps les monstres...

Ma mère a entendu de la cuisine. Elle est accourue tout de suite, intéressée. Mon père a ramassé un fil de fer qui traînait pour décacheter la lettre, mais c'était pas du tout ce qu'il attendait. On lui demandait de conduire son fils, c'était moi, à la caserne Colbert à Reims, pour la visite médicale réglementaire avant d'aller aux enfants de troupe maintenant qu'ils savaient, les chefs, que j'avais mon certificat d'études. Ça a eu l'air de le consoler quand même, l'adjutant. Le jour dit il s'est mis sur son trente et un après la grande toilette. On m'a soigné aussi. Lavage partout, le démêloir dans les cheveux, que mon père a jugés trop longs et rognés en vitesse, le petit bout d'une épingle à nourrice pour le creux des oreilles, pas de trous nulle part, surtout aux chaussettes, la casquette des dimanches à la fin, qui ferait bon effet. Et on est allés prendre le train régional qui s'arrêtait dans un autre pays, à trois kilomètres. Ça la démangeait ma mère de venir avec nous, mais ce jour-là, en plus des vaches, de la jument et des cochons à nourrir, elle a eu comme un éblouissement, et mon père lui a conseillé de s'allonger un peu, que ça serait plus raisonnable, des choses qu'étaient pas dans ses habitudes, peut-être parce qu'il voulait me diriger tout seul ou qu'elle soit d'attaque pour le boulot. C'était cousu de

fil blanc ces amabilités-là a dit ma mère quand on est rentrés, et que mon père l'emporterait pas au Paradis.

À la caserne on m'a examiné de la tête aux pieds, tâté en bas pour voir si j'avais une ou deux boules, et j'ai pensé que ma mère avait rudement bien fait de me savonner et de me dégraisser là. On m'a pesé, on m'a mesuré, on m'a fait tousser, regardé les dents, le fond de la bouche, le blanc des yeux en m'écarquillant les paupières. On a demandé à mon père si j'avais eu des maladies. « Non, il a répondu vivement. Seulement la rougeole comme tous les gamins... » Il devait avoir peur qu'on me réforme déjà.

— C'est très bien, a déclaré le médecin à képi en me tapotant la joue. Votre fils est solide, parfaitement constitué. Ça nous fera un excellent troupiier.

— Je l'espère, a dit l'adjudant en se mettant au garde-à-vous. Je l'ai élevé pour ça, monsieur le Major.

Dans le train, au retour, j'ai réfléchi qu'il avait pas raconté au médecin que j'étais pas son vrai fils, que c'était peut-être pas des choses à avouer à n'importe qui, qu'après tout ça revenait au même puisque je l'avais toujours appelé papa et que je continuais.

Quand on est arrivés à la ferme et que mon père a dit que j'étais bon pour le service ma mère a encore pleuré. Peut-être qu'elle avait déjà de la peine de la séparation bientôt. Après elle s'est habituée à pas me voir des mois entiers. Comme moi je me suis habitué à être privé d'eux, mes parents, des mois entiers.

C'est le lendemain que le drame a éclaté dans la famille. Pendant que mon père était aux champs pour les betteraves, j'ai remarqué ma mère qui s'habillait comme s'il y avait une fête quelconque ou un enterrement, avec même son chapeau.

Elle a empilé des affaires dans une valise, du linge, son autre paire de chaussures. Elle disait rien, comme si j'étais pas là à regarder. Elle a mis aussi un peu de manger dans un panier exprès, qu'on pouvait fermer. Du pain, du fromage et des doigts de chocolat. C'est ça qui m'a étonné le plus.

— Où que tu vas, manman ? je lui ai demandé à la fin.

Alors elle m'a dit, en commençant à pleurer, qu'elle partait pour de bon, qu'elle savait même pas où, parce qu'elle en pouvait plus, que c'était plus tenable, qu'elle avait trop souffert et que je comprendrais plus tard.

— Tu mèneras ton frère chez tes grands-parents, elle a dit encore. Tu les avertiras que je me suis en allée à cause que je supportais plus cette vie-là. T'avertiras aussi ton père, mais pas tout de suite, qu'il cherche pas à me rattraper.

Elle a ajouté, et elle pleurait des grosses larmes comme souvent :

— Ça me fait rudement mal au cœur de vous abandonner tous les deux mes pauvres enfants...

Elle m'a embrassé fort, puis mon frère qui jouait dans la cour, et elle est partie comme nous la veille, mon père et moi, prendre le petit train pour Reims. Je trouvais pas quoi dire. J'allais pleurer aussi, je le sentais. Je l'ai suivie jusqu'au portail.

— Tu y vas à pied au train ? j'ai demandé bêtement. C'est loin tu sais, avec tes affaires...

— Je croiserai bien quelqu'un en route, elle a répondu. Je t'écrirai, mon gamin, n'aie crainte. Parce que je vous aime vous, mes enfants.

J'ai été un moment à pas m'occuper, que pleurer en cachette loin de mon frère qui jouait encore. Puis je l'ai envoyé seul chez les grands-parents, en lui faisant jurer de rien dire surtout, à cause de la grand-mère qui était malade, qu'on expliquerait plus tard. J'aurais bien été chez les cousins d'à côté, mais je savais pas trop si c'était à apprendre à tout le monde. Alors, quand j'ai eu pensé que ma mère devait être au train, je suis allé annoncer la nouvelle à mon père dans les champs, avec la trouille tout le long du chemin.

— Tu viens juste à-propos, je l'ai entendu dire de loin. Tu vas m'aider de finir de charger les

betteraves.

J'ai commencé à les jeter dans le tombereau une à une. J'osais pas encore parler. Et puis j'ai pris mon courage à deux mains en même temps qu'une betterave, sans oser non plus regarder mon père.

— Elle est partie manman, j'ai lancé.

— En courses ?

— Non. Partie partie... Pour toujours...

Il a planté sa serpette à fanes dans une betterave.

— Qu'est-ce que tu racontes là ?

— Je te promets papa. Elle est dans le train...

Il a plus rien dit. J'ai plus parlé non plus. On a empli le tombereau et on est redescendus au pays.

Lui, mon père, il s'est pas gêné pour mettre au courant les cousins et les cousines. Et ça a fait du bruit le départ de la Louise ou de la Grosse comme ils l'appelaient. Plus que la disparition de Nungesser et Coli l'année d'avant. On a vécu comme ça sans elle, ma mère, chez l'un et chez l'autre pour la nourriture, chez le grand-père souvent, qui pensait tout haut que ça devait arriver un jour, qu'elle était pas faite pour une condition pareille, qu'il l'avait prévu ce drame-là depuis longtemps. Moi, en l'écoutant, c'est à des livres au grenier que je pensais, que j'avais lus malgré la défense, des histoires comme ça de femmes qui s'enfuyaient en laissant leur mari et leurs enfants, parce qu'elles étaient malheureuses et qu'elles le seraient plus ailleurs.

Pour pas énerver mon père je faisais mon possible. J'obéissais. Je l'aidais bien. On se disait rien ni l'un ni l'autre, juste un mot ou deux pour le travail. Je voyais quand même qu'il regrettait qu'elle soit en allée ma mère, sans savoir où. Et puis il y a eu une lettre de Paris. Elle écrivait qu'on aille la rechercher, qu'elle avait fait une sacrée boulette et qu'elle avait plus d'argent pour rentrer à la maison. On est partis le jour même mon père et moi. On a couché à Reims, à l'hôtel, dans le même lit à cause des frais, en attendant le train du matin. Je sentais la jambe poilue de mon père contre la mienne et j'aimais pas ça du tout.

Il a pas crié l'adjudant après un coup pareil. Il était sûrement content de retrouver sa femme. Mon frère et moi, c'est notre mère qu'on était bien contents d'avoir retrouvée. Et tout a recommencé comme avant. La vie et les disputes. Mon père en avait assez de la ferme et du métier, de pas se sortir de la misère avec tout le mal qu'il se donnait, même avec l'élevage des cochons qu'il avait entrepris et qui lui apportait que des désagréments. Il avait failli se faire dévorer par la truie énorme un jour qu'il se penchait pour caresser un des petits à la mamelle. En plus, il en était morts des petits cochons sans qu'on sache de quoi. Et ça puait. Et c'était moi qui devais nettoyer l'étable quand c'était vraiment trop pourri, en me cachant de peur derrière la porte dès que je l'ouvrais et que la truie se ruait dehors avec ses gorets aux trousses. Ma mère et mon frère regardaient la corrida à l'abri de la fenêtre et pas tranquilles.

Ce qui l'a aussi décidé mon père, c'est que les gens se payaient sa tête de le voir si novice dans la culture. Même les cousins qui l'avaient attiré là finissaient par lui faire des réflexions et par rigoler avec les autres. Après l'esclandre de ma mère, son départ et sa revenue, ça été plus tenable comme elle disait. Ça cancanait de partout. On pouffait quand elle sortait de la boulangerie ou de chez le boucher. Ils faisaient pas attention à moi les gens, mais je remarquais bien.

Un jour, dans les annonces de *l'Éclairer de l'Est*, mon grand-père a lu qu'il y avait un Comptoir français à reprendre en gérance à Mourmelon, près du camp de Châlons. Il s'est douté que ça plairait à ma mère de se remettre au commerce et il s'est occupé des démarches. Alors on a délogé une fois de plus, avec les grands-parents et les déménageurs, en espérant qu'un paysan en voudrait de la vieille ferme, bétail et champs tout compris. À peine arrivés là-bas, à Mourmelon, on est remontés dans le train mon père et moi. C'était la rentrée d'octobre et j'avais reçu ma feuille de route.

J'aurais dû, ce jour du retour aux sources, avant de regagner mon presbytère, aller saluer les cousins et les cousines qui me restaient de l'époque, ceux d'à côté de la ferme. J'ai pas risqué. À cause des questions sur mon abandon de famille. Surtout l'ancien parrain, un homme à principes pour les autres. Par chance, je l'avais reparcouru incognito le village. Quand je voyais quelqu'un qui aurait pu me reconnaître malgré l'âge, je me défilais dans les ruelles, tête basse. Après la guerre, deux ou trois fois j'y avais refait un tour, seul ou avec ma mère ou la femme du moment. Rien ne m'avait parlé, ému comme aujourd'hui. J'étais passé devant notre ferme, où d'autres gens habitaient, sans remuer beaucoup de souvenirs. C'était pas encore l'envie, le besoin de tout revivre jusqu'aux larmes, au dégoût. Maintenant, l'adjutant, ma mère, la Louise, la Grosse, les grands-parents, tout le monde était là, que je côtoyais en pensée.

On allait dire bonjour à l'un, embrasser l'autre. On nous offrait la goutte ou un petit cassis dans des verres que la cousine torchait du pan de son tablier. Ils m'enviaient quelques-uns. Parce que j'avais approché Bourvil, été reçu chez lui même, pour une interview. C'était un des leurs, Bourvil, un gars de la campagne. Ils profitaient de sa renommée pour qu'on les croie moins cons qu'il y paraissait. Chaque fois, et des années après, c'était le refrain d'accueil.

— As-tu revu Bourvil ?

J'entrais dans le jeu, je souriais bêtement, comme Bourvil, pour qu'ils m'imaginent pas devenu guindé. Ça me rappelait le temps des enfants de troupe, quand je débarquais en uniforme, aux vacances.

— Pas encore général ? ils me demandaient à tout coup.

Bourvil, ils l'auraient bien pensé à l'Agriculture, en ministre.

Il les fascinait. Un jour, une cousine s'est amenée à l'improviste où j'habitais, à Montmartre, celle que mon père avait chahuté dans le foin autrefois. Elle avait jamais beaucoup voyagé jusque-là. Elle était en chaussons, pour ses pieds qui la lançaient, un foulard sur la tête comme aux champs, son cabas à la main. C'est pour Bourvil qu'elle s'était aventurée si loin, à son âge. Pour l'opérette dont on parlait partout, même dans le pays. Elle était paumée avec le métro, l'itinéraire. Je l'ai guidée. En retrait, un peu. Je l'avais revue plus tard cette cousine-là. Elle s'était reconnue dans un des bouquins où je racontais qu'avant de fuir, à l'exode, elle avait pas voulu détacher ses vaches pour qu'elles aillent avec toutes les autres du village boire et bouffer dans la nature, et qu'elle avait plus retrouvé d'elles, en rentrant, que la peau et les os au bout des chaînes. On se donnait les quatre bises de rigueur, et aussitôt, chaque fois :

— T'aurais pas dû, elle me disait, t'aurais pas dû ! Et elle pleurait une ou deux larmes.

J'avais revu son frère aussi, le fort cousin. La dernière fois il était plus fort du tout. Il marchait en deux, comme s'il portait encore un sac à la batteuse. Ça venait de là sa courbure, j'ai présumé. À trop s'en coltiner des sacs de grain, tout seul, à l'arraché, pour le spectacle. Tout parrain qu'on me l'avait fait il m'encaissait plus beaucoup. Je lui tenais tête dans les discussions. Il aimait pas. Il admettait pas, surtout, que je gagne gros à Paris, sans jamais avoir rien fait de mes dix doigts, que j'aurais une retraite en plus, alors que les cultivateurs, qui avaient sué sang et eau leur existence, comptaient que sur leurs économies, et pas des masses. On évoquait quand même le passé entre deux affrontements. Il a sauté sur l'occasion une fois, quand je parlais du grand-père et du bon souvenir.

— Ton grand-père, il a gueulé, t'en causes, t'en causes, mais il était pas autrement que d'autres. Pas plus honnête et rudement près de ses sous. Je l'ai vu à Bouzy, pendant la guerre, quand j'étais gamin et que t'étais pas né, qui mettait de l'eau dans le vin qu'il vendait aux soldats. Alors viens pas m'emmerder avec tes contes. Même si c'était un oncle à moi, je dis ce qui est, voilà !

Et d'autres rengaines. Réprobatrices, toujours. Que je changeais de femme comme de chemise, que c'était peut-être la mode à Paris, mais que ça prouvait notre mentalité. Que j'aurais pas dû écrire du mal des enfants de troupe. Que je devais, à l'opposé, remercier mon père l'adjudant. Que grâce à lui j'avais eu de l'instruction gratuite, pour me permettre justement de profiter d'une retraite, il y revenait, que les paysans, eux, auraient bien méritée. Et que sans ça personne pouvait savoir ce que je serais devenu à c't'heure. Un moins que rien, si ça tombe...

Un jour de 11 - Novembre, comme je passais dans le pays et que c'était pas encore la rupture, il m'a demandé, le cousin sentencieux, de l'accompagner au cimetière pour la cérémonie, malgré mes points de vue à la Ravachol. Quelqu'un a appelé les morts des deux guerres du monument, et un ancien combattant de service ajoutait chaque fois : « Mort pour la France. » C'était dans l'ordre. Un rite auquel on devait sacrifier, à la minute, devant les monuments de tous les villages et ailleurs. Mais sur celui-là y avait aussi, au bout, le nom d'un paysan milicien, que j'avais bien connu à l'école, et que les F.F.I. s'étaient dépêchés de fusiller à la Libération. On l'a appelé comme les autres, d'une forte voix. Et l'écho a répondu, avec respect : « Mort pour la France. » Drôle d'Histoire !

Fallait bien, après ça, qu'il passe à la postérité ce petit pays d'enfance. En pleine page 5 067 de la grande Encyclopédie Larousse, entre trente et quelques milliers de communes pour symboliser la France profonde et méritante photographiquement. Quand je l'ai découverte cette image unique j'ai ameuté l'entourage familial. On y voit tout, et tous mes souvenirs. De haut et avec du recul artistique. L'école, l'église, la maison du grand-père, la ferme du parrain, la nôtre, minuscule, misérable, mais embellie. La Croix-des-craies, la route de l'accident qui monte bien droite, bien blanche vers le patchwork du terroir à l'arrière-plan. Et la rivière entre les peupliers, où j'aurais peut-être dû me laisser me noyer, pour simplifier des choses.

Il aurait pu, ce petit pays de rien, être célèbre davantage. Sans une autre magouille posthume qui vaut bien celle du milicien réhabilité. En 40, c'est à la limite cadastrale du village, en pleins champs, que s'est fait tuer Léo Lagrange, le ministre des Sports d'avant-guerre. Le vieux cousin, celui qui dressait si bien les meules, maire à l'époque, l'avait avec d'autres gens charrié au cimetière. Plus tard, la veuve du ministre avait fait transférer le corps, après une petite cérémonie devant la tombe. On avait remercié le cousin comme il fallait, la veuve, les officiels. Pour le village c'était la gloire, un grand jour. Et puis un autre jour, moins glorieux, le maire d'Evergnicourt, le pays voisin, mais dans l'Aisne celui-là, s'est approprié le mort et le souvenir illustres. Parce qu'un terroir jouxtait l'autre et qu'en fin de compte on pouvait aussi bien croire que le ministre s'était fait descendre dans l'Aisne plutôt que dans les Ardennes et que rien ne prouvait que le maire d'Avaux n'avait pas passé les bornes d'un mètre ou deux en ramassant le cadavre. Sur la grand-route de Vervins, à l'entrée du pays, bien en vue, il a fait élever un beau monument, l'édile d'Evergnicourt. Avec tout le nécessaire pour attirer le touriste ou le pèlerin, bosquets taillés, gravier calibré, fleurs de saison, drapeaux, bronzes divers où il est marqué que c'est là et pas ailleurs que le fameux ministre Léo Lagrange est mort comme un brave. Il s'en arrête des voitures. Il en repart des gens qui ont appris quelque chose en passant. Mais pas que le maire du pays qu'ils traversent n'a reculé devant aucun sacrifice...

J'ai demandé pourquoi les élus d'Avaux se l'étaient laissé souffler ce témoignage avantageux. Il m'a répondu le cousin-parrain, fils du maire de l'époque et maire à son tour, qu'on était bien plus tranquilles comme ça dans le village sans tous les va-et-vient probables des grosses têtes de Paris et d'ailleurs. Faut dire aussi que ce ministre-là était socialiste...

J'ai raconté l'affaire au maire qui m'administre aujourd'hui. Il croyait pas. Alors, quand il est allé avec tous les maires du coin à la commémoration annuelle au monument, il s'est renseigné auprès du confrère actuel. Qui lui a tout confirmé du trafic funèbre.

IL est bien aimable ce maire qui m'a en supplément dans son village. On s'est présentés l'un à l'autre pour la règle et la politesse. Il avait entendu parler de moi. Un peu. Ce qui m'a aidé à lui avouer tout de suite qu'il fallait pas qu'il m'espère pour l'élection des conseillers et d'autres circonstances. Que j'avais jamais eu de carte d'électeur, jamais été inscrit sur aucune liste, sauf à la D.S.T., comme néfaste au pays, que j'avais jamais voté, forcément, que je répondais même pas aux recensements, et que les inquisiteurs, où j'habitais avant, rappiqués à la charge, m'avaient promis la prison pour refus d'obéissance. J'ai ajouté que je me conduisais à peu près bien, qu'il avait pas à craindre pour la tranquillité publique, que j'irais pas jusqu'à enlever les drapeaux de la mairie et du monument les jours avec, et que, plutôt porté sur le whisky, je le remerciais d'avance pour les vins d'honneur. J'emmerderais personne, j'ai résumé. En supposant bien qu'on me rendrait la pareille, même si, on m'avait prévenu, c'était la croix et la bannière pour se faire adopter des indigènes quand on était pas du coin. Les jours passant, j'ai été pas mécontent de pas en être du coin. Même si on peut penser que j'en fais plus cas de l'orgueil et de la dignité.

Il est pas comme d'autres ce maire-là, comme les édiles en renom qui font un sacré cinéma dans leur fief, s'exhibent la télé aux trouses, embrassent les petits enfants dans les bras de leur mère et la mère en plus, tâtent une botte de poireaux et la main des marchandes des quatre-saisons, tout ça lorsque est arrivée l'occasion des bulletins de vote. Lui, notre maire, avec les bénévoles du pays il débouche les regards, désobstrue les caniveaux, casse la glace quand les rues sont des patinoires, se coltine les sièges pour les réjouissances à la salle des fêtes. Je l'ai même vu, aux enterrements, prêter secours aux croque-morts pour installer le cercueil sur le chariot vétuste, avec une roue tellement voilée qu'il la guidait ferme, courbé comme un Sioux sur le fameux sentier, jusqu'à ce que tout le convoi ait atteint le chœur sans accident. L'horloge de l'église, c'est lui aussi qui allait la rectifier quand elle avait pris son avance habituelle, un quart la semaine. Il a abandonné la fois où elle s'est arrêtée pile, à bout de course. Depuis longtemps il est toujours cinq heures de l'après-midi. Je me remémore Lorca. Je jubile aussi. Parce qu'il y a plus de sonneries diurnes et nocturnes. Et c'est pas près de recommencer à cause des frais de réparation de la mécanique. D'autant que le conseil municipal a fini par s'accorder pour un tennis au bout du pays, une séance houleuse il paraît, ce qui sera l'aubaine pour les beautés du lieu de se montrer en jupette, cellulite ou pas.

Tout mécréant que je suis en politique et guère administra-ble, il a pas hésité à me sauver la vie, mon maire, un soir d'été où les frelons attaquaient en force par ma cuisine ouverte, avec des vrombissements de réacteurs. Il était là par hasard. Et il a aussitôt foncé chercher sa bombe personnelle pour assainir l'espace. Un hiver, c'est mes amas de paperasses qu'il a sauvés de la destruction. J'étais aux cent coups avec la couche de neige qui tapissait le grenier et mon fatras précieux, à cause de la tempête qui avait durement soufflé. Il est venu constater les dégâts, et d'emblée, balai et pelle en main, il s'est mis à l'ouvrage. J'avais honte, avec mon cœur hors de forme. Si je raconte, que j'ai l'air de l'encenser le magistrat, et il faudrait pas que j'oublie la mairesse qui a veillé sur ma baraque quand j'étais chez les fous en suicidé loupé, c'est que tout le monde m'a pas à la bonne au gratin municipal. Un jour que j'étais entré dans la ferme de la conseillère en chef, vers les onze heures du matin, pour un petit morceau de hangar ou de grange à louer parce que ma bagnole se désagrégeait un peu plus chaque hiver, elle m'a même pas laissé monter les quatre marches de son escalier. J'étais encore au milieu de la cour quand je l'ai vue surgir de sa cuisine, furibarde et dans tous ses états. J'ai pas eu à expliquer l'intrusion et ma requête. Elle a crié que c'était pas le moment de la déranger, qu'elle préparait la bouffe de son bonhomme qui allait se ramener des champs. Et elle

a refermé sa porte aussi sec, sans même me dire à la revoyure comme les paysans d'Avaux. C'est une forte personnalité la dame. Toujours la première dans la mairie les soirées de grand conseil. On s'est retrouvés face à face longtemps après, à la boucherie. Exprès, devant la patronne et une autre cliente, je lui ai rappelé la façon qu'elle m'avait éjecté de son domaine comme un piteux représentant en tournée. « Faut m'excuser, elle a répondu, je suis timide. » Textuel. Elle était rouge comme le rosbif qu'on lui bardait. De honte, j'ai bien vu, du reproche en public, elle, l'estimée conseillère.

Ce qui la gêne un peu ma sympathie au maire, c'est que je l'ai rencontré une ou deux fois un fusil dans les mains. Quand je me suis permis de lui dire que j'approuvais pas il s'est bien défendu. C'est pour promener son épagneul qu'il se risquait à la chasse. Il tuait pas grand-chose. Juste de quoi pour l'image de marque auprès des concitoyens, les autres porteurs d'espingle.

Ils pullulent sur le terroir les tueurs de lapins, de lièvres, de chevreuils. Il en vient de loin en équipe, tenue de para complète, la casquette surtout, pour se faire menaçants en plus du flingue. Quand je les croise sur la route ou les vicinaux, en voiture, ils m'ordonnent de ralentir pour pas effrayer le gibier ou écraser leurs chiens. Je leur enverrais bien un bras d'honneur si c'était dans mes façons. J'en ai vu au long du Chemin des Dames à l'affût des faisans aux si belles couleurs. Planqués comme des truffions au bord des bois, à deux pas des trous d'obus et des tranchées. Je me suis arrêté une fois pour leur dire qu'il y en avait eu assez déjà, dans la région, des coups de fusil et des cadavres. C'était plutôt une connerie qu'un argument. Quand je repartais, j'en ai remarqué un qui me visait avec son Hammerless et faisait semblant de me descendre. Il aurait peut-être osé s'il y avait pas eu les conséquences.

Dans le village, le dimanche, ils s'attroupent après le massacre, devant le monument comme par hasard, l'arme à la bretelle. Pour se montrer leurs trophées et comparer. Je pense à les voir, avec bien de la honte et des regrets, que je les ai aidés quand j'étais gosse, à Avaux, les traqueurs de lièvres et de perdrix. Ils débarquaient, ces chasseurs-là, de Charleville ou de Mézières. Des gens huppés, des notaires, des médecins, des gros commerçants. Des « monsieurs », comme disait mon père, avec de l'admiration et de l'envie. Ils arrivaient dans des voitures énormes, avec des habits de circonstance, des chapeaux de luxe à plume certains. Avec aussi des paniers de casse-croûte, des tonnelets de bière ou de vin où ils allaient se servir dans des jolies timbales, et qu'on regardait à distance, les gamins qu'ils avaient engagés sur la place de l'église comme au temps de la louée des commis, pour porter leurs carniers et se démener dans les bois en bastonnant les arbres et les fourrés afin d'affoler les bêtes qu'ils attendaient, peinarde, à la sortie. « Criez ! ils nous criaient, eux. Faites peur aux lapins ! » Ça pétaradait de partout, et c'était plutôt nous, les gamins, qui avions peur du plomb dans les fesses.

Je me rappelle une battue en automne, à travers les champs labourés, sous la pluie. J'avais froid, je pouvais plus arquer, décoller mes gros souliers de la terre. J'ai cru crever dans un sillon. Ruisselant, fondu, bavant tout ce que j'avais du matin dans l'estomac. J'ai abandonné les autres gosses, les paysans, qui avaient de la ressource dans les mollets. J'ai pas été payé, bien sûr. Il a été rudement déçu l'adjudant que j'aie déserté. « Tu feras jamais un vrai soldat, il m'a dit. Fallait serrer les dents, bon Dieu ! »

J'en ai connu un de mon nouveau pays qui supportait pas la chasse et les chasseurs. Un citoyen de passage, le postier. Et Témoin de Jéhovah. C'était un petit homme à la Dubout, toujours en béret basque, qui s'allégeait d'un pas martial de ses lettres et des liasses de prospectus. Réglo comme un vaguemestre. Prêt à profiter de la moindre absence pour vous délivrer l'avis officiel en fonctionnaire scrupuleux et titularisé. Il jouissait que j'envoie souvent des lourdes enveloppes, mes boulots de soutien. « Faites-moi travailler, il disait. C'est bon pour ma carrière... » Et aussi que le bureau de poste serait pas supprimé s'il y avait du rendement. Quand il a su que j'étais intellectuel, à son avis, il s'embarquait dans des phrases qu'il achevait jamais pour m'expliquer qu'il avait des aspirations du genre des miennes et me convaincre. En preuve, il a commencé par me donner un tas de documents de

sa secte que je refusais pas par délicatesse et bien utiles quand j'épluchais ma salade. Pour respecter le plancher que sa femme avait si bien briqué ou pour mieux le faire luire encore il usait d'épais patins de couleur, le petit postier. Et de le voir glisser à mi-corps, derrière le comptoir, on aurait cru une marionnette de guignol. Il s'égarait toujours dans la monnaie, s'y reprenait pour des opérations minimes, vous allongeait deux ou trois pièces du bout des doigts, comme à regret, les ramassait, reconsidérait le problème, des rides au front. Son tiroir à ferraille, il le bouclait tout de suite, après chaque client. Il retrouvait plus la clef souvent. Il se fouillait toutes les poches, appelait dans le logement sa femme au secours.

— Chérie, il criait, tu l'as la clef ?

La chérie accourait sur ses patins à elle, et on recevait enfin les vingt ou trente centimes qu'il avait réussi à calculer qu'il vous devait. Il était humain, quand même. Par exemple, il manquait jamais de vous avancer la petite boîte du tampon humide pour affranchir.

— Méfiez-vous ! il disait. Prenez pas votre langue. C'est de la colle nocive.

Ils sont partis loin, un jour de mutation, dans un autre bureau de campagne. Où il y a peut-être du carrelage, et pas besoin de patins pour circuler.

Il est arrivé des jeunes en remplacement, l'homme et la femme. Lui, à ses loisirs, cavalcad dans les chemins, ce qui me rappelait mon vieux temps quand je m'entraînais aux enfants de troupe pour devenir un Ladoumègue. On a bavardé une fois ou deux, après sa course ou sa tournée, qu'il se dépêchait de terminer, sportivement aussi, en sautant malgré son sac à lettres pour attraper une feuille d'un arbre sur sa route, et comme je le faisais, toujours dans mon vieux temps, pour être fort au rugby, sur les touches.

Ils patinaient pas, dans leur bureau. Mais ils y avaient un féroce clébard en permanence, pour les hold-up à craindre sur la caisse d'épargne, et qui hurlait à chaque client, ce qui l'obligeait à hurler aussi pour quémander son timbre. Ça les gênait pas les postiers. Ils se criaient leurs besoins de l'un à l'autre, et ils avaient le verbe haut, une chance. La jeune préposée, c'était pas l'amabilité de rigueur. Une petite femme qui la portait sur elle la rigueur, qui souriait pas, qu'on sentait pénétrée de sa fonction utile, qui allait aux commissions au pas de chasseur, sans parler aux gens, et que je devinais, toutes fenêtres fermées, tellement elle les claquait ses talons pointus sur le bitume. On est comme on est, disait ma mère. On se refait pas. Mais ce qu'elle aurait pu refaire, la préposée, c'est sa géographie. Un jour je l'ai confrontée à un sacré problème. Pour une lettre au Brésil, à São Paulo, à un correspondant fidèle, que j'ai jamais vu, que je verrai peut-être un an prochain il a promis, si je passe les hivers. Elle s'est longuement penchée sur ses indicateurs, elle a farfouillé, tourné des pages et des pages, pour l'affranchissement. Elle trouvait pas. Elle commençait même à s'énerver. Alors, à la cantonade, sans hausser la tête :

— C'est où ça, le Brésil ? elle a questionné. En Afrique ?

Un autre client poireautait, qui savait comme moi où c'était le Brésil. On s'est regardés.

— En Amérique, j'ai réussi à dire, au dépourvu. Pas celle du haut ni du milieu. Celle du bas, au sud.

J'attends encore la gratitude. Pourtant, dans les Postes, c'est les clients qui en réclament des renseignements...

Avec ma marotte de la communication, le foutu besoin d'entretenir mes semblables de mes lubies, de connaître les leurs, de conseiller même quand c'est possible, je lui avais demandé au postier sportif s'il en aimait d'autres des distractions. La lecture, la musique, le cinéma. Des films à la télé quand il était pas trop fondu après son labeur ou sa course.

— Tout ça, il m'a lancé de sa forte voix, péremptoire, c'est des conneries ! Du tape-à-l'œil !

Exactement dans les termes.

— Alors moi, je lui ai répliqué aussi sec, avec tout mon fourniment au presbytère, je suis bien le roi des connards !

Il paraît, depuis, qu'il cherche un de mes bouquins dans la région. Pour une dédicace.

Des petites choses, on dira. Vétilles et broutilles. Mais ça récidive, ça s'accumule, et ça finit par vous donner le dégoût du monde.

J'avais douté quand il me criait son avertissement le malentendant à la mobylette, le lendemain de mon intrusion dans le coin dont j'étais pas : « Vous savez pas où vous mettez les pieds. » J'aurais dû me méfier pourtant, me rappeler d'autres bleds où on se ménageait pas les vacheries entre parents ou concitoyens, où on les avait pas ménagées à nous non plus, les arrivés d'ailleurs, la famille, et à moi dès l'occasion. Je les ai même mis les pieds, hors du presbytère, où il aurait pas fallu. C'était tentant d'assouvir l'envie des gens de m'approcher, leur curiosité. La mienne aussi. S'ils étaient à mon idée ces voisins qui me faisaient l'honneur d'une rencontre à leur table, pas beaucoup d'ailleurs, si la pluie et le beau temps c'était pas tout dans les échanges. S'ils me demanderaient, par exemple, comment ça écrivait un écrivain. Je les ai bien regrettés ces tête-à-tête, ces partages de bouffe et de rien d'autre, autant qu'ils les ont regrettés, eux, les hôtes de raccroc. On est quittes. Elle le disait ma mère, qui usait des images : « On est pas louis d'or, on peut pas plaire à tout le monde. »

Un soir de plein automne, alors que des jours et des jours rien n'était venu l'égayer mon sépulcre, que seulement l'épicière et le releveur m'avaient rééduqué l'oreille avec deux ou trois mots courants d'urbanité, que la nuit surtout mêlait un sale ton à la solitude, on m'a relancé, et pour l'amitié j'ai cru. J'apprêtais mon casse-croûte. Modeste. Bénéfique pour la ligne, que je voulais conserver à toute force, à cause d'en avoir trop vu dans la famille et autour des gras, des énormes, des maousses, à tout âge. Et il y a eu le téléphone. Un secouriste de son état, la quarantaine à peu près, qui l'avait vraiment la vocation, un fana du coup de main moral et autre, et qu'on m'avait présenté comme une rareté du pays dans l'humain. La preuve.

— Si vous n'avez pas encore mangé, il me dit en s'annonçant, on aimerait avec ma femme que vous veniez dîner chez nous. On a des amis déjà, d'un village d'à côté. On vous fera connaître...

Elle m'a un peu étonné, j'avoue, la convocation à retardement.

— J'arrive, j'ai répondu aimable. Le temps juste d'un peu de lavande aux entournaures.

Quand je suis entré dans leur cuisine où la table était mise, à ces gens qui me conviaient, avec un livre en présent, j'ai compris d'un regard qu'ils m'attendaient de pied ferme les invités des environs, qu'ils se laisseraient pas intimider, tout écrivain que j'étais et de Paris en plus, et qu'à leur barreau dans l'échelle sociale je m'y percherais pas facilement, quoi que je dise et fasse. C'était un couple immense, qui me battait de cinq ou six lustres dans la juvénilité. La femme était appuyée dans l'entre deux pièces, au chambranle de porte, les bras croisés haut, comme une cariatide qui soutenait rien, que son visage pincé où seulement les lunettes s'éclairaient un peu avec les reflets de l'ampoule. Le mari bouchait l'arrière, pareil de morgue, épais de partout, tellement élevé que même avec ma bonne stature j'ai dû risquer un effort malgré l'arthrose et mes becs de perroquet pour lui planter les yeux droit dans les siens, quand on a de l'éducation. Il s'est redressé encore à ce moment-là, les pectoraux poussés sous son blouson. À part les discoboles et les lanceurs de poids ou de marteau sur les stades j'avais jamais rien vu d'aussi près de corpulence ostensible.

On m'a donc présenté, et j'ai deviné que ça lui était un vrai plaisir, au secouriste, de m'avoir comme relation. J'ai salué la dame correctement, dans l'attente d'une main qu'elle s'est résignée à ôter de son aisselle, l'autre toujours au chaud. « Bonjour monsieur... Heureux madame... » Rien de plus, et l'amabilité souriante tout de mon côté. Ça m'a décontenancé. Excité, même. Alors, avec l'homme, j'ai pris les devants.

— Peut-être que vous n'avez jamais joué au rugby, j'ai dit finement, mais vous feriez un fameux deuxième ligne.

Je comptais là-dessus pour les mettre à l'aise, lui et l'entourage, et ça été la gaffe. Il m'a serré la

main rudement, pour me montrer qu'il avait du répondant en énergie, mais j'ai senti à ses yeux sévères qui me jugeaient, à ses maigres lèvres bien fermées, à toute l'expression de sa petite tête curieusement pas en rapport avec le reste de l'anatomie, qu'il avait pas apprécié le compliment. En voulant le hausser encore je l'avais réduit le paysan de rencontre. Deuxième ligne, c'était vexant, péjoratif. Pilier j'aurais dû l'imaginer.

Ça été une sacrée soirée. Comme j'en avais supporté pas mal du temps que je fréquentais le gratin des artistes et des lettres. Il y en a eu d'autres dans le village et alentour, au début, des tambouilles qu'on m'invitait à partager, pour me détailler surtout. Celle-là, la première, je l'oublierai pas. Ça a tourné au psychodrame. On cherchait à se prouver le plus con, le moins sociable, le suffisant sans rival. Je me suis pris au jeu. J'ai marqué des points, bons ou mauvais.

On me l'avait mise à ma gauche à table, la grande fermière. Tout de suite j'ai tenté la conversation, pendant que son mari et le secouriste s'offraient la leur, à part. J'ai tout essayé des sujets. Elle se forçait à répondre, l'œil dans l'assiette, du bout des lèvres, de la même façon qu'elle dégustait, bien droite, du bout de la fourchette, en paysanne distinguée. Puisque j'y connaissais rien en jardinage ou dans l'art de butter les asperges, je l'ai entreprise, ma réservée voisine, sur la littérature, la musique, le cinéma... Un bide affreux. Tout ce que j'aimais dans le genre elle aimait pas. Et elle me l'envoyait d'un ton pas engageant à poursuivre. Il l'écrivait, Dostoïevski, qu'il faut, pour se les attirer les gens, les faire parler d'eux-mêmes plutôt que raconter sa vie, ce qui la gâche ou l'enjolive. Comme elle s'y accrochait à son mutisme, que tout commençait à m'horripiler, ses manières, sa digne posture, les tristes trous dans le dialogue, j'ai négligé le judicieux précepte et je suis passé aux confidences. J'ai étalé mes richesses, fait l'inventaire de tout ce que j'avais empilé dans ma maison de campagne, les bouquins, les photos, les souvenirs, mes désastreux bulletins de notes aux enfants de troupe, les cahiers d'école de ma fille et ses dessins, l'œuf à repriser de ma mère, les lorgnons et le briquet du grand-père, des lettres de femmes que j'avais peut-être aimées sans le savoir, que j'aurais bien aimées encore maintenant que je touchais au bout de l'existence et qu'il fallait se reconforter. J'ai cru qu'elle avait rien écouté de ma passion des reliques. Elle a fini de bien mastiquer sa bouchée de haricots verts. Et elle a dit enfin, en remontant ses lunettes qui dérapaient :

— Eh bien, moi, je ne garde rien ! Voilà ! J'ai mon mari et mes enfants et ça me suffit pour être heureuse.

Elle est repartie du regard vers les autres dîneurs, comme pour quêter de l'aide et qu'on l'arrache à l'emmerdant convive qu'elle avait hérité. Il a sauté sur l'occasion le secouriste, rigolo de nature, joyeux vivant, qui l'avait déjà empoignée une fois ou deux aux épaules, avec une plaisanterie derrière l'oreille. Il avait sûrement flairé qu'elle se félicitait pas du voisinage. Et lui qui avait le sens de la consolation et la manière, la gaudriole ad hoc aussi, il l'a chahuté une fois de plus, cordialement. Elle s'est détendue d'un coup la dame, épanouie de rire, et j'ai pensé, perdu à mon coin de table, qu'il m'en faudrait du doigté et de la pratique si je voulais jamais, un jour, requinquer une cultivatrice.

J'aurais pu, pour le savoir-vivre, et compenser, veiller sur son verre à la revêche invitée. User de prévenance pour le sel et le poivre. J'étais cuit, là encore. Il avait l'œil, l'hôte. Même en discourant. Un réflexe qui le faisait verser à la ronde dès qu'approchait le fond, une sorte d'automatisme pour vous inciter à la consommation, averti qu'il en avait de rechange plein sa cave des bonnes bouteilles, blancs ou rouges et moitié.

Le gênant, dans son rôle d'échanson aux aguets, c'est qu'il emplissait à ras bord, et que, parkinsonien ou pas, ça vous paraissait loin de la coupe aux lèvres pour ménager la toile cirée. Un jour que j'avais failli faire chabrot avec mes nouilles, je devais me permettre un conseil sur la façon d'abreuver, un tiers pas plus, comme dans le beau monde. J'avais mis le ton pour la remarque, et il l'a encaissée gentiment. Seulement, après, à chaque accueil, il avisait que c'était moi, l'écrivain, qui l'avais initié au bon usage. Pour pas qu'on croie, peut-être, qu'il était devenu regardant d'un coup,

lésineur avec les amis.

On a changé de pièce, pour le café et les liqueurs. Vers la fin du repas j'avais tâté d'autres partenaires pour la causette. L'hôtesse s'offrait pas beaucoup elle non plus, timide ou distante, fallait savoir, et surtout vouée à sa popote. Je parlais sur un propos, et elle parlait, elle, pour son fourneau ou son armoire à ustensiles. Avec le géant agricole, Gustave dans l'intimité, à penser qu'ils étaient de mèche sa femme et lui, on s'est affrontés tout de suite, dès que je l'avais entendu parler de gendarmes et que je me risquais à une opinion. C'était pas la sienne, forcément. Il m'a répliqué, et le cristal en tintait sur la table, qu'heureusement il y en avait des gendarmes, et que ceux du canton ou d'ailleurs s'étaient toujours montrés à son endroit d'une amabilité absolue.

— Parce que vous êtes quelqu'un dans le coin, j'ai répliqué à mon tour, maintenant que je savais qu'il régnait sur une centaine d'administrés. Mais quand il leur tombe entre les pattes un pauvre zigue pour une défaillance de lumière à sa bécane, ils le loupent pas le malchanceux criminel.

— C'est justice, a dit le puissant fermier. Votre homme au délit se fait écraser supposons. Complications pour le conducteur. Journées et soins d'hôpital pour la victime. À la charge de qui, monsieur ? De la France et des contribuables.

— Faut pas oublier non plus, j'ai rétorqué illico, qu'en cas de casse-pipes ils sont là, vos gendarmes aimables, pour boucher le passage à ceux qui voudraient sauver leur peau au lieu de trouser celle des autres.

Je poussais exprès en le voyant, l'adversaire, bougeotter les mâchoires.

— En 16, à Verdun, j'ai encore ajouté, et je le tiens de mon père pourtant du côté du plus fort, on en a pendu à des crocs de boucherie des gendarmes, qui battaient l'ennemi d'en face dans les représailles et la vacherie.

C'est là que s'est levé de table le secouriste, hilare en s'obligeant, pour nous inviter à gagner la pièce réservée, de peur que ça dégénère et qu'il soit requis pour l'arbitrage et les pansements. J'ai pris le fauteuil indiqué, tellement en pente arrière qu'une fois assis j'étais plus certain de m'en extraire avec mes reins rouillés. J'avais la dame loin devant, posée bien droite sur le canapé, son homme à mon côté, carré dans le velours. Ils ont commencé de parler de choses et d'autres entre eux, pendant que je me consacrais au ratafia, un euphorisant de qualité que notre hôte avait alambiqué lui-même. Je me promettais de plus être séditieux en quoi que ce soit, de garder jusqu'au bout le prudent silence. Pour hérissier personne, et surtout pas le couple serviable qui m'avait convié au débotté. Je prêtais quand même l'oreille. Elle se dégelait la fermière, sans doute à cause du secouriste qui lui avait pas épargné son bordeaux et les alcools. Elles s'échangeaient des souvenirs, des idées, sa voisine et elle, et j'ai su comme ça, par bribes et indiscretion, qu'elle était bachelière, l'invitée, qu'elle avait même enseigné aux petits enfants ici et là, en intérim. Elle en avait tout de l'institutrice, à l'évidence. J'allais quand même pas me vanter que j'avais le certificat d'études.

Il chauffait le ratafia, et le whisky par-dessus. Ça m'a donné l'envie de m'immiscer dans la conversation des hommes. Il était conseiller, le secouriste, et il parlait avec le maire voisin de l'emmerdement à les gouverner leurs pays respectifs, qu'on arrivait jamais à contenter tout le monde. Ce qui les a bien étonnés tous les deux c'est que je sois ignare à même pas savoir comment s'élevaient maires et conseillers. Le secouriste m'a fait un petit cours d'instruction civique, et j'ai dit que si ma religion me le défendait pas j'aurais voté pour lui aux prochaines cantonales, rien qu'en remerciement de l'abondance en ratafia. Je lui ai même donné le conseil au conseiller de laisser tomber sa lourde charge, que c'était toujours bénéfique de fuir les responsabilités. Sur ma lancée j'ai avoué qu'il y avait eu une paire de maires dans la famille, dont le cousin parrain des environs, que je fréquentais plus depuis que j'avais l'âge de raison et du jugement. Pour les distraire un peu mes hôtes j'ai raconté l'histoire du milicien mort pour la France, et l'autre de l'édile qui avait fauché la mémoire posthume du ministre afin de faire un sort à son bled inconnu. J'ai senti à ce moment-là qu'on m'estimait un

vrai écrivain, avec de l'imagination. J'étais bien calé dans mon fauteuil, les alcools chauffaient de plus en plus, la grande fermière me jugeait de son canapé, muette et sourde on aurait cru, les bras croisés, un tic qui devait lui rester de ses écoles. J'ai mis tout ça à profit pour en venir à mes années de campagne, quand je me frottais aux paysans d'un proche village, parents ou pas, que mon père l'adjudant qui savait pas grand-chose de la culture voulait me l'apprendre à toute force, que ça m'avait dégoûté aussitôt, et que ce qui me dégoûtait encore plus maintenant c'étaient les cultivateurs eux-mêmes qui avaient guère changé depuis l'époque, à part de matériel, qui en usaient toujours de la mesquinerie et de la jalousie, entre gens de famille surtout, que de croire au bon Dieu les empêchait pas de tout renier des commandements, qu'ils osaient même pas bouffer la viande des veaux aux granulés et aux hormones de peur d'en claquer les premiers, que pour égayer la vie ils avaient les relevés de banque du Crédit agricole et la belote des dimanches et fêtes, que, par exemple, dans le reliquat de la descendance du grand-père une cousine qui s'était payé la télévision comme d'autres dans le pays l'avait tout de suite camouflée d'une housse tricotée main pour la poussière et les rayures, qu'elle ôtait jamais par crainte, sauf quand elle lisait dans *le Pèlerin* qu'on verrait le Pape à l'écran et que ça vaudrait des bons points pour le salut éternel...

Je parlais, prolix, sans honte du tout. J'étais comme un artiste qu'on engage et qu'on restaure pour exécuter son numéro et divertir la compagnie. J'ai fait une pause, rebu une gorgée de ratafia. Je m'attendais que le géant, à ma droite, allait répliquer sauvagement, comme pour les gendarmes, et défendre sa corporation. J'aurais répliqué pareil, pas démordu, à mes risques et périls. Et c'est elle, la conjointe austère, qui l'a prise la parole dans le gênant silence.

— Quand vous viendrez à la maison, monsieur, elle m'a dit, vous verrez...

Elle a pas eu le temps de détailler. Ça été réflexe, impulsif.

— Comptez pas là-dessus, je l'ai coupée. J'y mettrai jamais les pieds chez vous.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que vous êtes la typique bourgeoise, et que j'y suis complètement allergique au genre.

On se serait pensés soudain à une veillée mortuaire. Ou à l'office, au plein moment de l'élévation, avec l'hôte et l'hôtesse tête basse sur leur siège. Personne s'est décidé à répondre à l'algarade. Pas même le mari, traumatisé qu'il était qu'on ait pu l'agresser en public sa partenaire et d'une manière pareille. C'est le secouriste, encore une fois, qui s'est dévoué. Il a sauté sur une bouteille pour remplir les verres et que ça dissipe l'embarras, mais le cultivateur était déjà redressé, prêt à se replier sur ses terres. Ils m'ont salué à peine, à distance, ont disparu avec les amis aux trousse, bien repentants, probable, de leur initiative à mon endroit, et je suis resté à marcher d'un mur à l'autre, en quête des mots choisis que je pourrais leur dire à ces pauvres gens, pour l'excuse de l'inconvenance.

Et voilà que subitement reparait l'héroïne de l'esclandre, qui s'approche de moi si près que j'ai supposé la paire de gifles qu'elle venait m'allonger en privé, pour la vengeance. Mais comme elle avait déchaussé ses lunettes, ce qui améliorerait un peu son physique, c'est seulement la vue, j'ai déduit, qui la poussait au face-à-face.

— Il faut que vous me pardonniez, elle me dit d'emblée, d'un ton de voix qui muait à la douceur.

Et elle s'est jetée à fond dans l'autocritique, une confession impromptu qui m'a fort gêné, plus porté que je suis à me raconter qu'à compatir au mieux. Qu'elle était pas ce que je croyais, pas bourgeoise du tout, qu'elle s'était montrée exprès hargneuse à table elle se demandait pourquoi, qu'elle m'avait riposté le contraire de ses idées exprès aussi, qu'elle les aimait comme moi les souvenirs, qu'elle en avait gardé des choses intimes du lycée et d'après.

Les autres l'appelaient d'à côté.

— Caroline ! Caroline !

Elle entendait rien, Caroline. Elle donnait encore des motifs pour l'absolution, qu'elle se savait une vraie cloche, elle l'avouait tel, qu'elle espérait quand même que j'y mettrai les pieds dans leur ferme

et leur maison.

— Caroline ! on a hurlé une fois de plus, le mari.

Elle m'a tendu la main, bien regardé avec son petit défaut d'œil qui lui allait pas mal après tout. Et avant de replacer ses lunettes, de camoufler son état d'âme :

— Ça fait longtemps, elle a dit encore, que je n'avais autant parlé. De moi, surtout.

On pourrait s'imaginer que malgré l'âge j'aie osé l'aider à bien s'introspecter la paysanne perdue, et, un jour, tenté d'associer nos déprimes. D'autant plus qu'elles couraient pas les ruelles les dames avenantes qui auraient eu des besoins. Deux ou trois, en voyant large je dirais, pour poser au catalogue à la Redoute, rayon des blouses. Et elle avait son bac, la jeune fermière, pour agrémenter les échanges. Seulement, l'idylle, s'il y avait eu, ç'aurait tourné au calvaire avec la rumeur, les gens à leurs rideaux, et Gustave, bien sûr, qui portait de l'intérêt à tous ses avoirs. Je les ai acceptées leurs invitations du début, et ça frôlait le drame à tout coup, parce qu'il admettait pas la contradiction, Gustave, qu'il avait usé jusqu'à moi que d'humains de son bord, dociles et prudents, respectueux puisqu'il se voulait respectable.

Quand je suis allé chez eux convié par la dame pour la visite de courtoisie, j'ai repéré tout de suite le clairon qui trônait en objet d'art, et je me le suis vu, Gustave, immense et cuirassé, sonnait la charge comme à Reichshoffen. Il y avait aussi du Lartéguy sur l'étagère, ce qui faisait bien pendant au clairon. J'avais deviné leur credo à ces terriens nantis et je m'étais promis de pas être allusif à la politique, pas agressif du tout cette fois-là. Pour qu'ils oublient mon écart et mériter l'estime de Caroline qui s'était épanchée si bien. J'ai dû d'ailleurs manquer de mesure. Il m'a fait la grimace, Gustave, et la leçon plus tard, à domicile, pesamment carré dans un de mes fauteuils, moi vis-à-vis, raccourci de taille soudain, et d'assurance.

— Mettons les choses au point, il m'a dit en préambule.

Et il est parti à me reprocher des choses tant et plus, à commencer par une louange à sa fillette pour un petit poème qu'elle avait joliment réussi.

— Vous foutez toute mon éducation par terre, il a clamé. Je la tiens des frères, ma règle. On ne fait jamais de compliments aux enfants. C'est malsain pour leur conscience. Primo. Secundo, vous prêtez des livres à ma femme et je perds du temps à regarder si c'est des lectures pour elle, maintenant que j'ai appris vos tendances. Tertio...

Je l'ai interrompu net, courageusement, ce personnage qui me rappelait les militaires redresseurs de tort de ma jeune époque et la suite.

— Attendez ! j'ai dit. À propos de livres, je sais même pas si vous avez lu les miens que je vous ai donnés et votre avis. Juste un mot.

— Monsieur, il m'a rétorqué, quand j'ai fini ma moisson je ne quémante pas l'opinion des autres si elle est bonne ou pas. Pour vos livres, j'en ai lu un, où vous imaginez des paysans qui n'existent pas, qui ont un langage d'invention, pas exact du tout. J'ai relevé principalement que vous aviez commis une faute à la troisième ligne de la première page. On ne dit pas du blé pommé quand il est mûr ou quasiment. On dit du blé épié. C'est une confusion regrettable. Il faut savoir de quoi l'on cause quand on s'adresse au monde, comme vous.

Il m'a pas laissé le remercier pour la semonce. Il a enchaîné presto.

— Vous m'avez coupé, et j'avais encore à vous faire la remarque des fleurs à ma femme. Un homme seul n'offre pas de fleurs à une dame mariée. Si vous n'étiez pas si vieux, j'aurais de quoi être sur mes gardes. C'est de toute façon gênant. Ne recommencez pas.

Coi, je suis demeuré. Sans repartie, moi qui l'ai aisée d'ordinaire et pas flatteuse j'ose croire. Abasourdi tellement, sans plus de contrôle ni de réflexes, que je l'ai prise la forte main qu'il me tendait, serrée même, comme si on se quittait bons amis, jésuites tous les deux, d'accord sur nos vertus respectives.

Si j'aurais su... Mais c'était malséant d'ignorer les invitations de la dame, qui manquait de dérivatifs, je présumais. Et j'en ai eu mon compte, comme prix de chaque casse-croûte, de sentences, de remontrances, de mises au point. Je répliquais, j'objectais vainement, tant il était rodé pour les affrontements le magistrat communal. Je lorgnais souvent vers la porte avec une rude envie de leur abandonner ma portion de gigot haricots verts accoutumés. Et puis il y a eu, un jour, la sommation manuscrite et postée de plus les fréquenter eux et leur domicile, qu'ils étaient écœurés de moi sa femme et lui, fatigués des prises de bec, de mes opinions, qu'ils commençaient d'avoir honte de nos rapprochements, qu'on avait plus rien à se dire qu'au revoir et encore, puisqu'ils souhaitaient justement qu'on en ait plus l'occasion. J'anticipe exprès. Tellement j'ai hâte de faire mon *mea-culpa*. Moi qui m'appliquais depuis belle lurette à les fuir les caïds, les prétentieux, les sûrs de soi, les pontifiants, les cons en un mot, j'étais allé benoît au-devant. Et s'il avait perdu du temps, Gustave, à les éplucher mes bonnes lectures pour sa femme, j'en avais perdu à l'écouter m'initier aux subtilités de l'agriculture nouvelle, à la chimie que réclamait maintenant de connaître sa profession. Ça se limitait là ses propos. Jamais d'allusions au mien métier, à ma petite vie personnelle, à d'autres agréments que de vérifier si elles poussaient dans le bon sens les betteraves ou s'il y avait pas un champignon qui parasitait l'escourgeon. J'avais pourtant, d'emblée, amené à sa mesure la conversation, par civilité, rappelé mon apprentissage dans la ferme minable aux environs, avec mon père ignare en culture, parlé, chaleureux, des moissons anciennes, d'un tas d'appareils que j'avais en mémoire, les extirpateurs, les canadiens, les brabant, et qui n'étaient plus que de la ferraille derrière les hangars. Il avait jamais renvoyé l'ascenseur. Au contraire. Un jour même, où je leur conseillais à ma façon, enthousiaste, prosélyte, de pas manquer le film du lendemain à la télé, il m'avait rétorqué de sa manière à lui :

— Parce que vous croyez, vous, que c'est important de voir un film ?

J'ai manqué de riposte. Pas pensé à lui demander s'il trouvait important qu'il étudie Molière ou Stendhal son fils fermier futur, ou *le Dormeur du val* sa gamine femme de paysan probable.

La dame disait pas grand-chose ces soirées-là, subjuguée il semblait. Elle l'approuvait d'un mot ou deux, me contrait du même coup, comme chez le secouriste, et j'arrivais pas à savoir si elle donnait dans l'hypocrisie d'instinct ou pour les apparences, si elle avait pas du remords de s'être laissée aller à la confession cordiale. Elle en paraissait émerveillée de son partenaire, pour l'autorité, le don de piler du verbe les obscurs ou les audacieux dans le dialogue. Elle avait même une fois, hardiment, vanté des talents indécélables. Qu'il était un spécialiste du be-bop et du cha-cha-cha, qu'elle l'avait épousé pour, après la révélation une nuit de bal de Sainte-Barbe ou de Saint-Hubert. Qu'en plus il débordait d'inspiration dans les lettres d'amour, ce qui l'avait achevée pour l'hymen. Elle l'évoquait tellement l'heureux souvenir ce soir-là qu'elle avait dû éponger ses lunettes. En me regardant quand même d'un œil qui l'exprimait bien son point de vue, que je rivaliserais pas, tout écrivain que j'étais, dans l'épistole sensible. Celle qu'il devait m'adresser plus tard, la lettre de rupture, elle avait rien d'inspiré. Administrative, un « Monsieur » bref en tête. Et lui, Gustave, qui l'aborrhait la contradiction, s'était fourvoyé à la fin en m'offrant ses amitiés. J'ai pensé, un moment, la punaiser à la mairie, dans le cadre des communiqués officiels.

Pour l'ultime lippée chez eux, ils avaient rameuté un couple ami qui pratiquait aussi la suffisance. L'homme surtout, démarcheur en berlingots, caramels, roudoudous et autres frivolités palatines, sapé, chaussé, cravaté richement, sur son trente et un de V.R.P. en opération. Il en avait le bagou. Il a fait un numéro de prestige, sans quasiment d'entractes pour la réplique. Même Gustave arrivait pas toujours à placer son mot quand ça le démangeait de s'en mêler du syndicalisme en confiserie. Il se disait porté vers l'humain le représentant, attentionné pour ses semblables, même si sa fonction visait plutôt à les torturer de caries et de gastrites. En tant que délégué il tenait tête à son patron quand il y allait de la dignité et du respect du personnel. J'avais apprécié, avec deux ou trois formules d'encouragement

qu'il avait entendues à peine, tout à sa démonstration philanthropique. Ce qu'il refusait aussi d'entendre obstinément, c'était les remarques que j'arrêtais pas de lui faire, entre les plats et pendant, pour qu'il continue pas d'écorcher mon nom. Comme il cédait pas, j'ai pensé qu'en lui expédiant un de mes bouquins, avec les gros caractères de couverture, il en viendrait peut-être à vaincre sa dyslogie. Il m'a remercié longuement d'avance, promis même de m'inviter une soirée prochaine. Il y a de ça un lustre bientôt. Sans doute que Gustave et sa conjointe avaient usé de la dissuasion à mon endroit.

Elle était enseignante aussi la femme du placier. Ça pullulait dans le coin. Je devais en connaître d'autres après, pareilles à Caroline pour l'hostilité aux échanges ou féroces dans la repartie. Qui auraient dû même, certaines, réviser pas mal avant la leçon aux petits paysans, à toutthasard comme elles disaient. Celle-là, on en était aux fromages qu'elle avait pas encore osé un mot, timide on voyait, et retenue de faire obstacle à la logorrhée de son mari. J'ai profité d'une accalmie pour lui demander si elle consacrait à la littérature un peu de son temps et de sa vocation. Si elle aimait des auteurs et des livres que j'aimais, moi, et que je jugeais instructifs pour utiliser au mieux l'existence. Elle avait entendu dire de deux ou trois, ça lui rappelait quelque chose un titre, elle avait même essayé d'en lire un, pas loin, vingt pages, Céline qu'elle croyait, et qu'elle supportait pas du tout. J'allais le défendre *le Voyage*, quand le représentant m'a hélé pour un détail sur ma retraite, et ça s'est achevé là les lectures comparées.

Bien que j'aie jamais abusé de mes hôtes pour la consommation, pas crevard de nature, il m'était venu des scrupules, comme une honte de pas leur rendre une fois le compliment, aux uns et aux autres. J'étais pas doué pour la cuisine. Les gens que j'avais reçus, les amis, quand je vivais solitaire à des époques, je les traitais aux nouilles et au jambon, et ils semblaient apprécier pas seulement par politesse. Dans ma grande bâtisse, et sans manuel de bienséance à portée de main, j'ai tenté le coup un soir, rassemblé tout le monde, le secouriste et sa dame, Gustave et Caroline, et un couple affable, des résidents secondaires dans le pays, qui m'avaient prié au passage d'entrer chez eux pour faire mieux connaissance, puisqu'ils m'avaient lu dans leur jeunesse proche, avec plaisir ils disaient. Elle, ce qui était original par ces temps de racisme, apprenait le français aux femmes d'immigrés. Lui avait abandonné l'enseignement pour tirer le portrait des humains dans leur univers, avec un faible pour les Gitans et d'autres paumés. Ils avaient beaucoup voyagé, fait la coopération ensemble à Ceylan. Ils racontaient bien, leurs souvenirs, leurs impressions, et moi, les écoutant, je retrouvais mes Kipling ou mes Bromfield oubliés. Ce qu'on évoquait aussi en commun et souvent, c'était nos découverts au Crédit lyonnais.

Pour mon festin, j'aurais pas dû les mettre face à face, lui et le fermier bien-pensant. Encore moins à la même table. Gustave, qui les exérait les marginaux, à peine son petit plat glissé dans l'ustensile à raclette s'est déchaîné en piques et en allusions. Il lui reprochait à l'artiste, et pas pour rire, de pas être utile à la France profonde, de vivre en parasite en se laissant trimbaler sur les routes en auto-stop quand il avait plus de quoi réparer sa vieille bagnole. En tout cas, lui, Gustave, il assurait, jamais il viendrait en aide à un traîne-savates sur les bas-côtés, surtout avec des cheveux longs, ce qui était encore une vacherie à l'endroit du convive, bouclé jusqu'aux épaules. Il répliquait d'ailleurs bien le photographe aux perfidies bourgeois. Le ton grimait à chaque argument, ça prenait un vilain tour, et les autres dîneurs, muets de prudence, en gâchaient leur dégustation, confondant le matériel à emmenthal et s'y perdant dans la pose pour le fondu. Je me forçais à pas me mêler au dialogue, pour pas l'envenimer, hérissier Gustave un peu plus, et sauver du plein fiasco la réception. Et ça m'est sorti d'un coup.

— En fin de compte, à vous entendre, je lui ai lancé, faudrait qu'il y ait que des cultivateurs dans votre France de droite. Pas d'artistes, pas d'écrivains, pas d'intellectuels, quoi ! Rien que des fanas du pâturage et du labourage, les mamelles !

On a pas pu le retenir. Il s'est dressé d'un bond, tellement puissant dans la rogne qu'il nous aurait envoyés dinguer comme son plat à raclette. Il a même pas vidé son verre de bouzy rouge millésimé, une attention de ma part, moi qui le savais œnophile averti.

— Vous ! il a hurlé en me ratatinant du regard et du geste.

Il s'est pas exprimé plus. Il étouffait. Il trouvait pas les mots. Il s'est rué vers la porte, il a interpellé Caroline au vol.

— Tu viens ou tu restes ?

— Je reste, a décidé hardiment Caroline.

Hardiment moi aussi je lui ai couru aux troussees à Gustave pour qu'il excuse mon algarade et s'en retourne à la raclette. Il était déjà dans sa voiture, au contact. Je me suis fait humble comme j'ai pu, avoué coupable.

— Ne m'emmerdez pas ! il a encore hurlé en embrayant.

C'était bien rôpé pour ma soirée de gala première et unique.

Personne a plus eu d'idée pour la conversation, plus le goût d'achever le repas, de patienter jusqu'aux liqueurs. Et puis à un moment, dans le grand silence, comme si elle se risquait enfin à une impression personnelle, impunément :

— Je suis bien contente, a dit Caroline. Il n'a pas eu le dernier mot pour une fois.

Ça les a étonnés rudement le secouriste et sa femme, réfrigérés un peu plus. Ils étaient tellement habitués à le vénérer Gustave qu'ils jugeaient malsonnant le point de vue conjugal. Même lui, le boute-en-train de service, il en oubliait de tenter un dérivatif à sa façon. Il en perdait son rictus et ses couleurs. C'était quand même la bonne occasion de prendre congé et ils l'ont pas loupée. Caroline s'est repliée avec eux, les autres ont suivi. Il y a eu des mots de commisération à mon adresse, et je suis resté seul et tout con avec mon éventaire de vaisselle et des reliefs pour des indigestions d'affilée.

Elle est venue quasiment aussitôt la lettre comminatoire qui me bannissait de l'environnement. Caroline avait confirmé, apposé sa signature au bas. Pour justification peu après un autochtone anonyme a pris sur ses économies en téléphonant à ma femme, aux heures creuses, que la femme de Gustave, elle, me rendait souvent visite, et pas pour m'aider à passer l'aspirateur il supposait. Que c'était un vrai scandale dans un pays si comme il faut, qu'il lui portait beaucoup d'estime et d'admiration à Gustave, qu'il admettait pas qu'on le ridiculise, et que pour m'épargner la correction et l'hôpital un de ces quatre s'il l'apprenait la répugnante nouvelle, il serait bon qu'elle arrive me replacer dans le droit chemin. Ce qu'il pouvait pas savoir l'anonyme, c'est que je servais plus depuis belle lurette, à cause de la funeste irrigation que je tenais de ma pauvre mère, avec son goût des larmes et du malheur, et qui m'attristait l'existence un peu chaque jour. Ça s'annonce pas à son de trompe une carence du genre, même pour rassurer les populations. De garde champêtre, d'ailleurs, le village en avait plus. Et la responsable du bulletin paroissial, si j'avais osé, l'aurait incendiée ma confession. Gustave, il lui en a quand même tinté aux oreilles des bribes du mélo. J'ai su en écho qu'il me jugeait misérable, pauvre type, et caractériel pour faire bon poids. Et comme il était conséquent en principes et en actions il s'est amené un matin avec les bouquins que je leur avais offerts, qui trônaient jusque-là dans le voisinage de Lartéguy et autres bardes, les dédicaces arrachées pour faire plus cinglant. Je l'ai aperçu qui posait ça sur le perron. J'ai ouvert la porte. Il s'en allait sans rien expliquer. Le temps de constater et de comprendre :

— À votre figure, j'ai dit, ça vous soulagerait drôlement de me liquider. Et vous me rendriez un sacré service...

— Comptez pas là-dessus ! il a crié de loin. Vous valez même pas une cartouche !

C'était un chasseur, Gustave. Et regardant.

On s'est croisés parfois, elle et lui. On s'est plus jamais salués. Leurs enfants disaient plus bonjour.

Ils avaient retenu la leçon. J'étais un sale individu. Un mauvais Français, même et surtout.

De mes fenêtres ou de mon seuil je les revois de temps en temps. Quand ils vont se rafraîchir ou bambocher à la salle des fêtes pour une circonstance de choix. Il fonce Gustave, gigantesque et martial. Elle suit Caroline, à distance. Il entre mains aux poches, haut le menton, sans lui donner le passage à sa dame, comme ça se fait encore en des endroits. Même les humbles. D'instinct. Une preuve qu'on vous apprend pas tout chez les jésuites...

CHACQUE fois que j'allais à l'épicerie, que je la voyais et l'entendais la marchande faire la causette aux clients, bien aimable et pas pressée, je retrouvais ma mère dans ses commerces, tellement douée pour provoquer les racontars, y mêler les siens, s'apitoyer en chœur avec les gens sur leurs misères. Ça m'a donné l'envie, à la fin, de savoir si elles existaient toujours les boutiques, de glaner encore des souvenirs, de m'attendrir un peu plus sur ma décrépitude. Elle me tarabustait fort tout d'un coup, pour bien des raisons, avouables ou pas. L'antidote, le seul remède, c'était la résignation, au dire de certains conseillers, qui connaissaient rien de la vieillesse, du mal et de la honte qu'on en ressent, qui se doutaient même pas qu'ils y arriveraient aussi au flasque et à la hideur. J'en avais un autre en tête de remède. Radical. Mais fallait que je m'excite, que je me drogue pour en user. Rien de tel, j'espérais, que la remontée du temps, le regret des bons et des mauvais jours.

À Mourmelon, à l'entrée du camp, là où ils s'imaginaient se refaire un peu mes parents, en quittant la ferme, il avait disparu le Comptoir français. Même pour l'emplacement j'hésitais. Il y avait un bistrot flambant neuf. J'ai pénétré pour me renseigner, en consommant avant, par précaution. C'était justement l'endroit de la boutique. Elle me l'a spécifié la patronne, obligeante. J'ai quand même pas insisté, raconté ma vie. Je me rappelais l'épicière dans ma maison natale, allergique aux sentiments. Et puis y avait un barouf horrible dans le café. Elle me l'avait criée l'indication, la patronne, à cause du disco à pleins tubes, des jeunes qui accompagnaient des pieds et des mains, des flippeurs aussi, malmenés à grands coups de paumes. Je suis allé me rasseoir un moment. Je regardais partout, autour, en bas, en haut. J'en revenais pas qu'il y ait rien, plus rien du décor d'époque, un vestige de pierre ou de bois qui m'aurait aidé à les resituer les rayons, les bacs à légumes, les casiers où je rangeais les bouteilles de Grande Grille ou de Saint-Yorre à la livraison, en pointant bien sur les feuilles en double. J'avais pas eu le temps de découvrir le magasin à notre arrivée, d'apprécier l'univers nouveau, inconnu ou presque, où ma mère, elle, revivait soudain de contentement, rajeunie il semblait, à son aise enfin. J'étais parti pour les enfants de troupe aussitôt, emmené par l'adjudant qui pensait bien, ce jour-là, faire une autre bonne action après la reconnaissance. Aux permissions je me suis rattrapé. C'était tellement tentant les boîtes de gâteaux ouvertes en exposition, les bocaux de caramels, les raisins secs en vrac. Je traversais la boutique tant et plus. Je trouvais des prétextes, des occasions, et je puisais au passage à poignée. J'étais pas au courant du coulage, des inventaires. Que c'était comme des sous volés dans le porte-monnaie. Et même j'aurais pas résisté. Surtout pour les gaufrettes avec des phrases écrites : « On vous aime », « Embrassez-moi ». Je les décollais une fois dehors, pour lécher la crème et que ça dure. On est crevard de friandises, de gâteries à treize ans, et ça me changeait des saloperies de cuisine de l'École militaire, même du riz au chocolat pâteux à l'eau qui nous récompensait le dimanche d'avoir écouté *la Marseillaise* et salué le drapeau en défilant.

Je baguenaudais beaucoup. J'aidais un peu. Ma mère avait de la peine à se remuer, à descendre à la cave avec son poids et ses jambes malades. J'allais lui chercher les litres ou les bouteilles pour les clients, le plus vite possible, à cause des rats ou d'autres bestioles. Fallait que je sois bien raisonnable elle m'avait dit en pleurant un petit coup, qu'ils essayaient de remonter la pente maintenant qu'ils avaient tout perdu dans la ferme, la grosse boulette de mon père qui en faisait qu'à sa tête de Limousin toujours. Même les économies des grands-parents, les dernières, elles y étaient restées. Pour s'en racheter de sa grosse boulette et mettre un peu de beurre dans les épinards, comme disait encore ma mère, il avait repris du service, l'adjudant. Pas en uniforme, cette fois. Sans boy pour lui jouer de l'éventail quand il transpirait trop, comme aux colonies. En bleus tout dégueulasses, empesés de colle, dans une baraque du camp, à fabriquer des cibles pour les exercices de milliers de troufions. C'était un

sacré revers de fortune pour un ancien mitrailleur-chef qui avait dû en faire bousiller des monceaux, livrées sur commande, au doigt et à l'œil, à chaque entraînement. Le grand-père était là aussi, à manier le carton et le pinceau par force et besoin, lui qu'avait rien fait d'autre de son existence que l'épicier et le mastroquet. Ça ajoutait sûrement à leur amertume d'en être là côte à côte, eux qui se supportaient si mal et se débinaient l'un l'autre. Ils badigeonnaient, roulaient leur cigarette, allaient pisser chacun à part en silence. Il valait mieux. Peut-être qu'ils en seraient venus, avec leurs reproches, à se balancer les châssis et les pots de colle. Je restais pas longtemps quand je passais les voir. Je devinais leur haine. J'étais gêné, même, de les regarder travailler, pleins d'éclaboussures, moi qui vadrouillais. Ils osaient à peine, l'un devant l'autre, m'adresser un mot d'affection ou une raillerie quelconque. Je fonçais dans le camp, vers les petits avions de chasse sur le terrain, qu'on briquait, qu'on réparait, qui s'apprêtaient au décollage, et je baignais dans l'extase et les senteurs d'huile de ricin.

À ces permissions-là, les premières, à Noël et à Pâques, sans m'en douter j'avais mangé mon pain blanc avant le noir. C'était une expression du grand-père et de ma mère, rabâchée, que l'adjudant leur avait fauchée pour la circonstance. Juste avant les vacances d'été il avait reçu une lettre du commandant de l'école qui le prévenait sèchement que j'étais un mauvais esprit, dernier en classe, exprès de l'avis des profs, dernier en discipline et en théorie militaire, avec des moyennes affreuses, que je faisais tout, c'était visible, pour qu'on me renvoie de l'école, et qu'il fallait lui, mon père, pour qu'on en vienne pas à l'extrémité affligeante, qu'il me secoue rudement les puces pendant ma permission. Cette lettre-là, avec une grosse faute par parenthèse, je l'ai retrouvée dans son portefeuille, quand il est mort l'adjudant, bien des années après. Il l'avait jamais digérée, c'est sûr, la vexation, lui qui rêvait tant de me voir officier à sa place et qui croyait jusque-là que j'avais les dispositions pour, l'instruction et l'intelligence.

Quand j'ai débarqué à Mourmelon, avec une douzaine de jours de vacances en moins pour tous les zéros récoltés, c'est juste si ma mère a eu le temps de m'embrasser, deux coups en vitesse, tout mouillés de larmes.

— Ses si beaux cheveux ! elle a commencé de s'exclamer, la main sur la bouche, horrifiée de ma tête tondu de Chéri-Bibi.

— C'est rien de ça et c'est pas fini de barder pour son matricule ! mon père a crié, dans son langage professionnel d'adjudant.

Il s'est retenu de me battre, ça se voyait bien. De me gifler seulement même, l'allée et la revenue. Peut-être qu'il osait pas, qu'il pensait que ça lui était défendu, comme parâtre adoptif. Mais dans l'engueulade il s'est déchaîné. Il avait du vocabulaire dans ces moments-là. Je les entends encore les insultes. Les mots qu'il trouvait d'affilée, des synonymes en pagaille. Bandit, criminel, voyou, crapule, pignouf, moins que rien, j'étais tout ça.

— Arrête ! disait ma mère. Y a des clients qu'écoutent.

— Je m'en fous ! il répondait. Il finira aux Bat' d' Af le saligaud ! Ton fils ! Un indigne !

Il parlait même de m'exhiber dans tout Mourmelon avec un écriteau devant derrière comme les gredins de l'ancien temps.

— Tu ferais pas ça ? hoquetait ma mère, affolée, en oubliant les gens dans la boutique.

— J'en serais capable ! hurlait l'adjudant. Si j'avais pas peur qu'elle retombe sur moi, la honte !

Il avait ajouté, pour l'achever la tragique séance, qu'ils s'étaient décarcassés ma mère et lui, saignés aux quatre veines pour que je sois quelqu'un, un monsieur, et que j'en avais même pas de remerciement. Un sacré mensonge, j'aurais dû lui dire. Puisque c'était tout gratuit aux enfants de troupe, qu'il avait même perçu comme une petite rente, un temps, pour mon louage à l'Etat. Mais elle est venue bien plus tard, la réflexion, avec ce qui me manquait d'âge de vraie raison.

À la pensée que j'allais rien faire pendant des mois, que traîner les mains dans les poches, il

bouillait l'adjudant, lui qui trimait comme un forcené à la ciblerie. En plus que j'en méritais pas, il voulait pas entendre parler des vacances. Il en avait jamais eu, jamais. C'était pour les riches et les paresseux. Tout petit il travaillait déjà il répétait, à lier des fagots et à traire les vaches. Même le dimanche. Et il avait continué toute son existence et continuait encore de gagner son pain avec sa sueur et ses durillons. Le pain des autres aussi. Et le mien par-dessus le marché, qui en avait même pas la gratitude...

— Galvaude ! Galvaude ! il avait conclu le jour du sermon. Tu perdras rien pour attendre.

C'est comme ça que je l'ai passée ma grande permission chez un boulanger du pays, justement, une fréquentation de mon père, à bricoler dans le fournil, balayage et nettoyage, et à dévorer des croissants chauds en douce, à m'en crever l'estomac. Je me risquais qu'au pain au début. Ce qui m'a fait changer tout de suite c'est quand le mitron, pour m'étonner, moi, l'apprenti, a craché deux ou trois fois dans le pétrin. Il coulait aussi du nez au-dessus du bac, et ça m'écœurerait tellement que j'arrivais plus à lui serrer la main le matin et le soir, ni même à le regarder. J'étais pourtant habitué à la merde et aux cochonneries, avec les cabinets que j'avais déjà tant nettoyés à l'école en punition, la barbaque en pourriture dans les poubelles, l'étable et le fumier à la ferme, et le seau hygiénique des parents surtout, au beau milieu de leur chambre, le couvercle à côté souvent. J'ai rien osé raconter à ma mère du mitron pour qu'on l'achète ailleurs notre pain quotidien. Il l'aurait su mon père. Il y aurait eu des histoires. Peut-être qu'il se serait imaginé que c'était des menteries, des inventions pour qu'on me fasse abandonner mon poste. Et puis on me payait presque en nature, une miche ou un ou deux bâtards tous les jours ouvrables. Ça aidait un peu à remonter la pente.

Il s'en est pas contenté de mon petit labeur dans la boulange, mon adjudant de père. En face de nous c'était un marchand de souvenirs et de cartes postales, une boutique avec dehors un étalage immense, que les troufions envahissaient, prenaient d'assaut à chaque sortie en ville et surtout les dimanches. Il était débordé, le voisin, et il m'a bientôt repéré. J'avais l'air raisonnable qu'il s'est empressé de dire à mes parents, j'étais rudement grand pour mon âge, et il me voyait capable au premier coup d'œil de l'aider à surveiller la clientèle, les boîtes à bibelots et les tourniquets à cartes postales. Ça l'a flatté l'adjudant qu'on ait pensé à moi pour une position pareille, toute de confiance et d'honnêteté. Il a accepté à ma place, illico, et ça m'a vraiment pas déplu, j'avoue. À l'époque, tout grand que j'étais, je discernais pas le bien du mal, carrément. Alors je leur ai fait l'article aux militaires, proposé un tas de trucs pas chers qu'ils seraient heureux, une fois au bercail, d'installer sur le buffet ou la cheminée pour se rappeler le temps qu'ils avaient passé au camp de Châlons, tellement célèbre et historique. Des miniatures de tanks, de canons ou d'aéros, des porte-plume avec une des belles vues de Mourmelon dans la lentille, des assiettes et des plats richement décorés de têtes de généraux, des encriers en forme de trous d'obus, des mouchoirs et des fanions aux armes du pays et des alentours... Je leur en ai vendu des cartes postales aux troufions ! Des innocentes, en noir et en couleurs, à recevoir entre toutes les mains, et d'autres, beaucoup, que je manquais pas de détailler, avec des femmes à poil ou quasiment et des plaisanteries cochonnes en légende qui faisaient bien rigoler. Il était content de moi le marchand de souvenirs. J'encaissais, je rendais la monnaie sans me tromper. Et ce qu'il savait pas, qui l'aurait fait jubiler un peu plus, c'est que je carottais jamais un centime, alors que c'était drôlement facile dans l'affluence. Jamais un.

Seulement, dès qu'il est venu le discernement du bien et du mal, dès que j'ai commencé de fuir les uniformes, à refuser même d'en charger un en auto-stop, appelé ou pas, paumé sur une route, dans le froid ou la canicule, ça été le dur remords, la vraie honte de mon existence le stage de camelot au camp de Châlons. Plus je vieillissais, plus j'en voyais des militaires au naturel ou à la télé, plus il me torturait ce souvenir-là de ceux que je poussais à l'achat sur le trottoir de Mourmelon, comme une tapineuse. J'en ai jamais parlé à personne, à part mes pauvres copains aux enfants de troupe, qui discernaient pas eux non plus. C'est sans importance aujourd'hui. Maintenant qu'il me reste plus

grand-chose en illusions, en dignité, en pudeur. Que les yeux pour pleurer, comme elle aurait encore dit ma mère.

Avant d'en repartir de Mourmelon, de continuer ailleurs la rétrospective, je l'ai cherchée aussi la maison des grands-parents où je courais dès que je pouvais pour me consoler des travaux forcés et réussir un peu mes vacances. Elle avait disparu, comme le magasin du Comptoir français, et la rue avec. Je me la rappelais bien la rue étroite, pas longue, et ses gros pavés de travers qui secouaient tellement mon vélo qu'ils m'avaient fait péter des rayons. Il y avait pas de grenier dans cette maison-là si sombre qu'on voyait même pas les meubles dans les pièces en plein jour. Les livres du grand-père étaient restés dans les caisses, comme à notre déménagement d'Avaux, clouées et empilées. Ça me tentait moins. J'aurais pas pu beaucoup lire avec le briquage du fournil et la vente à la criée les dimanches. J'y ai couché souvent, même quand l'adjudant faisait la grimace. Le grand-père me disait de prendre ma peine en patience, qu'il était pas content de son sort lui non plus. Ma grand-mère, ces soirs-là, manquait jamais de me donner un bonbon de sa réserve, sous son oreiller. Une boule de gomme ou un de ceux qui ressemblaient à des violettes. Collants, pas appétissants du tout. Je les suçais pour lui faire plaisir, comme elle était bien malade. C'était pas recommandé pour son diabète, j'ai pensé plus tard, les friandises au sucre. Ni pour moi et les caries. On savait pas tout et grand-chose, dans la famille.

Si j'aimais tant y aller chez les grands-parents c'était aussi pour la coiffeuse juste en face. Une blonde platinée avec des accroche-cœur et des seins qui pointaient. C'était l'été. Elle avait qu'une blouse sur elle souvent, légère et jamais boutonnée en bas. Exprès peut-être, ou à cause de la chaleur. On y voyait ses jambes à des moments, ses cuisses même, et son porte-jarretelles une fois, quand elle se penchait sur les clientes ou ramassait une épingle à cheveux ou un bigoudi. Je la guettais. J'en avais mal au ventre. Nadège, je lisais sur la vitrine. Un vrai nom d'héroïne de film ou de roman d'amour. Qui m'agitait drôlement dans le lit en même temps que je suçotais ma boule de gomme.

On en est partis l'année d'après de ce pays de soldats où l'adjudant se plaisait bien pourtant, qui lui rappelait plein de choses glorieuses, ses casernes et ses campagnes, et malgré son boulot de déchéance à la ciblerie. Je l'ai su dans une lettre de ma mère à l'école qu'on déménageait encore, pour Reims cette fois, où elle allait reprendre un autre magasin en gérance, et pour un bled proche, Bezannes, où les grands-parents, qui suivaient toujours dans l'exode, avaient acheté une vieille maison, immense elle m'expliquait, avec un beau jardin et pas de voisins autour. Ce qu'elle m'a pas expliqué, et c'était pas de mon âge sans doute, c'est comment ils avaient pu la remonter si vite la pente où on était tombés, toute la famille. Peut-être, je me dis en ce moment, que le grand-père en avait de reste quelques-uns des bons du Trésor, bien cachés ceux-là pour pas tenter l'adjudant habitué à demander du secours, et qu'il avait fini par exhumer tellement ils souffraient à Mourmelon et dans leur cagna obscure, lui et la grand-mère. J'en avais entendu souvent parler des fameux bons. Ça avait quelque chose de mystérieux, comme dans les romans de Louis Noir et d'autres. Je l'imaginai le grand-père, au mot Trésor, ouvrant un coffre bardé de ferrures, dans un endroit qu'il était seul à connaître, et puisant dans les ducats et les douros.

Qu'on ait changé de pays et de maison c'était encore de l'aventure et je pensais plus qu'à la prochaine permission. Mais j'avais récolté pas mal de zéros, et je pensais aussi qu'il me reviendrait pas beaucoup de jours pour bien profiter de tout. Ça m'obsédait tant, j'en étais si triste, que j'écoutais plus rien des profs et de leurs leçons de maths ou de physique et que j'en ai encore attrapé deux à la file. Ça m'a coupé l'appétit ce soir-là. J'ai fait semblant d'être malade pour pas aller au réfectoire qui puait autant que les poubelles derrière.

Dans la lettre, ma mère m'avait écrit les indications pour les trains à la gare de l'Est, et qu'elle serait à Reims à la sortie. Qu'il fallait pas, surtout, que je loupe l'arrêt, comme une autre fois où

j'avais atterri dans le fin fond des Ardennes et gelé pendant des heures sur les banquettes en bois des salles d'attente. Et puis, en débarquant du train à Saint-Lazare avec ma valise et dedans la ceinture de flanelle réglementaire que je m'étais dépêché d'ôter dans les cabinets, j'aperçois ma mère et le grand-père, prévenus de l'heure, qui me guettaient. Elle avait pas osé me raconter tout, ma pauvre mère. Qu'à cause de sa maladie la grand-mère était devenue folle d'un coup et qu'on l'avait enfermée à l'asile de Ville-Évrard. Ils avaient pensé que ça serait bien que j'aïlle avec eux lui dire un petit bonjour, qu'elle me reconnaîtrait peut-être, elle qui reconnaissait plus personne. Mon père était resté à Reims à son nouveau travail, dans un garage comme veilleur de nuit et pour laver les voitures en plus. C'était pas reluisant disait ma mère, mais y avait pas de honte à avoir, que c'était une mauvaise passe, et que ça aidait à boucher les trous avec tous les emprunts qu'on s'était mis sur le dos. Elle racontait comme si elle aurait voulu que je sois au courant, mais c'est à elle qu'elle parlait, une habitude, pour remâcher sa misère et s'en consoler. Le grand-père écoutait même plus. Il savait tout ça par cœur, il y avait le bruit du métro, et il devait sûrement penser à Ville-Évrard et à la grand-mère. J'ai encore appris que le Comptoir français, à Mourmelon, ç'avait pas été reluisant non plus, et qu'à l'inventaire il y avait eu une pilule amère, un déficit pas croyable. Qu'on avait fait crédit, des sacrées bottes, à des gens qui avaient disparu au bon moment. Ça m'a rassuré un peu. Je me demandais presque si c'était pas moi le coupable, avec tout ce que j'avais volé dans la boutique et goinfré en douce. C'était loin dans la banlieue, Ville-Évrard. Elle a eu le temps de me dire que mon frère avait bien pleurniché parce qu'on l'emmenait pas, mais que c'était pas des choses à voir à son âge, les malades qui ont plus leur tête. Une voisine le gardait, avec le magasin.

Je m'en suis souvent souvenu de la grand-mère dans l'asile. Surtout quand je lisais des enquêtes et des reportages sur les hôpitaux du genre. Et bien plus encore il y a des mois, le soir et la nuit que j'ai passés chez les fous des environs, où il m'avait expédié le médecin de service parce qu'il trouvait pas normale ma façon d'oublier les emmerdements et l'existence du même coup, lui qui était jeune et avait le rire facile. Elle était couchée, la grand-mère, sur un petit lit de fer étroit comme le mien aux enfants de troupe. Plein d'autres femmes se baladaient dans les allées en faisant des grimaces ou des signes, criaient et chantaient, retroussaient leur peignoir ou leur chemise brusquement. Elle se levait plus la grand-mère. Impotente maintenant, on m'avait expliqué.

— C'est ton petit-fils, lui a dit ma mère en me poussant pour que je l'embrasse. Le remets-tu au moins ?

Elle tortillait son mouchoir et regardait ailleurs. Elle sentait pas bon en plus. Ça m'a pas fait beaucoup de peine de la voir comme ça, loin de nous, perdue, marmonnant des mots qu'on comprenait pas, personne, mais qui avait l'air d'avoir mal nulle part. Ce qui m'intéressait surtout c'était les femmes qui allaient et venaient dans la grande salle en montrant leurs fesses sans qu'on les empêche. Et puis, à un moment, j'ai entendu mon grand-père renifler fort. Il était assis près du lit, il tenait une main de la grand-mère et il pleurait en baissant la tête. J'avais jamais vu pleurer mon grand-père, ni même un homme. Elle pleurait aussi ma mère, de l'autre côté du lit. Elle avait l'habitude, elle. J'aurais pas dû le regarder mon grand-père. J'ai essayé de faire semblant de rien, d'avoir rien remarqué. Je l'ai encore vu qui s'essuyait avec son mouchoir à carreaux violets tout propre, puis qui se penchait pour prendre quelque chose dans son sac en cuir. Un petit paquet de bonbons à la menthe comme ceux que la grand-mère me donnait le soir, à Mourmelon, pour me changer des boules de gomme. Il a fallu que mon grand-père lui en mette un de force dans la bouche. Elle s'occupait vraiment plus de rien, pas même du paquet qu'on lui tendait, elle qui les aimait tellement les bonbons. Une cloche a sonné quelque part. Un gros bonhomme en blouse blanche a crié : « C'est l'heure, messieurs dames. La visite est terminée... » Et on a été obligés de partir et de la laisser là, ma grand-mère, sans qu'elle nous ait reconnus, ni moi ni personne. Je me suis retourné un coup. Je l'ai aperçue qui venait de repousser le drap au bout du petit lit et qui montrait son derrière, comme les autres

femmes. Ma mère et mon grand-père ont rien vu. Ils marchaient vers la porte, la figure dans leur mouchoir. Moi, c'est la nuit d'après que j'ai pleuré.

Comme on sortait de l'asile ma mère a dit qu'on devrait en profiter pour aller faire un tour au Perreux, pas loin de là, à un endroit qu'on appelait la Maltournée, où on avait habité des années avant. Ils y étaient jamais revenus, ma mère et le grand-père, et ils arrêtaient pas de s'étonner que la maison soit toujours pareille, pas modifiée du tout, au coin de la rue des Peupliers, qui étaient encore là eux aussi, un peu moins grands et feuillus il m'a semblé. On était tous les trois sur le trottoir, la tête en l'air ou à travers les grilles pour la détailler mieux notre maison et reconnaître des choses. Ma mère aurait bien voulu entrer, en demandant aux gens si ça les dérangerait pas. C'était trop hardi quand même elle a fini par réfléchir. J'étais bien content. Elle aurait raconté toute notre vie, ses malheurs, et pleuré encore un bon coup. Moi je regardais le jardin tout rempli de verdure et d'arbrisseaux comme autrefois, les fusains épais le long du mur où j'allais jouer à me cacher, seul, dans leur trou d'ombre, pour avoir presque peur exprès.

— Te rappelles-tu, mon gamin ? me disait ma mère, attendrie. On y a habité en revenant de la Pologne, dans la maison-là...

Bien sûr, que je me rappelais. Et aussi la Pologne, où on était partis, ma mère, mon petit frère et moi, retrouver l'adjudant du 23^e colonial, à Rambertow près de Varsovie, qui aidait les Polonais à se battre contre les Russes. J'avais près de cinq ans.

On avait quitté Orvilliers, le petit pays de l'Aube, malgré l'avis du grand-père qui disait que c'était de la folie pure un voyage pareil avec des enfants. Tout ça je l'ai appris de ma mère, qui en reparlait souvent de sa belle époque, de son mari qui s'ennuyait d'elle, et d'elle qui aimait le changement, l'imprévu, et peut-être aussi l'adjudant à ce moment-là. Elle a bien failli abandonner à Modane, elle racontait. À cause de moi, intenable, qui était descendu du train, le Simplon ou l'Orient-Express, j'ai oublié, pendant qu'elle faisait téter le petit frère. Elle a alerté toute la gare, les gens ont couru, cherché, fini par me découvrir pas loin des rails, qui écoutais souffler la locomotive. Le chef de gare avait attendu, en cas que je sois tombé sous les roues et que le train m'écrabouille en redémarrant.

Je me souviens du grand bâtiment où on logeait à Rambertow. Pas une caserne. Une sorte d'hôtel avec des balcons de bois tout autour. Il paraît qu'il a eu du succès l'adjudant quand on a vu arriver sa petite famille, et qu'il était rudement fier. On a même trouvé que je lui ressemblais. Ma mère, c'était la seule femme de la troupe. Elle a eu du succès aussi, elle racontait plus tard en riant. Un peu trop, même. Ils se sont pas vraiment battus contre les Russes, mon père et ses copains, les autres sous-offs. Ils étaient venus seulement, j'ai lu, donner des conseils aux Polonais pour la tactique, eux qui avaient gagné contre les Allemands. À Rambertow, c'est aux voleurs qu'il leur a fallu s'attaquer. Ils grimpaient sur les balcons la nuit, entraient dans les chambres par les fenêtres ouvertes à cause de l'été et de la chaleur, et fauchaient sur les petites tables près des lits les montres et les bijoux. Ma mère avait peur qu'ils assassinent tout le monde, elle et nous ses enfants, et regrettait du coup d'être dans ce pays-là. Ils ont dû monter la garde sur les balcons à tour de rôle, mon père, les autres et leurs ordonnances. C'était la plaie là-bas, les voleurs, on disait. Ils avaient pas d'autre moyen contre la misère. Ils étaient doués, aussi. Un jour que mon père était allé à Varsovie toucher sa solde, quand il a voulu, en rentrant, prendre son portefeuille dans la poche de sa tunique à l'intérieur, c'était le vide. Plus de poche non plus. On lui avait tout coupé au rasoir, sans qu'il sente rien, lui qui se vantait de pas être né de la dernière pluie et d'avoir tout vu, tout connu en Indochine et ailleurs. Ils ont assassiné personne de nous les voleurs, à Rambertow, mais j'ai bien failli mourir pour la première fois de mon existence. L'ordonnance nettoyait le revolver de l'adjudant, une balle est partie, qui s'est plantée dans le montant du genre de berceau où j'étais couché. Ma mère racontait après qu'il l'avait pas fait au hasard, qu'elle s'était tout de suite aperçue qu'il aimait pas les enfants, cet homme-là. Elle exagérait toujours le noir des choses. Comme j'avais eu des poux plein mes beaux cheveux, que j'avais encore

la gale et une maladie au zizi dont je sais plus le nom, peut-être qu'elle pensait juste en nous rabâchant qu'on était nés sous la mauvaise étoile. Ça se confirmerait au long des ans. Pour elle, moi et mon petit frère.

Il reste deux ou trois photos de l'expédition en Pologne. Plus très nettes, plus très propres. Une avec tous les sous-offs alignés, bombant le torse sous les bras croisés, le cuisinier en tablier et manches de chemise, et puis mon père, bien droit comme toujours sur les portraits, sérieux et réglo, la moustache cosmétiquée, raide et pointue. Une autre, la photo de leur mess, avec un gradé au piano et ceux qui l'écoutent, calés dans des fauteuils, le verre en main. C'était la belle vie, il semble, pour les assistants de Pilsudski. Ils se reposaient du merdier de la Somme ou du Chemin des Dames. Et puis il y avait Frida, comme chantait Brel, une Polonaise entre les autres, une jolie grande blonde. Ma mère l'a jamais oubliée, Frida. Elle en parlait souvent, demandait à mon père s'il s'en souvenait toujours lui aussi, de cette sale Polonaise. C'est comme ça que j'ai connu les histoires de coucheries qui avaient révolutionné la communauté.

Je leur en ai fait voir de toutes les couleurs, disait ma mère. Comme à Orvilliers dans les rues ou sur le quai à Modane, je me suis échappé bien des fois. J'allais traîner autour du fort, attiré par les soldats qui manœuvraient, et je revenais les poches emplies de douilles de cartouches. C'est peut-être là, à Rambertow, que l'adjudant a imaginé que j'avais la vocation comme lui, et qu'il a pensé à me mettre aux enfants de troupe. J'ai plus retrouvé mon chemin, un jour. Ça été le branle-bas, la grande alerte. Tout le monde a été mobilisé. Les sous-offs, mon père en tête, et des civils du coin. Ma mère était aux cent coups, les sangs retournés, comme elle racontait plus tard aux grands-parents. Elle croyait que j'avais disparu dans un marécage ou que des voleurs m'avaient enlevé pour me revendre à des gens riches.

Il était temps qu'il rentre en France le détachement Weygand et nous avec. J'aurais peut-être fini par me perdre ou mourir pour de vrai. Mais avant d'arriver au Perreux, dans la maison que le grand-père avait achetée pour nous faire la surprise, j'ai encore donné des sueurs à ma pauvre mère. On était montés dans un taxi, toute la famille, à la gare de Paris, l'adjudant près du chauffeur, ma mère sur la banquette avec le petit frère, et moi sur le tapis, suçotant un morceau de chocolat pour être sage. Et puis le touche-à-tout que j'étais, paraît-il, a touché à la portière. Il y a eu un grand coup de vent, et je suis tombé juste comme on passait sur un pont, mais du mieux que ça se pouvait, sur le derrière. C'était de bonne heure, et y avait pas la forte circulation à l'époque. Mon père a sauté du taxi et accouru me ramasser. J'avais même pas perdu mon chocolat.

— Il a de la chance votre petit garçon, a dit le chauffeur à ma mère en larmes. Il est né sous un bon signe...

On y est restés un moment dans la belle maison du Perreux. Au moins quatre ou cinq ans. Mes parents étaient repartis presque aussitôt la Pologne pour les colonies, à Tombouctou. L'adjudant d'abord. On lui avait conseillé de faire sa demande, des camarades à lui qui avaient l'expérience des campagnes d'Afrique. Que c'était la vie rêvée, et qu'avec les annuités doubles, surtout, on pouvait mettre beaucoup de sous de côté. Là-bas, il a écrit à ma mère de venir le retrouver vivement. Il devait bien l'aimer puisqu'il savait pas se passer d'elle. Peut-être aussi que les Nègresses, pensait tout haut ma mère, ça valait pas Frida ou d'autres Polonaises. Elle est allée tout de suite le rejoindre. Pour nous, les enfants, c'était trop dangereux, à cause du soleil et des maladies inconnues. Ma mère nous a écrit qu'en descendant du paquebot, à Dakar, comme elle avait pas encore acheté son grand chapeau de liège elle a failli tomber raide. Elle disait aussi dans sa première lettre qu'à Bamako y avait eu un orage de fin du monde et qu'elle s'était cachée sous le lit de l'hôtel. Mon grand-père, qui les affectionnait pourtant bien les aventures dans les livres, bougonnait que c'était pas raisonnable, comme la Pologne, de s'embarquer pour des pays pareils, une femme seule. Elle m'écrivait aussi, rien

qu'à moi. Des cartes postales où il y avait toujours des chameaux en images, et des timbres du Soudan et du Haut-Sénégal-et-Niger avec un chameau encore et un cavalier dessus dans son long manteau de toile, un chiffon autour du visage, comme un masque. Elle me recommandait d'être sage, de pas faire enrager le grand-père et la grand-mère, d'être gentil avec mon petit frère. L'adjudant ajoutait un mot de temps en temps, que j'arrivais pas à lire, des fois. « Tâche bien d'écouter... », par exemple. Ils se méfiaient de moi, mes parents, depuis la Pologne et toutes les couleurs que je leur avais fait voir. C'est pour ça, surtout, qu'ils m'avaient pas emmené en Afrique. Je serais allé baguenauder dans le désert, dans la brousse, malgré la défense. On m'aurait pas retrouvé. J'aurais peut-être été mangé par les crocodiles ou les caïmans du Niger.

J'écoutais bien, d'ailleurs. Pour faire plaisir au grand-père qui me montrait qu'il m'aimait beaucoup, de toutes les façons. En me caressant souvent les cheveux, en me racontant des choses de sa jeunesse comme à une grande personne, en m'achetant des bricoles souvent aussi, pour jouer ou pour sucer. J'étais son préféré, je suis sûr, parce qu'il pouvait pas parler à mon petit frère comme à moi. Il avait un tricycle en ce temps-là, argenté partout à la peinture. Il était tellement gros mon grand-père, tellement lourd qu'une bicyclette il l'aurait écrasée en réussissant à monter dessus. On allait se promener sur le tricycle tous les trois, mon petit frère dans un panier accroché au guidon, moi debout derrière entre les roues, en me tenant bien à la selle, le nez contre le dos du grand-père. On partait sur les bords de Marne, pas loin de la maison. Ça devait étonner les gens, notre équipage. Ils s'arrêtaient pour nous voir défiler. Mon grand-père s'en fichait bien qu'ils rigolent de nous. Il était pas fier. Les dimanches d'été, on y venait regarder les pantomimes, les barques pleines de femmes et d'hommes déguisés comme pour une noce, avec la mariée en robe blanche, et qui chantaient et chahutaient exprès jusqu'à ce que ça se renverse. Tout le monde tombait à l'eau. Ils criaient, s'agrippaient les uns les autres, faisaient semblant de se noyer, regrimbaient dans les barques en poussant la mariée aux fesses, et on se tordait de rire sur la berge, nous et tous les promeneurs. Et puis y avait les inondations, quand la Marne avançait dans les rues, s'étalait devant notre maison. La cave se remplissait d'eau, ça coulait dans le corridor. Mon grand-père écopait avec des brocs, des seaux, déménageait des choses en vitesse, jurait des nom de Dieu de bon Dieu et d'autres mots que ma grand-mère lui reprochait parce qu'on était là, mon frère et moi, à l'entendre. J'étais content qu'elle monte, la rivière. Je courais à la fenêtre tous les matins. J'attendais qu'il y ait de la Marne plein le jardin pour que notre maison soit au milieu comme sur une île. Ça empêchait d'aller à l'école, l'inondation. Et même encore après à cause de la bouillasse. C'était une grande école celle-là, pas comme la première à Orvilliers, avec un seul maître, M. Fischer, qui effrayait les enfants. On l'appelait les Joncs marins mon école, je me demande encore pourquoi. Le grand-père m'y conduisait au début, et puis il m'a laissé y partir et en revenir sans personne, en me recommandant bien de pas galvauder et de jamais descendre du trottoir. Je l'ai pas écouté, souvent. Même quand il me disait qu'il aurait de la peine si j'avais un accident ou qu'il serait forcé de l'écrire à mon père que je faisais l'arsouille. Dans la petite classe j'ai eu un « témoignage de satisfaction » parce que la maîtresse trouvait que je réussissais bien mes tissages, des rubans de papier multicolores qu'il fallait arranger dans les fentes d'un carré en papier aussi pour que ça forme un dessin. Et puis, au fur et à mesure que je montais de classe je leur ai fait de moins en moins plaisir aux maîtresses. Elles m'envoyaient souvent au coin ou au « dirlo » pour que je lui raconte mes bêtises et qu'il me tire les oreilles. C'est dans la dernière classe surtout, vers mes neuf ans, que j'ai été puni le plus. J'étais devenu amoureux brusquement, et c'est peut-être pour ça que je restais pas en repos, comme on disait de moi. Jeanne elle s'appelait, fine et blonde, dans la classe des filles à côté de la mienne. J'ai jamais osé lui avouer que je l'aimais. D'abord elle était crâneuse. Elle parlait pas aux garçons, tournait la tête quand on s'approchait. Je me contentais de la regarder, de lui sourire pour rien, de la guetter tous les jours quand elle arrivait à l'école avec sa mère, qui crânait aussi j'avais entendu remarquer. J'allais renifler son petit manteau violet, parfumé, qui était accroché

dans le couloir, avec les autres habits. J'en profitais quand on m'envoyait me faire attraper chez le directeur, qu'il y avait personne pour me voir, que j'étais malheureux et que j'avais un peu la trouille. J'enfouissais ma figure dans son manteau, à l'intérieur même, et je respirais fort. À elle je l'aurais sûrement donné, si elle l'avait voulu, le bout de film du *Miracle des loups* que j'avais trouvé dans le tas d'ordures, derrière l'école des Joncs marins. De la maîtresse aussi j'étais amoureux, mais pas de la même façon. Mademoiselle je sais plus comment, avec un nom en « i », parce qu'elle était corse. Toute brune, elle, et bien jolie. Elle avait son bureau sur une estrade, et pour nous lire des histoires elle s'asseyait à moitié sur un coin avec une jambe un peu levée. Les jupes et les robes étaient courtes dans ce temps-là. Moi j'étais au premier rang, juste au-dessous. J'étais drôlement attentif, sans qu'elle ait besoin de m'y obliger. Elle avait des bas qui montaient loin, mais on voyait quand même en haut d'une jambe. Je regardais bien, les bras croisés, un peu gêné parce que c'était forcément défendu, comme un péché, et curieux puisqu'elle était la maîtresse, une sorte d'autre femme. Plus tard, alors que je lisais *les Croix de bois*, je me suis souvenu du passage qu'elle nous avait raconté, du coin de son bureau, où des soldats se battaient contre des Allemands autour d'un puits. Ce jour-là elle avait pas ses grands bas. Je me sentais trembler, j'avais chaud et j'entendais plus rien de l'histoire. À la récré, un copain a voulu échanger ma place contre une photo de Bottecchia et une médaille d'Alcyon, les fameuses bicyclettes de course. J'ai hésité, et puis j'ai aimé mieux continuer de voir la maîtresse par en dessous. Il a cherché à se venger le copain en disant qu'il serait capable, lui, de se faire toucher le zizi par la maîtresse. On le croyait pas, bien sûr. Et il y est arrivé. En faisant semblant d'avoir mal dans le ventre, en criant et avec plein de grimaces. La maîtresse lui a dit de s'étendre sur un banc. Il geignait, pleurait même. Elle lui a déboutonné sa culotte, relevé sa chemise, tâté le ventre un peu partout.

— À quel endroit as-tu mal ? elle lui demandait doucement, gentille. Ici ? Là ?

— Un peu plus bas, il répondait le copain, en guidant la main de la maîtresse et en reniflant.

On lui a aperçu le commencement du zizi, mais la maîtresse s'est redressée sans y avoir touché.

— C'est peut-être l'appendicite, elle nous a dit à tous. Elle était un peu rouge d'avoir eu la tête en bas. Elle a envoyé un autre copain prévenir le directeur et on l'a reconduit à sa maison. On l'aidait à marcher, courbé en deux. Il m'a quand même cligné l'œil en retenant sa culotte qu'il avait encore fait semblant de pas pouvoir reboutonner.

J'en ai revu une de mes maîtresses des Joncs marins. Cinquante ans plus tard, au moins. Je signalais des bouquins dans une librairie à Paris, avec des confrères, quand une vieille dame s'est approchée, timide. Elle avait attendu qu'il y ait plus de gens autour.

— Je vous ai connu tout petit, elle m'a dit. Je vous faisais l'école au Perreux. Vous ne vous souvenez pas de moi, bien sûr, mais moi je ne vous ai jamais oublié. J'ai collé dans un cahier tous les articles où l'on parlait de vous. Je suis contente de vous avoir retrouvé...

Elle m'a donné un de mes livres pour une dédicace. J'étais tellement étonné, ému aussi, que je savais pas quoi lui écrire de vraiment gentil. Je l'ai embrassée quand elle est repartie, en promettant d'aller lui dire bonjour bientôt, chez elle, en banlieue. Je l'ai pas tenue, ma promesse. Elle doit être morte à présent. Ç'aurait été bon, pourtant, de bavarder avec elle, de se rappeler des choses de si loin. Je lui aurais peut-être tout raconté. Mes amours de ce temps-là. Comment elle m'intéressait l'autre maîtresse, avec ses lectures.

C'est encore au Perreux qu'elle s'est améliorée mon éducation sexuelle. Avec des nièces du grand-père, deux sœurs, qui étaient venues de leur campagne, près de Vitry-le-François, admirer un peu la capitale. Elles avaient profité du voyage pour nous faire une petite visite, en se perdant dans le métro et les tramways. Elles avaient près de vingt ans l'une et l'autre, et elles nous enviaient, elles disaient et répétaient, d'habiter en ville et si près de Paris. Ça leur plaisait pas la culture et leur village sans

distractions. On les a gardées à souper et à dormir, mes cousines. Elles me trouvaient tellement mignon pour mes neuf ans qu'elles ont voulu que je couche entre elles deux. Le grand-père et la grand-mère ont pas vu de mal à ça, bien sûr. Heureusement que mes parents étaient encore aux colonies. On a chahuté. Elles ont commencé par me chatouiller un peu partout et je les ai chatouillées aussi puisqu'elles me le demandaient. J'avais bien chaud contre elles et comme envie de faire pipi brusquement. Je sentais leur ventre et leurs jambes avec leur chemise de nuit toute retroussée.

— Regarde voir si j'ai du lait, m'a dit la plus vieille, Clémence, en m'appuyant la figure sur sa poitrine. Tête un peu...

Je l'ai tétée pour rien. Et puis sa sœur m'a enlevé de là.

— À mon tour ! Passe-le-moi ! qu'elle a dit tout bas en m'écrasant le nez sur un de ses petits seins.

Je l'ai tétée aussi, mais elle avait pas de lait non plus.

Je me souviens qu'avant qu'on s'endorme, moi le premier, Clémence m'a caressé là où je m'y attendais pas et que ça me faisait tout drôle.

— Mince ! elle a dit encore tout bas. Il serait bien capable !

Capable de quoi, c'est plus tard que j'ai deviné et regretté de m'être endormi sans essayer. Peut-être qu'elle a pas osé, ma cousine Clémence, mais qu'elle aurait bien voulu, pour s'amuser. J'aurais aimé recoucher avec elles le lendemain. Seulement elles sont reparties tout de suite parce qu'elles avaient hâte de voir la tour Eiffel.

— Raconte rien, surtout, m'a soufflé Amélie, la plus jeune cousine, en m'embrassant à la porte.

On a beaucoup parlé d'Amélie plus tard, dans la famille, à demi-mot. Elle y était venue habiter à Paris, et j'ai quand même fini par comprendre qu'elle tapinait, qu'elle racolait les hommes, disait ma mère, une honte, qu'elle s'en cachait pas en plus, et qu'à voir tout ce qu'elle se mettait sur le dos en habits ça devait lui rapporter une fortune. Elle a débarqué au Comptoir français de Reims une fois, à l'improviste, alors que j'étais en permission d'enfant de troupe. Ma mère lui a rien reproché du tout à la cousine Amélie. Au contraire. Je l'ai entendue de la pièce à côté qui lui demandait des renseignements sur son métier, comment ça se passait avec les types qu'elle rencontrait, s'ils étaient pas trop dégoûtants. Elle en posait des questions, ma mère. Ça la démangeait. Et puis elle s'est levée d'un coup pour regarder si j'étais pas dans la pièce, à écouter. J'ai eu le temps tout juste de me coller contre le mur, dans le coin du buffet. Tout ce que j'ai pu entendre après c'est qu'il valait mieux qu'elle s'en aille, Amélie, avant que mon père rentre de son travail au garage, et que pour moi non plus c'était pas recommandable. Peut-être que ma mère a eu peur, ce jour-là, qu'elle nous racole aussi, l'adjutant et moi, gratuitement. En partant elle m'a serré fort contre sa poitrine, embrassé presque sur la bouche. Elle m'a cligné de l'œil, même, et je crois bien qu'elle repensait aussi à la nuit du Perreux où on s'était tellement amusés tous les trois, avec Clémence.

J'ai bien failli coucher avec une autre cousine, une à mon père celle-là. Avant d'entrer aux enfants de troupe on m'avait conduit à Paris, au Val-de-Grâce, pour les amygdales qu'il fallait qu'on m'enlève absolument et que je respire comme tout le monde. Il avait une nièce à Montmartre, mon père, sa préférée de toute la ribambelle de parents, mariée à un Limousin comme lui. On est allés chez eux la veille de l'opération, par affection c'est sûr, mais aussi parce que c'était plus pratique qu'à l'hôtel et qu'on aurait moins de frais. Il y avait un lit pour mes parents dans l'appartement de ces cousins-là, juste assez large pour eux deux. Moi, on se demandait bien où je coucherais. La sœur du mari de la nièce était là, venue nous dire bonjour de la rue proche où elle habitait toute seule. Trente ou quarante ans elle devait avoir. Je me souviens de sa voix douce, de son maigre petit visage. Elle a proposé de m'emmener dans sa chambre. Elle disait qu'elle avait un grand lit et que ça la gênerait pas du tout. Mes parents ont refusé à cause de l'embarras que ça lui ferait quand même. Elle a insisté la cousine Catherine. Mais mon père a décidé, avec son flair d'adjutant. On m'installerait quelque chose par terre, des couvertures et un oreiller, et ça m'habituerait à la dure, le futur soldat. Il voulait que je

pense surtout à dormir, et que je sois en forme pour les amygdales à l'hôpital militaire. Quand elle a été partie la cousine, j'ai entendu ma mère qui disait que j'étais plus un gamin et que ç'aurait pas été convenable. J'étais à la fenêtre à ce moment-là. À travers le rideau je regardais la petite cour en bas et tous les logements en face. Je voyais une dame qui lavait ses carreaux, une autre qui épluchait, et encore une autre qui repassait dans le fond d'une pièce éclairée. Et voilà qu'un homme arrive derrière elle, lui relève la jupe et la lui coince autour du ventre. Elle avait rien dessous. Il lui caresse ses fesses blanches, une ou deux fois, glisse la main entre ses jambes. Et d'un coup, à toute vitesse, il se déculotte, s'enfonce dans elle, lui donne de grandes secousses en la tenant bien à la poitrine. J'entendais plus de ce que bavardaient les cousins et les parents. J'avais le cœur qui battait, envie de me toucher dans la poche. Je m'appuyais contre la fenêtre à me faire mal. J'avais jamais rien vu de pareil d'aussi près, à part la vache et le taureau dans la ferme des Ardennes. Il continuait de s'agiter le bonhomme, et la femme continuait de repasser, elle, penchée sur son fer. J'en ai profité jusqu'au bout. L'homme a fini par se décoller de la femme, il l'a embrassée vite dans le cou en remontant son pantalon, puis a disparu ailleurs. Il avait même pas pensé à lui rabattre sa jupe, à la femme. Elle l'a décoincée d'une main en faisant marcher son fer de l'autre. Les précautions de mon père, ça a pas servi beaucoup. J'ai eu de la peine à m'endormir cette nuit-là. Je me rappelais tout, comme un film, j'inventais même. Que si j'avais été coucher avec la cousine Catherine elle m'aurait peut-être laissé essayer, ou demandé même d'essayer.

Quand ils sont revenus de Tombouctou au Perreux, mes parents, j'ai dû filer droit mieux qu'avec le grand-père. Ça a tout de suite commencé. L'adjudant avait voulu m'attendre à la sortie de l'école le jour de leur arrivée, pour que j'aie la surprise. Il s'était caché, et moi, justement, je m'amusais à des croche-pieds aux copains sur la route. Il m'a tombé dessus au moment où un copain s'étalait. Il était en uniforme d'adjudant, et quand il m'a tiré l'oreille par-derrière j'ai cru d'abord que c'était un gendarme. Il y avait trop longtemps qu'on s'était pas vus pour qu'il puisse déjà me corriger. Il m'a seulement dit que j'avais pas changé et que j'étais toujours une mauvaise graine. Et moi, bêtement :

— Manman est revenue aussi ? j'ai demandé.

On a été tous contents de se retrouver, bien sûr. Ils rapportaient plein de choses, une malle entière, et même un cadeau pour moi, une serviette en cuir qui me servirait quand je serais quelqu'un. Pendant des jours ils ont raconté comment c'était là-bas, comment ils vivaient à la chaleur et au milieu des Nègres. Ils ont même remis leurs habits blancs d'Afrique, le casque et le chapeau de liège pour bien nous montrer. Ma mère s'est déguisée aussi, avec des plumes d'autruche et une longue robe de Négrresse de toutes les couleurs. Ils avaient rapporté de l'argent en plus. On a acheté une belle salle à manger avec des sculptures, et pour qu'on la voie mieux on a fait poser l'électricité à la place du gaz à manchons. Le jour de l'illumination ça été une vraie fête. On arrêta pas d'allumer et d'éteindre dans toutes les pièces, surtout là où il y avait un lustre avec plein d'ampoules. Ma mère arrêta pas non plus de pousser des oh ! et des ah ! Elle était heureuse qu'on soit modernes comme d'autres gens dans le voisinage. Et puis on a soufflé partout, pour l'économie. Ça mettaient de retourner allumer en cachette, de jouer avec les boutons en porcelaine.

J'ai pas pu me retenir, et à force de les tripatouiller j'en ai dévissé un pour regarder ce qu'il y avait derrière. Je l'ai lâché, il s'est cassé en mille morceaux, et mon père a sauté sur l'occasion pour rattraper le temps perdu. Il était pas de bonne humeur, avec son ver solitaire qu'il arrivait pas à sortir. J'ai pris une grande paire de baffes, et une fessée avec parce que ma mère lui a crié que c'était dangereux de taper sur la figure, que ça pouvait crever les oreilles, qu'en plus ça marquait et qu'est-ce qu'on penserait à l'école.

— Il en mérite la petite crapule, a dit mon père en se tenant le ventre après. Il a besoin qu'on le dresse.

Moi je me disais qu'ils auraient dû rester aux colonies, que c'était mieux d'être seulement avec le grand-père et la grand-mère. Mais comme on allait au cinéma de temps en temps à la Maison du Peuple, parce que ma mère aimait les distractions, j'ai pas toujours regretté qu'ils soient revenus. Quand mon père a eu sa retraite d'adjudant, presque aussitôt son retour de Tombouctou, il était toujours à la maison et je faisais plus rien de défendu. Il s'ennuyait. Ma mère s'ennuyait aussi. Ce qui les ennuyait en plus, et le grand-père, c'était les inondations. Alors on est partis, malgré l'électricité toute neuve. On est allés près de Champigny, au Tremblay, dans le beau pavillon en meulière que mon père avait repéré et qui nous donnerait l'air de gens bien. C'est justement ce que lui a reproché ma mère et qui les a fait se disputer encore plus souvent après. Il avait la folie des grandeurs, il voyait toujours au-dessus de ses moyens, on y arriverait jamais au bout de nos dettes... La maison des grands-parents et le restant des économies d'Afrique ça avait pas suffi pour le pavillon. C'est là que mon père est devenu veilleur de nuit avec le chien féroce chez Bailly, les laboratoires, pour qu'on mange quand même à notre faim. Lui qui avait droit à un emploi réservé d'adjudant en retraite, comme gardien de square ou de poudrière, et qui avait refusé par orgueil disait encore ma mère, il rigolait pas tous les jours et personne non plus.

À notre sortie de Ville-Évrard et de la visite à la grand-mère, quand on était là, devant la grille, à en plus finir de la revoir la « villa » du Perreux, ma mère en aurait encore remué pendant des heures des souvenirs. Et des regrets aussi, elle qui s'imaginait tant avoir été heureuse là où on était plus.

— Tu te rappelles, mon gamin ? elle continuait de me demander pour ci ou pour ça.

Elle a parlé des gens qui avaient défilé avec leur béret rouge, des communistes, sur le boulevard d'Alsace-Lorraine, en chantant et le poing en l'air. De la course à pied un jour d'Armistice, avec les coureurs qui se passaient un flambeau allumé de l'un à l'autre. De l'incendie de la Thomson une nuit, pas loin de chez nous.

— On était tous aux fenêtres... Le ciel était éclairé... Tu te rappelles ?

— Oui, m'man. Je me rappelle...

Je me rappelais aussi, mais elle m'a pas demandé, la fois où elle avait dégringolé l'escalier à toute vitesse, en poussant des cris, la bouche pleine de sang autour, et mon père qui la suivait, son rasoir à la main.

— Il veut me tuer ! elle hurlait. Empêchez-le !

On m'a ôté de là vivement, fourré dans la salle à manger. C'était des histoires à eux, des disputes comme avant et après, en Pologne ou dans la ferme d'Avaux et ailleurs, qu'on m'expliquait jamais, que j'aimais mieux qu'on m'explique pas, même, puisque j'aurais pas su quoi dire ou répondre à l'un ou à l'autre.

Pendant qu'on était là, si près de Champigny, on aurait pu aller le revoir aussi, le pavillon de meulière. Elle y avait pensé ma mère, forcément.

— Il vaut mieux pas que j'y retourne, elle nous a dit à moi et au grand-père. Ça me fendrait le cœur. Je m'y plaisais tellement bien là-bas. On y serait encore à l'heure qu'il est si ça tombe, sans la grosse boulette...

J'y suis retourné, moi, au Tremblay. Une fois, bien plus tard, avec ma fille, quand j'avais l'idée qu'il fallait qu'elle sache où j'avais vécu, les trente-six endroits. Qu'elle écrirait peut-être elle aussi un jour, en se souvenant d'elle et de nous ensemble. Il était encore là le pavillon, dans la rue La Fontaine pas tellement changée non plus, qui descendait raide vers la Marne et le viaduc, pas loin de chez Convert, de l'Île d'Amour et de l'Île des Loups, des guinguettes où ma mère serait bien allée tous les dimanches pour se distraire à regarder s'amuser les autres. Comme elle au Perreux, soixante ans avant, je m'en lassais pas de la contempler la maison, de repérer des choses, d'évoquer aussi.

— Tu vois, je disais à ma fille, là-bas, sous le perron, y avait une ouverture, un grand trou noir... Je

m'y enfonçais pour lire un livre de mon grand-père, avant que j'en aie le droit... Tu le vois bien le perron ?

— Oui papa ! elle me répondait à peine, intéressée pas du tout, pensant ailleurs.

Elle était jeune encore. Trop. Elle pouvait pas comprendre. Se douter qu'un temps arrive où on sait que rabâcher sa vie, ce qu'il vous en reste de bon ou d'estimable. Et qui vous console un peu d'en attendre plus rien, que des remords et des larmes.

AVEC l'âge et mes quinze ans je l'avais encore le goût des gaufrettes et des caramels. Mais ce qui m'attirait le plus maintenant, dans le nouveau Comptoir français de Reims, aux permissions, c'étaient les clientes. Pas les gamines qui venaient en courses, toutes seules ou avec leur mère. Surtout les grandes belles femmes pas trop vieilles, qui auraient ressemblé aux actrices que j'avais vues dans des films ou sur les photos des *Ciné-Miroir* que je découpais à l'école, en cachette des profs ou des gradés. Peut-être que je repensais trop aussi à la nuit du Perreux, entre les cousines. J'imaginai, dans le coin de la boutique d'où je les regardais aller et venir, sans l'air de rien, certaines des clientes qui me plaisaient, qu'une d'elles me ferait signe de la suivre, que ma mère, même, m'ordonnerait de l'aider à porter ses provisions, que j'irais chez elle où elle serait sans personne à ce moment-là et que j'aurais plus qu'à attendre qu'elle me demande des choses. Je les entendais dire l'une ou l'autre à ma mère :

— C'est à vous ce beau grand garçon ?

Je rentrais dans la cuisine, gêné, et de là j'écoutais ma mère, honteux encore plus, qui en profitait pour raconter ce que je deviendrais plus tard, officier forcément. Elle leur avouait quand même pas, aux dames, que j'étais le dernier partout, en classe et en discipline, et que mon père avait dû foncer exprès aux Andelys pour supplier le commandant qu'on me renvoie pas de l'école. Ça arrivait qu'une cliente lui fasse compliment pour mes yeux que j'avais d'elle. Elle en aurait pleuré de plaisir. Elle en profitait encore pour m'appeler de sa grosse voix quand je m'étais défilé.

— Avance donc te faire voir, niquedouille ! Qu'on t'admire un peu...

Je me risquais si c'était une vieille femme ou une laide et je devais l'avoir l'air niquedouille pendant qu'on me questionnait, dans ma tenue d'enfant de troupe, même avec les grenades dorées défendues au col et le pli à peine au pantalon sous le matelas, en attendant les habits qu'on me rachèterait à ma taille. Ça étonnait des clientes que je sois déjà soldat ou pareil. Elles voulaient savoir pourquoi et comment et j'avais du mal à expliquer.

— Réponds quand on te cause, disait ma mère, comme dans le temps, tout petit : « Mouche ton nez et dis bonjour à la dame. »

Elles me soutenaient parfois les dames.

— Laissez donc... Il est timide... Et il y a tellement de gamins dévergondés maintenant.

Ma mère s'avisait soudain que j'avais mon béret pour me camoufler, tondu.

— Si vous aviez vu ses beaux cheveux ondulés ! elle ajoutait pour faire pendant aux yeux. Ils lui ont coupés à l'école. C'est le règlement...

Elle essayait de sauver la face, et la mienne du coup.

Même sans les ondulations j'en ai suivi une cliente. Que j'avais aimée tout de suite, bien habillée en robe ou en tailleur noir ça dépendait des jours, avec des chaussures aux talons pointus. Pour son visage surtout. Si pâle. Elle parlait jamais cette cliente-là, elle racontait rien d'elle ou des autres, même quand ma mère voulait la forcer. Et une fois partie de la boutique :

— Elle est guère causante, disait ma mère. Elle fait distinguée, mais quand même... D'abord elle est malade cette femme-là, on me l'ôtera pas de l'idée... Rien qu'à son teint de neurasthénique...

C'est pour ça justement que je l'aimais. Et que je les ai toujours cherchées plus tard les femmes du genre, pas des vamps et des putes, qui s'en donnaient l'allure ou l'étaient. Je la guettais tous les matins depuis que j'avais cru qu'elle me lançait des coups d'œil en se demandant quoi acheter dans les rayons. Il fallait que je me dépêche à cause du peu de permission qui me restait. Je me suis bien arrangé, la toilette, les ongles, les souliers, tout, et je suis sorti derrière elle, par une autre porte pour

que ma mère se doute pas. Je marchais assez loin sur le trottoir. Je pensais qu'elle se retournerait peut-être, qu'elle comprendrait aussitôt, qu'elle m'attendrait pour me parler. Au contraire, je réfléchissais, ce serait à moi de dire. Quoi, j'en savais rien. Je combinais des phrases, des belles, que j'inventais ou que j'avais lues. C'était facile. Seulement, pour oser, il me manquait le toupet et l'expérience. J'étais sûr d'avance de bafouiller, de manquer ma leçon. Le mieux, ça serait de la rattraper, de l'aider pour son cabas, jusqu'à ce qu'elle m'interroge, elle, ou qu'on arrive à sa maison. Je me rapprochais déjà, la regardant de tous mes yeux. Ses fines jambes avec les bas de soie brillante, sa jupe qui lui collait, ses cheveux noirs roulés en chignon, sa nuque blanche dans le col de fourrure. J'avais plus qu'un ou deux pas à faire. Je me sentais le courage. Et puis, brusquement, un homme qui venait en face s'est arrêté devant elle. Il l'a prise par les épaules, l'a embrassée sur la bouche, lui a caressé la joue après. Il a empoigné le cabas, il a glissé l'autre bras sous le sien, ils sont partis comme ça, serrés, et je suis resté au milieu du trottoir, pile, à me ronger un ongle. C'était pareil à un jeu à l'école. J'avais été battu et je râlais en dedans. Une vieille m'a bousculé.

— Pardon madame, j'ai dit le premier.

Elle m'a jeté un sale coup d'œil. Et une réflexion qui m'a encore vexé plus.

— Faut faire attention mon petit bonhomme !

Le lendemain, je l'ai pas guettée dans la boutique la cliente. Je suis allé chez mon grand-père, dans la nouvelle maison du pays d'à côté de Reims, à Bezannes, pour les deux jours de vacances que j'avais encore et lui dire au revoir. C'était à cinq ou six kilomètres, qu'il fallait se taper à pied, à cause du car qui roulait pas souvent, et à des heures pas pratiques. J'ai quand même chanté en chemin, des chansons d'amour que j'avais retenues de ma mère et d'autres, dans des films. J'en avais un cahier plein à l'école, avec les titres en gothique, et bien caché. Je repensais à la cliente en chantant et j'aurais pleuré presque à des endroits. Le grand-père jardinait, comme il avait rien à faire d'autre, tout seul. On a été contents de se retrouver encore une fois. Je l'aurais bien passée avec lui toute ma permission, mais fallait que je fasse aussi plaisir à ma mère, qu'elle me voie un peu. Je l'ai aidé cinq minutes, le grand-père, à pomper l'eau pour les salades, et j'ai été baguenauder dans le pays. J'y avais rencontré une fille les premiers jours, celle du facteur, plus âgée que moi de deux ou trois ans. Elle m'avait drôlement regardé. Ça devait l'intriguer mon uniforme. Et puis elle s'est arrangée après pour apporter les lettres ou le journal au grand-père. Lui, pour rire, il m'avait demandé si je comprenais son manège. Il disait qu'elle me dévorait des yeux et qu'elle cherchait sûrement à être ma bonne amie. Je m'étais senti rougir et j'avais rien répondu. D'abord elle m'intéressait pas du tout cette fille-là, boulotte et boutonneuse. Peut-être que les garçons du pays en voulaient pas non plus et qu'elle guignait ailleurs. Ce jour-là, maintenant que je l'avais perdue la belle femme qui me plaisait tant, j'aurais bien été heureux de la rencontrer la fille du facteur. J'ai traînaillé dans toutes les rues, devant la poste surtout, pour rien. J'étais triste, comme pour l'autre.

Je suis rentré à la maison. Le grand-père cueillait des groseilles pour notre dessert à nous deux. Je suis monté au grenier fouiller dans les caisses de livres que je m'étais promis de ranger aux grandes vacances. J'en ai trouvé un de ceux qui m'étaient défendus et qu'on avait pas eu le temps de cacher. C'était l'histoire d'un bonhomme qui venait dans une école pour venger son gamin que l'institutrice avait fessé cul nu.

— Qui a frappé par l'épée périra par l'épée ! il lui disait.

Il grimpait sur l'estrade, rattrapait la maîtresse qui essayait de se sauver, l'aplatissait le ventre sur le bureau tellement il était fort, lui relevait sa robe, la déculottait et commençait à lui flanquer la correction. Elle se débattait l'institutrice, elle gigotait des jambes, mais il la tenait bien le bonhomme, et on l'entendait même pas crier à cause des enfants qui se tordaient de rire. Je l'ai relu deux ou trois fois le passage. Il faisait chaud dans le grenier. Je transpirais. J'avais le cœur qui battait vite. Alors je me suis branlé un bon coup en pensant à la cliente qui aurait pu être à la place de l'institutrice. Ça m'a

bien consolé. Comme aux enfants de troupe les nuits où j'avais le cafard, pour mieux m'endormir.

Quand je l'ai quitté le lendemain pour retourner à Reims et de là à ma caserne d'école il avait l'air triste le grand-père. J'ai même cru qu'il allait encore pleurer comme à l'asile, à Ville-Évrard. Pas parce que je partais. Justement parce qu'il y pensait à la grand-mère puisqu'il m'a dit d'être raisonnable et d'écouter les professeurs rien que pour lui faire plaisir, même si elle comprenait plus à présent. J'ai promis. Mais quand elle est morte, au moment des grandes vacances, j'avais encore cinq jours en moins sur les dix pour autant de zéros pendant le trimestre. C'était moi le plus puni. J'avais vu les autres qui chantaient et rigolaient heureux, et je restais tout seul dans le dortoir et la cour, avec une demi-douzaine d'orphelins que personne pouvait recevoir. Et voilà qu'un sergent vient me chercher pour me conduire au bureau du capitaine. Qui me pose un tas de questions. Si j'avais encore des grand-mères. Une, j'ai dit. Où elle habitait. Comment elle allait sa santé. Pas bien, j'ai dit. Quel genre de mal elle avait. Je savais pas trop. J'ai répondu qu'elle était folle et enfermée à l'asile.

— Ah ! il a fait le capitaine, étonné.

Moi aussi j'étais étonné qu'on me demande tout ça. Alors le capitaine a pris le télégramme qu'il avait planqué dans son sous-main. Il a tousoté un peu.

— Votre grand-mère est décédée, il a dit. Vous ne devriez vous rendre dans votre famille qu'après avoir subi jusqu'au bout votre punition. Exceptionnellement, tout à fait exceptionnellement, vous êtes autorisé à partir ce soir même. Rompez !

J'ai remis mon béret qui me coinçait les oreilles à cause de ma tête rase, salué le capitaine. Je faisais le demi-tour réglementaire quand il a dit encore :

— Pour la bonne forme, vous rapporterez à la rentrée une attestation de la gendarmerie mentionnant le décès de votre grand-mère.

J'ai resalué. Et j'ai compris en même temps qu'ils avaient cru, qu'ils croyaient peut-être encore le capitaine et le sergent, que c'était une combine de la famille pour me faire revenir en douce. Ils connaissaient pas l'adjudant, sûr, qu'aurait pas admis une chose pareille.

Dans le train j'y ai bien pensé à ma grand-mère qui était morte, mais j'arrivais pas à pleurer. Je me la rappelais à des endroits, à Ville-Évrard surtout, dans son lit, quand elle arrêta pas de tortiller son mouchoir en regardant on savait pas quoi, et pas nous. À Mourmelon aussi, avec mon grand-père qui la soignait. Il me disait de prendre mon vélo et d'aller me balader dans le camp, mais je l'avais quand même vu une fois, dans la cuisine, qui tenait en l'air au bout d'un bras le broc blanc pour les maladies avec le caoutchouc qui pendait au-dessus de la grand-mère étendue sur la chaise longue cannée. Je l'ai entendu qui lui demandait : « C'est pas trop chaud ? C'est pas trop froid ? », gentiment. Je m'étais même amusé un jour, en cachette, à arroser les pots de géraniums sur la fenêtre avec le broc et la canule. Bien sûr, après, sans qu'on me l'explique, j'ai deviné à quoi ça servait cet appareil-là, et la grosse rondelle qu'on lui enfonçait dans le ventre à la grand-mère, entre les jambes. Et je m'en suis voulu d'avoir été curieux malgré la défense, comme si j'avais manqué de respect au grand-père, juste quand il souffrait déjà de voir la grand-mère malade et qu'il était tellement dévoué avec elle.

On l'avait ramenée de l'asile en ambulance dans la belle maison qu'elle connaissait pas encore. Le grand-père était allé la rechercher quand on l'avait prévenu qu'elle était peut-être près de mourir. Pour rien au monde, il disait après, il aurait supporté qu'elle finisse là-bas, chez les fous. Juste avant de mourir elle avait un peu sa tête par moments. Elle racontait qu'à Sainte-Anne, l'autre asile où on l'avait conduite pour la guérir on lui avait fait du mal au contraire, que les infirmiers lui écrasaient ses pieds nus avec leurs souliers quand elle pouvait pas s'empêcher de remuer et qu'on lui défendait. Chaque fois qu'il répétait ça, à des parents ou à d'autres personnes, il tirait de sa bavette son grand mouchoir à carreaux pour s'essuyer les yeux. Je voyais bien qu'on le croyait pas toujours, qu'il y en avait pour penser que la grand-mère était sûrement folle avec des inventions pareilles. Je doutais pas,

moi. J'avais lu des livres où on parlait des fous d'autrefois et des pires méchancetés qu'on leur faisait déjà. Je me rappelais le gros bonhomme en blouse blanche à Ville-Évrard, qui obligeait le monde à partir : « C'est l'heure, messieurs dames. La visite est terminée », et je l'imaginais marchant exprès sur les pieds des femmes dans l'allée parce qu'elles arrêtaient pas de crier ou de montrer leur derrière.

Je suis quand même arrivé pour l'enterrement, la veille juste. On m'attendait pas en pleine nuit. En sortant de la gare j'aurais pu passer voir mon père, qui rangeait les voitures des autres et les lavait, mais j'étais pas sûr du tout qu'il voudrait pas m'engueuler aussitôt pour mon bulletin et mes jours de retenue, même avec la grand-mère morte. Au Comptoir français j'ai sonné et cogné pour rien. Alors j'ai réfléchi que ma mère devait être dans la maison de Bezannes, pour consoler le grand-père. Ça faisait un long chemin dans le noir. J'avais un peu la trouille mais j'ai pas hésité. C'était mieux que d'affronter l'adjudant, ses menaces, et des baffes peut-être s'il s'avisait de croire que je le narguais. Je l'ai eue vraiment la trouille sur la route à travers champs. Y avait partout des choses qui ressemblaient à des bonhommes. J'entendais des bruits. Des pas ou pareil. Je me retournais. J'avais voulu courir, moi qui aimais tant la course à l'école, mais je butais dans ma grande valise. J'osais même pas m'arrêter pour pisser, malgré l'envie. Je l'avoue, maintenant encore j'ai peur du noir, peur de la nuit. Pas des fantômes. De tout ce qui pourrait attendre l'occasion de vous sauter dessus, les bêtes ou les gens. J'ai bien eu raison de pas être militaire à temps plein. Même avec un fusil.

Quand je suis enfin arrivé ma mère a pleuré un peu plus d'émotion.

— Mon pauvre gamin ! Mon pauvre gamin ! elle répétait. Te v'là quand même...

Le grand-père m'a embrassé encore mieux que d'habitude. Je sentais m'écraser la poitrine tout le bric-à-brac dans la bavette de son tablier de jardinier qu'il quittait jamais. Son gros briquet qu'il avait fait avec un petit obus de la guerre, sa boîte à lorgnon, son paquet de bleu, le sécateur peut-être... Il avait dû beaucoup pleurer. Ses yeux étaient tout gonflés, tout fripés dessous. Avant de me donner des restes du souper ma mère m'a emmené dans la pièce où y avait le cercueil sur des tréteaux. Il était déjà cloué et j'ai pas pu regarder comment elle était la grand-mère morte. Je l'aurais pas bien vue, d'ailleurs. Il faisait tellement sombre. Y avait qu'une loupote sur le marbre de la cheminée, une mèche allumée au milieu de l'huile, dans un verre à moutarde exprès, et qui flottait comme un petit radeau. Ma mère a pris le buis qui trempait dans une assiette, sur la table de nuit.

— Fais le signe de croix et ta prière, elle a dit en essayant de pas parler trop fort.

Elle a fait le signe avant moi au-dessus du cercueil, peut-être pour me montrer, mais je me suis trompé quand même en partant du mauvais côté, le Saint-Esprit après l'Ainsi-soit-il. Je l'ai dite en dedans la prière, pas jusqu'au bout, en tâchant pourtant de pas penser à autre chose. J'en avais vu que dans les films des gens morts ou qui mouraient et je pouvais pas croire qu'elle était là, ma grand-mère, dans le cercueil cloué, pas tellement long, pas tellement large, et qu'on la sortirait plus. Une drôle de différence avec le cinéma, où on leur disait de se relever aux cadavres quand la scène était finie. J'arrivais pas non plus à être triste, à pleurer encore comme après la visite à la grand-mère à l'asile. On est restés là assis tous les trois autour du cercueil, sans rien dire d'abord, un bon moment. Et puis ma mère s'est rappelé le plus bas possible des choses qu'ils avaient oublié de faire, elle et le grand-père, et d'autres qu'il faudrait pas oublier le lendemain. Des gens ou des parents qu'on avait pas prévenus pour l'enterrement et qu'est-ce qu'ils penseraient de nous. Du crêpe à me coudre au bras. De la grande toilette que j'avais besoin de faire de bonne heure avant que le monde soit là. Et comme si elle s'en souvenait d'un coup :

— Ma main au feu que t'as eu peur d'aller voir ton père au garage...

J'ai baissé la tête.

— Pourvu qu'il ait le cœur d'attendre pour t'attraper qu'on l'ait enterrée ta pauvre grand-mère, elle qui l'admirait tant son gendre...

Elle a reniflé une larme, lorgné vers le grand-père qui avait l'air de dormir, la figure dans les

mains, les coudes sur les genoux.

— Essaie donc d’être raisonnable une fois pour toutes, elle a ajouté. C’est sur moi que ça retombe tout ça, tes mauvaises notes et le reste. T’entends, mon gamin ?

— Oui, manman, j’ai dit tout bas. J’essaierai...

C’était pour lui faire plaisir, dans un moment pareil. Mais j’étais malheureux, j’avais honte pour de bon devant le grand-père qui m’avait déjà demandé, à l’autre permission, de bien travailler en pensant à la grand-mère.

J’ai eu de la chance le lendemain. Avec tous les va-et-vient, les gens qui débarquaient les uns après les autres, qui allaient secouer le bout de buis sur le cercueil de la grand-mère, mon père a oublié de me passer le savon que j’attendais. Il a pas eu l’occasion, plutôt. Je m’étais aussi arrangé pour qu’il me voie le moins possible. Je l’avais embrassé en vitesse sur une joue, en profitant qu’il s’apprêtait à se raser dans la cuisine, de la mousse plein son blaireau.

— Ah te vl’à ! il a presque crié. Ils t’ont laissé partir, tes chefs ! C’aurait été moi...

J’étais déjà dans le vestibule.

Il y en avait du monde pour l’enterrement. Tous les parents que je connaissais, d’Avaux ou d’ailleurs, d’autres que j’avais jamais vus ou que je reconnaissais pas et qui s’étonnaient que j’aie tellement grandi. Il a fallu s’embrasser tous. Ça claquait sec. Y en avait qui sentaient bon, d’autres moins. La cousine Amélie, celle qui se dévergondait à Paris, était là, toute parfumée, prévenue on savait pas comment, et des gens de la famille se disaient derrière leur main que c’était une honte, qu’elle avait un sacré toupet de se montrer un jour comme ça, et dans une robe qu’on regardait tout à travers. Eux s’étaient habillés avec ce qu’ils avaient de plus recommandable. Les cousins d’Avaux et d’autres parents avaient leur casquette des dimanches, qu’ils tenaient entre leurs mains, même dehors, en attendant d’entrer dans l’église, et qu’ils arrêtaient pas de tourner et de retourner pour la contenance et tromper le temps. Il y avait des femmes de la famille avec un fichu noué sous le menton, qu’avaient peut-être pas voulu s’acheter autre chose pour la cérémonie. Ma mère portait son taupé luisant à grands bords qui lui allait plus du tout elle disait, et qui ressemblait à son chapeau blanc des colonies, sauf pour la couleur. Elle avait rejeté son voile par-dessus à cause du monde à embrasser, et j’ai repensé à un film de guerre où une femme en noir traînait la nuit dans les couloirs de l’hôpital, comme un fantôme. Le grand-père avait son haut-de-forme, sa vieille jaquette qu’il pouvait plus fermer sur son gros ventre. Tous les gens venaient le consoler, le prenaient aux épaules, l’embrassaient, des hommes aussi, le tapotaient, s’essuyaient les yeux en repartant et en se tamponnant tête baissée dans d’autres personnes.

— Elle a tellement souffert, Octavie, disait l’un ou l’autre. Faut te faire une raison. Elle est mieux là où qu’elle est la pauvre vieille...

Le grand-père essayait de se moucher et il y avait toujours quelqu’un pour l’empêcher à ce moment-là.

Juste quand on allait entrer dans la basilique, derrière le cercueil et les fleurs, une femme est arrivée en courant et en retenant d’une main son chapeau. C’était ma marraine Valentine, la sœur de Clémence et d’Amélie, qui avait bien plus de trente ans, elle, et pas si jolie, que j’ai pas reconnue tout de suite depuis ma communion et dans sa toilette de campagne. Elle nous a vite embrassés, ma mère, le grand-père et moi, et dit qu’elle nous expliquerait tout après.

Mon père a enlevé son melon quand il était déjà dans la basilique. Il pouvait pas faire autrement sans qu’on le remarque. Il a même failli tremper ses doigts dans le bénitier. Il a fait un petit geste vers sa figure, comme pour le signe de croix, mais c’était pour écarter son col dur qui le gênait.

Elle a duré longtemps la messe. Puisque je réussissais pas à pleurer même en voyant le grand-père qui pleurait, lui, si malheureux, je me forçais à pas penser à autre chose qu’à la grand-mère, comme à l’école des enfants de troupe, pendant la leçon des profs. Mais je m’échappais quand même ailleurs. Je

regardais d'un œil à droite et à gauche, pas trop, parce que l'adjudant était juste à côté, qui faisait semblant d'écouter le curé, j'en étais sûr. Il y avait de beaux vitraux dans la basilique Saint-Rémi, pleins de personnages en couleurs tout éclairés par le soleil. Je me suis rappelé Clovis et son baptême, mais ça suffisait pas pour me racheter de ma dissipation. D'autant plus qu'en arrivant à me retourner un coup je suis tombé pile sur la cousine Amélie, pas loin. Elle avait les mains jointes sur la poitrine, entre les seins, comme une Vierge en statue, et j'ai pas pu m'empêcher de repenser encore à la nuit où je la suçotais. On s'est agenouillés deux ou trois fois sur la barre exprès. Il y avait de la poussière à mon pantalon, et comme je m'étais penché et que je commençais le nettoyage mon père m'a fichu une bourrade du pied qui m'a redressé tout de suite dans la bonne position, au garde-à-vous. Même là il était pour la discipline.

Quand on a défilé le long du cercueil l'un derrière l'autre c'est moi qui l'ai donné à mon père le goupillon. J'avais regardé faire avant et je m'en suis bien tiré de mon signe de croix. J'ai même dit les noms tout bas, dans ma tête, pendant que j'aspergeais aux endroits. Il a été tellement étonné l'adjudant d'avoir à le prendre ce truc-là, et que ça soit moi en plus, son vaurien, qui lui tendais qu'il y a eu un arrêt dans le cheminement. C'est une tante qui l'a rappelé à l'ordre.

— À vous, Alexandre, elle lui a soufflé.

Alors il m'a empoigné le goupillon et l'a secoué n'importe comment sur la grand-mère avant de le repasser à la tante. Il savait plus où il en était. Machinalement il a remis son chapeau melon, pour le retirer aussitôt, tout bête.

Le cimetière était près de là et on y est allés à pied en suivant un peu comme on voulait, sauf mes parents et le grand-père en rang derrière le corbillard au ralenti. J'aurais dû y être aussi, sans une rosette de dénouée à ma chaussure à clous de l'école. En remontant le convoi j'entendais les gens qui parlaient de la culture, de la moisson en plein et qu'il faudrait rattraper tout ça en rentrant. Plus j'avais en tête plus y avait de silence. Ils devaient se méfier que mes parents les écoutent et qu'on dise qu'ils avaient pas de respect. Quand on s'est arrêtés devant le trou j'étais juste à côté des enfants de chœur et c'est là que j'ai découvert un secret. Sur la grosse plaque de pierre qu'on venait d'enlever du trou il y avait des choses écrites. Elle était là, tout de travers, aux pieds des fossoyeurs qui se reposaient, le menton sur le manche des pelles. Je me suis faufilé pour lire. Un nom d'homme et d'un petit garçon avec les dates. J'avais jamais entendu parler de ces parents-là, ni du nom même, Dardare, que j'ai trouvé drôle. Quand ma mère a eu fini de causer après le cimetière et d'embrasser encore je lui ai demandé pourquoi y avait d'autres gens dans le caveau. L'homme mort c'était le premier de la grand-mère, qui avait pas vécu longtemps, tuberculeux, et l'enfant était à elle aussi.

— Pourquoi tu me l'as jamais dit ? j'ai encore demandé.

— Parce que ça regarde que les grandes personnes, ces affaires-là.

Ma marraine s'approchait.

— Mais pour mon vrai père à moi tu me l'as bien raconté, j'ai dit à toute vitesse. Tu te rappelles ?

Elle a pas su quoi répondre, surtout devant la marraine. J'y suis retourné bien des fois dans ce cimetière. Maintenant, sur la dalle, il y a des noms jusqu'en bas, qu'on lit plus qu'à peine, certains. Dardare, par exemple. Et le petit garçon. Le grand-père est là, sur la grand-mère qu'il aimait bien, avec l'adjudant par-dessus qui s'aimaient pas beaucoup l'un l'autre pourtant. Et puis ma mère. Qui l'a comblé le caveau, et qui le regrettait quand même son mari, comme on regrette un mort, par convenance, un temps. Complet, pour mon frère et ma sœur à demi. Et pour moi, heureusement, qui l'ai bien perdue la famille.

« Je vous raconterai tout après », nous avait dit ma marraine Valentine. C'était pas grand-chose. Que son train avait du retard et qu'elle s'était un peu trompée dans Reims avec les rues et l'autobus. Elle venait du haut des Ardennes, d'un petit pays où elle aidait comme domestique et à la moisson

chez des riches cultivateurs depuis que son mari était mort et qu'il fallait qu'elle nourrisse ses deux enfants, bien plus jeunes que moi, et qui travaillaient à l'école, raisonnables, elle pouvait pas se plaindre. Elle s'étonnait de me trouver autant changé, autant grandi depuis la dernière fois, à ma communion de Champigny, et dans mon costume militaire.

— Toi, écoutes-tu bien au moins ? elle m'a demandé. As-tu des bonnes notes ? Intelligent comme t'es...

Ma mère a pris les devants. Pas trop haut. Au cause de l'adjudant, tout près, et qui aurait pu s'en mêler. Je les désolais elle a recommencé de dire. Qu'elle était, elle, la première victime avec tous les reproches du père sur son dos. Et puis, peut-être parce qu'elle avait un peu d'émotion à la porte du cimetière :

— Il a quand même pas de chance pour sa permission, le pauvre gamin, elle a dit du ton triste qu'elle avait souvent. Sa grand-mère juste à ce moment-là... Et tout ce qu'il va endurer de son père demain et après...

— Pleure donc pas encore, Louise, a dit ma marraine, et elle lui a arrangé le voile qui pendouillait de travers. Il m'est venu une idée, tiens... Je l'emmène avec moi ton fils... Il nous prêtera la main pour la moisson et j'en profiterai pour le moraliser de temps en temps.

C'était vraiment une bonne idée. J'ai regardé ma mère de tout mes yeux. Pourvu...

— Son père voudra jamais, a dit ma mère.

Elle était énergique, ma marraine, et pressée de rentrer dans son pays, pour le travail.

— On lui demande pas son avis, elle a répliqué. Et on s'en va tout de suite, ni vu ni connu. En route, mon gamin... Dis au revoir à ta mère...

— C'est pas possible, Valentine ! a dit ma mère. Il peut pas partir comme ça, sans rien à se mettre que ses habits d'école... Reste au moins pour le repas... Viens à notre belle maison...

J'osais pas parler, même pas montrer que ça me plaisait de la suivre ma marraine, d'aller là-bas comme en vraies vacances. Pourvu encore...

— Des habits, j'y en trouverai, a dit Valentine. Y en a bien qui iront de ceux qui me restent du Paolo. Je t'embrasse, ma Louise... À la revoyure...

— Mais ça va te coûter des frais, a dit ma mère entre deux coups de lèvres. Rien que le voyage...

— Te tourmente donc pas. C'est des bricoles...

— Je t'enverrai un mandat dès que j'aurai la tête à moi, a dit ma mère pendant que je m'étais jeté sur elle pour les baisers de l'au-revoir.

On s'est défilés, ma marraine et moi, derrière et entre les groupes de gens qui discutaient. J'ai fait un détour pour passer loin de l'adjudant, qui m'aurait peut-être même pas remarqué tellement il était occupé avec les cousins d'Avaux, à reparler du temps de notre ferme, sûrement. Et d'un coup j'ai pensé que ça serait mal de m'en aller comme ça sans le dire au grand-père et l'embrasser maintenant qu'il était tout seul. J'aurais des remords, je le savais.

— Il faut, t'as raison, a dit Valentine. Et moi j'irai aussi faire la bise à ma garce de sœur.

Je l'ai vue qui se dirigeait vers Amélie et j'ai vu en même temps, dans le soleil, toutes les jambes d'Amélie à travers sa robe. Le grand-père était entouré. J'ai tiré un peu sa jaquette. Il s'est retourné, les yeux tout rouges. Je voulais pas qu'on m'entende et je lui ai dit à l'oreille que ma marraine m'emmenait chez elle en cachette.

— Tu seras bien là-bas, il m'a dit. Profites-en.

On s'est embrassés.

— Écris-moi une carte, il m'a dit encore. N'oublie pas.

Et il a cherché dans sa poche, son grand mouchoir.

Ça été des vacances fameuses. J'étais tranquille comme jamais depuis longtemps, sans les menaces

des chefs et des professeurs, sans les reproches des parents, leurs disputes entre eux, mon père pour crier, ma mère pour crier aussi et pleurer. Elle m'avait trouvé de quoi me débarrasser de ma tenue de l'école, ma marraine Valentine, pour que je ne sois pas puni à la rentrée si je l'abîmais. J'avais quand même un peu honte dans le pantalon et la veste de son mari mort, le maçon d'Italie. C'était tout trop court. À un bagnard je ressemblais, avec mon crâne blanc rasé. Avant, le premier jour, elle a voulu me montrer en uniforme à ses patrons, les cultivateurs. C'était pas des gens de notre monde à nous, elle disait. C'était des gens bien. Qui avaient de la fortune, et des façons pour manger et pour tout. Elle était fière de m'exhiber, ma marraine, et j'ai été bien obligé. Je leur ai plu tout de suite, il paraît. J'essayais d'être comme il faut, pas mal élevé, surtout à table avec eux. Il y avait toujours une nappe, pas de la toile cirée comme chez nous. Ils faisaient le signe de croix sur le pain, eux aussi, avant de l'entamer, mais on retournait pas l'assiette pour le dessert sur le petit rond quand c'était de la crème ou de la confiture. J'étais pas trop étonné, moins que Valentine. Je me rappelais le repas de riches chez le notaire, quand j'avais soufflé à son fils pour le certificat d'études.

Ils étaient une ribambelle dans cette famille-là. Le patron et la patronne, des enfants mariés, une belle-mère, des grands-pères et grand-mères. Une longue table et nous au bout, près d'un autre domestique. J'ai été la curiosité, comme une distraction dans leur métier et leur pays. Ils me questionnaient tous. Ils voulaient tout savoir sur l'école, sur mes parents. Qu'est-ce qu'il faisait mon père ? Rien, j'ai dit, pour pas avouer qu'il lavait les voitures des gens et qu'on lui donnait des pourboires quand c'était bien propre. Il a fallu que j'explique pourquoi j'étais déjà soldat, que mon père était en retraite de l'armée. Comme capitaine, j'aurais voulu mentir, s'il y avait pas eu ma marraine pour peut-être me reprendre. J'arrivais plus à manger pour pas répondre la bouche pleine, surtout à ce monde-là, tellement ils m'interrogeaient. Sauf une grand-mère qui trouvait que c'était pas une existence pour un enfant d'être en caserne ils pensaient tous que mon père avait eu une bonne idée pour mon avenir, que je ferais sûrement un officier capable, et que la France, a dit le patron, en avait bien besoin avec ce qui se préparait et à quoi on couperait pas. J'ai fait semblant de les croire. J'en ai profité pour rattraper les autres et vider mon assiette. Je voulais continuer de me tenir à toute force, en gênant personne avec des réflexions hardies comme disait le grand-père, tellement je jouissais de plus avoir d'adjudants aux troupes, ceux de l'école et le mien adoptif. C'était pas courageux, pas honnête. Mais je devais quand même pas la perdre, heureusement, l'habitude de la franchise ou de l'insolence. Ce qui leur a plu aussi, aux patrons de Valentine, qui les a étonnés un peu, c'est que je sois pas ignare en culture. Il m'en restait de l'apprentissage dans la ferme d'Avaux et chez les cousins. Je les ai étalés mes souvenirs, tous les noms d'instruments que je connaissais et de ce qui poussait dans les champs. Ils ont fini même, l'un ou l'autre, par me féliciter de mon coup de main à la moisson, de mon adresse à hisser les bottes sur les charrettes juste à portée de celui qui les empilait, et à guider les chevaux entre les tas. Elle a pas regretté de m'avoir emmené, ma marraine. Pour autre chose aussi, peut-être.

Je couchais dans la cuisine, sur un petit lit de fer qu'on avait tous les deux descendu du grenier. Le matin de bonne heure, quand ses enfants dormaient encore, elle se levait pour faire un peu de ménage, préparer le café au lait et des tartines. Au début elle avait essayé de remuer doucement. Elle voulait que je commence par bien me reposer, maintenant qu'elle savait que le réveil, à l'école, c'était à six heures, hiver comme été, qu'on pouvait jamais lambiner à cause du rassemblement et des punitions.

— Dors ton content, elle m'avait dit. Tu me retrouveras à la ferme. La semaine prochaine on verra...

Un matin, j'ai ouvert les yeux alors qu'elle était accroupie, à passer la loque sur le carrelage. Elle avait pas fini de s'habiller. Elle avait juste sa blouse et sa chemise, même pas sa culotte. Elle marchait un peu en canard pour froter, et je voyais tout, ses cuisses et entre. J'ai été raide d'un coup. Je me suis empoigné en faisant semblant de dormir et en soulevant le drap pour pas tacher. Elle a dû remarquer le manège, Valentine, le drap qui remuait haut et bas, mais elle a fait semblant de rien elle aussi. Elle

s'est écartée une bonne fois avant de se relever, s'est essuyé les mains à sa blouse en remontant le pan sur ses jambes et en regardant ailleurs. J'en ai profité. Et brusquement, en deux enjambées, elle est arrivée au lit, a rabattu le drap et la couverture jusqu'au pied si vite que j'ai même pas eu le temps de me lâcher.

— Eh ben, c'est du propre ! elle a dit. Il s'amuse bien mon grand cochon...

Elle riait. J'ai essayé de me cacher avec ma chemise, mais elle m'a retenu le bras rudement.

— Montre-le voir ton bel oiseau, elle a dit encore.

Elle lui a fichu une pichenette, l'a fait rebondir une ou deux fois sur mon ventre.

— Eh ben ! Eh ben ! elle répétait.

Je savais pas quoi faire, quoi dire. Elle était là, debout contre le lit, si près. Et puis ma main est partie toute seule sous sa blouse, j'ai appuyé entre ses jambes, enfoncé les doigts. C'était chaud, tout trempé. Elle est tombée en gloussant comme si je la chatouillais ailleurs, le nez sur moi. Elle allait l'embrasser, le prendre dans sa bouche, mon oiseau, j'imaginai déjà. Mais elle s'est redressée d'un bond, retirée de ma main en reculant. Elle riait plus.

— Non mon gamin, elle a dit, faut pas jouer à ça. Si les enfants descendaient, pense donc !

Elle est allée vers la cuisinière mettre la casserole de lait à bouillir pendant que je me recachais sous le drap, pas fier.

— Je suis bien trop vieille pour toi, elle a encore dit en recommençant à rire un peu. J'ai juste l'âge de ta mère, si tu le sais pas...

J'ai calculé vite. Trente-cinq ans... J'en revenais pas de la différence. Je l'avais jamais vue comme une jeune femme, ma mère, ou encore jeune. Tellement énorme de partout, dans ses habits si larges, avec ses camisoles, ses combinaisons, ses culottes immenses sur le fil de fer, après la lessive. Même si elle avait pas été ma mère j'aurais pas pu faire ce que j'étais arrivé à oser avec Valentine. Rien que de supposer j'ai plus eu l'envie.

On a jamais rejoué à ça, comme disait ma marraine. Elle s'est plus jamais rapprochée du lit, les matins. Mais elle a continué d'astiquer par terre, accroupie, avant que je me lève, en s'arrangeant même pour que je perde rien derrière mon bras replié sur la figure. Elle savait bien ce que je faisais, jetait des petits coups d'œil en remontant des cheveux qui la gênaient. Sans doute qu'elle était contente que j'aie du plaisir grâce à elle, maintenant qu'elle avait plus d'homme.

— Arrête un peu, elle m'a quand même dit une fois, en riant. T'auras plus de forces pour passer les bottes. Allez debout, grand cochon !

C'était son mot. Je suis sûr qu'elle aurait bien aimé en faire avec moi des cochonneries, et de m'apprendre, sans les enfants en haut, elle qui avait promis à ma mère de me moraliser de temps en temps. J'ai pas voulu lui raconter ce que ses petites sœurs m'avaient déjà appris au Perreux, quand j'étais couché entre elles toutes nues presque. Peut-être qu'elle aurait été jalouse. D'Amélie surtout, qui avait toujours eu ça dans le sang la garce, elle aurait dit, et qui s'en dégoûtait pas. Je pensais que toucher les hommes et se faire toucher c'était pas seulement comme une maladie dans leur famille, que j'en profiterais plus tard des autres femmes, le jour, la nuit, tant et plus, même si ça vous enlevait des forces.

Quand on rentrait des champs, tous les deux allongés en haut de la charrette de blé ou de sainfoin, on s'amusait encore un peu, gentiment. Elle me chatouillait le cou ou les oreilles avec un brin d'herbe ou de paille. Je l'asticotais aussi entre la tige de ses grosses godasses d'homme ou le long de ses jambes toutes griffées, le plus loin que je pouvais sans qu'elle me calotte pour rire.

— Je te fais passer de bonnes vacances, elle me disait. Tu te plais bien là, avec moi ?

— Je reviendrai l'année prochaine...

— D'ici ce temps-là !

Elle m'obligeait à penser que ça durerait plus beaucoup, que les jours coulaient vite. J'avais quand

même pas oublié d'envoyer une carte du pays au grand-père, où on ne voyait pas d'église, exprès. Et une à mes parents, pour leur dire que ma marraine me gâtait et qu'elle voulait que je reste le plus longtemps possible parce que j'étais utile dans la ferme de ses patrons. C'était malin. Mais dans la lettre que ma mère a écrite aussitôt, avec le mandat pour la marraine, elle se plaignait que je lui manque à la fin, qu'elle trouvait le temps long. L'adjudant aussi trouvait le temps long elle disait dans les dernières lignes, sur le grand côté de la lettre qu'elle avait tournée pour la place. Je savais bien pour quoi. Il avait hâte de m'engueuler un bon coup, et ça devait le faire bisquer que je sois heureux où j'étais sans le mériter, comme à Mourmelon déjà il l'avait dit. En plus, on allait avoir de la visite. Une nièce à mon père que j'avais jamais vue et qui serait contente de me connaître, l'adopté de son oncle.

J'ai pas refait ma valise, puisque j'avais rien apporté. Je suis reparti avec un panier, comme un vrai paysan, plein de cadeaux de la marraine, des œufs et des légumes. J'avais aussi des sous que le cultivateur m'avait donnés en récompense, en même temps que des conseils pour être un bon officier plus tard.

— Merci m'sieur, j'ai dit, surtout pour l'argent.

Elle semblait un peu triste de me laisser m'en aller, ma marraine. On attendait le car, et elle arrêta pas de grimacer comme si le soleil la gênait, elle qui en avait pourtant l'habitude.

— Le v'là ! elle a crié.

On s'est bien embrassés. Elle m'a tendu le panier, et quand je prenais l'anse elle m'a chatouillé le creux de la main du bout de son doigt.

— Si t'as des bons souvenirs de tout, tant mieux, elle m'a dit. Garde-les pour toi, surtout !

Dans le train de Reims j'ai pensé que je pourrais quand même raconter ça aux copains, eux qui se vantaient souvent d'avoir fait tant de choses avec des filles ou des femmes, jusqu'à s'entrer dedans. J'avais bien avancé, en amour. Elle m'avait été vraiment utile, ma marraine Valentine. Et bien mieux qu'on vous le recommande au baptême. Ce qui me turlupinait, c'est les sous que j'avais gagnés pour de bon. Si je devais ou non les montrer, surtout à mon père. Il s'imaginait l'adjudant, quoi que je dise, que je les avais eus de la marraine, et que c'était pas possible que je sois plus le sacré feignant qui savait rien faire de ses mains que se les fourrer dans les poches.

Je croyais bien profiter du restant de mes vacances avec le grand-père, seuls tous les deux dans la maison de Bezannes où je me plaisais tellement. Elle était vieille, immense, au milieu de jardins, entre des murs qui nous cachaient des gens. Il y avait des pièces et des pièces en enfilade, presque pas éclairées du jour, bourrées de meubles, de lampes à pétrole, de pendules bizarres sous des globes, de tout le tas de choses qu'on traînait depuis Bouzy ou d'avant, de pays en pays. Les grands cadres dorés accrochés partout sur le papier où se répétaient les fleurs et les dessins. Les photos de noces de parents qui étaient morts ou devenus vieux, si vieux qu'on disait que c'était pas permis de changer à un point pareil. Le certificat d'études de ma mère tout jauni, même sous le verre. Le diplôme de l'adjudant, comme quoi il avait bien mérité de la patrie et sa médaille militaire. Le baromètre, où je faisais la tempête et le beau temps en tripotant l'aiguille, malgré la défense du grand-père. Je m'amusais à les rendre encore plus sombres, plus mystérieuses les chambres et la salle à manger en fermant les doubles rideaux épais et bariolés. Un peu de soleil arrivait à passer, avec dedans la poussière qui tremblait. Je m'allongeais sur la descente de lit. Je rêvais à des films, à des aventures. À des femmes aussi. J'entendais rien, même pas le grand-père dans son jardin. Et puis je me relevais d'un coup, à cause d'une souris qui grignotait quelque part. C'était surtout au grenier que je me sentais bien, heureux. J'avais recommencé à ranger les livres, sorti tout des caisses comme la première fois à Avaux, après le certif. Je lisais aussi, où il faisait le plus clair, sous le vasistas. Je m'étais encore bien caressé, en tenant d'une main le roman où l'institutrice prenait une fessée sur son bureau. Je repensais

à ma marraine Valentine, à croupetons le matin.

On se causait pas beaucoup avec le grand-père. Je lui avais quand même raconté mes vacances. Pas tout, bien sûr. Comment j'avais travaillé à la moisson et gagné de l'argent. On parlait jamais de la grand-mère, mais on l'oubliait pas avec toutes les affaires d'elle dans la maison. C'était surtout la chambre où on l'avait veillée qui me la rappelait. Et puis la chaise longue repliée dans la remise, et la loupiote à huile sur une étagère de la cuisine. À table, en face l'un de l'autre, on lisait chacun son livre en mangeant. Le grand-père mettait son lorgnon un peu rouillé au bord qu'il avait pris au fond de la bavette de son tablier, dans l'étui tout râpé. C'était pas un cuisinier, mon grand-père. Il me faisait ce que j'aimais le plus, la soupe au lait bien mijotée, de pain ou de vermicelle, et de temps en temps du vin sucré pour y tremper des biscuits. Ça été une bonne semaine ensemble, en revenant de chez la marraine. Mes parents bougeaient pas de Reims, mon frère avec eux.

Et puis la nièce, ma cousine, est arrivée du Midi. Une grande rouquine frisottée, avec plein de taches de rousseur. Vingt ans et quelques, et qui riait facilement, mieux que nous tous. On l'a reçue dans la maison du grand-père. On manquait d'aise au Comptoir français, ça paraît mesquin disait ma mère, et mon père, lui, puisqu'elle était de sa famille, voulait qu'elle voie qu'on était pas dans la purée.

— J'ai mon orgueil, il a expliqué au grand-père.

— Ah là là ! a fait ma mère en haussant les épaules. Ton orgueil !

Elle a rien ajouté, heureusement. Ç'aurait été une dispute de plus et c'était pas le jour.

Si elle venait de si loin, la nièce à mon père, c'était pas pour me connaître enfin, comme l'avait écrit ma mère. Elle s'est pas cachée pour nous raconter que son fiancé ou presque, un gradé de la Marine, était en permission chez lui, du côté de Saint-Dizier, et qu'ils s'étaient donné rendez-vous à Reims, justement. J'en ai pas su plus ce soir-là, parce qu'on nous a envoyés au lit, mon frère et moi. Mais deux jours après le marin de la nièce est arrivé lui aussi, en uniforme, avec une belle casquette blanche à la place du pompon. On nous a encore envoyés au lit ce soir-là, au moment où ça commençait à discuter, à demi-mot et avec des signes, pour décider dans quelles chambres ils allaient dormir l'un et l'autre. J'ai bien deviné qu'ils avaient pas le droit de coucher ensemble, qu'ils en avaient sûrement envie, et qu'on cherchait le moyen de leur arranger les choses, sans que ça se remarque, surtout de nous les gamins. Je dormais pas quand ils sont montés. Ma mère leur a montré les chambres, les deux qui se touchaient, bien sûr, avec même une porte à l'intérieur. Je l'ai entendue qui disait en essayant de rabaisser sa grosse voix :

— Faites pas trop de bruit surtout, à cause des enfants...

Elle était de bonne humeur comme jamais le lendemain matin quand ils sont descendus pour déjeuner, la nièce et son fiancé. Elle se retenait de rire et de leur poser des questions, je le voyais bien. Elle devait être heureuse de les avoir aidés dans leur histoire d'amour, elle qui restait la fourchette en l'air, passionnée, en lisant ses petits romans de cinq sous à table. Peut-être qu'elle les enviait aussi, puisqu'elle s'était sauvée de la maison une fois, et qu'elle aurait voulu la refaire son existence comme elle disait.

Et puis le marin est reparti. J'étais bien content. Il rigolait pas, lui, autant que sa fiancée, et il me rappelait les gradés de l'école. La cousine nous a pas quittés tout de suite. Tout le monde était gai. Il y avait plus de cris, plus de disputes. Je le reconnaissais plus l'adjutant de père. Il était tellement fier de sa nièce, content de pouvoir parler de sa famille, des frères, des sœurs, de son Limousin et de tout ce qu'il avait l'air de regretter. On a même mangé un clafoutis, qu'il avait cuisiné lui-même, comme dans sa région. On s'est promenés tous les deux dans le pays, ma cousine et moi. Je lui racontais ma vie à l'école.

— Va donc dans la Marine plus tard, elle me conseillait. C'est si beau la Marine... Tu as vu mon Edouard...

Elle l'aimait son Édouard. Ils allaient se marier bientôt, et elle m'inviterait à la noce, c'était promis.

— C'est pas sûr que j'aie une permission, j'ai dit.

— Mais si, grande bête ! Il écrira à ton commandant, Édouard...

En attendant ça, le dernier soir elle m'a emmené à Reims, au cinéma. On est partis ensemble sur la route, bras dessus bras dessous. Ma mère aurait bien voulu nous suivre, mais elle avait eu un éblouissement après souper. Et y avait aussi le deuil de la grand-mère qui l'empêchait. Elle chantait en marchant, la cousine Marguerite, Ritou comme on l'appelait chez elle. Toutes sortes de refrains d'amour, et même militaires en se lançant au pas cadencé pour rire un peu plus. Je savais bien qu'elle me paierait le cinéma, mais j'ai quand même sorti le gros billet du cultivateur. Elle a ri, de si bon cœur que des gens se sont retournés au guichet.

— Veux-tu ranger ça tout de suite !

Et sa bouche à mon oreille :

— Tu seras mon gigolo pour une fois, elle m'a dit.

Le nom du film je l'ai oublié, mais pas ce mot-là nouveau que je me suis dépêché de chercher le lendemain, dans le vieux petit Larousse du grand-père, sans le trouver.

J'ai pas tout compris de l'histoire dans le film, tout entendu, à cause du bonhomme à côté qui a commencé de coller sa jambe à la mienne et même posé une main sur ma cuisse. Je me doutais de ce qu'il était ce bonhomme-là, de ce qu'il voulait. À l'école y en avait des grands élèves qui frottaient avec les plus jeunes, derrière les cabinets le soir, ou ailleurs. Ça me plaisait pas du tout qu'il me tripote le bonhomme, et pas seulement pour le film. Je lui ai filé un ramponneau du coude dans les côtes. Il a fait « Aïe », ou à peu près, et il a plus bougé de la séance.

On est revenus au clair de lune, la cousine et moi, en chantant encore. J'avais plus peur comme l'autre nuit, tout seul. Elle s'est arrêtée à un moment.

— Il faut que je fasse un petit pipi, je tiens plus, elle m'a dit. Attends-moi... Et regarde pas surtout ! Regarde pas !

Elle a marché un pas ou deux dans un champ, et elle disait encore : « Regarde pas surtout ! Regarde pas ! » J'ai obéi d'abord, mais c'était trop tentant. J'ai jeté un coup d'œil juste quand elle répétait une fois de plus de pas la regarder surtout. Elle se relevait, et je l'ai vue dans le clair de lune qui remontait sa culotte, sa jupe toute retroussée.

— Ah ! elle a crié. Je pensais bien que tu me regarderais !

Et puis elle m'a pris le bras, et elle s'est remise à chanter en démarrant.

Elle est repartie le lendemain, cette cousine-là. Mes parents s'apprêtaient à s'en retourner à Reims, pour plus faire la navette entre la boutique ou le garage et la maison du grand-père, et voilà que se présente un sergent avec le casque, le revolver au ceinturon, une sacoche, tout le saint-frusquin du guerrier. Des manœuvres commençaient dans le coin, et sa mission, il nous a dit, c'était de nous réquisitionner une chambre, une bonne si possible, pour loger son commandant. Du coup mes parents se sont ravisés. Il fallait qu'ils soient là pour l'accueillir l'officier supérieur. C'était un devoir, pas seulement une obligation, a répondu mon père au sergent, à un mot près. Je m'attendais qu'il allait en profiter pour raconter qu'il était de la partie et ça a pas loupé. Ancien adjudant de carrière, et dans la coloniale, il savait mieux que personne ce que c'était que le baroud, les manœuvres et le service en campagne.

— Votre commandant il sera bien reçu, vous faites pas de bile ! il a conclu.

Et à ma mère :

— Louise, montre voir la chambre au sergent...

Le grand-père, à l'écart, appuyé des deux mains sur le manche de son râteau, écoutait et regardait,

c'est tout. Peut-être que le sergent a cru que c'était un jardinier qu'on employait.

— Parfait ! a dit le sergent en découvrant la chambre, la mieux retapissée, celle, justement, où on avait déjà couché le gradé marin de la cousine. Et il s'est dépêché de faire demi-tour en saluant tout le monde, la main à son casque. Sûrement qu'il avait encore des chambres à chercher dans le pays et qu'il craignait que mon père revienne sur son existence.

Ma mère était contente, au fond. Ça faisait encore de la distraction, malgré le tintouin que ça lui donnerait de briquer un peu plus la chambre, de changer les draps du lit pour des brodés bien blancs et pas reprisés surtout. Et puis elle aimait les officiers. Elle en avait fréquenté dans le temps, en Pologne et aux colonies, et c'était plus reluisant, on pouvait la croire, que son juteux d'époux. Ce soir-là, il aurait bien déserté son garage l'adjudant, rien que pour pas le manquer l'officier supérieur, et lui faire les honneurs de la maison. C'était un samedi, heureusement, la veille du repos légal. On était à table quand il est arrivé, le commandant. Tout le monde s'est levé, moi le premier, un réflexe de l'école : « À vos rangs fixe ! » Il était casqué aussi, avec une valise à la main et une badine dans l'autre. Il avait l'air autant réglo que les gradés de là-bas qui m'apprenaient à vivre.

— Mon commandant vous êtes chez vous ! a dit mon père.

C'était peut-être pas l'avis du grand-père, mais il a pas moufté par politesse, sa casquette toujours en place, quand même.

— Je vous remercie, a dit le commandant, tête haute. Voulez-vous avoir l'obligeance de...

Mon père l'a coupé, bien que ça soit pas autorisé en principe. Il était tellement aise de la rencontre, il avait tellement envie de reparler du métier. Et c'est moi, quasiment au garde-à-vous devant ma chaise, qui ai fait les frais de sa manigance.

— Permettez que je vous présente mon fils, mon commandant. Enfant de troupe aux Andelys... Et qui a tout pour avoir une belle carrière plus tard...

— Tiens tiens ! a fait le commandant en se forçant d'être étonné, et en me regardant à peine, du coin de l'œil.

Mon père a enchaîné tout de suite. Redit qu'il était un vieux militaire, ancien adjudant, vingt-cinq ans de service... Il était parti pour rappeler ses campagnes, en Indochine et au Soudan, ce qu'il avait fait, lui et ses marsouins, dans la Somme et au Chemin des Dames. Mais le commandant l'a vu venir. Il tapotait ses grandes bottes du bout de sa badine en osier.

— Cher monsieur, il a dit, tout cela est fort intéressant. Je vous félicite... Je vous serais reconnaissant toutefois de me laisser gagner la chambre que vous me réservez... La journée, je ne vous l'apprendrai pas, a été éprouvante. J'ai hâte de me reposer.

— Bien sûr, faites donc, comme de juste, a bafouillé mon père en rectifiant quasiment la position.

Et à ma mère encore, qui osait même pas finir de mâchouiller son morceau de pot-au-feu :

— Louise, il a ordonné comme à un de ses fameux marsouins disciplinés, montre sa chambre au commandant, s'il te plaît.

En passant devant moi il s'est arrêté une seconde, le commandant. Il m'a pas tirillé l'oreille comme Napoléon à un grognard, il m'a donné une tapette de sa badine sur l'épaule.

— Travaillez bien, mon jeune ami.

Il a pensé, son jeune ami, que c'était vraiment pas de veine que même en vacances, en permission plutôt, il y ait encore des gradés, le marin de la cousine d'abord et cet officier-là, pour venir les embêter, lui et le grand-père. Il avait à peine disparu, avec ma mère devant, que l'adjudant m'a lancé, le doigt pointé vers la porte :

— T'as entendu ce qu'on t'a averti ? De travailler à ton école. Et si un jour t'arrives commandant comme ce monsieur, toi aussi, et que je suis encore là pour le voir, tu seras ma fierté.

J'ai rien répondu. Je me suis rassis pour manger mes légumes tout froids, que j'avais jamais aimés d'ailleurs. Et j'en pensais des choses, que l'adjudant pouvait pas deviner, lui, si malin.

Quand il a levé le camp le lendemain le commandant, pour continuer la bataille dans les environs, il a même pas voulu du café au lait et du pain beurré qu'on lui proposait. Il a seulement dit :

— Votre lit est excellent. Je reviendrai sans doute ce soir. Certes, j'aurais apprécié une bonne douche, mais à l'impossible...

— Mon commandant, vous vous êtes présenté trop tôt, a dit mon père en essayant de rire. On parlait justement, la patronne et moi, de faire installer une salle de bains...

— Dommage ! a dit le commandant en se coinçant sa badine sous le bras pour saluer.

Il avait dû, le pauvre commandant, se contenter de la cuvette et du broc assorti en porcelaine, du seau hygiénique aussi, sous la table, pour pisser et vider l'eau de savon. J'ai vu, après, qu'il avait même pas touché à la belle carafe bleue décorée d'or, pleine de citronnade, que mon père m'avait envoyé poser sur un guéridon, avec le verre bleu pareil, en cristal. Pour les convenances.

— Un sacré bel affront ! a dit l'adjudant à ma mère, le commandant à peine dehors et le grand-père depuis longtemps dans son jardin. Y a des mois que j'en avais l'intention, pour la salle de bains...

— Avec quels sous ? a répondu ma mère, en haussant les épaules comme à son habitude. Tu te crois toujours sorti de la cuisse de Jupiter.

D'autres fois elle lui disait qu'il cherchait à péter plus haut que son cul. C'était quand même mieux, la cuisse de Jupiter. Même s'il savait pas, l'adjudant, qui ça pouvait bien être, Jupiter.

On l'a pas revu, le commandant. Si ça avait été une vraie guerre on aurait pu croire qu'il s'était fait tuer. Peut-être qu'il avait ordonné au sergent de lui trouver une autre chambre dans le pays. Avec une salle de bains.

J'en avais passé des bonnes permissions et des moins bonnes aussi dans cette maison du grand-père, là où j'étais planté, plus d'un demi-siècle après, à remuer des souvenirs. Je m'étonnais soudain, plus qu'ailleurs, de tout ce temps qui avait coulé, de l'être devenu grand-père à mon tour, en apparence, bien près d'achever la vie comme pas mal d'autres dans la famille. Ce qui m'étonnait encore, d'un coup, c'est que le presbytère lui ressemble tant à ma maison d'enfance. Vaste et vétuste, lézardé, clos dans la muraille et le silence. À croire qu'il m'avait bien aidé le hasard, pour le retour aux sources. Jusqu'à boucler la boucle.

J'aurais voulu entrer, demander aux gens de me laisser tout revoir, comme ma mère en rêvait pour l'autre maison, au Perreux. Je me serais assis dans la cuisine, là où je préférais, face à la fenêtre qu'on ouvrait sur le jardin des légumes, sur les groseilliers où on pouvait grappiller en se penchant un peu. J'aurais retrouvé toutes les chambres, basses et sombres, imaginé quelqu'un dans les lits, des morts à présent, des fantômes. Surtout, je serais monté dans le grenier, qui sentait si bon le chaud et la poussière, où j'avais été heureux souvent, de bien des façons. Il y avait peut-être, dans les recoins, des livres oubliés au déménagement... C'est pas sûr qu'ils auraient compris les gens, les propriétaires de notre maison, que j'ose les déranger pour une envie pareille.

J'ai regardé par les trous des murs. Il passait personne dans la rue, qui aurait pu se dire que je lorgnais pour un mauvais coup. J'avais en face, à un endroit, le petit bâtiment, rapetissé encore il semblait, que mon père avait construit tout seul, brique à brique, pour ses pigeons de concours. Il était fort en bricolage l'adjudant, je reconnais. C'était les mêmes tuiles au toit, plus bien rouges avec le temps, frangées de mousse noirâtre à des places. Je l'avais aidé mon père pour les tuiles, sur son ordre, moi, l'incapable, le paresseux de nature. Et il m'avait rudement asticoté. Que je m'arrangeais mal pour lui tendre au fur et à mesure en grim pant à l'échelle, trop d'une fois ou pas assez ou dans le mauvais sens. Il rageait de me voir si peu doué pour le manuel, à dix-sept ans presque, et que ça me profitait pas qu'on m'ait expédié, le dernier des derniers en classe et en conduite, dans une autre école d'enfants de troupe minables, où j'apprenais à pas trop m'écraser les doigts avec les outils d'ajustage. Je l'entendais encore :

— Ah là là ! L'emprunté, bon Dieu ! Si j'avais pas montré de meilleure volonté à ton âge...

Le couplet et le refrain. Les fagots qu'il se coltinait l'hiver, dans ses bois limousins. Son père, un dur aussi, qui en avait fait autant, une tradition, et qu'il finirait jamais de remercier de lui avoir donné l'exemple.

— Qu'est-ce que tu marmonnes, hein ? Dis-le crapule... Aie de la franchise au moins...

— Rien, papa. Je disais rien...

Mais en redescendant de l'échelle je répétais tout bas, tête baissée :

— Merde ! Merde ! Vieux con !

J'inventais pas pour le vieux con. Ma mère l'avait marmonné tant de fois, elle aussi, et hurlé même.

Quand elle s'est retrouvée enceinte pour de bon à l'époque, ma pauvre mère, ça été fini les moments tranquilles, aux permissions, seul avec le grand-père. Elle a été forcée d'abandonner la boutique du Comptoir de Reims pour sa santé, et elle est venue habiter là, elle et le restant de la famille, dans ce petit pays qu'elle aimait pas beaucoup, à cause de la tristesse, elle disait, qu'elle y connaissait personne pour la causette, des gens qui se calfeutraient derrière leurs murs, comme des sauvages. On y avait apporté notre mobilier, bien sûr, et cassé encore un peu de vaisselle dans le déménagement.

On pouvait pas croire, il paraît, qu'elle ait un enfant de plus à son âge et patraque comme elle l'était toujours. Elle irait pas jusqu'au bout pensaient des tantes ou des cousines, et elle s'imaginait ça aussi ma mère, elle qui comptait plus ses fausses couches. Et c'est vrai qu'elle a bien failli pas naître, la demi-sœur. Un miracle. J'étais en permission, le jour fatal. Mon père, qui avait passé tout juste son examen de conduite en attendant que le vent tourne et qu'il ait de quoi s'acheter une Citroën moteur flottant, son rêve, en avait emprunté une à son garage. Fallait qu'on emmène mon frère au boulot, chez un boucher-charcutier de Sainte-Menehould, sa vocation. Il avait eu la chance de pas aller aux enfants de troupe, lui, recalé au certificat d'études. L'adjudant l'avait pas pris de bon cœur.

— C'est fait c'est fait ! il a dit. Maintenant, faut gagner ton pain. Moi, à ton âge...

Il avait du goût et le coup de main pour l'abattage, Abel, à commencer par les lapins et les poulets. Il avait plus qu'à se perfectionner pour faire son chemin dans la profession. Il regrettait quand même les enfants de troupe et me jalousait, comme pour la communion qu'il avait eue, à pas comparer avec la mienne, le grand tralala. Il savait en plus, à présent, que j'étais qu'à moitié de la famille. Il disait rien encore de ces choses-là honteuses, défendues. Après, il a pas manqué de se rattraper, d'envoyer des piques à ma mère, de sa voix de bonimenteur, à ameuter le voisinage.

— Pense pas des méchancetés pareilles, elle répondait en larmes, les mains jointes. Je te le jure, mon gamin. Je vous aime autant tous les deux...

Pour l'armée il s'est rattrapé aussi, je raconterai. Il était fait pour. Un balèze, musclé, maousse, qui les tenait, sa masse et son volume, des ascendants maternels. Quand on s'est revus plus tard, pas souvent, dans des circonstances obligées, qu'il me cherchait pour la discussion, l'empoignade, j'écrasais. J'étais pas de taille. Je les avançais posé, mes arguments, il gueulait pour contredire. Il m'en voulait encore pour les enfants de troupe. À mort. Que j'aie pu en parler si mal de l'institution, l'esquinter en livre la famille, l'adjudant surtout, son père à lui tout seul.

— Pour t'emmerder, il jurait, je l'y enverrai aux enfants de troupe, mon fils...

Son fils, mon neveu, il y a coupé. Nul à l'école, pas doué, sans le fameux certif pour lui ouvrir les petites portes. Il l'a quand même forcé à s'engager, pour la tradition. Dommage. Il était bon de nature le neveu, à ce moment-là. Calme, pas braillard du tout. Une exception dans l'entourage.

On approchait de Valmy ce jour-là où on le menait à l'embauche, mon frère, dans la Citron

moderne. J'avais vu le nom sur un panneau et j'ai dit :

— C'est une bataille, Valmy. À la Révolution... En 1792. Il y avait Kellermann et Dumouriez, comme généraux. Y est peut-être toujours, le moulin...

J'étais ferré en histoire. J'étais. J'avais un petit carnet avec toutes les dates inscrites, que je savais par cœur. Le prof de français, aux Andelys, il m'avait en estime pour les rédactions, et c'est lui qui faisait l'histoire aussi. J'aurais pas voulu le vexer.

Mon père a pas entendu. Il était tout à sa bagnole empruntée, penché comme un coureur sur son guidon. Je me poussais contre la portière pour pas le gêner dans ses manœuvres. Elle a pas dû entendre non plus, ma mère. Elle aurait pu remarquer tout haut, pour l'adjudant :

— Eh ben tu vois... Toi qui le reprends sans arrêt... Il étudie bien quand il veut... Répète un peu, mon gamin, qu'il t'écoute comme il faut, ton père.

Au lieu de ça elle a crié :

— Il va nous tuer ! Roule pas si vite ! Aie pitié de moi...

Il admettait pas les conseils, l'adjudant, les ordres. Qu'on doute de ses capacités.

— Mon Dieu ! a eu le temps de hurler ma mère. C'est notre fin à tous...

Il l'avait vu large le grand virage qu'on abordait, plus large qu'il était même. La C 4 a grimpé le talus, roulé un peu dans les betteraves, penchée sur deux roues, s'est couchée en tressautant comme une herse à travers les mottes. On est restés là des secondes, chamboulés, mon père sur moi, mon frère sous ma mère qui hurlait toujours, le mal, la peur ou l'habitude, on pouvait pas savoir. On s'est tirés facilement de nos positions d'acrobates, mon père et moi, pas abîmés du tout. On est passés tout de suite à ma mère, pas blessée non plus, qui geignait qu'elle allait accoucher là, tel quel. C'était pas possible de la hisser, un poids pareil, inerte, avachie, par la portière en l'air. Et puis mon frère s'est décoincé quand même de dessous elle, et à trois ensemble, avec lui surtout, déjà si costaud, ses biceps de lutteur, on a remis la Citron d'aplomb, ma mère dedans elle aussi. Le terrain était sec, un petit chemin rejoignait la route pas loin. On a fait descendre ma mère pour alléger. Elle s'est assise, écroulée dans les betteraves, pendant qu'on s'arc-boutait sur la voiture, avec pas de gens nulle part pour le secours.

— Vous y arriverez pas, elle arrêtait pas de nous répéter ma mère dans ses larmes, en hoquetant, sans plus de voix.

Mon père était devant, la main au volant par la portière, poussant de l'autre. Il a lâché un pet énorme dans l'effort, mais c'était pas le moment de rire.

— Essaie le moteur, papa, j'ai dit timidement.

Ça devait pas être une mauvaise idée, même de moi. Il a essayé, le moteur a démarré à la manivelle presque aussitôt, on a encore poussé un peu en plus mon frère et moi, jusqu'à la route. On est venus ramasser ma mère, le plus gentiment qu'on pouvait tous les deux, et on est repartis pour Sainte-Menehould, au ralenti. Personne parlait plus, le temps de se remettre. Et puis l'adjudant s'est décidé.

— C'est bien de votre faute l'accident, il a crié par-dessus le bruit du moteur en première. Si vous causiez pas tant, bon Dieu, quand je conduis !

On arrivait juste à Valmy et j'ai plus osé rien dire pour le moulin qu'on aurait pu voir, peut-être.

Ça été une riche année, la dernière chez le grand-père avant qu'ils reprennent tout leur berloquin, comme disait ma mère, et qu'elle se relance dans le commerce en gérance, à Reims encore, une Coopé, plus achalandée elle croyait que la boutique du Comptoir. Il y a d'abord eu la petite sœur, née comme il fallait, au jour près, qui s'était pas ressentie du tragique quasi-tonneau dans les betteraves, et qui a été la préférée tout de suite et chouchoutée jusqu'au bout. Et puis, presque en même temps, mon père m'a vu débarquer en permission avec des galons de brigadier-chef, à la fin du stage d'enfant de troupe à Saumur et au lendemain de l'engagement de cinq ans forcé maintenant qu'on pensait que

j'en savais assez pour dominer mes semblables, culture et autorité. J'allais pas en user beaucoup, remis illico à ras de terre pour j'm'en-foutisme et impéritie totale. En attendant, il en revenait pas mon père, et l'adjudant surtout, lui qui avait rampé une paye dans les rizières du Mékong avant de les gagner ses premières sardines de caporal marsouin. J'étais tellement bien parti, à ses yeux, pour escalader l'échelle hiérarchique qu'il m'a accolé de sa moustache humide un bon coup, et serré la main en plus, comme à un brave sous les armes. Ce qui l'a quand même étonné, les effusions finies, c'est ma tenue fantoche, superbe, ajustée au poil, de militaire d'opérette, genre Henri Garat dans *Princesse à vos ordres*, qui m'avait coûté toute ma prime de servitude, histoire de pas me montrer plus tarte que les copains devant les filles. Il détaillait, l'adjudant, se reculant pour apprécier, virant autour à distance, pareil au maître tailleur à Saumur le jour de l'essayage. Ma mère et le grand-père étaient là aussi, qu'il avait alertés pour l'inspection.

— Venez voir votre gommeux de fils ! Comme il représente !

J'ai commencé d'un coup à me trouver bien con avec ma culotte gonflée à basanes, ma tunique à poches rabattues boutons or, mes grandes bottes noires briquées ferme, mes éperons surtout, moi qui avais ramassé tant de gadins les deux ou trois séances de trot assis ou enlevé dans un manège du Cadre noir.

— Et t'es autorisé à porter tout ça ? a demandé l'adjudant, bras croisés, sévère.

— Bien sûr, papa ! j'ai dit fortement.

— Mon œil !

Et il se l'est drôlement écarquillé d'un doigt, sur le rouge du blanc affreux, comme s'il s'apprêtait à ôter une escarbille. J'ai baissé la tête pour plus voir, et de honte aussi.

À dix-huit ans et des mois, avec ma belle tenue fantaisie, des Hichlifs ou des Sultanes multicolores à bout doré pour ajouter à la prestance, j'ai quand même pas pu rencontrer en me baguenaudant dans Reims ou chez des amis de la famille une dame ou une fille qui m'aurait appris à coucher avec elle vivement, à fond, rien qu'après un brin de causette. J'en étais encore dans l'amour, comme ça s'appelait, les branlettes à part, aux petites chatouilleries avec les sœurs cousines et la marraine, et plus près, l'année passée, avec ma cavalière d'une noce à Avaux, qui se serait peut-être bien laissé faire jusqu'au bout, là, sur l'herbe, au pied du transformateur, si j'avais su la manière et le procédé sans risquer une baffe ou seulement un mot de travers, timide comme j'étais, même dans mon costume d'apprenti troufion. Bien sûr j'osais regarder les filles. Elles me regardaient aussi. Je devais leur plaire à certaines, malgré une petite coupure par-ci par-là avec le Gillette tout neuf et que j'essayais de camoufler d'un peu de poudre de riz de la houppette Tokalon de ma mère. J'allais au cinéma presque tous les jours, pour bien profiter de ma permission avant de rejoindre mon corps de troupe, comme c'était dit, un escadron du Train à Toul, et de l'inaugurer tant bien que mal mon long bail d'engagé involontaire. « Terminée la vie d'artiste », comme m'annonçait mon père, jubilant, ça se voyait à son rictus moustachu, que j'en goûte dans peu de temps des vertes et des pas mûres. J'avais bien envie, quand j'étais dans le noir auprès d'une femme que je devinais seule et pas trop laide, de la toucher du genou ou du coude, et d'avancer la main à la fin du manège. Là encore je craignais la rebuffade, le scandale, le gnon dans les côtes même, comme je l'avais fait au bonhomme qui me pelotait la cuisse, si je tombais sur une sportive ou une maîtresse d'école. Et puis il arrivait que j'oublie d'essayer, à cause du film qui me passionnait, et même quand c'était des scènes d'amour. Je me doutais pas que le culot viendrait à l'usage, qu'avec ça et de la bonne volonté on pouvait en palper des filles et des femmes tant et plus, n'importe où, et surtout au cinéma, le temps du film ou après.

J'avais vu *Frankenstein* ce soir-là, je me souviens, mais je comptais pas là-dessus pour qu'il y ait à la sortie une spectatrice épouvantée qui cherche d'une façon ou de l'autre à se faire protéger dans les rues sombres. Jepensais à ma route à travers champs jusqu'à la maison du grand-père. Sûr que

j'aurais encore la trouille, tout grand que j'étais devenu, cette fois avec le monstre aux troussees. Je me demandais si j'allais pas me réfugier au garage et m'allonger dans une bagnole en attendant le jour. J'ai hésité. C'était une autre séance probable, comme je le connaissais mon père. J'y étais trop souvent fourré au cinéma, et il savait pas, une chance, que ma mère me donnait de l'argent en douce, à présent qu'était archimorte ma prime d'engagé. Je me suis baladé un peu. J'ai contourné le jardin public où je voyais rôder des gens le long des bosquets de lauriers. Là, j'étais raisonnable. Ma mère m'avait prévenu à demi-mot.

— Sois prudent, mon gamin. Va surtout pas promener la nuit dans le square. Y a des choses que je peux pas te dire...

Elle pouvait pas s'imaginer ma pauvre mère qu'il s'en passait aussi des choses dans les pensions où ils m'avaient mis pour mon bien et aux enfants de troupe encore plus. Ou elle faisait semblant, plutôt, de se le figurer chaste et pur son grand gamin. Elle avait pas oublié, c'est sûr, les *Froufrou* ou les *Sex-appeal* bêtement planqués sous le matelas de mon lit, ni le sermon du curé de Champigny, pendant ma retraite de communion, quand il avait trouvé une photo de négresse à poil dans mon catéchisme.

Juste au bout du jardin de ville tellement redoutable et obscur j'ai pris la rue du bordel qu'on repérait de loin, bien éclairé de son numéro en lanterne. Je me suis tout de suite rappelé le film des *Gâtés de l'escadron* où les femmes empoignaient les cavaliers aux gros houseaux pour leur faire passer un bon moment. J'arrivais de Saumur, j'étais un cavalier quasiment, j'avais des vraies bottes d'officier, et ça me tentait bien d'entrer, seulement pour un coup d'œil. J'en avais entendu parler dans le temps, à Avaux, du « bobinard » de Reims comme ils disaient entre eux les oncles et les cousins et mon père aussi, sans qu'ils sachent que je les écoutais et sans rien comprendre surtout. Ils devaient y faire une petite visite l'un et l'autre ou ensemble quand ils venaient en ville s'acheter une casquette de rechange ou laisser un chicot chez le dentiste. Ça les reposait de leur moisson et de la routine conjugale. Sans pour autant les encourager à contredire leurs paysannes d'épouses à l'occasion, quand elles en causaient de ces créatures de rien du tout, des pouffiasses, comme l'Amélie par exemple, une roulure qui déshonorait la famille.

J'ai fait les cent pas aller et retour, et puis je me suis lancé, tout de suite accosté de l'autre côté de la porte par une forte dame, la patronne j'ai deviné, qui ressemblait à ma mère le jour qu'elle s'était déguisée au Perreux avec ses oripeaux de Tombouctou.

— Entrez beau militaire !

Il y avait pas beaucoup de lumière dans la salle, pas beaucoup de monde non plus, assis aux tables, sur des canapés. Deux ou trois filles les cuisses à l'air, et un type qui buvait du champagne, la tête sur l'épaule d'une. J'ai réussi à atteindre une table sans buter dans rien tellement je marchais raide et de travers d'émotion. Elle a bien vu la patronne que je débutais dans la grande vie et la jouissance, que j'étais pas le genre caïd ou huppé qui les exigerait ces demoiselles toutes sur un rang, comme à la parade, pour le choix. Je m'affalais à peine sur le canapé qu'une fille s'est poussée sur moi, grasse et frisottée, tellement de rouge et de noir à la figure et horrible avec ça que j'osais plus la regarder. Elle sentait si fort la sueur et le patchouli mêlés que j'essayais de pas respirer non plus. La patronne m'a hélé de sa caisse :

— Il boira bien une petite coupe avant de monter, le mignon jeune homme...

J'ai bafouillé. J'avais rudement chaud dans ma belle veste fantaisie un peu trop ajustée. C'était l'angoisse. Je me demandais si j'aurais assez de sous pour boire et monter comme elle m'y invitait la patronne. Elle avait le flair et de l'expérience, heureusement.

— On va lui faire un prix à ce pauvre petit lapin... Et il reviendra, pas vrai ?

— Oui madame, j'ai encore bafouillé.

Elle a appuyé sur une sonnette et ça a tinté à l'étage. Une fille est apparue, toute maigre, toute jeune.

— Oui madame, elle a dit comme moi, timidement aussi il semblait.

— Aïcha, lui a dit la patronne en me désignant, te voilà un client tout neuf... Prends-en soin...

Qu'il ait envie de revenir s'amuser avec nous...

Elle m'a entraîné par la main gentiment, Aïcha, sans que sa collègue ait l'air vexée, au contraire. Elle roupillait presque, crevée de sa journée, probable, pas du tout en forme pour la leçon à un apprenti. On s'est arrêtés devant la patronne à sa caisse, pour le matériel, serviette et savon, et régler d'avance comme c'était d'usage, j'ai su. Sur tout ce que j'ai vidé de mes poches y avait deux ou trois pièces en trop qu'elle m'a rendues honnêtement la grosse dame bigarrée en même temps qu'une bouffée de fumée de son ninas.

— Tu les donneras à Aïcha, elle m'a conseillé. C'est l'usage aussi, le petit cadeau... Même petit petit.

Ça été vraiment facile. Elle était tellement douce et attentionnée, Aïcha. Elle m'a aidé de toutes ses forces à enlever mes bottes pour que j'abîme pas le dessus-de-lit et que je lui fasse pas mal aux jambes, peut-être.

— Tu veux me voir toute nue ? elle m'a demandé.

Elle avait une petite voix, faible, caressante.

— Oui madame, j'ai répondu. Je veux bien...

Et après, sous moi, entre elle :

— Te presse pas, elle me disait. Ça sera meilleur et tu te rappelleras de moi...

C'était trop tard déjà. Je manquais d'exercice. De retenue dans l'effort. Je suis tombé le nez dans ses cheveux qui sentaient aussi le patchouli. J'avais même pas osé l'embrasser sur la bouche, de peur que ça se fasse pas avec elle. Elle a pas voulu du petit cadeau.

— La prochaine fois...

Elle avait bon cœur, comme bien des putains, je l'ai vu après. Quand je maquereautais un peu à Marseille, sans conviction, pas doué du tout. Et à Pigalle aussi, certaines nuits, plus vides, plus longues que les jours, quand j'allais chercher l'inspiration dans le bistrot qu'elles fréquentaient pour souffler entre deux passes. On échangeait nos vies, nos petites misères. On se racontait comme à confesse. On parlait même de livres. Elles m'accueillaient en copain, pas en client possible. Et généreuses, compréhensives.

— Qu'est-ce que tu veux boire ? Refuse pas... On t'offre... T'as de quoi fumer ? Tu nous le feras lire, ton bouquin ?

Je serais bien retourné la voir le lendemain, Aïcha. Mais c'était la fin de ma permission, j'avais plus de sous, et peut-être que la patronne aurait dit devant tout le monde, en rigolant, qu'il y prenait goût le mignon jeune homme.

J'y ai encore été au bordel, une fois. À Avesnes, dans le Nord, où on s'emmerdait depuis des mois à attendre la vraie guerre et à tuer le temps, faute de Fritz. Des copains sous-offs m'avaient décidé pour l'expédition, à cause d'une attraction unique dont on parlait dans tous les pelotons et même au Q.G. On a eu du mal à se faire un chemin dans la masse. Archicombles le salon et les dépendances. Bourrés de troufions et de petits gradés, du tambour de porte jusqu'à l'étage dans les escaliers. La fraternité des armes au paroxysme. On reconnaissait à peine des têtes, écarlates, violacées, luisantes de sueur, distendues de rire. Avec la fumée surtout, la vapeur, comme une brume au-dessus du magma, qui estompait. Et puis on a pu enfin glisser un œil sur le spectacle, les copains et moi. Une fille à poil du nombril aux pieds qui ventousait de l'entrejambes les pièces de monnaie, des piles, qu'on lui avançait au bord du coin de table. Les types faisaient la chaîne autour, comme un service d'ordre, pour qu'elle ait ses aises. Elle aspirait, elle ingurgitait, vorace, les bras en l'air. Une almée, on aurait cru, dans la danse du ventre. Elle a quand même dû suspendre son numéro. Ça débordait le coffre-fort. Elle

commençait à paumer des pièces qui roulaient entre les godasses des militaires, plus récupérables.

— Comment t'as trouvé ? m'a demandé en sortant un des copains sous-offs qui regrettait d'avoir pas pu monter, dans l'affluence.

— Triste, j'ai dit.

— Sans blague ! Même la fille ?

— Tout. À déguster de l'amour.

Il m'a pris le bras pour m'arrêter et me regarder bien en face, dans la nuit.

— De deux choses l'une, il m'a dit. Tu te fous de ma gueule ou t'es pas normal.

— Je suis pas normal, j'ai répondu, par civilité.

MON père avait bien failli et pour longtemps m'en dégoûter de l'amour. Il avait déjà voulu me régler l'existence militairement. Pour la femme et le choix j'aurais dû lui faire confiance aussi. Il l'avait bien machinée l'affaire, poussée loin l'ambition, sa folie des grandeurs que lui reprochait toujours ma mère. En douce, pendant que j'apprenais aux appelés à manœuvrer les camions du train à gazogène, une nouveauté, moi les manœuvrais si mal. De Toul on s'était logés à Metz l'escadron et moi, pour nous varier un peu l'environnement. Des troufions et des supérieurs en cohortes, dans les rues, les ruelles et les impasses, dans la gare, les restaurants, les bistrots en foule, les bordels bien sûr, et les casernes forcément. J'approchais des vingt ans. J'avais encore ma belle tenue saumuroise, les bottes et les éperons en moins que je m'étais dépêché de revendre pour pas paraître aussi con que j'avais fini par me trouver, à la réflexion.

C'est à une permission que mon père m'a tout révélé de la combine. On habitait à la Coopé à ce moment-là, qui existe encore, et que tout m'est revenu dans le détail en la revoyant. Je dormais, le lendemain de mon arrivée, quand il m'a tiré du lit en me pressant, comme pour une alerte générale.

— Debout debout ! il criait.

Et en baissant le ton, avec une sorte de sourire :

— Faut qu'on te présente à une jeune fille qui veut te connaître. Et c'est quelqu'un de bien. Sois aimable surtout... Fais-lui impression.

— Mais papa, j'ai essayé de dire, je dois quand même m'arranger, me laver un peu...

— Olette !

Il y tenait. Il me tendait déjà l'uniforme, me préparait les chaussures, m'aidait à me boutonner. Un vrai valet de chambre. Et poussé aux épaules, hirsute et pas rasé, je me suis retrouvé dans la boutique en face d'une fille en blouse blanche, grosse et grasse, épanouie de partout.

— Le voilà votre beau soldat ! a dit mon père hilare. Pareil qu'aux photographies... Elle vous a pas menti, la patronne... Alors, quoi que vous en pensez, mademoiselle Juliette ?

Mollement j'ai serré la main qu'elle offrait.

— J'espérais tant, elle a dit d'emblée.

Muet, je suis resté. Les vapes du sommeil encore un peu, la gêne aussi, la surprise... Mon père allait d'elle à moi du regard, ravi qu'on estime la marchandise. Peut-être qu'il a regretté que j'aie plus les bottes et les éperons, pour rehausser.

— Excusez-moi, a dit Mlle Juliette à tout le monde. Je suis en retard pour ma tournée...

Elle m'a fait un grand sourire, ce qui a arrondi un peu plus sa bonne bouille rose, donné la main encore.

— À bientôt... Nous allons nous revoir... Mes parents vous attendent à la maison. Vous voulez bien ?

— J'sais pas, j'ai marmonné.

— Bien sûr qu'il veut ! s'est écrié l'adjudant. Manquerait plus que ça !

Et tout s'est enchaîné. Je me suis laissé mener, guider comme un débile dans sa poussette, sans réaction d'humeur, m'y rendant enfin à l'obéissance passive, en parfait troufion de carrière. Y repensant une fois de plus aujourd'hui à l'idylle organisée, j'en ai des chaleurs.

Comment il en était venu à des fréquentations du genre l'adjudant, des boulangers de luxe, des nantis, à l'autre bout de Reims, loin de chez nous, je l'ai jamais bien su. Au garage peut-être, où le gratin stationnait une nuit ou l'autre. Comme on faisait pas le poids socialement, avec notre Coopé minable en gérance et les dettes en plus, il avait dû parler de l'héritage tôt ou tard, la belle propriété

du grand-père aux environs. Et de moi son fils, calé en tout, l'officier de demain, commandant ou colonel à supposer, en apprenant qu'ils avaient une fille à marier, de mon âge juste, et bien portante on pouvait juger.

Quand elle est repartie pour sa tournée de pain après les présentations Mlle Juliette comme il arrêta pas de dire mon père, il m'a devancé dans l'appréciation. Elle était à son goût, c'est sûr. Ça devait l'émouvoir, lui rappeler des souvenirs, ma mère dans sa jeunesse, le jour de leur rencontre à Bouzy pour le meilleur et surtout pour le pire. Je l'écoutais, silencieux, avant qu'il me lâche pour les ablutions, et je m'imaginai pas du tout entre les bras de la forte boulangère, moi qui les aimais fines et frêles les dames espérées. C'était visible qu'elle m'inspirait pas Juliette, que je bandais pas pour le genre comme auraient dit les sous-offs de mes relations. Il a remarqué mon père, et enflé les arguments. Un parti pareil, ça se négligeait pas. Des gens qui avaient une fortune, un chiffre d'affaires énorme, il savait plus combien mais énorme. Des millionnaires. C'était à eux le fonds. Et fallait voir comment c'était tenu, propre, moderne, avec un confort pas croyable...

— C'est vrai, a dit ma mère enfin. Ils ont tout.

— Et puis, a repris mon père vivement, tu feras comme on te commande. C'est pour ton bien comme le reste. Cherche au moins à t'élever, bon Dieu ! Une demoiselle si comme il faut... Courageuse... À qui ça doit pas manquer les occasions et qui te fait les yeux doux... Merde alors ! Si c'était moi...

J'ai quand même tenté d'esquiver. Mes arguments tenaient pas devant les siens. Je bafouillais. Je pouvais même pas inventer que je connaissais déjà une fille ou une femme à Metz. J'avais encore qu'Aïcha en réserve, que je comptais bien revoir d'ailleurs pendant ma perme, si elle avait pas changé de maison. Et puis j'ai rompu, en pensant que ça risquait pas grand-chose d'aller me faire admirer par les parents de Mlle Juliette, d'aller l'admirer, moi, leur belle boulangerie, que je m'arrangerais pour pas trop leur plaire, à eux et à leur fille. Ma mère m'avait pas soutenu, fière au fond qu'ils s'intéressent à nous ces gens-là, dans leur position. Et qu'il ait du succès son fils, avec ses ondulations revenues, elle qui me vantait au monde, et à qui j'en rappelais aussi des souvenirs d'amour, portrait craché de mon vrai père inconnu.

— Essaie toujours mon gamin, elle m'a conseillé. Si ça se fait pas, ma foi tant pis ! Mais je sens bien qu'elle serait rudement déçue, la pauvre petite...

Ça a pas traîné les fiançailles. Juste le temps une ou deux fois de l'enlacer comme je pouvais et on a profité de ma longue permission. On aurait cru que c'était un cas désespéré, Juliette, qu'elle avait, en plus de l'embonpoint, une tare rédhibitoire pour la frustrer d'un autre futur. Ou qu'elle était enceinte d'un saligaud disparu et qu'il fallait à toute force sauver les apparences et elle de l'ignominie.

Un fameux repas, je m'en souviens. Pièce montée de main d'artiste, un chef-d'œuvre dans le genre, et les bouteilles d'extra-dry qu'arrêtaient pas de pétarader. L'adjudant riait fort, se lissait la moustache tant et plus. En se surveillant cette fois, mieux qu'à ma communion, pour pas se retrouver schlass comme il disait et choquer les beaux-parents. Il jubilait d'avoir réussi sa manœuvre, de m'avoir casé pour notre bien à tous. Ça nous avait rien coûté, en plus. Même pas la bague de fiançailles. Mon père avait proposé le partage, noblement, la main tout de suite dans le veston, au portefeuille. Ma mère aussi, timidement elle.

— Laissez ça, je vous en prie, avait dit le boulanger, grand seigneur. C'est notre affaire. Ma fille est tellement heureuse.

Du coup, on avait pas osé inviter le grand-père, pour pas paraître profiteurs et grever l'addition.

Elle y avait mis du sien, Juliette, pour que je lui échappe pas en abrégant ma permission. Douce, tendre, prévenante, je reconnais. Quand j'allais à la boulangerie, tous les jours presque, invité, supplié même, on me choyait comme un infirme, on me gavait de plats nouveaux et de pâtisseries. On

m'apprenait aussi les bonnes façons. Fallait, me disait le père à l'oreille, que j'attende pour m'asseoir à table que les dames soient en place. Que je me coince pas la serviette dans le col, ça je le savais, et que je l'étale pas sur les genoux non plus. Pliée seulement. Que je bâfre pas surtout, bouche ouverte. Que je coupe pas ma salade. Que le fromage je le mange délicatement, en petits morceaux sur des petits morceaux de son pain.

— Ah bon !

J'en revenais pas de ma triste éducation. On m'avait pas appris tout ça aux enfants de troupe, ni dans la famille. J'en rougissais. Je refusais même de me resservir des choses que j'aimais, du gâteau de riz par exemple qu'elle avait fait exprès pour moi la boulangère, maintenant qu'elle connaissait mon faible. Et j'allais pas, comme aux enfants de troupe encore, lever le doigt et demander :

— J' peux, m'sieur ?

Un soir où on était au cinéma tous les quatre le boulanger m'a fait le suivre à l'entracte jusque dans le hall. Il m'a donné un gros billet en me disant d'acheter une boîte de bonbons enrubannée à l'ouvreuse pour l'offrir à sa fille. J'ai su comme ça que c'était encore au-dessus de mes moyens, l'éducation.

— Juliette est sensible, il a ajouté. Très sentimentale... Il faudra vous occuper d'elle gentiment n'est-ce pas ?

Elle, en tout cas, s'occupait bien de moi. J'avais couché chez eux deux ou trois nuits, quand on sortait tard des spectacles. Le matin, avant d'aller livrer sa marchandise, elle s'amenait avec le plateau de petit déjeuner, des croissants et des brioches plein une corbeille. Je m'éveillais tant bien que mal, je souriais du mieux possible, dans le pyjama du boulanger un peu court, en cherchant tout de suite, une manie, à raplatir mes ondulations. Elle restait là Juliette, debout près du lit, dans sa blouse blanche tellement vaste, comme une infirmière, à me regarder m'empiffrer avec tout ce que je pouvais d'élégance. À me prouver aussi, peut-être, qu'elle serait l'épouse accomplie, aux petits soins. Un matin, tout en trempant d'une main mon croissant dans le chocolat, de l'autre je lui ai caressé le mollet, et puis la cuisse, un peu comme un remerciement. Elle bougeait pas. J'ai grimpé, glissé la main dans sa lingerie, palpé, fureté, en continuant de déguster, mais sans plus beaucoup d'appétit. Elle s'est laissé faire, détournant seulement la tête pour la honte. Elle gémissait tant et si fort que j'ai cru qu'on allait accourir du fond de la boulangerie. Je tenais quand même bien mon bol, en pensant à la courtepoinette molletonnée toute neuve. Elle a repris connaissance d'un coup, foncé vers la porte sans rien dire, même pas au revoir, et en oubliant le plateau. Elle était pas fâchée, bien sûr. C'en était pas fini des fiançailles. Quand on s'est retrouvés ensemble dans la journée elle a à peine osé un mot, avec encore plus de couleurs aux joues. À table, exprès, en tripotant ma serviette pour l'illusion je lui ai tripoté les jambes, retroussé sa jupe même. Elle pouvait pas se défendre, de peur d'alerter ses parents à principes. Elle a essayé une contenance, voulu attraper son verre de bordeaux supérieur, et ça été la catastrophe.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il t'arrive, ma petite Juliette ? a demandé sa mère, gentiment.

Et comme c'est d'usage elle a vidé la salière sur la belle nappe damassée.

Moi, bêtement, pour ôter la gêne :

— Ah ! j'ai dit, c'est plus pratique à la maison. Ça tache pas sur la toile cirée...

Je m'y attendais vraiment plus quand Juliette est entrée dans la chambre le lendemain matin, avec le petit déjeuner de coutume. Elle est venue jusqu'au lit tête baissée, m'a dit bonjour d'une voix toute frêle en posant son plateau devant moi, s'est remise à me contempler, cette fois à bonne distance. J'ai lorgné de son côté. Elle tremblait tellement que le bas de sa blouse en frissonnait. Et puis je l'ai vue faire deux pas timides. Elle est tombée à genoux brusquement, a enfoui le bras sous les draps et son visage dans la courtepoinette. J'en ai lâché ma brioche, failli renverser le plateau et les cruchons. C'était à moi de gémir maintenant, de me trémousser pour l'encourager. Ça été vite fait. Bien trop. Elle s'est

relevée d'un bond, m'a empoigné le plateau des mains, et blouse et jupe en l'air elle s'est ruée dans le lit, collée à m'étouffer.

— Prenez-moi, elle disait, elle répétait. Prenez-moi avant de repartir...

J'aurais bien tenté. Elle avait été si audacieuse pour une débutante. Ç'aurait été comme une preuve d'éducation, eux qui en étaient friands dans la famille. Seulement c'était pas facile d'expliquer que j'avais plus de forces, qu'il me fallait souffler un peu. Et il y avait les parents en bas, la mère surtout, qui pouvait s'inquiéter pour la tournée aux clients. J'ai imaginé l'irruption et c'était pas fait pour me rétablir. Elle m'enveloppait de ses bras, Juliette, de ses jambes. M'épuisait encore plus. Je l'ai caressée un peu, machinalement. Et puis je me suis écroulé sur sa poitrine énorme, comme un bébé sur sa nourrice.

Ça s'est achevé là, tristement, nos amours impures, illicites. Le lendemain j'ai regagné ma caserne, conscient à peine de ce que je coltinai maintenant comme servitudes. Entre deux reniflements sur le quai elle m'avait demandé, la fiancée d'occasion, d'écrire des grandes lettres, et souvent. J'ai écrit au début, pour l'éducation toujours. Des rédactions superbes qui m'auraient valu des bonnes notes à l'école militaire si on avait donné un sujet pareil en compo, pleines de douze pieds comme Baudelaire ou Victor Hugo pour étonner Juliette. Pleines de mensonges surtout. Et puis de moins en moins j'ai composé. Et puis plus du tout.

Je l'avais trouvée dans un bistrot la vraie femme de ma vie de l'époque, à peine repérable dans l'affluence de troufions qui venaient s'abreuver à toute heure ou manger le bifteck frites salade camembert qu'elle était chargée de leur servir, au pourboire et sans beaucoup de relâche, à cause justement. Elle était jeune et jolie, bien sûr, elle plaisantait avec l'un ou l'autre à la commande, malgré la fatigue, toujours à cause du pourboire. Ce qu'elle aimait pas, c'est qu'on lui tapote les fesses au passage comme à toutes les boniches, ou qu'on essaie de lui fourrer la main sous les jupes. Elle rigolait plus. Elle aurait même allongé une baffe au malpoli, facilement, nerveuse comme elle était, s'il y avait pas eu la patronne aux aguets, l'œil à tout, qui respectait que la clientèle. Comment elle m'a repéré, elle, distingué dans la masse, comment elle l'a pas jeté sans le lire le quatrain que je lui offrais en douce, croyant à une cochonnerie ? Les mystères de l'amour, comme disait le titre d'un bouquin du grand-père ! Peut-être que ç'avait été comme une petite pause dans son labeur, un courant d'air sur le grailon de la cuisine, pour elle qui les entendait même plus, à force, les madrigaux dégueulasses comptés dans le service. Je l'ai poussé loin l'avantage, j'en ai montré de la grandeur d'âme. Jusqu'à l'arracher à son enfer, un tour de vache d'après la patronne pour les recettes qui allaient s'en ressentir. Et en l'épousant un soir, à la mairie de son pays de mines si sale, qui puait tant le gaz et la fumée, juste avec les témoins, même pas la belle-mère occupée à mitonner sa pastachoute pour fêter l'événement.

J'anticipe encore. On en était aux préliminaires, la serveuse et moi, et des paquets de lettres arrivaient de la boulangerie, que j'ouvrais même plus, sensible aux reproches je me savais trop, et me les épargnant. Et puis, un jour, alors que je me bichonnais et que j'avais de quoi, tout juste, pour un bifteck frites, on est venu me chercher du corps de garde. Un brigadier rigolard de nature, qui m'a dit, en mimant les volumes :

— Y a une bonne femme qui te réclame au poste. Une parente à toi. Elle se pose un peu là, la dame ! Tu parles d'un morceau !

Juliette, j'avais deviné. Je pouvais pas faire autrement que l'emmener pour un petit tour en ville, le temps des explications si elle en voulait. On a quitté la caserne et commencé à marcher muets tous les deux. Je pensais qu'à pas rencontrer des gens de connaissance, des copains ou non, à présent qu'elle m'avait pris le bras d'autorité. On approchait du bistrot de ma serveuse et j'en étais tout moite. Heureusement une de mes molletières flottait. Je me suis dégagé du bras vivement, penché sur mes godasses.

— Avancez, j'ai dit à Juliette. Je vous rattrape... J'ai un petit ennui...

On a franchi la zone dangereuse en file indienne et j'ai risqué un coup d'œil dans le bistrot sans rien voir que des troufions attablés ou poireautant le long d'un mur. J'ai rejoint Juliette.

— Excusez-moi, j'ai dit en me forçant à un sourire.

— De quoi ? elle a demandé. Que vous ne m'aimez pas et que vous avez peur de le dire ? J'ai fait le voyage exprès pour l'entendre. Un peu de courage...

C'étaient mes débuts dans les saloperies de cœur, l'apprentissage de la lâcheté. Je m'améliorerais au fil des ans, des liaisons. Les tromperies, les ruptures, c'est une question d'entraînement. Ça devient de plus en plus commode, routinier. On répond aux larmes par des gueulantes. Il arrive qu'on en sente une soi-même, prête à choir la porte claquée. Ça sèche, à l'air libre.

Avec Juliette, pas implorante, attaquant d'emblée, j'étais l'enfant de troupe encore, sans défense, qu'on sermonnait.

— C'est difficile à expliquer, j'ai commencé à dire, sous la visière du képi qui protégeait bien.

Elle a attendu la suite, longue à venir.

— Ne cherchez pas... Et n'expliquez rien, elle a dit brusquement. Vous me feriez manquer mon train...

Elle a offert une main gantée de blanc jusqu'à mi-bras, que j'ai serrée à peine, tellement sans forces de gêne, de honte. J'ai même eu un mauvais réflexe.

— On pourrait boire quelque chose, manger ensemble... Avant...

J'oubliais dans la panique que j'étais quasiment fauché. Elle aurait payé le repas d'adieu, bien sûr, en me glissant un billet sous la table, comme son père pour les bonbons, le jour du cinéma, et de la leçon de savoir-vivre.

— À quoi bon...

Elle a fait deux pas.

— Je me souviendrai de vous, elle a dit doucement. Pas seulement pour le mal que vous me faites...

Des troufions nous bousculaient. On obstruait le trottoir. Je bafouais même la discipline, le code civil, omettant de saluer des méritants. Au fond, ç'aurait été une belle échappatoire, la retraite honorable, si on m'avait rappelé à l'ordre à ce moment-là, demandé nom et qualité, et enjoint de regagner la caserne illico. J'aurais fait un petit geste d'impuissance à Juliette, marmonné un au revoir de soulagement.

J'ai attendu pour la convenance, bousculé encore, au cas qu'elle se retournerait. Et puis j'ai foncé vers mon bistrot de rêve, sûr, dans le vacarme, d'y plus penser à la tragédie, trop occupé à surveiller les troufions près de ma serveuse, et tourmenté pour de bon cette fois.

Il est arrivé des lettres encore. Pas de Juliette. De ma mère, aux cent coups comme elle se disait. On passait pour des malpropres, on osait plus prendre notre pain quotidien chez ces boulangers-là. Surtout, l'adjudant arrêtait pas de jurer qu'il viendrait un de ces quatre me caresser les côtes à la caserne, devant tout l'escadron. Il en était capable, tellement furieux que je l'aie ridiculisé, fait mentir à sa parole, ses mots à lui exacts. J'ai prévenu tous les sous-offs et les brigadiers un à un que s'il se présentait au poste, leur jour de garde, faudrait inventer une histoire. Que, par exemple, on m'avait envoyé en mission de confiance dans un bled lointain. Ou près de la frontière, c'était mieux, avec des camions de munitions, jusqu'à quand, secret, on savait pas.

— Vous le reconnaîtrez facilement, je disais. C'est un ancien adjudant. Il a une grande moustache... Il aura peut-être son chapeau melon des dimanches. Et il aura surtout l'air méchant, ce jour-là...

Je l'ai échappé belle. Il m'aurait pas battu, mais il se serait pas retenu, lui qui se retenait toujours de me démolir il paraît, de me traiter de tous les noms en public. Et il avait un sacré répertoire,

l'adjudant, malgré le manque d'instruction. Des injures étrangères, même. D'Afrique ou de Cochinchine. Et des allemandes aussi, sans bien l'accent je constatais, maintenant que j'avais des notions. Il m'a seulement fait dire par ma mère, qui aimait tant écrire en s'appliquant, qu'il fallait plus que je foute les pieds chez nous, que j'étais rayé des effectifs, et que si je m'avisais de pas respecter la consigne, là, j'y couperais pas de la correction, tout grand que j'étais à présent.

On s'est quand même revus. Par force, l'année d'après, pour la mort du grand-père. Pas longtemps, j'ai raconté déjà. Juste de quoi aller au cimetière et en revenir, me faire engueuler aussi une dernière fois, pour mes minables galons perdus, l'indignité jusqu'à la fin de ses jours. Je l'ai respectée la consigne. J'y ai jamais remis les pieds dans la nouvelle résidence, le bistrot de Bazoches avec salle de bal et autres dépendances. Qu'on allait désertier bientôt d'ailleurs, en retransbahutant à Reims, par habitude, tout le saint-frusquin familial.

D'un bistrot l'autre. Celui-là, je l'ai pas retrouvé dans le pèlerinage. Ni même l'emplacement. Je me repérais mal. J'y étais venu si peu à l'époque. À cause des risques, de l'interdiction toujours, à pas enfreindre, et moins que jamais dans ma position militaire qui se dégradait jusqu'à l'infamie, de l'avis des autorités compétentes. C'était pas un vulgaire troquet le « Louis XIV », rien que par le nom même. Autre chose que le café de Bazoches où mes parents s'étaient fait la main à peine. Cinq ou six clients dans la journée, des paysans du coin voués au coup de rouge, et pas du plus coûteux. Une bagarre en fin de dimanche, par-ci par-là, des jeunes qui pouvaient pas se distraire autrement, que mon père vidait, paraît-il, en empoignant dans le tiroir-caisse son vieux revolver de campagne, ma mère retranchée à la cuisine, en larmes, prête à défaillir de peur et de malaise. Et le curé, qui louait la salle de bal pour le cinéma à ses paroissiens, des films que j'aurais sûrement pas aimés.

Ce qui faisait sa valeur au « Louis XIV », j'ai entendu dire ma mère, c'était sa situation. Dans une grande rue fréquentée, et juste, surtout, à deux pas du 106, la caserne d'infanterie. Pour la ribambelle de biffins, les appelés et les élus, qui débouchaient chaque soir au trot d'entre les guérites, notre café c'était leur première station, la halte obligatoire pour la mise en train avant la vraie java, au bobinard ou dans des endroits spécialisés en accueil, serveuses court-vêtues et béantes du décolleté. Ils l'ont loupée, mes parents, l'occasion, la belle affaire, avec ma serveuse messine d'adoption, que j'aurais pu leur prêter, en subsistance pour ainsi dire, qui avait de l'expérience, le charme aussi, professionnel, pour encourager les habitués et s'en assurer d'autres. Mais quand l'adjudant, têtue, finit par oublier la boulangère et le vilain coup que je leur avais joué à tous les deux, finit, en même temps, par accepter de pas la foutre dehors son pied au cul, la gendresse sans dot boniche et pas française, on avait une fois de plus fait les malles, changé de commerce et de clientèle.

Je m'étais pas attardé pour mes deux ou trois apparitions au « Louis XIV » avant la débâcle. Si je m'étais hardiment décidé d'abord, c'est que ma mère s'ennuyait de son gamin elle écrivait, et que le père était prêt à passer l'éponge. Elle en parlait du café comme d'un établissement de luxe, vantait l'animation, trouvait désolant que j'en profite pas, maintenant que la chance avait l'air de notre côté. Quand j'y suis entré dans le « Louis XIV » en débarquant du train la première fois, à l'heure justement de l'assaut, j'étais pas du tout en perme il m'a semblé. Mais comme encore un client dans un bistrot de Metz ou transféré de garnison. D'ailleurs ma mère a mis du temps à me reconnaître, mêlé au grouillement, perdu, confondu.

Ils paraissaient réjouis les parents, contents de leur sort enfin. Ma mère pensait moins à ses douleurs, à ses maladies dans le feu de l'action. Elle en voyait du monde, autant qu'elle aimait, rien que des hommes en plus. Mon père trinquait ferme, tournée sur tournée, sans volonté pour refuser, lui qui en réclamait tellement des autres, de moi par exemple. Il s'arrondissait facile. Pas du tout violent, pas du tout féroce après. Privé de voix, écroulé de sommeil, là où il pouvait, mais loin des regards pour la retenue. J'ai eu des nouvelles. Ma petite sœur poussait bien, l'admiration de tous avec ses

boucles et ses bonnes joues. On arrêta pas de la photographier. Elle était sur tous les murs, encadrée richement. Mon frère, obsédé de l'uniforme, avait abandonné la tuerie des bestiaux pour aller voir dans le bled, au Sahara, s'il trouverait pas quelque chose de plus drôle à descendre, des rebelles, des mauvais colonisés, ou des fennecs à défaut.

Je la fuyais la salle du café pendant ma courte perme, vingt-quatre ou quarante-huit heures pas plus, impatient de regagner l'autre bistrot, où on cherchait à s'octroyer mon égérie par tous les moyens. J'avais trop peur, mon père au comptoir, que s'amènent des biffins de choix, des sardines plein les manches, et qu'il me confronte sans pudeur, brigadier pitoyable après tant d'apprentissage. J'y faisais des incursions aux moments de relâche pour siffler un lait grenadine, une innovation, la gâterie à la mode, de quoi me discréditer un peu plus auprès de l'adjudant porté seulement sur le picon bière. Souvent je pensais au grand-père, qui aurait bien aimé l'ambiance, c'est sûr, revécu l'époque où il en abreuvait tant et plus des troufions de 14-18, même en l'allongeant un peu le pinard si c'était vrai, dans son épicerie-buvette de Bouzy.

L'entrée dernière au « Louis XIV » ça été pour le Tour de France 38, l'étape à Reims. J'avais demandé une petite perme exprès, en mettant ma mère dans le coup, malade presque à l'agonie, et en regrettant tout le long du voyage, à cause de la malédiction, du mauvais œil, peut-être. Je l'avais toujours la passion du vélo, depuis le beau temps où je sprintais dans les rues d'Avaux sur mon demi-course du certificat d'études, sans les grosses lunettes spéciales malheureusement, à la Petit-Breton, que mon père pas sportif du tout avait bousillées de rage dans la grange. Je l'avais bien entretenue la passion, aux enfants de troupe. Nul en algèbre et sur la machine d'Atwood, je connaissais par cœur tous les engagés, nom et prénom, des équipes de l'époque. Il m'en revient encore parfois, hors de propos, de ces noms de coureurs qui m'aidaient à goûter un peu ma vie d'enfant tout court. J'avais écrit à des champions, Bidot, Speicher, pour une photo dédicacée... Suivi aussi plus tard, encaserné à Toul, les leçons de l'École universelle pour être journaliste, la rançon payée, et dans le cyclisme comme de juste. J'ai vite déclaré forfait, par manque de fonds. Elle me tenait quand même tellement l'idée, qu'une fois tout le déguisement au vestiaire, libéré enfin, et pour me divertir du boulot modeste, pas dans mes cordes, comme grouillot d'agent de change, je me suis entraîné à l'être un jour chroniqueur cycliste. C'était sur le Tour 39, le dernier avant que je rendosse mes fringues militaires pas encore mitées. J'avais préparé, et soigneusement, quatre ou cinq petits tableaux de statistiques. Classement par points, étapes gagnées, participations aux Tours précédents... Un travail d'artiste, pour la calligraphie, la présentation, le choix du papier. Et je suis allé confiant, l'innocence même, jusqu'à *Paris-Soir*. J'avais une recommandation. Du fils de Petit-Breton, justement, une sacrée référence, à qui j'avais fait faire la page d'écriture réglementaire à Toul, au lendemain de l'incorporation. Leulliot, une sommité, m'a accueilli aimablement, serré la main, je crois me souvenir. Et expliqué en deux phrases que la profession était saturée, pas à la portée de tout le monde j'ai cru comprendre, encore moins des amateurs dont j'étais à l'évidence. Il a eu un complaisant coup d'œil pour mes exercices.

— Oui oui... Intéressant, il a murmuré.

Je me retrouvais à l'École militaire, ma copie sur le bureau d'un prof, dans l'attente du verdict.

— Laissez-moi ça, a dit le censeur. Je ne vous promets rien...

Dans *l'Auto*, deux jours après, je les ai relus mes intéressants tableaux, noir sur jaune. Bien présentés aussi, en bonne place, avec doubles filets, gros et maigre, pour qu'ils soient tout de suite appréciés des mordus du vélo. J'étais content, bien sûr. J'aurais pu l'être plus. Si on avait ajouté, même en tout petit, à qui on les devait les intéressants tableaux. À l'amabilité, par exemple, et à la compétence d'un de nos fidèles lecteurs...

Je l'ai jamais revu, Leulliot. Ça été aussitôt la mobilisation. J'ai remis ça, par force. Et même pas dans une compagnie cycliste.

Il y a pas bien longtemps, à une soirée chez des amis, j'ai rencontré mon confrère Nucera, un fana lettré de la bicyclette, qui comptait Vietto dans ses fréquentations. On en est venus tout de suite à notre marotte. Ça été une joute mémorable. On s'est échangé des noms vieux d'un demi-siècle, ou moins ou plus. Posé des colles. On a confronté nos acquis. Rivalisé de mémoire.

— Omer Taverne, je disais. Julien Moineau...

— Gérard Loncke, il répliquait. Jules Lowie...

— Martano Giuseppe... Trueba Vicente, la Puce... Esquerra... Cardona...

— Marcel Kint, l'Aigle noir... Gaston Rebry, le Bouledogue... Learco Guerra... Aldo Bini...

On en oubliait nos whiskies. Des invités prêtaient l'oreille, croyaient à un code entre écrivains, se demandaient peut-être de quels livres ils étaient les auteurs ou les héros, ces gens-là...

— Vous vous rappelez le Paris-Nice sous la neige, dans la tourmente... En 1938... Premier...

— Archambaud ! je l'ai coupé vivement. Je pense bien !

J'ai quand même été battu, largué à l'emballage. Il me manquait un homme dans l'équipe allemande du Tour, en 32. Oskar Tierbach.

Même si j'avais eu le front de lui demander à l'adjudant jamais il aurait voulu la suivre dans sa Citroën l'étape contre la montre de Reims à Laon. Et les attendre un à un les coureurs au sommet de la ville, avec toute la foule autour. Encore moins m'abandonner sa C4, bien à lui celle-là, l'aller retour, puisque j'avais pas le permis civil, et même. Je bouillais. J'aurais frété un taxi si j'avais eu l'aisance. Et puis est venu consommer un ami récent de la famille, avec sa dame, des gens bien, m'a dit ma mère en privé, qui vivaient large. On m'a présenté, forcément. J'ai pas dit grand-chose. Poli tout juste. J'étais ailleurs. Avec les coureurs que je m'apprêtais à foncer voir de près au départ. Et j'ai entendu l'homme, soudain, parler du Tour de France, se réjouir de l'honneur qu'on faisait à Reims pour une fois, vous pensez, un événement pareil, et qu'ils allaient, eux, pas louper ça, qu'ils prenaient la route à l'instant, plus tôt ça serait le mieux avec toute la circulation probable. Du coup je me suis rapproché. J'ai rien eu à simuler d'ailleurs.

— Ça tombe rudement bien ! s'est écriée ma mère. Si vous pouviez emmener le gamin... Il est venu de son régiment exprès pour les voir, ses coureurs...

— Mais comment donc ! s'est écrié aussi l'ami de la famille. Allez jeune homme ! En voiture !

— Olette ! a fait mon père, une habitude. Pour galvauder il est toujours d'attaque, le monstre !

Quel souvenir ! Si longtemps après encore, toutes les fois que je prends la 44, que je monte à Laon, dans la ville haute. Je m'y revois, ce matin-là ensoleillé, guettant les coureurs l'un après l'autre, poussé par les gens, les poussant aussi, ou essayant, moi qui l'aimais pas tellement déjà la foule, la violence. Ils descendaient pas tout de suite de vélo, la ligne passée. Ils récupéraient le nez sur le guidon, crevés de la longue grimpe autour de la citadelle. Je pouvais les admirer, les détailler un moment, eux et leur bicyclette. Leurs jambes bronzées, luisantes du massage, leurs poches de maillot gonflées d'un restant de ravitaillement, les gants sans doigts, percés de trous exprès, pour l'air peut-être, les grosses lunettes pareilles aux miennes, sur le front ou pendues au cou. J'avais mon petit carnet à la main, pour les dédicaces. Dès qu'il désenfourchait son vélo, je bondissais devant le coureur, avec d'autres, surtout des mômes. J'avais la priorité en troufion, et grâce à mes grands bras que j'allongeais encore. Ils signaient tous, tellement habitués qu'ils regardaient même pas le papier ou le calepin qu'on leur tendait. Je suis rentré de là avec deux pleines pages d'autographes, des noms qu'on lisait à peine, des gribouillis, que j'ai traînés des ans et des ans dans mes reliques, et perdues enfin, en même temps que d'autres enthousiasmes. Gianello... Bergamaschi... Ces deux-là me reviennent d'un coup. Bartali Gino, j'avais pas pu l'approcher. C'était le favori, le futur vainqueur. On l'entourait, on le protégeait. J'ai dû évacuer de force, malaxé, toupiné par la masse. J'en ai laissé une molletière à demi, le cordon rompu sous la charge. Je me doutais pas qu'en 48, dix ans après, j'irais le

voir officiellement le campionissimo arriver au Parc des Princes. Pas bousculé cette fois. Mais le carnet en main, toujours. Pour mes impressions de chroniqueur à *Combat*, pas grassement payé, faut reconnaître. Drôlement jouasse, en tout cas, comme on disait aux enfants de troupe.

Je pressentais pas en l'inventant à l'agonie ma mère, pour qu'on m'accorde ma petite perme, qu'au contraire elle avait tout oublié de ses tourments. Oublié son âge aussi. Et l'adjudant pour commencer. Sa jouvence, c'était un appelé du 106 qu'elle avait en affection, qui devait lui rendre ou faire semblant plutôt, aux frais de la maisonnée.

Bien sûr j'avais rien remarqué au « Louis XIV ». Il y avait tant de troufions avec qui elle était aimable, faisait la causette, plaisantait pour le commerce. Et même j'aurais pas imaginé, jusque-là. Quand j'ai reçu sa lettre de Paris j'étais sans nouvelles de personne depuis des mois. Elle parlait pas beaucoup de son aventure. Elle racontait juste qu'elle avait tout laissé tomber encore, pris le train un soir de cafard, et qu'elle était maintenant rudement malheureuse. Je repensais en lisant, c'était loin déjà, à la fois qu'elle s'était sauvée de la ferme, avec sa valise et le petit panier à casse-croûte. Elle disait encore qu'elle travaillait chez des bonnes sœurs, une sorte de pension de filles, comme femme de service. Qu'elle avait rien trouvé d'autre, pas pu faire mieux. J'avais l'adresse, près de la porte d'Orléans. Si jamais on me donnait une permission, elle aimerait bien me revoir, pour sûr. Elle m'expliquerait tout.

J'étais proche de ma libération, du bout du calvaire. Pas décidé à rempiler, même avec leur promesse aux influents, de me nommer sous-off aussitôt en récompense, à présent que je leur semblais dans la bonne voie, qu'ils m'admettaient utile comme scribouillard au bureau de compagnie où on m'avait relégué, honte et risée de l'escadron, pour aider aux feuilles de prêt et distribuer honnêtement les paquets de troupes. Ils me l'ont accordée tout de suite la permission, pensant que je serais sensible à la bienveillance, encouragé en vue de la promotion. On était revenus à Toul entre-temps, réoccuper l'ancienne caserne, au moment de Munich et du grand branle-bas de guerre qu'on attendait. J'ai laissé ma femme dans la soupente où on logeait, minables, qui commençait à bien me reprocher d'être plus serveuse par ma faute, sans pognon jamais, obligée pour les fins de mois de bosser en fabrique, au rendement, à coudre les chemises d'un exploiteur patenté, et que l'amour, au lit ou ailleurs, amusait plus du tout, ma faute encore, probable. Je comptais bien profiter du voyage à Paris pour prospecter un peu, amorcer l'entrée dans la vie civile, tâter ici ou là d'après les petites annonces, passer devant *l'Auto* et repérer l'endroit à tout hasard. Je devais aller voir ma mère d'abord. Le métro, en plus, c'était direct.

J'ai tiré la grosse sonnette. Une bonne sœur est venue ouvrir qui a cru, en retenant la porte, que je m'étais trompé de maison. Elle en accueillait pas souvent des militaires.

— Ma mère est chez vous, j'ai dit à sa question. Je suis son fils...

— Votre mère ?

Et au bout du couloir, brusquement, je l'ai aperçue ma mère, qui sortait d'un recoin en se traînant à genoux, pas pour prier le bon Dieu, pour froter le carrelage à la serpillière, son seau à côté d'elle, poussé à mesure. Je l'ai reconnue tout de suite, même de dos, si énorme là-bas au fond, avec sa blouse grise qui remontait derrière sur ses bas roulés, ses cuisses nues.

— C'est la dame-là, j'ai dit en montrant du doigt.

Elle s'est écartée la bonne sœur, rassurée.

— Entrez mon petit, elle m'a dit, charitable.

Je m'attendais vraiment pas à la retrouver ma mère comme une pauvre servante, aussi bas que les tomnettes qu'elle s'échinait à astiquer, pareille à d'autres que j'avais vues dans des films, à Madeleine Renaud dans *la Maternelle*, par exemple, si malheureuse, si pitoyable que j'en avais pleuré.

— Ah te v'là, mon gamin, te v'là ! a dit ma mère en tournant la tête. Je suis bien contente...

Je l'ai aidée à se relever. Elle a épongé ses mains contre elle. On s'est embrassés. Elle avait pas eu le temps de s'épiler, ça piquait un peu au menton. Elle en avait plus le goût ou le courage peut-être. Je savais pas quoi dire, elle savait pas comment m'expliquer.

— Tu vois... Tu vois..., elle répétait, en me donnant à contempler d'un signe de tête le seau, la serpillière, les carreaux briqués, luisants de flotte, et les autres qui l'attendaient. Elle commençait à renifler.

— Pleure pas, manman, j'ai dit tout bas.

J'osais pas autre chose, poser des questions, la consoler, lui faire des reproches surtout. J'étais pas doué pour tout ça. Pas habitué par la famille aux confessions, à la tendresse étalée, aux accès de cœur. Gêné toujours, craintif du ridicule...

— Faut que tu me comprennes, toi, elle m'a dit en me tenant la main. Si j'ai fait une bêtise encore, c'est que j'en pouvais plus avec ton père. Depuis trop longtemps. Je rêvais de mieux, d'une autre existence... Comprends-tu, mon gamin ?

— Oui manman...

Bien sûr que je la comprenais, moi qui l'avais déjà pas mal trompée ma femme, qui continuerais tant et plus, et le soir même d'ailleurs, avec une putain de la rue Blondel, convaincante et raisonnable sur le tarif. Justement, elle me questionnait.

— Et toi, es-tu heureux au moins ?

— Ça va, j'ai dit, en haussant quand même un peu l'épaule.

C'était pas du tout le moment de déballer, et de l'attrister encore ma pauvre mère. Et je savais ce que je risquais peut-être. Qu'ils m'avaient prévenu, elle et l'adjudant, que je courais à ma perte avec la serveuse, une fille à soldats. Que j'aurais dû les écouter pour la boulangère, un si beau parti...

Une bonne sœur passait pas loin.

— Elles sont bien gentilles avec moi, a dit ma mère. J'ai une petite chambre là-haut... Bien propre. Elles me nourrissent.

Elle trouvait pas son mouchoir, elle a essuyé ses larmes du pan de sa blouse. J'étais bien près de pleurer aussi. Je l'imaginai dans sa chambre, là-haut comme elle disait, toute seule et regrettant avant de s'endormir.

— Ce qui me fait le plus de peine, vois-tu mon gamin, elle a dit encore, c'est les petites filles ici... À cause de ta sœur que j'ai abandonnée en garde, comme une mère dénaturée...

Elles sortaient justement les petites filles, cavalaient dans le couloir.

— Va falloir que je te laisse, mon pauvre gamin, a dit ma mère. J'ai mon ouvrage à finir... Faut bien...

— Je reviendrai, j'ai dit en l'embrassant. Je suis à Paris un peu... Pour chercher un travail quand je serai libéré bientôt...

— T'en veux donc plus de l'armée ?

J'ai pas répondu. On s'est embrassés encore une fois. Elle m'a rattrapé quand je partais au-devant de la bonne sœur qui faisait les cent pas.

— Crois-tu qu'il me pardonnerait ton père, crois-tu ? elle m'a demandé vite.

— Oui, j'ai dit aussi vite pour la rassurer. Il t'aime bien lui... Tu te rappelles pas la première fois ?

La bonne sœur m'a raccompagné. Elle a tourné la clef, tiré le verrou de la porte.

— C'est une bien brave femme votre mère, elle m'a dit. Courageuse et méritante... Qui a eu des revers, nous le savons... Nous prenons soin d'elle, n'ayez crainte.

— Merci madame, j'ai répondu. Et je pensais en m'en allant que ma mère s'était sûrement pas confessée jusqu'au bout, qu'elle avait pas osé en parler de son roman d'amour de cinéma. On lui aurait pas accordé l'absolution. Pas permis de se racheter, même sur le carrelage. Une maison si recommandable, l'abri de tant d'âmes pures et innocentes.

Il a pardonné mon père. Plus facilement il semblait que ma dégradation ou que mes propres turpitudes amoureuses. Et comme ma mère en se promenant un peu, autorisée entre deux besognes, avait repéré un poste à essence et la pancarte pour un gérant capable, ils ont changé une fois de plus d'horizon et de gagne-pain. Il était juste à la sortie de Paris, sur la route d'Orléans, ce petit poste à pompe unique avec boutique d'accessoires divers, bien placé pour la clientèle avait tout de suite remarqué mon père, et même sans qu'il s'en doute, des mois plus tard, pour leur raccourcir l'exode en direction du Limousin. J'y suis pas allé souvent les voir. J'étais plutôt misérable d'aspect et d'avenir, grouillot à l'essai chez l'agent de change, et je redoutais les sarcasmes de l'adjudant. Ma femme, au chaud chez sa mère, se décidait pas à venir partager mon meublé dégarni et le cornet de frites biquotidien. De temps en temps, le soir, j'arrivais quand ils se mettaient à table. Comme par hasard. Et pour la reconnaissance, aux yeux de mon père surtout, je bondissais actionner la pompe à l'appel d'un client. Le pourboire, dix sous vingt sous, je l'empochais sans honte, tout comme mon père. Lui qui était plutôt chiche d'attentions à mon égard j'ai pas oublié le service qu'il m'a rendu à ce moment-là, de bon cœur, fier même de son savoir sur la question. Les morpions ah la la ! il en avait chopé son compte, jeune et après, à Saïgon ou ailleurs. Comme la chaude-pisse ça faisait partie du métier. Aucune comparaison, par exemple, avec le ver solitaire, une calamité... Il avait diagnostiqué tout de suite, l'adjudant, à force de me gratouiller aux endroits, distingué le plus possible. J'en avais entendu parler des parasites, je les connaissais de renom, j'avais beuglé le refrain consacré aux enfants de troupe, en chorale, mais jamais eu encore à les affronter. Dans l'innocence, j'avais cru à la gale ou à une urticaire vraiment géante. J'avais dû les récolter les petites bêtes ventre à ventre avec une fille noctambule comme je l'étais souvent ou sur les banquettes du Dupont latin, pendant que je m'essayais à versifier pour me donner l'air intellectuel, là où ça pullulait les gens instruits, remarquables.

— L'onguent gris, a dit mon père, c'est radical.

Tellement il jubilait que j'aie eu besoin de ses conseils, de son expérience, il a même pas pensé à en savoir la source de mes morpions, à faire allusion à mon dévergondage. Il a poussé la complaisance jusqu'à me tartiner l'onguent gris, largement, consciencieusement, pareil à un vulgaire infirmier de garnison.

Il était temps. Ma femme arrivait de son refuge et je l'aurais sûrement contaminée pour les retrouvailles. Elle s'est pas éternisée d'ailleurs. Paris lui plaisait pas. Mon taudis non plus que j'avais un peu enjolivé dans les lettres. On avait aussi fini par se répugner. Elle m'aurait voulu pétant d'énergie, solide, travailleur de force, comme ses frères métallos syndiqués en Lorraine. Moi, loin d'elle, j'avais exploité mes vraies dispositions, profité d'autres avantages. Rattrapé le temps perdu avant et après Aïcha, l'initiatrice appointée. On s'est séparés en douceur, en remettant à plus tard les formalités. On partait chacun de son côté, et on a bien failli prendre le même train. Elle retournait chez sa mère, une manie, comme dans les pièces ou les romans. Moi j'allais me préparer pour la guerre, pas doué d'évidence, rappelé fascicule 6 à Châlons-sur-Marne. Le premier jour, en plus.

J'avais été embrasser mes parents, casser la croûte avec eux une dernière fois. C'est dangereux, la guerre. On aurait bien pu jamais se revoir. Pour l'adjudant, c'était encore la propice occasion des conseils, lui qui avait baroudé tant et plus, contre les Boches, bien sûr, des sacrés malins, les Arabes, les Marocains dans le Rif, les Chinois même à ses débuts, et sauvé sa peau toujours, la preuve qu'il manquait pas d'aptitudes et qu'il l'avait potassé sérieusement son Manuel du gradé d'infanterie.

— Je suis dans les camions, j'ai dit. Je risque moins...

— Ouette !

Je l'ai écouté de mon mieux, pour lui faire plaisir un jour pareil, qui se prêtait au rapprochement, à l'affection. J'ai rien appris. Ce qu'il croyait utile pour me faire descendre le plus tard possible j'étais au courant. Je l'avais lu ou entendu d'autres adjudants, aux enfants de troupe et la suite. Qu'il fallait

par exemple, quand ça bombarderait, me jeter dans le premier trou d'obus, qu'il en tombait jamais deux à la même place. Sauf le lendemain, bien sûr. Que mon fusil ou mon revolver je devrais le briquer comme il faut, l'avoir propre en permanence, que je serais foutu s'il s'enrayait en face d'un Boche. Que...

— Ça ressemblera peut-être pas à ta guerre à toi, j'ai osé dire.

— Qu'est-ce que t'en sais, hein, brigand ! Vous, les jeunes...

Il m'a quand même fait cadeau de sa jumelle précieuse, qui lui avait bien servi sur tous ses champs de bataille, et qu'il espérait que je lui rendrais intacte. Après la victoire. Ma mère a pleuré. Il y avait de quoi.

— Fais attention, mon gamin... Sois prudent... Va pas t'exposer pour rien... Ça serait trop bête s'il t'arrivait quelque chose...

C'est ce que je pensais aussi. Et je suis parti pour la gare de l'Est, tout seul, comme un brave. C'était encore direct, par le métro.

Je m'en vanterai pas de ma guerre, d'y être allé surtout. J'aurais dû opter pour une autre gare, Austerlitz, par exemple, et un trou du côté de Padirac, plus protecteur et rassurant qu'un trou d'obus. Mais je l'avais toujours pas l'âge de raison. Si fort en théorie et en pratique l'adjudant, il avait quand même des lacunes. Il m'avait pas dit comment on se garait des Stukas qui allaient nous massacrer le jour J et après, qui piquaient avec leurs sirènes à pleins décibels sur les pauvres troufions zigzaguant comme des lapins à travers champs. Pas dit non plus qu'il fallait pas trop s'éloigner, jamais, d'un engin de locomotion, n'importe, bagnole, moto, camion, bicyclette même, pour pouvoir se carapater vivement, avant de se laisser coincer dans la nasse.

— J'espère que tu reviendras de là-bas avec des galons, il m'avait dit, sévère. C'est l'occasion.

J'en étais revenu avec ma peau, seulement.

La guerre, j'en ai passé un long bout tout autour du terroir qui est le mien aujourd'hui. Avant la fameuse débandade. Quand on attendait dans le gel, la bouillasse, la pourriture des cantonnements on savait pas trop quoi. Qu'on se décide, d'un côté ou de l'autre, pour la retraite ou la corrida. Si je les ai choisis ces lieux-là pour la fin, c'est le hasard sans plus. Qu'on y voie pas de nostalgie d'ancien combattant. Je serais blessé à mort. Pour de vrai, cette fois. J'ai quand même osé le pèlerinage, un de plus. Retrouvé la sablière au bord du canal de l'Aisne, où le détachement avait pris d'assaut la lignée de baraquements des ouvriers et de leurs familles en chômage accidentel. Tout juste si on s'amusait pas, les soirées d'automne, à faire de jolis pâtés avec le matériau à discrétion. Pénétré, sur la pointe des pieds, dans la cour d'une vaste ferme qui nous avait abrités un temps. On était mal tombés, soldats de passage, serviteurs du pays sur ordre, empêcheurs malgré nous de vaquer en long et en large. Pendant tout le séjour la fermière nous avait fait la gueule. Comme si elle se trompait d'ennemi. Elle avait brûlé en partie la grosse ferme, plus tard, quand d'autres troufions s'étaient mis dans l'idée de la défendre. Ils aimaient pas, les Allemands, qu'on se mêle de ce qui nous regardait déjà plus.

ON s'est crus morts les uns les autres un bon moment dans la famille. Moi à la guerre, eux sans savoir trop où, pendant l'exode j'imaginai. Et puis il y a eu dans les camps la petite carte officielle avec les blancs à remplir autorisés. Prisonnier. Bonne santé. Résidence. Il a fallu un sacré bout de temps et bien de la chance pour que la mienne les retrouve, via la porte d'Orléans, dans la ferme paternelle du Limousin où ils avaient battu en retraite. Et encore un sacré bout de temps avant que je l'apprenne de ma mère, sur une même petite carte réglementaire, gratuite d'affranchissement. Vivants on était tous. Un miracle à remercier le bon Dieu elle aurait écrit sûrement si elle avait eu le droit et la place. Même mon frère, j'ai su après. Avec des détails dans les lettres permises, lignes comptées et tracées, deux par mois. En Afrique, à la fin de son engagement, au lieu de rester planqué loin de la tuerie, il avait pris le bateau pour venir en France faire son devoir, textuel, contre les Boches. Trop tard. Le temps de signer les papiers et de lui ajuster un uniforme à ses gros bras, il y avait déjà plus d'ouvrage pour les héros. Il allait se rattraper un jour, tenter au moins, et manquer de veine encore une fois...

Au fil des mois, en rapetissant son écriture qu'elle avait large, moulée et distinguée, ma mère me racontait leurs tribulations, la rentrée à Paris, l'abandon du poste vide d'essence, les changements de pied-à-terre, la bougeotte qui les reprenait, forcés, pour le meilleur casse-croûte. À des endroits que j'ai oubliés, en banlieue, et jamais vus. Je m'inquiétais pour les livres du grand-père. « Crains rien, mon gamin, elle répondait. Personne y touche... » C'était des souvenirs aussi pour elle, je devais me rassurer. Et il y avait tant d'autres choses à quoi penser elle ajoutait, qui font rudement mal au cœur.

On pouvait pas beaucoup s'exprimer l'un l'autre dans les lettres standards qui distraient les censeurs polyglottes. Ma mère aurait rien risqué pourtant en m'annonçant que le frère Abel bossait volontaire en Allemagne. Au contraire. J'aurais regrimpé dans l'estime des vainqueurs incognito, par collaborateur interposé. Elle a pas réfléchi, ma mère. Ou elle a eu peur, plutôt, de me faire la surprise. C'est mon frère qui me l'a faite, lui qu'avait peur de rien.

Il est arrivé au camp un dimanche après-midi, jour de relâche. On est venu du poste de garde à ma recherche, pour la confrontation. Un feldwebel aimable, qui essayait de me convaincre en m'emmenant, qui répétait :

— Oui oui monsieur... *Bruder hier... Jawohl...* Bonne chose...

C'était bien mon demi-frère en face de moi. Encore plus carré, plus mastoc depuis l'Afrique et la trêve dans notre fréquentation. Qui l'achèverait jamais sa croissance. En civil il était, ce qui m'a étonné tout de suite. On nous avait planqués dans un petit bureau sans personne.

— Salut frangin ! il m'a dit en s'approchant pour m'embrasser, et en riant aussi.

Je me suis laissé faire. Ça remontait loin la dernière accolade.

— Qu'est-ce que tu fous en Allemagne ? j'ai demandé. T'es pas prisonnier, toi ?

— Je travaille, il m'a répondu, nature. Dans une fonderie à Bielefeld... Ils avaient besoin de monde, bien payé... Pour bouffer en France c'est pas facile... Tu peux pas te rendre compte ici...

Je le regardais, je l'écoutais, j'en revenais pas, suffoqué.

— T'es dingue, Abel ! j'ai quand même réussi à dire. Tu réfléchis pas ! Tu te mets de leur côté, aux Allemands...

— Autant eux que d'autres, il a encore répondu. Ils sont pas si vaches qu'on croit... Je vais peut-être passer contremaître si ça tombe...

J'allais rétorquer du mieux, que j'avais honte pour lui, qu'on pouvait pas penser rien qu'à la bouffe, consentir à tout, se laisser acheter à cause, se salir... Qu'il charriait, merde ! Et voilà que s'ouvre la

porte du bureau, qu'apparaît un Allemand à casquette d'officier, qui jette un coup d'œil, prêt à nous abandonner au tête-à-tête. Je le verrai toujours mon frangin comme il disait, à ce moment-là. Il s'est redressé, il a claqué les talons en même temps qu'il levait et allongeait le bras comme un vrai Fritz...

— Heil Hitler ! il a gueulé.

L'officier lui a donné la réplique, correct, a refermé la porte. Anéanti je me suis retrouvé, la stupeur au paroxysme.

— T'es dingue, non ! j'ai répété, gueulé aussi. Qu'est-ce qui te prend ?

— Eh ben, il a fait benoît, y a pas de mal... On les salue tous comme ça là-bas, à Bielefeld... C'est l'habitude...

Ce con de frère, qui était rentré d'Afrique pour pas manquer au devoir il paraît, et tuer des Boches ! Il passait à l'ennemi d'un coup, demi-tour changement de position, pour une portion de patates supplémentaires. On le savait crevard dans la famille, d'hérédité, fallait qu'il la soutienne sa maousse carcasse, mais à ce point-là ! J'ai pensé aux copains, quand j'allais leur décrire la scène, la mimer, moi qui avais osé envoyer paître le sous-off allemand chef de baraque dans un autre camp de Prusse-Orientale, refusé de le saluer justement, le vainqueur, comme il le voulait à sa mode à eux, la main en visière. Pas par patriotisme, bien sûr. Seulement parce que j'en avais marre depuis trop longtemps de l'obéissance. Aux uns et aux autres. À l'école, en pension, au catéchisme, aux enfants de troupe, à l'armée, à la guerre... Et à la maison, où l'adjudant était de service en permanence. J'y avais gagné une bonne demi-heure de culture physique poussée, pompes et autres assouplissements, le revolver du Fritz pas loin de l'oreille. Gagné aussi huit jours de cellule au régime maigre encore plus, dans les pattes de Polonais séides assermentés. Perdu à la sortie ma planque au groupe artistique où je rimais et chansonnais, jugé du coup dangereux pour la communauté, subversif à l'excès, éjecté au nom de tous par l'autre chef de baraque, bien français celui-là, curé même dans le civil, mais pas porté à la tolérance. Expédié pour finir en représailles dans le camp où je me trouvais maintenant, face à mon frère métallos vendu ou acheté qui me rendait visite.

J'aurais dû rompre illico, pour plus rien voir et entendre.

Outragé. Me méfier de ma sensiblerie, de la compassion qui l'emportait souvent sur les colères, la rancœur. On se refait pas, disait et redisait notre mère à nous deux. J'allais ajouter un mot, un conseil. Qu'il se retienne, qu'il le lève plus le bras, qu'il s'en dispense du « Heil Hitler », à son boulot et ailleurs. Que c'était des manières pas pardonnables. Il m'a devancé.

— T'aurais pas quelque chose à manger ? il m'a demandé, et pas timidement. Un bout de pain... J'ai rien dans le ventre... À cause du train, de bonne heure...

— Tu rigoles ! j'ai crié à demi.

Et aussitôt le remords, la pitié quasiment.

— C'est bon, j'ai dit. Attends là...

J'ai expliqué au feldwebel, foncé vers ma baraque, et en marchant je l'engueulais en dedans le frère crevard. « Gonflé, je pensais. Sacré culot. Charriait vraiment la vache. À bouffer à moi, prisonnier... Déjà pas gâté en ravitaillement... J'étais con, rudement con... »

— Alors, ont demandé les copains aux aguets, c'est ton frère à toi qu'était là ? Qu'est-ce qui fait, lui ?

— Je vous raconterai, j'ai dit, gêné d'avance, sachant pas s'il fallait pour tout.

J'ai empoigné des biscuits de soldat de ma réserve, cinq ou six, un morceau de Menier mal vieilli, refoncé au poste.

— Tiens, j'ai dit. Je peux rien de plus. Maintenant on se quitte... On se reverra en France, peut-être. C'est pas la veille, compte pas trop.

On s'est embrassés encore, obligés. Je suis parti vite, sans me retourner, de peur qu'il lui dise au revoir, à mon feldwebel, comme il avait l'habitude, haut la main.

Il y est rentré avant moi à la maison, au pays. Sans avoir eu le temps de l'honorer au bout son contrat et de passer contremaître il espérait. Le bon Dieu s'en était mêlé. On l'a rapatrié, boiteux du pied qu'un lingot de fonte avait pilonné, et il lui a bien fallu se contenter des tickets nationaux d'alimentation, même plus comme travailleur de force.

C'est l'adjudant, mon père, qui l'a remplacé aussi sec. À y pas croire. En quête, je l'ai sue bien plus tard l'excuse, d'un peu de pognon pour nourrir la famille. Dans une usine en Thuringe, manutentionnaire. Ils étaient remontés dans son jugement les salauds de Boches qui lui avaient fait deux trous dans la paillasse, son expression. Il l'avait tournée sa page d'histoire, reniée sa grande guerre. C'était plus la patrie qu'il s'agissait de défendre, mais le bifteck, rien que le bifteck. Sacré papa.

Quand je suis revenu à mon tour d'Allemagne, c'était encore l'Occupation. Je m'étais libéré tout seul, ou presque, avec un livret matricule d'ancien combattant de 14-18 plein de faux cachets, de dates grattées et changées selon par un artiste dans le genre, et une barbe pour l'illusion. De Paris, j'ai fait un saut chez les parents, replantés à Reims une fois de plus, un autre commerce d'épicerie, dans le fameux viager qui devait être l'occasion de leur existence à les entendre.

La famille était au complet. On m'a fait bon accueil, depuis qu'on s'était pas vus, des années. Je serais bien resté là un moment, pour me retaper, avec l'épicerie au rez-de-chaussée, qui regorgeait pas, mais quand même avantageuse à cause des échanges entre boutiques, en douce, viande et pain et autres accessoires. Et y avait les cousins d'Avaux pas loin, qui ravitaillaient un peu malgré la frontière, la zone rouge. Pas des masses. De quoi montrer qu'ils étaient pas si chiens qu'on les croyait partout, et que leur graisse de porc, par exemple, elle servait pas qu'à faire du savon, qu'ils regardaient pas à en distraire une livre ou deux pour aider, les parents en premier comme de juste.

J'en ai pas profité longtemps des retrouvailles, des joies de la famille. Ça a cafouillé le soir même, quand on était tous à table, et que c'est le bon moment et l'endroit pour discuter de choses et d'autres en mastiquant. L'adjudant en est venu tout de suite à la guerre mais je me méfiais. Écraser, je me promettais, pas envenimer surtout en faisant allusion à l'embauche en Thuringe, à son coup de main à l'ennemi pas du tout benévole. Sûr que mon frère y serait allé de ses arguments, gueulard et agressif, et qu'on en aurait oublié d'apprécier le ragoût. Je l'ai laissé dégoïser l'ancien combattant, le héros de la veille, nous mettre tout sur le dos les jeunes, de la tripotée, de la grande débâcle, des causes et du résultat. On avait rien dans le ventre. Ce qui nous avait manqué c'était quelqu'un comme le père Clemenceau. Pour nous faire filer droit au casse-pipes et pas reculer d'un poil. Ah ! nom de Dieu, s'il avait encore été là, Clemenceau !

Il avait repris souffle, épongé le restant de sauce du ragoût au fond de son assiette, mâchouillé longuement la bouchée de pain maison, cuit dans la cocotte, une largesse des cousins pour le blé que ma mère avait moulu comme le café, tiroir après tiroir. Et la moustache torchée il était reparti de plus belle. Fallait pas croire, surtout, que s'il avait travaillé pour les Boches il était pour eux, collaborateur comme on disait. Il avait pas fait « Kamarade », qu'on se trompe pas. C'était seulement le besoin, la nécessité. Pour pas que ma mère et ma sœur crèvent de faim. Par curiosité aussi, il reconnaissait honnêtement. Et honnêtement encore, même si ça devait lui causer préjudice, il cachait pas que les Boches c'étaient des gens consciencieux, organisés, à qui le boulot faisait pas peur. Pas de tire-au-flanc là-bas, de j'm'en-foutistes. Il les avait vus à l'œuvre. Conclusion, on avait été battus, archibattus, et après tout c'était mérité, il osait le dire. On savait pas ce que ça nous réservait, la suite, mais ça serait sûrement pas la pagaille, la pourriture comme avant, avec toute la voyoucratie qu'on avait eue au gouvernement, des incapables, Blum et compagnie...

Mon frère avait encore rien dit, tout à la bouffe, qui se remplumait joliment, le nez dans l'auge.

— Qu'est-ce que tu répliques à ça ? a demandé mon père.

— Rien, j'ai répondu.

Déçu, il était. Il aurait aimé que je le contredise, que j'essaie de me défendre un peu, pour m'en balancer d'autres des raisons, des reproches. Ou que j'en convienne de ses critiques, malgré qu'il ait pas mon instruction loin de là. Elle m'excitait pourtant l'envie de lui répliquer comme il voulait, et mieux qu'il s'y attendait, sûr. Pas sur la politique, où j'étais pas de taille, où je manquais de notions. J'avais pas pu me documenter, comparer encore. C'était défense absolue dans l'armée de s'en mêler, de parler gauche droite, sauf à la manœuvre. Et j'en sortais à peine de la trappe. J'avais quand même montré mon goût, mes tendances, pendant la guerre d'Espagne et que les quêteurs me demandaient la petite obole pour les frères combattants. J'avais jamais refusé, même s'il leur fallait de la patience aux quêteurs parfois, avant que je retrouve une ou deux pièces au fond des poches. Honnêtement, comme disait l'adjudant, j'étais pas doué pour les obligations de Français moyen. Je l'ai senti plus tard. Elle me viendrait jamais l'attraction pour les guignols de l'heure et leurs ficelles, pour les discours, la piteuse comédie.

Daladier, Blum ou Gamelin, c'était pas là-dessus que ça me démangeait de le contrer le redresseur de torts paternel. Mais sur la Thuringe, par exemple, où il avait manutentionné pour la victoire, et pas celle de tout le monde.

— Alors, il m'a encore dit, tu mouftes pas ? Tu capitules ?

Je me tâtais une dernière fois, avant l'assaut. Et puis j'ai remarqué ma mère et sa mimique des yeux. « Réponds pas mon gamin, elle me faisait signe. Laisse-le dire pour que ça tourne pas mal notre soirée... » J'ai ravalé tout, avec une grimace d'impuissance, de défaite, qu'il a dû croire de l'ironie l'adjudant, peut-être. Et c'est là, sans qu'on s'y attende personne, que mon frère a pris la relève. Il avait fini de se restaurer, roté un bon coup, un usage dans la famille. Il a haussé une fesse de sa chaise, comme s'il allait péter aussi, possible. C'était seulement pour empoigner son paquet de gris, au coin du buffet.

— En tout cas, il m'a lancé, vous, les prisonniers, faut pas vous plaindre. C'était pas le martyr comme y en a qui croient. J'en ai vu de tes copains baguenauder dans Bielefeld où j'étais, qui se la coulaient douce. Nourris à l'œil. Tandis que moi, la ferraille et les lingots j'en ai remué vingt dieux ! Vas-y Nénesse ! Et les dodores au cul !

Le temps de récupérer, de repousser l'assiette et de renverser le verre à moutarde économique et pas fragile, et le peu de vin dedans, un sacré gaspillage à l'heure qu'il était :

— Merde ! j'ai crié. Et moi qu'ai cavale dans le camp pour te refiler des biscuits !

— Et alors ? il a fait ce connard, défiguré. C'était de la Croix-Rouge, tes biscuits... Pourquoi j'y avais pas droit, moi, à la Croix-Rouge ? Moi qui bossais... Toi qu'avais pas su te battre comme il faut...

Le bouquet. Et ma mère là-dessus qui éclate en larmes.

— Quel malheur ! elle hoquetait. Quel rude malheur ! Vous allez me faire mourir... Arrêtez pour l'amour du Ciel...

Avant de l'aimer son Ciel je pouvais répondre, ç'aurait été tellement bien déjà qu'on essaie de s'aimer dans la famille, de se supporter au moins, sans chicane à tout propos. J'y étais disposé moi, parole de bâtard. De temps en temps.

— Les criminels ! a dit l'adjudant. Ils se tueraient bien l'un l'autre ! Si c'est pas une honte des enfants pareils...

Je l'ai lorgné. Il avait un méchant sourire. Pas de danger qu'il prenne parti pour moi, l'offensé. Peut-être qu'il digérait pas que je l'aie privé de la réplique quand il pérerait, fielleux. J'ai remis d'aplomb mon verre à moutarde.

— Je vais me coucher, j'ai dit. J'ai un train de bonne heure demain...

Le réveil, je l'ai pas loupé pour une fois, jamais bien dispos à me tirer du lit. J'ai avalé le bol de

café, du vrai, sucré en plus, attrapé ma petite valise.

— Reste donc avec nous, a dit ma mère, déjà aux sanglots.

— Allez... Fais pas le con, a ajouté mon frère, pour la forme.

Ma mère m'a encore bien mouillé de ses larmes en m'embrassant. Je tenais le coup. J'ai pas eu un mot, un geste pour mon frère et l'adjudant, les deux terreurs. Même pas pensé, à la porte, à lever le bras pour eux. « Heil Hitler ! »

Ça s'apprend pas la rancune. J'aurais pas remis les pieds dans le viager, jamais, ni ailleurs, revu personne de la famille, jamais. Même pas ma mère. À regret, elle, déjà si peu chançarde. Je l'aurais pas fait aujourd'hui l'idiot pèlerinage. Ou alors pas ému, insensible. Comme une balade dans un cimetière, entre des tombes d'inconnus. Je l'avais quand même bien amorcé le reniement. En partant au diable, à l'aventure, jusqu'à Marseille, la limite, le cul-de-sac, avec une fille en éclaireuse. Des mois et des mois à prospecter pour le gagne-pain, à varier la misère, à changer d'ambition, de femmes aussi, la mienne, légale encore, toujours au rancart. À déchoir un peu plus dans l'entretien, la corpulence. À finir par trouver plus du tout utiles l'amour-propre et la dignité les semaines de disette. J'avais écrit deux ou trois lettres à ma mère, pour la bile qu'elle devait se faire et qu'elle me sache pas mort. Sans me plaindre de rien, pour que l'adjudant se régale pas s'il tombait sur l'une ou l'autre. Elle me parlait pas d'eux en retour, frère ou père. Elle avait deviné qu'elle était seule à compter encore. Veuve j'aurais pu la croire. D'autant qu'elle m'avait expédié en cachette le vieux manteau de ratine de l'adjudant, quand je m'étais étonné qu'à Marseille il fasse froid l'hiver.

— Reviens nous voir, elle me disait chaque fois. On arrive à se chauffer quand même, à manger à notre faim... T'auras qu'à les laisser causer sans répondre... Comme si t'entendais pas...

L'envie m'en manquait pas certains jours, certaines nuits, pas loin de l'inanition et harcelé par les punaises. Ç'aurait été encore une plus vilaine épreuve la rentrée au bercail, tête basse et fauché. Je résistais.

C'est au marché noir que j'ai pas su résister. Au grossiste en bas de soie qui recrutait pour sa marchandise au tant pour cent. Il m'avait fait confiance, jugé apte, honnête surtout. Je me suis ramassé au démarrage, à la terrasse d'un bistrot où j'avais rendez-vous avec une cliente possible. Les voisins de table m'ont alpagué juste quand je rempochais l'échantillon, affaire conclue presque. Deux inspecteurs qu'en avaient pas l'air il semblait. Ils m'ont questionné à leur domicile, pas trop méchamment, parce que je revenais de captivité. Peut-être aussi parce qu'ils m'avaient jugé un minus dans la profession. J'ai pas pu leur faire plaisir. Je connaissais rien du fournisseur, ni le nom ni l'adresse. Pour les intéresser un peu comme ils insistaient j'ai raconté ma vie, parlé des enfants de troupe. Une chance. Un des flics en était, il en avait même un bon souvenir. Comme ancien il allait m'aider, me tirer du pétrin, de la mauvaise passe. J'avais qu'à me montrer coopératif, leur prêter la main pour leur boulot, les renseigner sur tout en me baguenaudant dans la ville, magouilles, micmacs et manigances, avec portraits-robots figiolés comme de juste. Si je me défendais bien dans la partie et il en doutait pas, moi plein d'expérience militaire, je pourrais même prétendre à une place officielle, avancement à l'appui.

— D'accord ? a dit l'inspecteur sans que j'aie le temps de réfléchir si j'avais voulu. En avant marche ! Et n'oublie pas que tu es mon bleu et qu'un conseil d'ancien c'est toujours utile... N'oublie pas, non plus, que c'est grâce à moi qu'on t'a pas fourré en cabane.

Je l'ai jamais revu l'inspecteur Broncono. Pour ce qui est des indicateurs, c'est celui des chemins de fer que j'ai bien eu envie de consulter le soir même. Rien que d'y penser à la cordiale proposition j'en suis de détresse. J'avais pas de quoi changer d'hôtel, même pour un plus minable. J'ai plus osé sortir que la nuit, là où y avait pas de candélabres, avec la trouille quand même de le rencontrer le flic provocateur. Il m'aurait réclamé un rapport, c'est sûr, et réprimandé pour ma négligence dans le

service. Encabané peut-être cette fois, pour peser le pour et le contre jusqu'à ce que je m'enrôle comme séide, convaincu et reconnaissant.

C'est juste quand je m'étais enfin décidé à rassembler mon paquetage et à me réfugier dans la famille que j'ai reçu la convocation. Pas des flics. D'un cabaret en renom « le Monseigneur », où je m'étais risqué à aller auditionner avec mon petit répertoire du camp d'Allemagne. Il m'avait écouté poliment, le directeur, débiter deux ou trois couplets. Je l'attendais sa moue. Ils collaient pas au cadre mes poèmes, et j'avais le trac en plus dans la salle vide, lui au fond, que je voyais étalé, mains sur la nuque.

— C'est pas très gai vos trucs, il m'a dit. Dommage. J'aimerais plutôt moi. Laissez votre adresse quand même...

Je l'ai relue dix fois la convocation. J'en tremblais, j'en respirais plus. J'ai cavale vers le Vieux-Port aussitôt. C'était le plein jour, mais je craignais plus l'inspecteur. J'allais devenir artiste. Je me réhabilitais, et comment !

— Vous avez de la chance d'avoir été prisonnier, m'a dit le directeur. Je vous prends pour une quinzaine.

Il m'a toisé, il a tâté ma veste du pouce et de l'index, fait la moue encore.

— J'espère que vous avez autre chose. Un costume de scène potable...

— Non, j'ai osé dire, d'un coup tout moite.

Il l'a vue ma panique. Il a peut-être cru que j'allais m'affaisser raide et lui causer déjà des désagréments.

— Ah ! il a fait, compréhensif.

Ça s'est arrangé pour le costume, la présentation. On a joué des spots, tamisé les lumières. On devait me distinguer à peine, même des premières tables. On pouvait s'imaginer que c'était dans le programme, un effet de noir pour mes vers de tragédie, l'outre-tombe à portée de voix.

C'est vrai qu'ils étaient pas très gais mes trucs, comme disait le directeur. Et forcément pas au goût de la clientèle. Ça été l'affreux bide. À en bafouiller, à m'en donner des suées encore et la tremblote. Ils m'écoutaient pas aux tables. Ils discutaient, se marraient entre eux, le champagne pétait sec. Même les garçons y allaient de leurs commandes au-dessus du vacarme. J'ai voulu me défiler le numéro fini, pour jamais reparaître. Le directeur m'a rattrapé quand je relevais la tenture à la porte.

— Je le flairais, il m'a dit, en se contenant un peu il m'a semblé. C'est pas pour eux vos trucs. Ce qu'ils aiment, c'est les histoires drôles... Vous n'en connaissez pas d'histoires drôles, vous ? Trouvez-en pour demain... Sans ça...

J'ai passé la nuit à m'en remémorer. Qui venaient de loin et de partout. Des enfants de troupe, du régiment, de la famille... Pour toutes les oreilles. Ça a paru les intéresser, les fêtards. Pas trop au début, les plus fines. Et puis, à mesure que je les cherchais horribles, dégueulasses, ça été quasiment le triomphe. On se marrait pour moi maintenant. Ça gloussait du côté des dames. Les garçons restaient en suspens entre les tables, le seau à champagne à bout de bras, guettant la chute pour rigoler eux aussi, comme les clients. Le directeur m'a même tapé sur l'épaule.

— Vous les avez eus ! il m'a crié, épanoui. Il était temps mon vieux... Je vous aurais résilié par force.

Du coup il a renouvelé mon contrat pour une semaine. Je touchais à la fin quand les Allemands ont passé la ligne et débarqué à Marseille. Ce soir-là y a eu un creux dans la recette, qui a été comblé le lendemain, largement. Des officiers sont venus fêter l'offensive. J'étais un peu gêné pour mon numéro. Je me revoyais au camp, dans le groupe artistique, avec les Fritz au premier rang, sur invitation les jours de gala. J'ai repris le dessus, gaillardement. J'en ai même fait rigoler quelques-uns, à contretemps, qui se fiaient aux habitués pour avoir l'air de l'apprécier la gaudriole bien de chez nous.

— Je vous rengagerai dans trois mois ou quatre, m'a dit le directeur en me réglant le restant des avances, une misère. Faut pas laisser les gens, vous comprenez...

Bien sûr que je comprenais. J'étais tellement heureux déjà d'avoir pu bouffer presque à ma faim un bon bout. En plus j'avais ramassé un billet de mille en bas du bar, que j'avais gardé un sacré moment sous le pied avant de me décider à relacer ma chaussure. J'aurais pas dû. Ça se paie, comme on m'avait dit, les mauvaises actions. Au vestiaire y avait plus que le cintre du pardessus de l'adjudant. J'ai ameuté tout le personnel, le directeur. Des choses qui arrivaient souvent, on m'a consolé. Surtout à l'époque, avec les points de textile au compte-gouttes. J'ai pas eu le culot d'en piquer un autre, comme me conseillait le portier. Le temps de choisir, d'ajuster, c'est moi qu'on aurait piqué. Plus de rembauche éventuelle, c'était sûr, et je me serais peut-être retrouvé dans les pattes de l'inspecteur Broncono... J'ai pas osé non plus raconter à ma mère, toujours à cause de l'adjudant qui aurait juré que je l'avais revendue sa vieille fourrure.

Ça m'a quand même un peu servi ce soir-là mon désespoir étalé, ma triste mine. La chanteuse du programme m'a rattrapé dehors, son numéro fini. Elle a eu des petits mots de réconfort bien plaisants. On a marché. Elle m'a pris le bras en me serrant contre elle, peut-être pour me réchauffer maintenant que j'avais plus de pardessus. Dès le premier jour, au cabaret, j'avais remarqué que je lui étais sympathique en poète minable. Mais de là à imaginer l'impossible... Je pensais pas à la rigolade en plus, tout à mon exhibition hors série. C'était une Grecque francisée, de mon âge à peu près, un soprano immense bien enveloppé, pas du tout mon registre de prédilection. Elle a voulu savoir où j'habitais. J'aurais pas pu l'y emmener de toute manière dans ma soupente tellement pas propice. Pour ça, justement, j'avais perdu des occasions. Une cliente du cabaret, un soir, qui m'avait glissé un papier derrière l'homme, son mari peut-être, pour qu'on se rencontre. Pas seulement, j'ai vu à son regard, parce que je brillais dans les histoires cochonnes. Elle m'aurait plu, pas très jeune, réservée, qui avait besoin de changer d'air, d'une autre musique, et vite, pendant qu'elle avait de l'oreille encore. J'ai fait semblant d'être en mains déjà, sérieux, intouchable. Plus tard j'ai regretté. Elle était drôlement sapée, avec un sac en croco, des clips à son tailleur, des vrais bas de soie, un vison j'ai cru reconnaître. Elle me les aurait sûrement étouffés mes complexes. Avec le temps et l'entraînement j'ai quand même compris qu'elles s'en foutaient bien du décor les assoiffées d'illusions, que ça s'oubliait dans le noir une fois couchés, même à la lumière, pour peu qu'il y ait l'eau courante à cause de ce qu'elles appelaient les précautions, à l'époque.

Elle m'a baladé un bon moment Nadia, ma chanteuse. On craignait rien pour le couvre-feu avec nos laissez-passer, nos ausweis d'artistes. Elle me racontait sa vie, j'écoutais. C'est moi qui la serrais un peu maintenant au fil des rues. Elle m'a échappé d'un coup, pour aller faire pipi. Elle pouvait plus se retenir elle m'a crié en courant. Elle a ouvert une porte au hasard, disparu dans le couloir. Ça m'a rappelé ma cousine, quand on revenait de Reims après le cinéma. C'était loin. Il avait dû prendre du galon depuis le temps, son Edouard, le marin exemplaire. Nadia a refait son apparition, bien rajustée, et on est repartis pour les confidences. Jusque chez elle.

C'était une gentille fille, Nadia. Plus du tout artiste dans l'intimité. Elle avait un appartement moderne, soigné, avec salle de bains et bidet, des waters nickel, comme j'en avais jamais connu. J'ai profité de tout, puisqu'elle m'y invitait. D'elle aussi. Elle m'a bien réchauffé, la chair et le cœur en même temps. J'ai deviné, à l'entendre, qu'elle était disponible et qu'elle se contenterait de moi si je voulais. Ça m'a étonné son coup de foudre. Elle devait avoir du choix dans sa profession. Je me suis laissé faire. Ça me manquait ce genre de réconfort, autant que la bouffe, certains jours. On a papoté, comme c'est l'usage une fois repus. Elle avait tout abandonné pour se lancer dans la chanson, une marotte que des connaisseurs avaient encouragée. Son salon de coiffure et son mari. Elle regrettait pas. Le mari surtout, qui avait percé la paroi du salon devant chaque fauteuil pour lorgner l'entrejambes des clientes. Elle l'avait surpris qui allait d'un trou à l'autre sur le carrelage de la

cuisine, comme un cul-de-jatte.

— Tu t’imagines le saligaud ? elle a dit, scandalisée encore. Faut être vicieux, tu ne trouves pas ?

J’ai opiné mollement. Pas osé répondre qu’au contraire je la trouvais plutôt bonne l’idée, et qu’à sa place peut-être... Je risquais le licenciement.

Elle avait des relations, Nadia, et c’était dans sa nature de secourir, d’une manière ou de l’autre. Elle m’a recommandé à un patron de cabaret et j’ai été engagé tout de suite. Pas pour distraire le gratin du moment. Comme caissier, quand j’ai eu dit, à l’interrogatoire de rigueur, que j’avais fait un long stage d’aide-comptable à l’armée. C’était une référence. On l’inaugurait ce cabaret sélect, immense, du jamais vu dans Marseille et alentour. Quatre cents chaises et banquettes et un quatuor de Corses intimidants pour l’exploitation. On m’a mis à l’abri dans une sorte de blockhaus en bois massif, protecteur. Il y avait une lucarne face à la salle, et moi qui la bouchais de la tête et du torse en officiant. De temps en temps, entre les additions aux garçons, je me dégourdissais, deux pas à droite deux pas à gauche, les limites. Pour les clients, ça pouvait être comme un supplément au programme, une sorte de guignol sans partenaires. Le jour de l’ouverture, dans le vacarme, l’agitation, le délire, avec mon manque de pratique et l’angoisse, j’ai bien failli m’écrouler dans ma casemate, en syncope. Quand j’ai rendu les comptes à la mi-nuit, ça été le drame. Les cinquante balles d’erreur dans la recette ils encaissaient pas les Corses. Ils m’ont fait recommencer dix fois mes calculs, tous les quatre penchés sur moi et les notes, à m’étouffer, m’aidant même l’un ou l’autre, ceux qui savaient compter. Et puis ils m’ont abandonné d’un coup, en s’éparpillant dans le bureau directorial. J’en ai vu un qui mettait la main à sa poche, qui me regardait d’un sale œil, et j’ai cru qu’on allait me descendre, la coutume chez les truands du genre pour les entourloupettes. Il tirait seulement son paquet de Camel, une rareté.

— Ça va, il m’a dit à travers la flamme de son briquet de luxe. Pour cette fois on t’oublie. Va te coucher. Mais à une autre gourance on te renvoie à ta cloche.

C’était pas le moment de demander une avance. J’ai remercié quand même, par habitude. J’en avais connu d’autres Corses, des terreurs plus ou moins respectables, aux enfants de troupe et après. Je répliquais, je leur tenais tête. Je risquais pas grand-chose. C’est pas eux, adjudants ou supérieurs, qui auraient eu l’idée de me renvoyer à la maison, pour m’apprendre à vivre comme on dit. Avec mon quatuor de patrons il fallait que je compose, que je me montre discipliné. Humble, quoi. Ils m’auraient peut-être pas supprimé carrément, méchants comme ils étaient d’allure, pour un autre coup fourré involontaire, une erreur d’addition, mais ils m’auraient privé de casse-croûte, remis à la mouise, à l’inanition probable. Je me suis appliqué. Tellement, que les garçons m’ont tout de suite fait la gueule. Ils perdaient du temps et se fatiguaient, le seau à Mumm ou le plateau à bout de bras. J’en finissais pas de vérifier, de compter et de recompter, de me reporter aux tarifs. Les grands, en plus, devaient se rapetisser pour grimacer dans ma lucarne.

Ça marchait les affaires. Matinées et soirées on remplissait. Les Allemands avaient leurs entrées. On les soignait. Ils nous gâtaient aussi, avec des autorisations spéciales pour prolonger les loisirs, certaines nuits. On en liquidait du brut et des alexandras. Et de la fine Napoléon, comme de juste. Les billets de mille s’entassaient dans mon blockhaus, des recettes énormes qu’ils avaient peur parfois, les Corses, de trimbaler sur eux dans le noir, à cause des jalousies, des rivalités. Surtout Zatara, le magnanime, qui m’avait sauvé la mise. Il venait aux renseignements quand il était de clôture, passait sa rude bouille par la lucarne.

— Combien de sacs, ce soir ? il demandait.

— Deux cents, je répondais, monsieur Zatara.

Ou trois cents... Ou cinq cents... Selon.

— Alors, il me disait, tu les emportes, les sacs. Tu te les planques sur l’estomac. Tu te la fermes bien la chemise. La chambre aussi, hein ? Et demain tu me le rends le paquet. Allez, niston, et sois

brave.

Je l'étais. Le sauf-conduit en poche je partais dans les rues vides, sinistres, jusqu'à mon hôtel à punaises. Personne, en cas de rencontre, aurait pu croire à ma mine que j'étais un pactole ambulante. Elle me touchait droit à l'âme la mission de confiance. J'avais l'estime de Zatarra, et tout truand qu'il était fallait pas négliger. Elle m'est jamais venue l'idée, parole, quand je me trouvais riche à un demi-million des fois, d'obliquer sur la gare Saint-Charles et d'attendre le premier train. C'était pas dans mes cordes la vraie malhonnêteté. De toute façon ils m'auraient repiqué un jour, mes Corses, ou d'autres, avec leurs ramifications, tous leurs relais, leur deuxième bureau particulier. J'en aurais pas profité tranquille du magot.

Moi qui m'étais essayé dans le métier tant bien que mal, en amateur, j'en ai vu défiler des artistes, et des célèbres. De dos, toujours, avec ma lucarne derrière la scène. Les danseuses des ballets montmartrois, permanents à cause du succès, c'était de l'autre côté qu'elles retroussaient leurs jupes dans le french-cancan, à l'apothéose. Elles me fascinaient ces filles-là, même à l'envers, à portée de main pour ainsi dire. Belles je les voyais toutes, sous le maquillage, le fond de teint, les dentelles, les lumières. J'ai failli oublier Nadia qui avait fini par m'héberger, pas par pitié je supposais. Une ou deux des ballerines, en allant s'attifer au sous-sol, glissaient souvent la tête dans ma lucarne, pour une risette, un petit mot d'encouragement.

— Vous en sortez jamais de votre réduit ? m'avait dit l'une un soir, si courte de taille qu'on arrivait à peine au face à face. Faut venir à l'hôtel. Juste à côté. On vous mangera pas. Vous plaisez à ma copine... Vous croyez pas ?

Et comme la directrice de l'ensemble surgissait à un bout de la salle, une matrone d'envergure :

— Merde ! elle a dit la mignonne danseuse. Je vais encore avoir une amende... Salut ! Les abîmez pas vos yeux surtout... Dans vos comptes...

Sûrement qu'elles l'auraient fait pour moi tout seul le grand écart du french-cancan, l'une ou l'autre ou les deux, qu'elles auraient retroussé leurs jupes, dégrafé les dessous, roulé leurs bas noirs. J'allais l'exploiter l'avantage, par dignité, quand je suis tombé pile sur elles, Moustique et Rosalinde, qui partaient faire des courses, une fin de matinée. C'est elles qui m'ont reconnu. Moi je les regardais, suffoqué, tellement défigurées au plein jour et au saut du lit. Cadavéreuses. Avec des traînées de fards et de rimmel tenaces, là où il fallait, dans les creux, user fort de la vaseline et des démaquillants. À vomir. Et par-dessus la carapace en ferraille des bigoudis qui bossuait les foulards.

— On va s'acheter du pain en plus et des gâteaux s'il y en a, m'a dit Moustique. On la saute au restaurant. Et on a des tickets en supplément, comme les travailleurs de force... Vous venez ?

J'ai suivi, rien que pour la complaisance. Elles m'ont raconté leur vie d'artiste, appris que c'était pas si gai qu'on se l'imaginait. Qu'elles dérouillaient souvent avec leur patronne, une vraie sous-maîtresse de bordel. Amende par-ci, amende par-là. Pour un petit retard au labeur, une lingerie mal lavée, du manque d'énergie dans les pirouettes. Et les bleus, les crampes, les migraines et le mal au ventre avec les règles. Et les bonhommes aussi, à la pause, qui arrêtaient pas de vous faire du gringue, qui se croyaient le droit de tout parce qu'ils en avaient plein les poches.

— Tu peux pas te faire une idée, toi, m'a dit Moustique. Tu vois que le bon côté, de ton cagibi. Pas vrai qu'il se rend pas compte, Rosalinde, pas vrai ?

Elle a tourné vers moi son visage pâle, Rosalinde, tout sourire. Une dent pointait en haut, désalignée. Elle devait les froter vite fait, pour pas risquer l'amende.

— Vous me reconnaissez quand même de votre trou ? elle m'a demandé. Je suis juste en face de votre fenêtre à un moment... J'en profite pour vous regarder quand on se penche les jupes en l'air. Vous remarquerez ce soir...

Ce que je remarquais déjà c'est qu'elle m'attirait pas du tout, même avec ses yeux tendres dans les bavures de rimmel. Nadia, elle, se démaquillait à fond, s'appliquait, se dépêchait aussitôt de réduire

les lumières pour m'épargner le contraste, le désavantage. Jamais de rouge qui s'écaillait, aux mains ou aux orteils. Sa moumoute, une mode de l'époque, elle l'ôtait qu'au lit, après les ébats, quand je commençais à sombrer. Et elle refonçait la première dans la salle de bains, au réveil, un bon moment, le temps de se remettre en condition. J'appréciais. Ça m'a même servi d'exemple. Je m'y suis fait tout de suite à sa discipline, pour le restant de ma vie. Des sanitaires pareils fallait en profiter, y gagner le goût de l'entretien. Rattraper les ablutions perdues. Fignoler l'éducation troupière et familiale.

J'ai accompagné mes ballerines jusqu'à leur boulangerie, un endroit pas fréquentable le plus souvent. Elles ont lâché leurs tickets avec une sorte de désintérêt, comme des confettis. Acheté une baguette à elles deux. Questionné la boulangère s'il y avait pas un macaron ou quelque chose de ressemblant planqué derrière le comptoir.

— Vous voulez pas voir notre chambre ? m'a demandé Rosalinde en revenant, devant l'hôtel. On couche ensemble Moustique et moi... Dans la même...

Ça m'a effleuré qu'elles chercheraient peut-être à me prendre en sandwich, copines et généreuses comme elles l'étaient. Un truc nouveau, pas à dédaigner, moi qui étais rudement en retard d'existence. Et puis j'ai aperçu Nadia au loin, sur le trottoir.

— Demain, j'ai dit vivement. Les Corses m'attendent pour mes comptes...

Ç'aurait été dommage de la perdre Nadia, elle et son refuge, pour ces mal lavées tentatrices.

— À demain alors, a dit Rosalinde.

Et pour m'attirer encore, elle m'a donné un croûton de la baguette, celui qu'elle avait déjà mordillé de sa dent de vampire. Exprès, peut-être.

Certains après-midi, certains soirs, Nadia s'offrait une consommation et regardait le spectacle une fois de plus. Elle s'arrangeait pour trouver une table en face de ma cahute, se partageait entre la scène et le guignol, m'encourageait d'un sourire. Ça me gênait qu'elle me voie en employé minable, à mi-corps et plus en artiste. Pendant qu'on applaudissait les vrais, des nantis d'apparence, avec smoking et chaussures en croco. Je rimais entre deux notes pour avoir l'air de ce que j'étais pas. Des couplets de moins en moins écoutables. Le maître d'hôtel, un autre Corse, modeste celui-là, y jetait un coup d'œil de temps en temps, après une lampée à son flacon réservé, dans un coin du cagibi. Il distinguait plus grand-chose souvent, sauf que c'était pas des additions. Il m'avait aidé à mes débuts, il m'avait en estime aussi puisque j'étais complice pour le doping trois étoiles. Une nuit, je lui ai fait un acrostiche, où j'évoquais un peu son péché. Je me doutais qu'il comprendrait pas tout de suite, à jeun ou dans les vapes, que les grosses lettres tarabiscotées à chaque vers c'était son nom à lui, Joseph Bastelica. Mais une fois au courant ça été le délire.

— Quel honneur vous me faites, cristouche ! il s'exclamait. Quel honneur !

Il en finissait pas de le relire, de le contempler l'acrostiche, les yeux mouillés. Il en oubliait le service. Il a été chercher sa bouteille, pour qu'on trinque. Comme j'aimais pas le cognac il en a bu une double rasade. Puis il a pris son portefeuille, et j'ai cru qu'il allait me donner un pourboire. C'était seulement pour y ranger l'acrostiche.

— Je me le garderai précieusement mon poème, il m'a dit. Vous voyez... Je me le mets là, avec les photographies de la famille...

Ça m'a valu une sacrée réclame auprès du personnel. Tous les loufiats sont venus au guichet, à tour de rôle, quémander leur acrostiche. La dame du vestiaire, celle du petit coin, la fille aux fleurs. Il l'avait quand même pas montré aux patrons, Bastelica. À cause de l'allusion au cognac, probable.

Elle en rêvait Nadia de monter sur la grande scène. Ç'aurait été la consécration. Elle s'entraînait dur dans l'espoir, s'essayait au contre-ut tous les matins, le temps de sa toilette. Mais les Corses veillaient au standing. Il leur fallait des artistes parisiens, jamais vus à Marseille, surtout chez des

concurrents. Zatarra lui avait fait quand même une vague promesse. Seulement il voulait savoir si c'étaient ses doudounes qu'elle avait gonflantes, et pas des postiches. Je l'ai pas poussée sur la vilaine pente, Nadia. Je commençais à l'aimer je crois bien, et j'aurais pas supporté qu'elle loupe un aigu devant tout le monde, avec l'émotion.

Des attractions y en avait jusque dans la salle et les dépendances. Hors programme, imprévues. Qui distraient que les acteurs, faisaient se ratatiner d'angoisse le public et le personnel, et moi pas remuer d'un poil à l'abri du blockhaus. Les incursions de Carbone et de sa smala, des caïds du P.P.F., c'était tenable. On les accueillait en seigneurs, entre affiliés et insulaires. Ils se contentaient de siffler un magnum à l'œil, de se choisir des filles du ballet pour un extra, qu'on sermonnait en cas de rebuffade. Un soir ils ont voulu allonger la représentation. Carbone lui-même, qui avait repéré un inspecteur en mission de surveillance, pourtant bien petit, bien camouflé en bout de salle. J'ai jamais su pourquoi il est allé l'ôter de sa chaise par son col de veste, pourquoi il l'a traîné sur la scène, fait s'agenouiller et demander pardon. Une vieille rancune, un coup fourré.

— Ne me tuez pas, disait le flic. J'ai des enfants...

J'ai tout de suite pensé à Broncono, l'autre inspecteur, s'il l'aurait acceptée la vile posture. Ça a pas eu de succès, l'intermède. On entendait que les ventilateurs. Les patrons, tout respectueux qu'ils étaient, et admiratifs au fond, rigolaient pas non plus. Ils imaginaient les retombées, la fermeture peut-être, même avec les appuis.

C'est les Allemands qui l'ont causée la vraie panique. Malgré les appuis encore, les passe-droits, les gâteries, les beuveries gratuites. La Gestapo a fait deux ou trois descentes, épluché les papiers, forcé la direction, le personnel, les spectateurs à se déculotter, et devant les dames une fois, pour l'aryenneté probante. Je l'ai subie la visite, côte à côte avec Bastelica, le maître d'hôtel. On se méfiait pas, on se croyait en sûreté dans le cagibi. Ils en ont embarqué pas mal, qui résistaient, prenaient des coups, suppliaient, pleuraient certains. Ça m'a rappelé l'arrivée au commando de culture, en Prusse-Orientale, avec ma barbe et mon grand nez.

— *Jude* ? a gueulé un des employeurs, le doigt pointé, furibard.

— *Nein* ! j'ai dit.

J'ai pas pu parer la paire de baffes. La sentinelle s'est interposée, pas d'accord pour les manières, même chez des paysans. Et il l'a pas menée plus loin l'investigation, ce bouseux fanatique. Souvent j'y ai repensé aux turpitudes de la Gestapo, à Marseille. Quelle sacrée chance j'avais eue qu'on m'ait pas charcuté, étant gosse, pour mon espèce de phimosis polonais. Ils l'auraient faite l'erreur de diagnostic.

On s'attendait au pire dans l'imprévu, les bouleversements. Bastelica lampait de plus en plus, se réconfortait avant chaque séance et pendant, jusqu'à se cogner aux tables et au chambranle de la cahute, recouvrait vite l'équilibre et sa dignité avec son expérience dans la fonction. Et juste dans une accalmie de l'occupant ou des gros bras P.P.F. ça été le drame une nuit, l'authentique, le règlement de comptes sanglant, moi seul témoin. Tout le monde avait évacué à la clôture, sauf un truand géant et mastoc à faire peur, que les danseuses excitaient à chaque arrivage. Il avait prévenu Zatarra, le Corse de service, qu'il démarrerait pas avant d'empocher l'amende que lui devait Falcone, un des associés et manitou de l'affaire avec son bagage d'école estimable. Falcone lui avait soufflé sa ballerine, une entourloupe pas pardonnable et qui se payait cher entre collègues. Tout ce que pouvait faire Zatarra c'était téléphoner à Falcone et exposer la situation. Il y allait, jurant dans son patois, mais en passant devant mon blockhaus il a eu un fameux réflexe.

— Donne-moi tous les sacs, il m'a dit doucement. Je me les emporte ce soir. L'ordure, là-bas, je me méfie de lui.

Il se l'est coincé sur la poitrine le paquet.

— Bouge pas de là, il m'a dit encore. Attends-le, M. Falcone. Moi je vais la mettre à l'abri la recette. À demain, petit.

De mon judas je l'ai eu longtemps à l'œil le traître. Il se tenait bien carré sur sa banquette, nerveux parfois, pianotait d'une main ou de l'autre, empoignait pour rien sa coupe vide ou la bouteille dans le seau. Il me faisait pas peur, ce dur, moi qui avais affronté les Allemands, de près ou de loin. Je craignais seulement qu'il ait trop soif et envie de se ravitailler. J'avais pas d'ordres, ni les clefs de la cave en plus. S'il insistait méchamment, je pourrais toujours lui offrir le restant de cognac de Bastelica. Et puis Falcone, le grand patron, est entré. Calme il semblait. Maigre et frêle à côté de l'autre. Je les ai entendus s'engueuler un moment. Il voulait pas céder, Falcone, payer l'amende. Le truand a encore élevé la voix. Il l'aurait son pognon, parole d'homme. Il irait chez Falcone, dans la famille, sèmerait la merde, terroriserait la femme et l'enfant, jusqu'à ce que...

Alors j'ai vu le patron se dresser d'un coup en envoyant dinguer sa chaise, lui tellement posé d'ordinaire, en gestes et en paroles, même avec moi, l'employé. Il a tiré de sa poche un revolver énorme qui ressemblait à celui que j'avais balancé dans la mer du Nord, à Dunkerque, en 40, pour que les Fritz en profitent pas s'ils étaient à court. Il y croyait pas, le truand, à la menace, au genre de dénouement. Il s'est affermi un peu plus sur la banquette. Il défiait même, les dents dehors, comme s'il souriait. La première balle l'a forcé à se lever, à s'extirper tant bien que mal de la table, avec un petit signe timide de la main qui voulait peut-être dire : « Basta, Falcone... » Il en a pris d'autres à la file, trois ou quatre, sans qu'aucune le mette à mort, tellement il était volumineux, bardé de graisse et de muscles. Il a essayé de foncer, de retrouver la sortie, de contourner Falcone. « Arrête ! il criait pour de bon cette fois. Arrête Nicolas ! » Il marchait droit encore. Il a repéré une porte ouverte, s'est engouffré, Falcone aux trousses. Ça menait au sous-sol, au vestiaire des danseuses, lui qui en raffolait avant. Il y a eu une autre pétarade, assourdie. J'ai pensé que Falcone avait quand même fini par l'allonger dans le cul-de-sac, si coriace qu'il était. Et puis brusquement, par ma lucarne, je le vois reparaitre le truand, les bras en l'air le plus haut qu'il pouvait, qui y allait vers la vraie sortie, mais chancelant, sans plus beaucoup de conviction. Et juste devant moi, comme s'il voulait M. Falcone, mon patron, m'honorer de l'abattage, il lui a donné le coup de grâce, le gros pétard dans la nuque. Le parquet a résonné sous la chute, un poids pareil, avec toutes les balles en plus, parsemées. Je me suis penché à la lucarne. Il bougeait plus l'affreux truand, affalé, bras en croix. Falcone m'a aperçu seulement.

— Je téléphone à la police, il m'a dit, naturel. Restez là en attendant. Je vais embrasser ma femme et je reviens...

Je suis sorti de mon gourbi pour le regarder de plus près le mort. Il ressemblait à d'autres que j'avais vus à la guerre, une flopée, des soldats ou des civils. Mais il m'émouvait pas du tout celui-là, ce grand cadavre. C'était comme au cinéma, dans un film de gangsters, une sacrée scène, drôlement bien jouée. À force de le détailler j'ai fini par découvrir la montre à son poignet, une trotteuse énorme, brillante, en or pas de doute, pour sa condition de caïd. J'ai failli me baisser. C'était pas gênant pour la sensibilité. Il devait être chaud encore. Il y avait qu'un peu de sang autour. Je l'aurais pas portée une montre pareille, bien sûr. Par pudeur. Je l'aurais revendue. De quoi m'offrir des utilités au marché noir. Du petit linge, des chaussures d'avant-guerre, un costume peut-être. J'aurais plus eu aussi honte pour Nadia... J'ai trop hésité. J'étais pas doué du tout pour la triche. Comme lorsque je trimbalais les recettes la nuit, transporteur de fonds occasionnel. J'ai regretté longtemps.

Les flics sont arrivés. Un inspecteur et deux autres en tenue.

— Un de moins, a dit l'inspecteur au-dessus du mort. Et celui-là, la vache, on le pleurera pas.

Tout de suite j'ai remarqué qu'il l'avait camouflé le bracelet-montre, sous sa godasse, comme moi pour le billet de mille au comptoir du « Monseigneur ».

— Allez chercher le brancard, il a commandé à ses aides.

Il s'est baissé sur le cadavre, il a fouillé par-ci par-là pour la frime, en me tournant le dos. Mais je l'ai quand même vu qui débouclait le bijou et se l'empochait, mine de rien, en vrai vide-gousset.

Je l'ai soutenu de mon mieux, Nicolas Falcone, à la déposition. J'ai inventé des choses, chargé le mort à fond. Qu'il perturbait le spectacle, les affaires, menaçait les ballerines pour se les envoyer, qu'il était venu, à ma lucarne, se documenter sur la recette. On m'a pas augmenté pour ça, mais j'ai senti que j'avais la reconnaissance des patrons, que j'étais digne d'être corse à la rigueur. Falcone a été vite libéré, acquitté facile. Il m'a serré la main. J'ai pas osé lui réclamer le gros tricot de laine, un cadeau de ma pauvre mère, que je lui avais prêté cette nuit-là pour qu'il attrape pas la crève en taule, M. Falcone.

Les auscultations de la Gestapo, les jeux de massacre au cabaret, ça commençait à rendre intenable la villégiature. On risquait sa peau, même en spectateur. C'est avec les bombardements que ça s'est vraiment envenimé, qu'on a bien cru, Nadia et moi, qu'elle irait pas plus loin, notre vie d'artistes. Le premier on l'a morflé chez elle, au bord de mer. Ils cherchaient la base sous-marine les alliés, il paraît. C'est nous qu'ils ont trouvés dès le début, le bel immeuble à balcons et d'autres autour. On s'y attendait pas, personne, à Marseille. On y pensait à peine à la guerre, juste à cause des Allemands dans les rues, comme des touristes. Pas méchants encore.

C'était le matin. Je sortais de la salle de bains, tout frais, ragaillard, à moitié nu. J'ai pris une cigarette dans le paquet de ma ration, la dernière. J'allais et venais, pas pressé de redosser mes vieilles frusques, sans gêne devant les fenêtres puisqu'on avait pas de vis-à-vis. Et puis ça été l'explosion, le séisme, la tornade. Une bourrasque qui m'a envoyé dinguer à reculons contre l'étagère à souvenirs de Nadia. Plus de carreaux, plus de rideaux, plus de cigarette non plus. Moi, l'ancien combattant, j'ai deviné tout de suite. C'était pas un suicidé au gaz qu'aurait négligé les conséquences.

— À la cave ! j'ai hurlé. C'est les Anglais !

Ou les Américains peut-être. Ça changeait rien. On pouvait confondre. On a dévalé les escaliers tels quels. Moi quasiment à poil, comme si le souffle m'avait déshabillé aux yeux des gens, et Nadia en peignoir à fleurs, blanchie d'épouvante et de la poussière de gravats. Elle était trop loin la cave. Ça sifflait les bombes, ça fusait, ça giclait de partout. On s'est rencognés dans les marches, entre deux étages. Elle me serrait Nadia, elle m'étreignait de tous ses bras, mieux qu'au lit encore. Ça a paru se calmer. On a attendu encore un peu, par précaution. Aux feux d'artifice y a toujours une pause avant le bouquet. Nadia s'est quand même décollée de moi. Sanglante elle était. Les joues, le front, la bouche. Des traînées horribles sur le fond de plâtre pulvérisé.

— T'es blessée ! j'ai crié.

— Ça me pique... Ça me brûle..., elle disait en se tâtant et en se barbouillant à plus la reconnaître, elle, l'artiste délicate.

C'était moi, la victime. Sanglant de partout aussi. La poitrine, le ventre, les flancs, le dos. Elle était saine et sauve Nadia. Intacte. J'avais seulement déteint sur elle quand elle m'agrippait, s'écrasait contre moi. Elle s'était labouré la figure avec les parcelles de carreaux que le grand souffle m'avait plantées dans les chairs. J'étais devenu un supplice ambulante, comme une râpe à fromage, une planche de fakir, un pan de muraille farci de tessons. On s'est relevés de notre coin d'escalier où on se tenait blottis comme des clochards dans le métro. Elle a passé une heure au moins, Nadia, à m'épiler la verroterie. Avant même, une sacrée preuve d'amour, d'ôter son maquillage de clown.

On a déménagé, bien sûr. D'autant que les spécialistes avaient loupé les sous-marins et qu'ils rectificaient probable, un jour ou l'autre. Nadia s'est réfugiée et moi avec dans une rue bien tranquille, près de la Canebière et du cabaret des Corses. On a respiré un bon moment. Il y avait pas d'objectif en vue dans le périmètre pour nos alliés. On croyait, Marseillais ou pas. Et puis de là-haut, du plus haut qu'ils pouvaient pour qu'on ait le temps, en bas, d'apprécier l'attraction terrestre, les

Américains ont essayé de démolir la gare Saint-Charles en cul-de-sac, qui servait à pas grand-chose aux ennemis, qu'aux permissionnaires, bien emmerdés du coup pour aller se détendre en famille, même là où ça pilonnait pas mal aussi. Il faisait beau ce matin-là, comme souvent. Ils ont à peine écorné la gare, tout écrasé autour. Le soleil, peut-être, qui les aveuglait, si haut, les préposés des forteresses volantes. Des milliers de morts. Et nous indemnes, Nadia et moi, un miracle. Juste un peu refroidis d'avoir été si longtemps étendus sur les tommettes du carrelage sous l'escalier, à poil ensemble cette fois-là.

Le cabaret et les Corses avaient échappé au massacre. Ça a discuté ferme pour la représentation, matinée et soirée. Si c'était convenable le french-cancan un jour pareil. L'imprésario directeur artistique homme d'affaires était pour. Les aviateurs, il disait, redécollaient aussitôt quand se tuait un copain. Une allusion malheureuse. Ça a choqué les Corses, quand même. On a fait relâche. De toute façon, on espérait pas de grosse recette, avec ce qu'il y avait d'habitues parmi les cadavres.

Nadia et moi, on en a profité pour préparer les valises. Jamais deux sans trois elle disait des bombardements. On finirait bien par y rester, nous aussi. Autant prévoir. Je m'en étais tiré en Belgique et à Dunkerque, sans la trouille jamais, à force d'orgueil, mais là, juste au moment où je l'abordais pour de bon la vie, où je pourrais peut-être y goûter... Elle a pas hésité ma chanteuse pour me suivre à abandonner son métier de rêve, à se priver des petits succès qu'elle commençait d'avoir sur des scènes, et des grands auprès des admirateurs. Ça la touchait que je tiens à elle jusqu'à vouloir l'emmener dans la famille, marié encore, sans rien savoir de l'accueil. Je l'aimais peut-être. J'étais reconnaissant surtout. Elle en avait partagé des choses, en plus d'elle. Généreuse tellement. Jusqu'à son savon de toilette qui moussait si bien. Et puis on avait failli mourir ensemble, l'un contre l'autre...

Une dernière fois je suis allé à mon hôtel de miséreux, pas amoché celui-là. En cas où y aurait une lettre de ma mère au rebut. C'est les Allemands qui m'écrivaient. Une convocation en règle du S.T.O. pour les aider à fortifier un peu du côté des Saintes-Maries, maintenant que ça débarquait de partout. Le bouquet. Moi qui me croyais intouchable en ancien prisonnier, délivré des obligations du genre. Y avait plus de temps à perdre. On a réquisitionné payant un charreton et l'homme de main pour nos grosses valises et on a pris la direction de la gare entre les ruines que des gens achevaient de déblayer en transpirant dur au soleil. On l'a attendu des heures le train de Paris. Peut-être un, peut-être pas. Personne savait. Il y avait un monde. Plein les quais ou ce qui en restait. Des fuyards comme nous qui craignaient les bombes et la vraie guerre pas loin, là où ils l'auraient jamais cru, sur leur Côte d'Azur pas faite pour. Quand le train s'est formé on en pouvait plus de patience et de fatigue, écroulés tous sur les moellons et les bagages. Et ça été d'un coup le réveil, la ruée, l'assaut, une bousculade énorme par-dessus ceux, les ankylosés, les fragiles, des femmes, des gosses et des vieux, qui avaient manqué d'équilibre, buté contre tout, les rails, les pylônes, les trous de bombes, contre d'autres gens féroces et qui faisaient le poids. On a hésité un peu Nadia et moi, la délicatesse, l'orgueil toujours, et puis on s'est jetés dans le maelström de toutes nos forces, tête en avant, creusant le chemin avec nos valises, comme des béliers. On a atteint les wagons déjà bondés. Des monceaux de corps agrippés partout, sur les marchepieds, bien calés l'un l'autre, et qui bougeraient plus. On passait pas seulement les bagages par les fenêtres. On enfournait aussi les enfants, les grand-mères. Des hommes et des femmes s'essayaient à la varappe, se hissaient mutuellement, culbutaient dans le magma ou restaient là coincés, jambes au vent, à gigoter de détresse. On l'aurait pas le train fatal. C'était cuit. On manquait d'allant. On réfléchissait trop Nadia et moi.

— Vas-y ! je lui ai enfin crié en la prenant sous les bras, en la soulevant pour qu'elle empoigne une barre, elle aussi.

Elle était grande, lourde. Ça développait pas tous les muscles, les vocalises. Je la poussais aux fesses, je l'encourageais. Elle était en suspens, la figure écrasée contre les gens qui la bloquaient dans

le couloir. Heureusement deux types sont venus au secours, un même qui a abandonné une vieille femme à mi-corps. Faut dire qu'il était tentant le spectacle. Elle s'était pas mal retroussée Nadia dans l'effort. Ils l'ont aidée de bon cœur, la retroussant un peu plus. Elle avait mis son plus fin portejarretelles, sa culotte festonnée. Elle a fini par basculer comme d'autres, en agitant ses longues jambes un bon moment, les cuisses à l'air. C'était pas de circonstance de se montrer jaloux, possessif. J'ai fait l'haltérophile avec les valises, entendu des gueulements sous le choc, et j'ai escaladé à mon tour. Personne s'est dévoué pour moi, bien sûr.

On a poireauté encore une bonne heure au coude à coude et plus profond avant que le train démarre. Il a duré le voyage. Le rapide s'arrêtait partout, dans les gares et en dehors, en pleine campagne à cause des rails qu'on rafistolait, des cratères du ballast, des signaux qui signalaient plus, des aiguillages déglingués qu'il fallait aborder au ralenti. Les gens entre eux s'apeuraient, se rappelaient des déraillements sur la ligne, les bombardements des Anglais et des Américains qui mélangeaient tout, les convois de troupes et d'innocents. Ils puaien aussi les gens. Nous on s'était bien frottés avant de partir, un dernier bain avec l'eau qui coulait encore, une chance. Et Nadia lâchait pas son gros flacon de parfum, le reniflait, s'en passait et m'en passait. Elle était bien, Nadia. Elle tenait le coup. Une vraie Grecque comme du temps d'Andromaque. La faim et la soif, elle s'en plaignait pas. C'est pour le petit coin qu'elle souffrait, qu'elle était gênée. Ça débordait du monde qui s'était casé là pour l'expédition, avec le plus veinard affalé sur le siège. Ils râlaient qu'on les dérange les occupants, évacuaient à peine, à contrecœur, coinçaient la porte du pied l'un ou l'autre pour qu'on s'avise pas de tirer le verrou et de profiter du reposoir. Je guettais, au cas où le factionnaire aurait voulu jeter un œil. On se serait demandé pourquoi il en était pas resté quelques-uns de plus sous les décombres.

On est arrivés en vue de la gare juste pour une alerte. Il a fallu stationner jusqu'à la fin, pas rassurés du tout, en regardant les projecteurs fouiller la nuit. Ça été encore la corrida pour descendre. Tout le monde poussait, s'écrasait dans les couloirs. Une manie comme au départ qui quittait plus les gens. La hâte aussi de prendre l'air ou de foncer dans le métro à l'abri, de peur que les avions reviennent achever les démolitions. Elle connaissait pas Paris, Nadia, mais c'était pas l'occasion pour visiter. On a filé vers la gare de l'Est, du mieux qu'on pouvait avec notre chargement. On avait faim, on avait soif, et je rêvais à ce que ma mère trouverait à nous offrir, si tout se passait bien, le voyage et l'accueil. Il y aurait peut-être un train pour Reims, supposaient les employés. Un omnibus. Fallait encore attendre, à tout hasard. On a attendu, des heures et des heures, assis sur le quai et sur nos valises, le plus près des rails, au cas où ça serait l'assaut, le carnage comme à Marseille.

C'est quand on a été enfin tassés sur un bout de banquette, elle sur mes genoux, et que le train s'en allait que Nadia a commencé de s'inquiéter.

— Tu penses qu'ils voudront de moi, tes parents ? elle m'a demandé. Que je leur plairai ? Que j'ai pas mauvais genre ?

— Bien sûr qu'ils voudront de toi, je lui ai répondu vivement, le nez dans l'oreille qu'elle venait de parfumer. Crains rien pour ça...

J'imaginai. Peut-être que l'adjudant gâterait la réception, userait des gros mots pour le demi-tour réglementaire, séance tenante. Mais je me sentais solide, décidé, plus hardi qu'avant. J'en avais fait et appris des choses. Forcé le public à m'applaudir, à me croire un artiste. Floué les flics. Manié du pognon comme jamais plus peut-être, celui des autres. Fréquenté les Corses, des caïds. Mérité leur gratitude. J'avais plus peur de rien.

J'AURAIS aimé la reconnaître la maison de la vieille dame qui nous avait hébergés une nuit, Nadia et moi, dans le pays pas loin de celui des parents où je voulais aller quand même en éclaireur, pour l'entrevue. Il y avait si longtemps. Quarante années presque. Elle nous avait accueillis bien gentiment la vieille dame, sans questionner à peine, et pas pour l'argent qu'on lui proposait en remerciement d'un petit casse-croûte et des draps à laver après. On était arrivés là au hasard, sales et crevés, comme des romanichels, après un bon bout de route à pied depuis la gare de Fismes, la plus proche de la famille. On semblait refaire l'exode avec nos grosses valises et nos haltes dans les fossés. Les voitures encombraient pas à l'époque, et celles qui passaient, le temps de poser la charge pour lever la main timidement, voulaient plus s'arrêter, gazogène ou pas. Il défilait aussi des Allemands, qui ralentissaient leurs camions pour bien lorgner Nadia, et refonçaient, disciplinés. Seule, ils l'auraient embarquée sûrement, même *verboden...* Jolie mademoiselle... *Gut, gut...*

C'est la vieille dame qui nous a réveillés, comme à l'hôtel, avec le lait qui fumait sur le plateau à fleurs. Honteuse, elle se disait, de plus avoir de café, ou de ce qui en avait l'air. On avait bien dormi, oui madame, merci beaucoup. Dans le haut lit de bois qu'elle avait retapé exprès et qui servait plus, maintenant que sa fille était mariée. On mentait pas. On avait même pas pensé à l'amour, à se caresser un peu depuis le temps. Pas à cause des échos. Flapis du voyage. Et pas trop disposés non plus, peut-être, parce qu'on approchait du but, du dénouement.

Je l'ai laissée là, Nadia, à la causette avec la dame, dans le grand lit, telle quelle. C'était pas comme à Marseille, pour l'enjolivement les matins. Elle essayait de s'arranger les cheveux, d'être potable quand même. Elle finissait pas de les lisser, de les tapoter. Elle devait être bien contente, j'imaginai, que ça soit si sombre dans la chambre, que la dame écarte pas les gros doubles rideaux.

— Tu reviendras surtout ? elle m'a demandé quand je l'embrassais pour partir.

— Bien sûr ! j'ai dit.

Elle m'avait tenu la main tellement fort que j'ai pu regarder la marque de ses ongles une ou deux fois en chemin. Elle aurait pas dû craindre, Nadia. J'avais pas pris mes valises. C'était comme un gage.

La plus belle maison du pays, m'avait un jour écrit ma mère. Une sorte de résidence secondaire d'un nanti de Reims que l'adjutant avait dans ses relations de garage. Je l'ai repérée tout de suite au milieu des fermes et des bâtisses croulantes et rafistolées. Une douzaine pas plus. C'était moins qu'un village. Mort de silence et triste, même ce matin d'été-là. Il y aurait eu personne pour me renseigner si j'avais pas eu le flair.

Elle était là toute seule ma mère. L'adjutant bricolait dans un champ qui faisait partie du domaine, pas loin. Elle est restée assise, inerte, la patate en l'air qu'elle épluchait.

— Te v'là ! Te v'là quand même ! elle répétait. D'où que tu viens mon gamin, d'où ?

Elle en perdait la mémoire, ma pauvre mère.

— De là-bas, j'ai dit. De Marseille, forcément...

J'ai pas attendu qu'elle aille au bout de sa surprise. Je me suis dépêché de tout déballer en tête à tête. Que j'aimais une autre femme que la mienne, qu'elle m'avait donné le gîte et le couvert, qu'on en avait vu de rudes ensemble, failli mourir des fois et des fois, et qu'elle était près d'ici, aux aguets pour la présentation. Une artiste, j'ai ajouté, ce qui pouvait agrémenter l'histoire.

Elle a pas réfléchi longtemps, pas balancé non plus, ma mère. Les romans d'amour, c'était pas pour lui déplaire. Elle en avait rêvé toute sa vie, elle en avait connu même, des petits, sans conséquence que

le regret d'avoir manqué de hardiesse, d'obstination. Elle pourrait toujours partager le mien. Ça lui changerait peut-être l'existence comme elle le réclamait tant.

— T'en fais que de pareilles, elle a dit pour la forme. Va quand même la chercher ta nouvelle, puisqu'elle est là. Si seulement c'était la bonne...

— Je crois bien, j'ai dit vivement, persuadé d'un coup.

Je me suis arrêté à la porte. Un réflexe.

— Mais papa, j'ai demandé, t'as pas peur...

— Laisse donc, a répondu ma mère. Je prendrai ça sous mon bonnet. J'ai l'habitude... Vas-y, mon gamin... Je mettrai un peu plus de pommes de terre. Vous devez avoir faim si ça tombe...

J'ai filé. Parée, bichonnée du mieux, Nadia faisait les cent pas dehors.

— Ça va ! je lui ai crié. T'inquiète plus. Ils veulent bien...

On a payé la dame, on l'a embrassée même dans notre contentement, et pour les valises qu'on prendrait plus tard, avec de quoi rouler si on avait. On est partis comme ça, main dans la main, sur la route à travers champs. Elle découvrait plein de choses, Nadia. Elle admirait. Le paysage, les blés qui mûrissaient, les vaches, un bois de peupliers. Le soleil qui chauffait fort déjà, comme chez elle, si loin.

— Chante un peu, je lui ai dit à un moment.

Elle y pensait pas. Elle a commencé un petit air d'opérette facile, qu'on applaudissait bien au cabaret. Et puis elle s'est étranglée brusquement. À cause des larmes qui lui venaient, elle savait pas pourquoi.

Ma mère était encore seule, dans sa cuisine, quand on est enfin arrivés. Elle a hésité pour la bienvenue, ébahie, la main sur les lèvres, une habitude. Elle s'attendait peut-être pas à me voir rentrer avec une sorte de star, pas du tout défraîchie par le long voyage et la panique.

— Je vous embrasserais bien, elle a dit quand même, mais je vais vous salir...

C'est Nadia qui s'est jetée contre elle hardiment, rassurée.

Et ma mère aussitôt, comme si elle était rassurée elle aussi, sur l'aspect, la qualité :

— Allez le surprendre, le père... Il est aux cerises, au bout du pays. Vous le trouverez bien.

On l'a trouvé l'adjutant, en haut de son échelle, la tête dans le feuillage. Il est pas descendu pour nous accueillir, façon de marquer le coup. Il a dégagé sa figure et j'ai même pas eu le temps de lui dire bonjour.

— Alors comme ça, il a attaqué, vous êtes de Marseille il paraît ?

— Oui monsieur, a répondu Nadia, sans voix presque.

— Je la connais votre ville... J'y ai passé plus d'une fois...

Je le voyais déjà parti pour raconter ses campagnes, ses embarquements. J'aurais supporté, un jour pareil, dans la situation. Et puis, comme s'il me repérait soudain, et qu'il voulait se montrer aimable à l'un et à l'autre, amateur encore malgré l'âge :

— T'as quand même du goût, monstre ! il s'est écrié dans son arbre. J'aurais pas cru ça de toi. C'est au moins la plus belle de là-bas qu' t'as choisie, vingt dieux !

Il s'extasiait. Il la jugeait d'un bon œil, Nadia, détaillait. Il riait même. Sûr que je remontais un peu dans son estime en l'ayant prise, celle-là, géante et bien roulée, comme il les aimait.

— Vous vous appelez comment ? il a demandé.

— Nadia...

— C'est pas un nom français, ça... C'est un nom russe... Vous êtes russe, vous ?

— Non monsieur, elle a répondu Nadia, timide encore. Je suis grecque. C'est mon nom d'artiste... Pour chanter. Le vrai, c'est Olga... Olga Stefanopoulos...

— Oh là là ! il a fait, rigolard, en en perdant sa casquette dans les branches. Vous êtes une compliquée, vous ! Mais je vais vous embrasser quand même...

Il est descendu de son perchoir, s'est frotté le crâne pour aplatir son restant de cheveux et en chasser les saloperies du cerisier, s'est frotté la moustache aussi par précaution. Il a empoigné Nadia aux épaules, l'a bisée et rebisée sur les joues.

— Vous sentez rudement bon ! il a dit encore en se reculant pour le coup d'œil. Mince !

Pendant qu'il en était aux effusions il m'a embrassé aussi. J'allais pas pleurer d'émotion ni de reconnaissance mais j'étais bien content qu'on l'ait reçue si facilement, mon artiste. Il a regrimpé aussitôt dans le cerisier, l'adjudant, et de là-haut il a tendu deux paires de bigarreaux à Nadia, des premier choix.

— Tenez ! il lui a dit, jovial. Mettez-vous ça aux oreilles. Ça vous ira bien, belle comme vous êtes...

Elle pouvait pas faire autrement, et elle les a trimballés jusqu'à la maison, les pendants. Pour pas vexer mon père, un brave homme comme elle disait.

Elle a pas duré l'euphorie. Une lettre est arrivée un jour, de ma femme authentique encore, que quelqu'un du pays avait prévenue incognito de l'affreux micmac familial, du scandale que c'était de la voir, ma maîtresse, accueillie à bras ouverts où ça se serait pas dû, et se baladant même dans les rues en caleçon de bain ou quasi comme, les cuisses au vent. Ma mère aimait tant jaboter à droite à gauche, raconter son existence et la nôtre à tous, ses misères, elle disait. Elle avait renseigné tout le village, et dans les détails, sans se douter des conséquences, supposant pas la vacherie des gens, le besoin qu'ils ont de s'occuper de la vie des autres pour se désemmerder de la leur.

Elle était pas anonyme la lettre de ma femme. On pouvait pas se tromper. Elle en usait des gros mots, des injures, des menaces. On la verrait débarquer un de ces quatre elle promettait, si les Allemands la laissaient quitter la zone, et alors là, minute. Ça serait le grand chambard, le règlement de comptes. Elle les ménagerait pas les beaux-parents sans scrupules. Elle amènerait les gendarmes même, pour le constat, avant de lui botter les fesses à l'ordure qui la remplaçait.

Ça été l'affolement, le revirement total. Je me la rappelle ma mère à genoux sur le carrelage de la cuisine, en larmes.

— Je vous en supplie, elle nous disait. Allez-vous-en, pour l'amour du Ciel ! Pensez à nous, à quoi qu'on va passer dans le pays, à la honte si elle vient le faire son esclandre...

Et à Nadia, en l'agrippant à sa robe d'été à fleurs :

— On vous en veut pas à vous ma fille. C'est nous les coupables. Fallait pas qu'on vous reçoive. On s'en mord les doigts moi et le père...

Le père, lui, en claquant la porte, pas content du tout, était parti arpenter les champs pour épuiser sa rogne. Il avait rien dit. Pas un mot. Il aurait pas osé, je crois bien, la flanquer dehors l'étrangère. Elle lui plaisait, c'était visible. Ça le rajeunissait. Ça l'émoustillait aussi, peut-être, quand il la regardait du coin de l'œil se promener en short dans le jardin et grappiller les framboises.

Elle avait du mal à se relever ma mère à genoux. On l'a aidée Nadia et moi, chacun un bras.

— C'est pas la peine d'en faire tant, j'ai dit. On s'en va, n'aie crainte.

Pour la honte, c'est moi qui en avais surtout, de la voir se ridiculiser ma mère, jouer la grande scène de douleur comme dans ses romans à illusions. Nadia avait honte aussi, je devinais. Elle était toute pâle, muette, près de pleurer. Je lui ai pris la main, je l'ai entraînée, et on a commencé à remplir les valises.

Où aller on se demandait. Pas à Paris encore. Les Américains en finissaient pas d'avancer jusque-là. Ça bombardait de tout côté, fallait pas tenter le diable maintenant que s'achevait la guerre il semblait. Je pensais au S.T.O., en plus, si les Allemands me repiquaient, réfractaire, pour m'expédier chez eux, où ça pilonnait plus qu'ailleurs. Peut-être que la vieille dame, là où on avait fait halte le premier soir, nous hébergerait un temps...

On a payé notre pension de tous les deux, honnêtes et larges, le tabac de l'adjudant, qu'il cultivait dans le jardin en cachette, séchait et hachait menu au rasoir. Et puis, alors qu'on s'apprêtait à prendre la route bravement, pour l'aventure, ma mère a eu comme un remords, le regret peut-être de se priver de nous. On l'avait distraite, c'était sûr. Elle allait se retrouver seule une fois de plus, avec son bonhomme. D'un coup, sanglotante encore, elle est venue à notre secours. Le propriétaire de leur maison cossue en avait une autre à l'écart du village, un rez-de-chaussée branlant, délabré, qu'on voyait même plus du chemin, sous les arbres et dans les broussailles.

— Allez vous cacher là, elle nous a dit. Vous montrez pas surtout, pour les gens...

C'était le plein été. Des nuits comme en vacances, chaudes, lumineuses, avec des odeurs entêtantes de paille et d'herbes séchées. On a emménagé notre campement. Un matelas, un vieux fourneau à bois, une lampe à pétrole, un peu d'ustensiles de quoi faire la cuisine. On a transbahuté tout ça dans le noir, quand personne regardait plus aux fenêtres. Ça me changeait pas beaucoup la dure, le rudimentaire. J'avais connu, expérimenté tant et plus, du militaire au civil, sans transition. Nadia supportait moins. À cause de sa toilette toujours, pour le figuolage. Des commodités réduites ou absentes. Des besoins dans la nature, les fesses piquées aux ronces. Elle craignait les bêtes aussi, les mulots, les musaraignes, des rats peut-être, qu'on entendait rôder partout, autour de la baraque ou sous le plancher crevassé. Des lézards qui la frôlaient quand elle se bronzait toute nue, là où le soleil pénétrait un peu la jungle et lui mettait des feuilles d'ombre sur la peau.

On est restés là un bon mois, planqués comme si on avait la Gestapo aux trousses. Ma femme s'était pas manifestée. Plus de nouvelles, bonnes nouvelles on se disait. Elle avait dû réfléchir après l'éclat, estimer les frais de l'expédition, comprendre qu'on l'avait chacun bien méritée la relaxe. Peut-être même qu'elle s'était offert une compensation elle aussi, à force. On l'attendait plus, mais on attendait tous les jours les Américains. On aurait le champ libre. On irait à Paris tenter la chance, chacun à son goût si on pouvait. Vivre pour de bon.

C'est mon frère qu'on a vu arriver avant les Américains. D'un bled de Lorraine où il était parti gagner sa croûte à l'usine avec son petit bagage de manœuvre en ferraille. Il était plus très chaud pour les Allemands, d'un coup. Il la sautait aussi, et se doutait bien qu'à la campagne on avait de quoi se faire un fricot de temps en temps, des ragougnasses comme il les aimait. Il a bien fallu qu'on le renseigne, qu'on lui raconte mon histoire extra-conjugale. Elle avait hésité ma mère, tremblant qu'il essaie, pour la galerie, de se montrer moraliste, et qu'il y ait des mots entre nous. Lui a pas hésité à nous rendre visite aussitôt dans notre tanière. Il a surgi comme un homme des bois, en écartant le fouillis de branches de ses grands bras costauds. Nadia s'est ruée dans la maison, effrayée, surprise comme une nymphe au bain, son soutien-gorge à la traîne.

— Ayez pas peur ! il a crié, trop tard. C'est moi le frangin... Il a dû vous parler de moi, l'autre...

Je lui en avais parlé à Nadia de mon fichu frère, comme de juste, en souhaitant qu'on ait jamais à se trouver nez à nez tous les trois. Et il était là, massif, en maillot de corps, le biceps avantageux, un pied un peu tordu à cause du lingot de Bielefeld mal tombé. Il a été sous le charme lui aussi, après l'embrassade pas évitable.

— La mère a dit que vous chantiez il paraît... Faudra en pousser une un de ces soirs... Qu'on vous entende. Vous devez en connaître des refrains d'accordéon si vous venez de Marseille. L'accordéon, c'est ce que je préfère comme musique. Pas vous ?

— J'aime bien aussi, a répondu Nadia gentiment, et prudente.

Je l'avais prévenue. Elle se rappelait qu'il fallait surtout pas le contrarier l'athlète, que c'était pas la chansonnette qu'il savait pousser, lui, mais la discussion, bonne ou mauvaise foi, jusqu'à ce que ça s'envenime, que ça pète, si prévoyant et passif qu'on soit en face, pour pouvoir gueuler son content. Il me l'avait déjà fait le coup de l'accordéon. J'avais marché, discutailé bêtement. Il me le refaisait exprès, devant la dame. J'ai pas pipé.

Il est entré, il a fouiné, failli s'allonger en butant dans le matelas au ras du sol, lorgné les robes et les dessous de Nadia pendus aux murs, à même.

— C'est pas du luxe votre gourbi, il a fini par dire. On croirait des romanos, vingt dieux ! Et je parierais que vous avez pas seulement un petit canon à m'offrir, à moi, votre frangin...

On avait de la flotte dans des bouteilles, en réserve. Il en a sifflé une à demi, à la régالade, il a torché le goulot du creux de la main.

— Comment que vous mangez, vous autres ? il a demandé, intéressé. C'est les vieux qui vous nourrissent ? Vous achetez aux fermes ?

— On se débrouille, j'ai dit sans plus. Et puis, tous les deux, on a pas besoin de grand-chose...

— Ouais, il a fait, mais faut quand même pas que tu la laisses mourir de faim la demoiselle.

Et à Nadia, avec un rire féroce, les crocs saillants, comme s'il l'avait soudain en appétit :

— Ayez pas peur, il a répété. Il vous l'a sûrement pas dit le grand siffler, mais je suis un sacré démerdard. Je vous trouverai de quoi... Une poule... Un lapin... Faut savoir profiter. Vas-y Nénesse, et à la prochaine.

On l'a quand même accompagné dans la verdure quand il s'est enfin décidé. Il partait, et puis il s'est ravisé brusquement. Je l'ai vu qui prenait son portefeuille dans sa poche revolver, qui l'ouvrait. Pas pour nous aider à la subsistance, bien sûr. Il en a tiré une photo, qu'il a montrée le temps qu'on distingue.

Une photo plus très fraîche, râpée aux coins. La photo de ma femme, qu'il trimbalait peut-être pour se l'attribuer auprès des copains.

— Alors, il a dit, celle-là, l'ancienne, on en cause plus.

Et en rigolant encore il en a fait des confettis, qu'on a eu bien du mal après, Nadia et moi, à ramasser dans la nature pour les jeter ailleurs. Par délicatesse.

Elle était soufflée Nadia, du numéro, de l'attraction. Elle est allée boire une gorgée d'eau pour s'en remettre, d'une autre bouteille. Elle savait pas quoi dire.

— Eh bien..., elle commençait, eh bien...

J'ai enchaîné, en essayant de rire pour qu'elle reprenne comme avant l'idylle, sans la honte.

— Voilà ! j'ai dit. On a la famille qu'on peut. On la cache ou on s'y cache. Fallait choisir. Comme je le connais le demi-frère, le comique maison, il a pas fini de nous distraire. Faudra l'encaisser jusqu'au bout. On applaudira pas, c'est tout.

On l'a revu bientôt et souvent, Abel. Chaque fois il empoignait Nadia dans ses bras de lutteur pour des bises énormes. Elle pouvait pas lui échapper, se camoufler dans le périmètre. Il l'aurait vite débusquée. Elle se serait sentie gênée qu'il la croie à son pipi, et qu'il y fasse allusion. Chaque fois aussi il en revenait à sa marotte, la tannait pour la chansonnette. Elle en avait pas le cœur, inventait des excuses. Plus l'habitude, pas d'accompagnement, la gorge qui s'enrouait, le cafard même...

— Il peut pas vous le faire passer, l'autre, votre cafard ? il demandait. Ça serait moi, vingt dieux !

En plus, il trouvait pas pour l'attendrir le poulet ou le lapin promis. Même dans la ferme où il s'était embauché, le temps de la batteuse. C'était recherché les basses-cours, les volatiles de tout genre, les moutons, les vaches et les veaux même, dans les pâtures. On claustrait tout le soir venu, pour le dépeçage personnel en cas de malheur ou de surenchère. Ce qu'il a voulu nous faire goûter un jour, et partager avec nous, c'est le chat d'un voisin, tellement maousse et sauvage qu'il avait failli se faire éborgner en l'enfouissant dans un sac pour l'estourbir. Il avait pourtant l'expérience et le coup de main depuis le charcutier haut-marnais. Il est arrivé tout fier, plein de griffures, brandissant la bête dépiautée, sanglante, horrible.

— Vous allez vous caler les joues, il a crié hilare. Le chat, c'est pareil au lapin. Bien fricassé on en croirait. J'en ai mangé en Afrique. Plus d'une fois.

Nadia a manqué tomber raide. Elle s'est enfuie dans la baraque, les mains sur la bouche, près de

vomir.

— Fous le camp ! j'ai crié, moi. Tu tuerais n'importe quoi, n'importe qui, tellement t'es crevard. Bouffe-le tout seul, ton chat !

Il rigolait plus, arrêté net, le cadavre à bout de bras. Etonné que j'aie pu gueuler à sa manière.

— Ben merde ! il a dit enfin, retrouvant tout son souffle. Si je m'attendais à des crâneurs pareils ! Va la consoler ta grande perche, ta chanteuse de mes deux ! Et comptez plus sur moi. Salut !

— Salut ! j'ai répondu en écho, machinalement.

Il est reparti, furibard, jurant contre nous, contre les branches aussi qui s'écartaient pas devant lui comme il voulait.

J'inventais pas en disant qu'il tuerait n'importe qui. À commencer par moi, pas longtemps plus tard. Sans le faire exprès quand même, puisqu'on s'était réconciliés un peu, chacun du sien. Les Allemands refluaient, abandonnaient le terroir. Ils avaient évacué un de leurs camps aux environs et tout le village s'était rué pour la razzia des rebuts. J'avais suivi, mêlé aux ramasseurs d'épaves, mon frère en tête attelé à un charreton pour y fourrer la récolte. On y allait dare-dare. Fallait devancer les Américains, et surtout les gens des pays autour. À l'entrée du camp il y a eu un flottement dans la colonne. À cause des écriteaux parsemés au ras du sol : « Achtung ! Minen ! »

— Faudrait mieux s'en retourner, a dit un gars. Ils ont mis des pièges partout les vaches. Ça serait con de mourir maintenant que c'est plus la guerre ou presque...

Mon frère a pas hésité longtemps. Il en avait vu de l'autre pendant sa campagne d'Afrique.

— Vous êtes des péteux ! il a lancé. J'y vas, et à moi la bonne soupe.

Il m'a regardé.

— T'as la trouille, toi, forcément...

— Non, j'ai dit. La preuve...

J'avais seulement peur, en canant, qu'il s'en réjouisse et me fasse de la réclame auprès de Nadia et de la famille. Il a passé le portail du camp, moi derrière et quelques autres. Il tirait plus son charreton. Il le poussait devant lui à tout hasard, comme une draisine sur les voies ferrées peu sûres dans les films. Ils avaient pas laissé grand-chose les ennemis. Pas de conserves, de liquides, de reliefs à consommer sur place, ce qui aurait donné du cœur à l'ouvrage disaient les paysans. Faute de mieux ils ont commencé d'émietter les baraquements, arrachant les portes, les châssis des fenêtres, les cloisons. C'était toujours ça de pris, de récupéré sur l'envahisseur. Ils retaperaient leurs écuries croulantes, les cabanes à lapins. Ils pensaient plus aux mines les démolisseurs, aux engins à retardement. Ils s'activaient à la manœuvre. Ahaient pire que des bûcherons, beuglaient, chantaient pour s'exciter dans la concurrence. Il en resterait bientôt rien du camp que les Anglais et les Américains avaient jamais réussi, eux, à ratiboiser proprement, à travers les radars. D'autant qu'arrivaient des renforts de tous les environs. Des jeunes et des vieux, des femmes et des gosses, qui se jetaient à la curée comme ils pouvaient, en engueulant les empêcheurs. Qu'ils valaient pas mieux que les Boches, aussi voleurs, aussi malhonnêtes. Que tout le monde y avait droit aux bricoles. Que les maires et les gardes champêtres c'était à eux d'organiser le partage, la distribution...

Mon frère s'était bien défendu. Balèze comme il était, avec sa trogne féroce et ses braillements, on s'écartait pour qu'il fourrage à l'aise. Le charreton débordait d'un tas de décombres qui serviraient jamais à rien, probable. En travers des brancards il avait couché un fût à essence énorme, qui sonnait le creux, où y aurait peut-être de quoi pour son briquet et celui de l'adjudant. Dans le bric-à-brac j'avais pu glisser ma fauche personnelle, deux ou trois ustensiles de cuisine pas trop bossués pour Nadia qui se plaignait du manque. Fallait maintenant regagner le village, comme des chiffonniers en tournée, et pousser à la roue pendant des kilomètres. On allait démarrer, arqués sur le charreton, quand un môme a débouché d'une baraque en courant, une mitraillette dans les mains. Il a pas été loin. Mon frère a laissé choir le charreton, le fût du même coup, qui a profité de la pente. Il a empoigné le gosse

au passage.

— Donne ça tout de suite ! il a gueulé. C'est pas pour les gamins les armes... Tu sais même pas comment ça marche, connaud...

Il y tenait à son souvenir le gamin, mais il a pas résisté longtemps. Il en pleurait.

— Rends-lui, Abel, j'ai tenté de dire. À sa place, toi, imagine un peu...

Il a pas répondu, trop occupé à tripoter l'engin. Lui non plus savait pas comment ça marchait, ce connaud qu'il se croyait pas.

— Méfie-toi, j'ai dit encore. Y a peut-être des balles...

— Je vérifie...

Il baladait le canon devant moi. J'étais dans l'axe. J'ai fait un pas de côté, sans honte. Et ça a giclé aussitôt, une rafale à ras de terre qui a paniqué les pilleurs.

— Alors ? j'ai dit doucement, placide exprès en me forçant, pour l'étonner lui, tout pâle d'un coup. T'es rassuré... Elle marche ta pétoire...

Un peu plus on se retrouvait handicapés pareil, boiteux tous les deux, comme des jumeaux. Les gens s'attroupaient, il a planqué la mitraillette dans le charreton, vivement, jeté un œil derrière pour voir où il s'était arrêté son fût à essence.

— Ils l'ont piqué les fumiers !

— Chacun son tour, j'ai dit. Tu piques, ils piquent. C'est ça, la justice.

Il a haussé ses grosses épaules, craché dans ses mains, attrapé les brancards. Je me suis agrippé à la ridelle, prêt à l'aider le tireur d'élite. Je la regardais la mitraillette, entre les planches, dans le charreton.

— Après tout, j'ai dit honnête, t'as quand même bien fait de la prendre au même, la mitraillette. Il serait peut-être orphelin à l'heure qu'il est...

— T'as raison, vingt dieux ! il s'est écrié réjoui, et honnête autant. J'ai sauvé des vies quoi !

Ils sont enfin arrivés jusqu'à nous, les Américains. Pas dans le village. Ils défilaient sur la route de Reims, à bonne allure, pas trop retardés par les Allemands qui se réservaient pour ailleurs. Dès la nouvelle on s'est précipités, Nadia et moi, avec tous ceux des habitants qui pouvaient courir encore. On voulait voir à quoi ils ressemblaient ces soldats-là, leur dire bonjour au passage. On connaissait d'eux pas grand-chose, que les bombes qu'ils nous avaient balancées de haut, à Marseille. Il y en avait toute une troupe dans un champ, à leur tambouille. On aurait cru des pique-niqueurs, qui seraient allés se fournir aux Arts ménagers. Ils se cuisaient des omelettes, des œufs au plat, des biftecks au grill. Ça parfumait la campagne comme jamais et on reniflait de loin, bouche ouverte d'envie et de surprise. C'était rudement moins mesquin que le casse-croûte de notre guerre à nous, la mienne, avec la boîte de sardines pour trois et la petite portion de camembert plâtreux.

— Ah dis donc ! on murmurait autour. Qu'est-ce qu'ils se mettent ! C'est des vrais Américains... Ils sont riches eux autres.

On était à l'arrière-plan, Nadia et moi, discrets. Mon frère baguenaudait le long du champ et des réchauds. Il faisait des signes, se frottait le ventre, mimait la ripaille. Il espérait qu'on lui tendrait un fond de gamelle, comme un os à un clébard. C'est Nadia qui a eu droit aux friandises. Un grand type casqué l'a repérée, qui a deviné tout de suite qu'elle était pas du coin, à son short et à ses jambes bronzées. Peut-être qu'elle lui rappelait des souvenirs, sa femme ou sa copine, sur une plage en Floride, au soleil. Il est venu vers elle, franco, en écartant les spectateurs, des paysannes. Il lui a envoyé un beau sourire, a baragouiné quelque chose qu'on a pas compris ni l'un ni l'autre. S'est inquiété de savoir, par gestes, si on était ensemble, pour développer son madrigal.

— Yes ! j'ai dit.

C'est tout ce que j'avais du vocabulaire, à part les « alricht », les « vérivell », les « bi jove » des

romans d'aventures de ma jeunesse. Il a pas eu l'air trop déçu. De toute façon le temps lui aurait manqué pour l'embarquer dans un sous-bois. Il a ôté de son blouson un paquet de chewing-gum et des Camel, a pris la main de Nadia pour y glisser l'offrande. Et à moi, correct, avec une autre mimique :

— Vouloir vous, *please, kiss* madame ?

— Yes ! j'ai dit encore, à tout hasard.

Elle s'est laissé faire, Nadia, lui a rendu le compliment. Elle en avait déjà embrassé tellement d'admirateurs à Marseille, avant et après son tour d'artiste. Un de plus, et généreux celui-là, qui la changeait, par parenthèse, des bises goulues d'Abel, le frangin. C'était même une bonne action. Il leur en faut pas plus à tous les troufions du monde, pour les récompenser de leur boulot de guerriers, les inciter au sacrifice. Un baiser où ils peuvent, à pleine bouche les plus chançards, des fleurs quand c'est la saison, et les voilà repartis gonflés, contents de leur prime de mort...

On la regardait déjà d'un sale œil, Nadia, d'habitude. Qui s'exhibait comme une putain qu'elle devait être disaient les gens, avec son peu d'affaires sur le dos et tout le temps maquillée. Les effusions de l'Américain et les cadeaux surtout ça été le comble. Ils se sont retournés sur nous aussitôt les paysans, la gueule hideuse. Ils marmonnaient, ils l'insultaient en dedans. Une femme lui a tiré la langue, tout ce qu'elle osait faire sans danger. Mais ils rêvaient tous de lui sauter dessus une bonne fois, de lui enlever son maudit short de scandale, de la foutre à poil et en pâture justement aux libérateurs, puisqu'ils la trouvaient à leur goût, eux autres.

— Viens, j'ai dit à Nadia.

C'était pas la peur. C'était la gêne soudain de les côtoyer les bouseux féroces, la honte aussi d'être comme eux des badauds indigents, pas difficiles sur le spectacle, qui jouissaient de voir des troufions s'empiffrer, même si le menu en valait la peine, même si on pouvait compter sur des rognures. J'en avais eu à gogo des militaires depuis l'enfance, pour me tenir compagnie. Qui me lâchaient pas d'une semelle de croquenot, qui m'avaient gâché ma joie de vivre. De toute espèce, de tout calibre, de tout bord. Des Allemands et des Anglais dans la débâcle. Des Belges, des Serbes, des Polonais, des Russes même dans les camps. Et des Français surtout, d'un bout à l'autre du chemin de croix. Jusqu'à en avoir des haut-le-cœur à les entendre, à les sentir, à les renifler. Et j'étais là maintenant, pas immunisé à fond fallait croire, à en contempler d'autres, les nouveaux, les inconnus, comme un patriote à un défilé de 14- Juillet...

Un gosse était près de nous, qui lorgnait le chewing-gum dans la main de Nadia. Peut-être qu'il en avait jamais vu, jamais goûté. Il l'enviait ce cadeau-là, on remarquait bien.

— Tiens, a dit Nadia en lui tendant le paquet, avec un sourire en plus, elle qui aimait tout partager.

Il l'a pas remerciée en l'empoignant. Il s'est carapaté tout de suite à travers champs, comme s'il avait volé. On avait dû lui faire la leçon en famille. De pas lui causer à cette bonne femme d'on ne savait d'où, une malpropre. Elle était pas là sa famille. Il aurait craint de s'approcher, c'est sûr.

On nous a rattrapés sur la route, dépassés. Un groupe, des filles, des hommes, mon frère en tête, qui entraînaient un Américain, le fusil à l'épaule. Ils l'emmenaient, le tiraient bras dessus bras dessous au village, pour le montrer à d'autres gens, les impotents, les timorés, et lui offrir le pousse-café sans doute. Ils beuglaient, ils chantaient pour la victoire. Sauf lui, le soldat, un tout petit pas terrible d'aspect, un paysan comme eux peut-être, qui risquait moins de renâcler et qu'ils avaient dû choisir exprès.

On l'a retrouvé chez les parents, l'Américain. Mon frère avait fait la loi, se l'était adjudgé pour les honneurs, la réception. Du monde avait suivi. La cuisine était pleine. Des gens arrivaient encore, avec des bouteilles, des verres. De la goutte, du cassis, un genre de vin, du cidre, des fonds d'apéros. Il en pouvait plus le guerrier. Il passait d'un godet à l'autre, avalait tout au hasard. Muet par force. Comme nous tous d'ailleurs. À cause de l'obstacle, la langue qu'on pratiquait pas, personne.

— Si seulement ta sœur était avec nous, a réussi à me dire ma mère dans le brouhaha. Elle qui

l'apprend l'anglais à sa pension... Quel malheur !

Faute de dialogue, à part ses *Good good* qu'on comprenait quand même rien qu'à l'expression au moment de trinquer, on arrêta pas de l'inspecter partout, de le tripatouiller, de faire le compte de ses poches avec l'idée d'y glisser la main, tellement elles étaient gonflées, de quoi, les gens auraient bien voulu savoir...

— T'as pas de sem-sem gomme ? lui demandaient les uns. T'as pas de cigarettes ? demandaient d'autres. Pas de chocolat non plus ?

Il entendait plus rien, sonné par les paroles, les questions de droite et de gauche, les bourrades, les cocktails improvisés surtout. Il voyait même pas les appels, les mimiques des gens. Bouffer. Fumer.

— On est mal tombés avec l'Américain-là, a dit une fille. Il est regardant.

— Fouille-le donc, lui a dit une autre en la poussant. Toi qu'as pas peur... Il sentira même pas dans l'état qu'il est.

Là, mon père s'est interposé. Y avait des limites il a proclamé en retrouvant d'un coup son vrai ton d'adjudant. C'était déjà trop qu'on l'ait mis brindezingue. Comment il allait se battre maintenant ? Faire son devoir ? Refouler les Boches jusqu'à chez eux ? Tous pareils les jeunes, bon Dieu ! Pas de respect de rien ni de jugeote.

Lui en tout cas, sans les passer les limites, il l'avait bien accueilli l'Américain. Dans les règles. Pas l'accolade mais presque. Une poignée de main chaleureuse d'ex-combattant à combattant. Deux ou trois bonnes claques de reconnaissance dans le dos du blouson. Et un compliment de bienvenue que le héros a fait semblant de comprendre, pour pas vexer ce vieux Français à moustache.

— Vous v'là quand même, les alliés ! Vous en avez mis du temps, vingt dieux ! Depuis qu'on vous attend...

Et le détaillant de la tête aux pieds, avec du recul, comme près de dix ans plus tôt à mon endroit, quand j'étais arrivé de Saumur en cavalier d'opérette :

— Eh ben, il s'était écrié rigolard, en découvrant la culotte de golf quasi, les guêtres aux chevilles, les poches devant, les poches derrière, le casque sous le filet de camouflage, eh ben, t'as de sacrés drôles d'affûtiaux, mon gars !

Et tous de se marrer, mon frère bien sûr, qui avait sorti tant de fois de son portefeuille, pour crâner, une photo d'Afrique où on le voyait déguisé en spahi, avec un froc énorme que le simoun avait l'air de gonfler encore, et le chèche autour de sa grosse bouille. Un vrai mardi gras. Ce qui l'avait tout de suite intéressé Abel, de l'Américain, c'est le flingue qu'il portait en bandoulière. Il s'était même risqué à vouloir lui ôter de l'épaule, pour juger de près. Ça lui suffisait pas la mitraillette des Fritz et son carton improvisé, fratricide à demi. Heureusement, tout pinté qu'il commençait d'être, il s'est accroché à son arme le soldat. Comme il pouvait. D'une main, en en flanquant par terre la liqueur qu'il tenait de l'autre. Un réflexe que l'adjudant a bien apprécié.

— Abel, c'est pas des choses à faire, il a dit gravement. Et t'es de la revue ! Il la connaît la consigne ton Américain, si niquedouille qu'il paraît...

C'est encore lui, l'adjudant, qui a mis le holà à la bacchanale. Personne se rendait compte, il a crié soudain, que jamais il rattraperait son régiment l'Américain, rond comme il était, qu'ils avaient dû lever le camp les autres, qu'il serait déserteur de la faute à tous, et fusillé sans rémission si les méthodes avaient pas changé depuis son époque.

Nadia et moi on s'était retranchés dans le fond de la cuisine, pour la décence aujourd'hui qu'on semblait l'avoir oublié l'ostracisme à notre égard, avec les événements.

— Je crois qu'il a raison ton père, elle m'a soufflé à l'oreille.

C'était aussi mon idée, pour une fois. J'y avais même pensé avant l'adjudant au merdier où se mettait l'Américain dans l'euphorie. Mais j'avais pas du tout envie de troubler la liesse, encore moins de parler haut de devoir et de discipline, moi qui continuais de les mépriser ces foutaises.

Au moment où il évacuait, l'Américain, coincé dans la cohue, il s'est tâté le crâne machinalement, ses cheveux roux coupés court. Il a marmonné quelque chose, pas difficile à saisir.

— Son casque ! a hurlé l'adjutant. Rendez-lui son casque, nom de Dieu !

Tout le monde se l'était repassé de main en main le casque à filet. Tout le monde l'avait essayé, les garçons, les filles. On l'avait même posé sur la tête de ma mère, à la marrade générale. Maintenant, puisqu'on le retrouvait pas, sûrement que quelqu'un l'avait fauché, un gosse peut-être, emporté comme souvenir. Il a bien fallu qu'il reparte tête nue le pauvre troufion, et plus du tout joyeux. On les a vus, Nadia et moi, s'en aller comme ils étaient arrivés les gens de l'escorte, gueulant toujours l'Américain aux bras, tenu ferme à cause des ornières. Abel a raconté au retour. Le champ était vide. Il y restait plus que des saloperies, des boîtes à rations, des papiers de chewing-gum, des paquets de cigarettes vides. Ils l'avaient, les uns et les autres, arpenté en tous sens le champ de manœuvres, le nez bas, comme des glaneurs ou des démarieurs aux betteraves. Pas déniché ce qu'ils attendaient, une vraie relique, une fourchette, un ustensile quelconque, une pièce de monnaie, un portefeuille même. Ils s'étaient contentés des emballages. Ça décorerait un temps leurs maisons, ces bricoles-là. Le frère, lui, toujours plus malin, revenait pas bredouille. Il avait ramassé un placard de barbaque au pied du talus, du bœuf qu'une fois bien lavé et sans la peau et les nerfs on se montrerait moins délicats que les Américains. À propos d'Américain il racontait encore que l'autre, l'invité, un peu dessoûlé par la marche et le bon air, s'était mis en rogne, tout seul dans la nature, ses copains disparus. Il était plus sensible à l'accueil, à la fraternité, plus du tout. Plus reconnaissant pour les libations. Il avait même brandi son escopette comme s'il avait soudain envie de se venger de ces maudits Français de rencontre. Ç'avait été la débandade. Des filles et des garçons à plat ventre dans les éteules, d'autres déjà sur le chemin, à courir. Il avait tiré un coup de fusil au jugé, pour se détendre un peu. Et puis il a entendu et aperçu un camion étoilé qui arrivait et d'autres derrière. Il a bondi sur la route, levé le bras pour l'auto-stop. Il criait aussi. Ça défilait, il s'agitait de plus en plus, affolé. Un camion a quand même ralenti, s'est arrêté enfin. Peut-être que les frères d'armes le remettaient pas sans son casque, qu'ils l'avaient pris pour un ennemi perdu ou déserteur.

Des Allemands, il en errait quelques-uns, qui avaient loupé le gros de la troupe pour le repli. On en avait repéré deux ou trois disaient des gens, qui se camouflaient dans un bois. Dès qu'il a su la bonne nouvelle Abel est parti à la chasse avec sa mitraillette et le chargeur quasiment vidé. Il était venu me racoler pour l'expédition. Ça tombait mal. J'avais une rage de dents à envoyer le monde paître, et lui surtout, l'obsédé du carton, qui leur laisserait pas une chance aux « dodores », comme il les appelait, d'aller découvrir l'Amérique, passage gratuit. Il se sentait patriote d'un coup. Il l'avait oublié son gagne-pain chez l'adversaire, à la fonderie de Bielefeld, sa contribution de vorace à l'effort de guerre de l'autre camp.

Maintenant que les Américains avaient délivré le coin et le village sans même qu'on les y ait vus à part l'invité contraint, c'était le branle-bas héroïque. Fallait pas rester inactifs avait dit un fils d'édile cultivateur à moyens qui s'était pour ça nommé lui-même chef d'F.F.I. D'abord traquer les traînards allemands bien capables de tirer dans le dos des Américains, et veiller sur ce que les autres avaient abandonné comme matériel par-ci par-là, y compris les déchets du pillage, une honte, qu'on livrerait aux autorités militaires, françaises de préférence. En plus de mon frère qui râlait de pas être chef à sa place, avec tous ses états de service dans le désert, il avait rassemblé la demi-douzaine de garçons du pays, pas mécontents de s'amuser un peu, sans même de bistrot ni de fille à tripoter. Ils ont installé une tente dans un champ, joué aux boy-scouts deux ou trois jours. Comme ça les démangeait d'essayer leur arsenal, un vieux lebel et des fusils de chasse, et qu'ils rencontraient jamais d'Allemands dans leurs randonnées, ils s'exerçaient à dégommer des bouteilles et des boîtes à conserve. Ça a secoué le village au début. Les gens croyaient que les Allemands revenaient, que la guerre allait recommencer par chez eux et pour de bon. Le fils de l'édile avait voulu me racoler lui aussi. Choqué de mon refus il

s'est montré de mine et en paroles. Toute sa famille, il paraît, avait déjà été choquée, à cause de Nadia indécente et sans morale. Ce qui le choquait, lui, c'est que je cherche pas à me racheter alors qu'on m'avait remarqué, une fois, faire la causette à un Allemand, son camion arrêté sur le chemin près de notre baraque, lui donner de l'eau même, et autre chose il savait pas trop quoi.

— Des prunes, j'ai dit. Oui monsieur...

— Vous êtes pour eux, alors ! il s'est écrié. Vous êtes un collaborateur !

— Non, j'ai répondu, paisible. J'ai été prisonnier seulement... Et je me souviens qu'une nuit, alors que les wagons à bestiaux qui nous menaient en Prusse étaient stoppés le long d'un convoi de troupes allemandes, j'ai fait la causette aussi, à travers les barreaux, avec un soldat, et que de lui-même il m'a tendu sa gamelle de soupe chaude. Un collaborateur, sans doute...

— N'empêche, a dit le fils de l'édile, que vous devriez aujourd'hui penser à votre devoir de Français...

— Mon devoir, comme vous appelez ça, j'ai encore répondu, je l'ai fait avant vous. J'ai essayé, du moins. Mais je suis pas du tout dispos, pas du tout.

Il a rompu là-dessus. Je l'avais peut-être échappé belle. Gonflé comme il était il m'aurait bien cédé aux vengeurs officiels, pour qu'on me juge à bout portant.

Nadia et moi, on en était vraiment dégoûtés de l'environnement et du camping. On a rebouclé nos valises, pour aller à Reims d'abord, et de là à Paris dès que ça roulerait, les trains ou les cars. C'est ce jour-là, alors qu'on venait pour les adieux à ma mère et à l'adjudant, que mon frère est rentré de la chasse aux Fritz avec ses trophées. Une paire de bottes, un casque, une musette d'où il a tiré un briquet, un rasoir avec des lames, un couteau, un porte-monnaie...

— J'en ai quand même eu un de dodore ! il a gueulé, hilare.

— Tu l'as tué ? j'ai demandé tout de suite. Tu l'as tué ?

Sa mitraillette s'était enrayée, heureusement. Et rien qu'à la vue l'Allemand avait levé les mains en sortant d'un fourré. Un simple troufion, disait mon frère, sale et barbu et qui devait la sauter depuis pas mal. Ça lui avait pas suffi la reddition. Il l'avait fait se déchausser sur place pour lui piquer ses bottes, fouillé partout pour lui piquer aussi son matériel minable de troufion en campagne. Et forcé à cavalier en chaussettes, les bras en l'air, à travers bois, à travers champs, au supplice sur les branchages et la pierraille. Il s'en marrait encore du spectacle. Ce qu'il regrettait surtout, c'est que les F.F.I. de la veille lui aient fauché son « dodore » au passage, pour leur gloire à eux, et qu'il avait pas pu le montrer à la famille.

Nous, on l'avait assez fréquentée, la famille. On a abrégé les embrassades, les souhaits divers, sincères ou pas. Empoigné les valises. Ma mère pleurait un brin. On écrivait, c'était promis. Mon frère se proposait pour les bagages, jusqu'à la route. On a même pas répondu.

— Connauds que vous êtes ! il a crié, vexé, du pas de la porte. Comment que vous allez y aller, à Reims !

On en a bavé sur le chemin. Ça chauffait et on avait plus d'entraînement. Arrivés à la nationale on s'est assis, dans l'espoir. Pas longtemps. Nadia était à peine relevée qu'une jeep a freiné pile. Le gradé s'est montré bien aimable. On a seulement compris le mot Reims de ce qu'il nous disait en américain.

— *Yes !* j'ai dit.

— *Please !* il a dit en nous désignant le fond de la voiture.

J'ai logé les valises en vitesse. Nadia a escaladé. Ils l'ont reluquée comme il fallait, le gradé et le conducteur, quand elle enjambait. Ça valait bien ça. On a pas pu converser, forcément. Il fonçait, l'Américain. Le vent nous fouettait. Nadia se tenait les cheveux à deux mains. On aurait cru une almée ou une danseuse de Bali qui s'appêtait à se déhancher.

Dans les rues de Reims c'était l'affluence. Des Américains partout, qui se trimbalaient ou

stationnaient avec leur matériel, et les gens en masse pour les contempler. On nous contemplait aussi dans le fond de la jeep au long des trottoirs. On devait nous prendre pour des alliés civils, des personnalités. On osait pas leur dire de nous débarquer à nos Américains. On attendait qu'ils s'arrêtent où ils voulaient, par politesse. Ça s'est fait devant un bâtiment officiel, juste sous le drapeau immense à étoiles, au milieu d'un public de militaires et de Rémois variés. L'officier est descendu de la jeep, il a tendu la main à Nadia.

— *Please*, madame !

Il y a eu un brouhaha de satisfaction, des sifflets au moment du grand écart. Nadia en a rougi sous le bronzage. On a remercié comme on pouvait. Des sourires, des mimiques. L'officier nous a souhaité bonne chance on a cru deviner. On aurait bien aimé répliquer. Il risquait plus que nous, c'est sûr, même si on allait, nous aussi, chercher à vivre. Les valises aux bras on est partis devant la haie des gens que ça passionnait fort, l'intermède. On était comme des acteurs d'un film qui achevaient leur scène.

Les hôtels étaient bourrés. Complètes ou réquisitionnés. On avait plus le goût, à la fin, de pousser les portes. On reprenait souffle au seuil, affaissés sur notre barda, avant de nous aventurer. On croisait plein d'Américains qui regardaient Nadia avec envie, lui lançaient un petit compliment de chez eux au passage, mais ça nous amusait plus du tout leur répertoire, ni l'un ni l'autre. Sans moi, je pensais, ils l'auraient hébergée depuis longtemps elle et ses bagages, avec tout le confort et le réconfort. On hésitait à se décider pour le camping, à même le parvis de la cathédrale, là où restait un peu de place à côté des autres campeurs prioritaires, les cow-boys et leur fournement. Et puis, dans une rue à l'écart, on a découvert un petit hôtel-restaurant hors catégorie, qui avait l'air de sonner le creux. On pouvait pas rechigner, fondus comme on était. J'ai empoigné le bec-de-cane, courageusement. Il y avait juste un vieux tremblotant à l'une des cinq ou six tables, qui peinait pour amener assez haut son canon de rouge. Pas un Américain, pas un seul. À croire que le cadre les avait rebutés, même les plus soiffards. On l'a pas eue sans mal la chambre libre, la dernière, qui ressemblait à celles de mes taudis de Marseille.

— C'est pour plusieurs jours au moins ? a demandé la patronne, d'un ton qui forçait à la conciliation.

— Bien sûr, madame, j'ai dit.

— Et vous mangerez à tous les repas... C'est l'habitude avec les locataires.

— Bien sûr, madame, j'ai dit encore.

Je bouillais de lui dire autre chose. On aurait remanœuvré le bec-de-cane, repris la prospection vaille que vaille. Mais Nadia me retenait du coude, m'incitait à la sérénité.

— Faut payer d'avance, messieurs dames, s'il vous plaît...

— On est riches, j'ai dit. Ayez pas peur.

Et à Nadia :

— Vas-y ! Expose ! Qu'elle ait confiance...

J'avais crié presque. Nadia a déboutonné son corsage, sorti la pochette d'étoffe qui lui pendait au cou comme un talisman, pleine de ses économies, un épais paquet, qu'elle a déplié bien en vue. La patronne a voulu sourire.

— Faut m'excuser, elle a dit. À l'heure qu'il est, avec tout ce qui se passe...

J'ai médité là-dessus, après. Allongé sur le lit à auréoles, pendant que Nadia s'aspergeait la poitrine avec l'eau du pot à fleurs, sa bourse accrochée à l'espagnolette, et que me revenait un roman du grand-père où des aubergistes, en Auvergne, trucidèrent les clients. Peut-être qu'ils iraient pas jusque-là, nos tenanciers. Qu'ils enfleraient seulement un peu la note.

On descendait l'escalier pour le repas quand on a commencé d'entendre le vacarme. Il y avait

soudain du monde. Des habitués ou des gens qui fêtaient le début de la victoire. J'ai ouvert la porte timidement. On allait être le point de mire, la grande curiosité, Nadia surtout, qui s'était parée comme pour un gala, maintenant qu'on avait enfin changé de décor, qu'on croupissait plus dans les broussailles, en clandestins. Ça été une ovation, un hourvari à figer sur place. La salle regorgeait de soldats qui ont suspendu la dégustation, laissé se refroidir le bifteck frites prohibé, pour beugler, siffler la bienvenue. Y avait même plus pour nous un coin de table, un tabouret, une portion de comptoir. La patronne, le patron, la serveuse, une vieille squelettique qui avait dû rudement les décevoir les guerriers, friands de chatouilleries, couraient de droite et de gauche, savaient plus où donner du plat. On était là, Nadia et moi, inertes, pleins de confusion, prêts à rebrousser chemin vers l'étage. En passant, la patronne nous a hurlé quelque chose d'encourageant, de patienter sans doute. Et puis un Américain s'est approché, jeune, avenant comme aurait dit ma mère, qui avait deviné qu'on aimerait bien partager le menu. Il parlait le français à en avoir honte, nous, les ignares. Il nous a menés à sa table, les autres se sont poussés, bousculés, enthousiastes. C'était à qui lui faciliterait l'installation à Nadia.

La chaise, la serviette, son verre plein aussitôt. Tout juste s'ils lui auraient pas donné la becquée quand la serveuse nous a enfin apporté nos rations. Ça leur manquait depuis longtemps un voisinage du genre. Je la laissais aux hommages. D'autant que le jeune Américain, un étudiant en lettres, m'accaparait, maintenant qu'il m'avait jugé apte à la conversation. Je connaissais pas l'anglais, mais en histoire et géo, aux enfants de troupe, je me défendais bien. Ça demandait pas de réflexion, de logique, d'intelligence. Le par cœur, en plus, c'était coté. Ça me rachetait un peu, le nullard. Tout ça pour dire que je l'ai pas mal étonné, l'étudiant. Le *Mayflower*, Yorktown, les Mormons et le Klu-Klux-Klan, la Sécession et Appomattox, je débballais comme à un examen, y mêlant même des Indiens des romans du grand-père, les Cherokees et les Apaches, des stars d'Hollywood aussi, dont il savait pas les films, lui, l'Américain. J'aurais pu lui réciter tous les États, à deux trois près. J'ai commencé.

— Formidable ! il s'écriait.

Il devait peut-être se marrer pour la prononciation. Mais penser qu'il avait pas risqué pour rien sa peau, pas libéré un ramassis de peigne-train et d'innocents.

Pendant qu'on s'entretenait, dès le dessert avalé les autres soldats venaient s'agglutiner autour de la table, se penchaient pour regarder Nadia dans le détail, au coude à coude. On aurait cru des rugbymen de chez eux se concertant pour la tactique. On étouffait. Nadia changeait de couleur. Elle trinquait, obligée, à droite à gauche. Un Canadien la flattait de près, avec des mots de paysan qu'on comprenait à peine. Un autre lui soupesait ses pendentifs en écaille, osant pas encore les vraies papouilles. C'est l'Américain lettré qui a freiné l'orgie, rappelé ses confrères au savoir-vivre.

— Nous ne sommes que des soldats, il nous a dit, confus. Ce n'est plus la guerre ce soir. Il faut nous pardonner.

— Bien sûr, j'ai répondu, et je repensais à la petite guerre où on s'était essayés, nous, en 40. Au bordel d'Avesnes, aux boniches de bistrots qui se laissaient palper devant derrière par solidarité nationale, à tout ce que les troufions avaient perdu en butin de parties de fesses, à cause de la défaite.

Nadia a profité d'un peu d'espace pour se rebichonner, sa manie, user du rouge à lèvres qui tirait à sa fin. Et puis, d'un coup, comme si ça l'excitait, ça l'émouvait ce public inattendu :

— Je chanterais bien quelque chose, elle m'a dit tout bas. Ils aimeraient peut-être...

J'étais pas contre. Ça me déplaisait pas qu'ils l'admirent un peu plus, et pas seulement parce qu'elle sentait bon la femme et qu'elle avait de quoi les remettre en jambes après leur cure. J'ai fait l'imprésario auprès de l'Américain, dévoilé que la « belle dame », comme il disait, était aussi artiste de temps en temps.

— Formidable ! il s'est écrié encore.

Il a annoncé la nouvelle. Ça été un tel charivari de sifflets et de beuglements que la serveuse, frêle

comme elle était, s'est envolée dans les coulisses, épouvantée. Et aussitôt un si grand silence qu'il a fallu que Nadia s'encourage d'un fond de verre pour se lever. Ça a pas duré le trac. La romance d'ouverture lui a valu une ovation, un succès comme jamais à Marseille ou à Toulon. Tout le répertoire y est passé. L'opéra, l'opérette, les rengaines. Il y a eu un petit entracte. Le temps qu'on lui porte un toast avec le champagne qu'offrait un spectateur, bouleversé. Même le patron et la patronne y allaient de leurs bravos. À deux ou trois hautes notes mal filées, avec le liquide et la tabagie, j'ai senti que Nadia s'essouffait. Les M.P. sont entrés à point. Deux hercules à matraque qui ont envoyé tout le monde se reposer, sans loisir pour les adieux. La guerre attendait, fallait pas gâcher la forme. Dans le remous quelques-uns ont réussi à embrasser Nadia, vite fait, et chastement. Mon Américain l'a embrassée aussi.

— Désolé, il répétait, désolé... Un jour peut-être...

Il m'a noté son nom, Tony Carlson, son adresse pendant que la patronne s'affolait dans les additions et que les M.P. pressaient le mouvement.

— Écrivez-moi s'il vous plaît quand vous serez à Paris. Bonne chance !

J'ai promis et tenu, malgré la chance, justement, qui m'allégerait pas de sitôt le cœur et l'esprit. Il parlait de la guerre à peine dans ses lettres, que ce qu'il voulait gagner, lui, c'était tous les jours un de plus sur la mort. Il rappelait chaque fois la soirée, comme un fameux souvenir qu'il oublierait pas, même revenu là-bas, en Amérique. Il essayait, des pages entières, de m'apprendre sa littérature. Je les connaissais pas encore ceux qu'il aimait et me conseillait. Dos Passos, Faulkner, Hemingway, Caldwell, Steinbeck, Dreiser, Thomas Wolfe, Fitzgerald. Et Thoreau surtout. Et Whitman. Un jour il a écrit qu'il aurait bientôt une permission, qu'il la passerait à Paris, qu'il serait vraiment heureux de nous revoir, Nadia et moi. Il est jamais arrivé. Il y a jamais eu d'autre lettre non plus. Jamais de réponse à la mienne, la dernière. Plus tard, quand je me suis mis à combler les lacunes, à les aimer aussi les auteurs américains, j'ai souvent pensé à lui, Tony Carlson, sans même savoir où il l'avait achevée sa guerre. À Bastogne peut-être, ou pas loin. Moi qui m'y complais tellement dans les cimetières, qui en ai arpenté tant à la recherche de mon père pas tout à fait inconnu, je l'aurais entrepris le voyage, pour qu'elles soient pas complètement manquées les retrouvailles qu'on espérait.

On en est partis le lendemain du minable hôtel, malgré la patronne qui tentait des flatteries pour nous retenir un peu. Sans doute qu'elle avait cru transformer le bistrot en café-concert et que Nadia pousserait les Américains à la consommation. Au champagne surtout, un extra dans la salle que fréquentaient seulement les petits vieux d'un asile aux environs. Dommage, elle nous disait, qu'ils en aient pas plus souvent des soirées pareilles. Ça arrangeait les affaires, avec les restrictions, les jours sans. Et elle avait une si belle voix la dame... Elle en joignait les mains d'admiration. Ou pour nous supplier de lui venir en aide. Peut-être qu'en barguignant ce qu'il fallait elle aurait proposé un pourcentage sur la recette.

Les trains roulaient pas encore vers Paris, avec les dégâts des bombardements. On a su qu'il y aurait un car dans la journée, mais qu'il faudrait s'incruster de bonne heure dans la file d'attente. On a patienté longtemps au milieu du troupeau, en plein soleil, sans oser chercher à se ravitailler, même pas se risquer à un petit besoin à l'écart de peur que la place soit comblée aussitôt dans la houle. On regrettait bien que les Américains aillent tous dans l'autre sens. Sûr qu'ils auraient embarqué Nadia, et moi en surplus. Le car est arrivé enfin. On en pouvait plus de fatigue les uns les autres, écroulés sur les bagages, et ça été quand même d'un coup la furie. On s'est fait insulter pas mal. On avait trop de valises gueulaient des gens. On était pas français ils ajoutaient. Peut-être qu'ils se rappelaient pas qu'on avait changé d'occupant, qu'avec son bronzage ils croyaient Nadia une Africaine, et moi, au long nez, un rescapé de ghetto. Heureusement on avait de la pratique depuis la mêlée de Marseille. Nadia s'est bien démenée, en bourrades et en insultes, comme tout le monde. Elle a laissé un morceau

de corsage dans le corps à corps, exhibé un bonnet de son soutien-gorge, mais ça suffisait pas pour dérouter les assaillants en nous ménageant une trouée vers les banquettes.

On a bien gambergé et rêvé en chœur durant le voyage. On avait confiance. Nadia surtout, qui s'excitait avec son succès de la veille pour les auditions possibles. Qui m'encourageait aussi à retâter de la vie d'artiste, persuadée que le public les apprécierait mieux qu'à Marseille mes couplets sans joie. On finissait, chavirés d'émotion dans le paysage de forêt, par se voir côte à côte sur l'affiche, à Bobino ou à l'Européen. J'en oubliais, c'était loin, mon triste apprentissage du casse-croûte chez l'agent de change, quand j'avais quitté l'armée avec des ambitions de journaliste.

Ils pullulaient les amateurs, les novices, qui cherchaient à placer leur numéro, et les chevronnés en chômage qui espéraient rentrer en grâce et se remplumer. Ça débordait des salles d'attente chez les imprésarios. On avait tout le temps de se recueillir pour l'affrontement, malgré les gens tellement heureux de raconter leur existence ou de vous refroidir l'enthousiasme quand on s'avouait nouveau dans le métier. On a persévéré et on les a escaladées les planches. Plus d'une fois. Chacun de son côté ou l'un devant l'autre. Juste pour l'épreuve, l'examen de passage. Avec les censeurs dans le noir qu'on entendait discuter et qui l'entendaient à peine, eux, le couplet ou la strophe supportable. Nadia aurait pu les intéresser, qui avait d'autres charmes que la voix. Même pas. Il y avait une telle abondance de croupes et de poitrines qu'ils se sentaient plus d'appétit, comme les masseurs ou les médecins. On a quand même fini par aider à distraire les foules. C'était soudain la mode des galas de bienfaisance, le coup de cœur orchestré pour tous les malheureux de la guerre, les victimes et leurs descendants. Les prisonniers revenus ou pas encore, les déportés, les résistants, leurs veuves et leurs orphelins. Les sinistrés, les bombardés, les sans emploi, les pauvres en tout genre. Les artistes miséreux même. Bénévoles il fallait être. Juste les frais de déplacement parfois. Les tickets de métro en seconde, qu'on acceptait sans gêne. On se consolait au mieux, Nadia et moi. C'était comme une répétition, un entraînement en prévision du vrai cachet. Qu'on discuterait pas.

Un inspecteur nous a réveillés vivement, un matin qu'on se remettait de notre numéro tardif. L'interrogatoire serré de but en blanc. Moyens d'existence ? Au jour le jour ? Concubinage ? Pas très joli tout ça, jeunes gens. L'identité en règle, une chance. On comprenait pas. Il écoutait pas nos questions, lui. C'est seulement deux pages de son calepin bien remplies qu'on a su qu'avait disparu la recette du gala pour les cheminots martyrs. Qu'on était suspectés au premier chef, comme il disait, nous les artistes ou prétendus et les confrères. Il enquêtait, son boulot, sur plainte de l'organisateur, toutes les adresses en poche. On s'est défendus, le rouge au front. On l'a même aidé à tout chambouler dans le garni, à vider les valises, à secouer les vêtements. Il lambinait exprès on aurait cru. Regardait que d'un œil. L'autre œil il l'avait sur les cuisses de Nadia qui en oubliait de fermer son peignoir, tellement remuée de l'affront.

— C'est bon, il a dit enfin. Vous avez l'air honnêtes. Bougez pas d'ici quand même pour le moment.

Il avait pas repéré la pochette aux économies de Nadia, mais elle était maintenant si plate qu'on aurait pas risqué de soupçons. C'est le lendemain, la rumeur dans le milieu d'artistes, qu'on s'est retrouvés absous. Il l'avait soulevée, l'organisateur, la recette des cheminots, et pris le train avec comme il se devait. On l'avait frôlé de près le déshonneur.

Ma mère nous écrivait de temps en temps. Se plaignait de ses douleurs, de la vie pas plus gaie qu'avant même avec la guerre quasiment finie, nous renseignait sur les tribulations nouvelles de la famille, s'inquiétait des nôtres. Ça marche, je répondais toujours. Ils avaient regagné le viager de Reims, debout intact dans les ruines autour. Elle osait pas dire si c'était de la chance ou non. De toute façon, elle pensait, c'est la propriétaire, encore sur pied elle aussi, qui les aurait eus les dommages et

intérêts. Ils avaient rouvert l'épicerie, attendaient de pouvoir mettre du présentable sur les rayons. Heureusement que les cousins d'Avaux se montraient obligeants. Le père et le frère y allaient chacun son tour à vélo chercher de quoi pas mourir d'inanition. « On était pas encore sorti de la misère, pour sûr. »

C'est ce que je me répétais de mon côté, en voulant croire quand même au lendemain. Nadia s'obstinait dans l'optimisme elle aussi. On se dopait l'un l'autre. On maigrissait ensemble surtout. Mais dignement. Je l'aurais pas raconté à ma mère, elle qui réclamait des détails, qu'on en était à troquer des bouteilles en consigne pour le kilo de patates des tickets.

Maintenant que le vent avait tourné mon frère et l'adjudant, eux, retournaient leur veste. « Faut bien vivre, mon pauvre gamin », écrivait ma mère en m'annonçant qu'ils avaient tous les deux repris du service de l'autre bord. Mon frère avait rengagé dans un régiment d'infanterie, sergent d'emblée comme il manquait pas d'expérience et qu'il pouvait gueuler ce qu'il fallait. Il devait les bomber ses pectoraux, lui qui l'avait loupée la guerre et rêvait encore de massacrer des Fritz. Pas pour se racheter de l'erreur. Pour le plaisir. L'adjudant s'était fait embaucher par les Américains. Pas pour réparer la mauvaise action lui non plus, compenser le coup d'épaule aux vainqueurs provisoires. La monnaie toujours. D'autant qu'on les savait pourvus ceux-là, les milliardaires, pas chiens pour les cadeaux, les surplus, commerçants aussi, et pas du tout réglos sur les inventaires de stocks. À quoi ils l'employaient l'adjudant, je me le demande encore. Je l'ai vu à l'œuvre ou presque, sur une photo que ma mère m'avait expédiée, sans gêne de la virevolte, peut-être contente et fière après tout de le revoir comme à leurs débuts de vie, le militaire. C'était à un intermède patriotique quelconque, comme ils abondaient à l'époque. Il était là, l'adjudant, entre d'autres serviteurs, derrière une rangée d'officiers américains, déguisé avec les affûtiaux pareils à ceux qui l'avaient fait tellement rigoler le jour de la réception du libérateur. Au garde-à-vous, raide et grave, saluant comme tout le monde. Quoi ? On remarquait pas sur la photo. Des drapeaux, probable. Un assortiment.

L'occasion de baroud mon frère l'avait encore loupée. Son galon cousu, il fallait maintenant qu'on l'instruise un peu, qu'il apprenne à tuer dans les règles, avec le matériel de luxe, et à pas se faire tuer trop vite, puisqu'on le payait pour se rendre utile, que les troufions profitent au moins de sa culture. La chasse aux rebelles ou aux fennecs dans le bled ça comptait pas. On avait évolué depuis. Perfectionné les sarbacanes et les chausse-trapes. Il était doué, sûrement. Il lui manquait que la pratique, même s'il avait commencé à s'essayer la main sur moi avec une mitrailleuse. Et le rude malheur est arrivé, comme l'écrivait ma mère, sans trop de détails encore, elle ignare en explosifs. Plus tard il a raconté mon frère, et bien des fois. On les avait rassemblés, sous-offs et caporaux, dans un local de la caserne pour une dernière leçon de choses avant l'affrontement. C'est un lieutenant qui professait, tout nouveau tout beau, et vraiment pas sorti de Saint-Cyr celui-là, ont pensé après les rescapés. On avait étalé sur une grande table tout ce qui s'était fait de mieux, de plus éclatant en engins de démolition. Il a eu le temps à peine d'entamer son exposé le lieutenant, sur la mine allemande qu'il s'apprêtait à disséquer. Il a explosé lui aussi, avec l'arsenal, la table, des murs et une quinzaine de patients aux premiers rangs. Peut-être qu'il allait dire, doctoral : « Soyez attentifs, messieurs. Il y va de votre vie... » Mon frère, lui, curieux de nature et avide de tuerie, aurait dû être dans les cadavres.

— J'ai eu de la chance quand même, il a admis. Si j'étais pas arrivé en retard...

Il est sorti de l'hôpital au bout d'un bon mois, borgne à gauche et la tête farcie d'échardes de ferraille qu'on avait pas pu extraire. Réformé pensionné cent pour cent, plus gueulard, bravache et vache que jamais. Il devait regretter, au fond, de l'avoir pas goûtée pour de vrai la guerre, juste quand c'était gagné d'avance. De pas l'avoir retraversé le Rhin, et pas seulement pour savoir si sa fonderie de Bielefeld était pas fondue elle aussi. En tout cas, Français et Allemands, l'œil et le pied, il avait pas fait de jaloux dans le sacrifice.

Nadia l'a jamais revu Abel. Il l'aurait épouvantée un peu plus, sensible comme elle était. Moi, c'est Nadia que j'ai fini par plus voir et jamais revoir. Même avec sa bonne volonté elle s'y habituaient pas aux restrictions supplémentaires, à la médiocrité, à la malchance. Elle avait pas l'expérience autant. Ça lui manquait l'eau chaude, la baignoire, la literie moelleuse, le nécessaire de bichonnage. C'était plus le camping supportable qu'on avait connu, improvisé, avec le soleil, la verdure en fleur et les petits oiseaux. On grelottait dans le garni, sans même plus l'idée de l'amour à toute heure pour se réchauffer. On en était venus aux reproches, qu'on inventait souvent l'un l'autre, à la hargne peu à peu. Pour celles qui suivraient, les rêvées, les idéales, les sur mesure de la vie commune, j'affinais le vocabulaire.

J'arrêtais pourtant pas d'essayer de subvenir. À force de hanter les agences on me consentait une semaine par-ci par-là dans des cabarets sans public, des bastringues qui se prêtaient pas au genre, des salons de thé au cinq à sept, quand ça papotait et broutait tellement que je m'entendais même plus réciter au bord des guéridons et des imitations de pâtisseries. C'était pas le Pérou les rétributions. À peine de quoi me dédommager de ma bienfaisance dans les galas et les kermesses. J'en oubliais pas mes envies de journalisme. Ça me trottait toujours depuis l'École universelle et mon entrée sortie à *Paris-Soir*, la recommandation fiasco au rédacteur en chef des sports. Mais je connaissais pas d'imprésario dans la branche, qui aurait répondu de mes dons probables. Les petites annonces offraient jamais rien du métier. Elles étaient d'ailleurs vraiment petites les annonces, réduites au format. J'avais tôt fait de voir que ça m'irait pas d'être homme-sandwich ou de proposer des allumegaz sur la voie publique. Je devenais délicat soudain, difficile sur l'art de vivre. À la longue, peut-être, d'avoir fréquenté le monde, recouru aux minables, à commencer par la famille. Avec l'âge d'ailleurs, et l'exercice, je perdais l'appétit. Un cornet de frites, ça allait la journée, molles ou non, chaudes ou froides. Partagées même parfois, sans tricher, avec Nadia. Une pour toi, une pour moi. Comme elle réussissait pas, elle non plus, à tenter d'ameuter la foule avec un vrai contrat, que sa belle robe d'artiste, aussi, s'était pas mal défraîchie dans nos randonnées, elle les a fouillées les petites annonces. Champouineuse elle voulait pas. À cause des souvenirs, d'un reste d'orgueil, elle qui avait tenu salon, experte en permanentes et en bouclettes elle se rappelait. Elle s'est décidée comme serveuse dans un snack-bar. On l'avait déguisée. Un calot rouge à l'américaine tout juste en équilibre pour le charme, la blouse assortie, plutôt courte, et pas parce qu'on était chic sur les points de textile. Le midi, une chance, elle avait droit à un en-cas, des rognures. Elle m'en rapportait des bribes, qu'elle planquait au fond de son sac et qui en étaient toutes parfumées, comme de la bouffe à l'orientale. Elle y a pas fait long feu. Le temps de pouvoir enfin se payer le billet de Marseille, un aller simple.

C'est jamais facile de s'abandonner sur un quai de gare. Les gens vous aident parfois. Ceux qui vous bousculent en râlant, pressés de grimper, vous écartent déjà l'un de l'autre d'un coin de valise. On se rapproche encore un peu. Mais on trouve plus ses mots. On a perdu le fil. On regarde les pendules, sa montre. Ça doit se deviner la hâte qu'on a que le train parte. On tâche de se racheter. On offre une cigarette. Et on s'arrange, en l'allumant, pour que le frôlement des doigts ait l'air d'une caresse.

— Va-t'en, m'a dit Nadia en me poussant presque. C'est mieux...

Elle craignait pour son rimmel, j'ai bien vu. Quand il commençait à couler elle était perdue de gêne. Elle pleurait de plus belle, le tartinait en s'épongeant. On aurait cru un maquillage pour *la Folle de Chaillot*.

— Bonne chance, j'ai murmuré en l'embrassant.

Elle est montée à demi sur le marchepied.

— La chance, elle a dit, c'est de toi que je la voulais. Maintenant...

J'avais plus du coup l'envie de partir. J'attendais qu'elle vienne à la fenêtre. Peut-être qu'elle a pas pu avec le monde dans le compartiment. J'ai encore attendu que le train démarre. J'avais pensé que ça serait commode, pas douloureux du tout de s'en retourner chacun de son côté. Et je suis resté là sur le quai, seul, le dernier. Paumé une fois de plus.

C'est cette nuit-là que j'ai essayé de raconter ma vie. J'arrivais pas à dormir, le nez dans l'oreiller de Nadia, renflant son parfum et des larmes. J'avais pas grand-chose à me mettre sous la plume. Le verso de paperasses et de factures des locataires d'avant, dans le bas d'un placard. Le coin rêvé contre le froid c'était le réduit de la cuisine, avec le réchaud à gaz pleins feux. Je me suis perché le plus haut possible, sur le petit buffet de bois blanc, pour bien profiter de l'étuve. Ça ruisselait de partout. Les murs, le plafond. J'ai entamé le premier chapitre. La sueur au front on aurait dit.

J'ai bien failli l'avoir tout de suite la notoriété, mon nom dans les journaux. À l'endroit des jugements, au pilori des escrocs et des magouilleurs en tout genre. Moi, c'est la Compagnie du gaz que je m'étais risqué à flouer. De peur qu'avec mon chauffage au fourneau, des nuits entières d'inspiration, elles soient hors de prix les quittances. Je l'avais eue d'une tapineuse la combine, dans le bistrot d'une rue de Pigalle pas loin, où je me réconfortais de temps en temps, au Viandox ou à l'ersatz à la saccharine, quand j'avais de quoi. Fallait hausser un peu le compteur, le caler en pente, et ça tournait plus. Fallait aussi se méfier de l'employé tous les mois, se renseigner avant d'ouvrir, et foncer, si ça tombait pile, remettre de l'ordre dans l'appareillage. J'étais pas rassuré du tout le jour de la visite. Il lambinait le releveur, éteignait pas sa lampe électrique, la passait et la repassait sur le gros tuyau que j'avais un peu tordu, et le ripolin qui s'était écaillé à la pliure. J'avais pas pensé à l'indice, à la pièce à conviction. Il a quand même fini par noter la dépense, refermer son registre, se recoincer son crayon sur l'oreille.

— C'est plus la guerre, il a dit comme ça mine de rien, mais c'est pas encore l'abondance. Faut patienter avant de se mijoter des petits plats midi et soir. À feu doux.

— Ben oui, j'ai répondu mollement.

Il avait son amour-propre. Il voulait pas qu'on le prenne pour un novice dans le boulot. Il connaissait le trafic. Il avait l'œil, que je m'y trompe pas. J'ai été lui ouvrir la porte vivement. Un peu trop, peut-être. Il a touché du doigt sa casquette pour le salut de rigueur dans la corporation.

— À la prochaine...

Je respirais mieux déjà. Et puis il a stoppé net au seuil.

— Vous avez de la veine, savez-vous ? J'en ai épinglé ce qu'il fallait aujourd'hui. Ça aurait pu vous coûter cher. Très cher. La grosse amende, le tribunal, la prison. L'insertion dans les journaux, au casier judiciaire...

J'avais la gorge tellement sèche que j'ai pas pu remercier, promettre d'être sage, de plus recommencer jamais. Je l'avais échappé belle encore. Comme à Marseille avec l'inspecteur Broncono, le traqueur de trafiquants. C'est l'adjudant qui se serait réjoui de son flair, lui qui m'avait vu tant de fois sur l'échafaud.

J'ai plus usé du gaz ni du buffet. D'ailleurs, ça compliquait la relecture avec les gouttes du plafond qui diluaient des mots. Le printemps venait aussi, je sentais moins la piquette. J'ai écrit comme ça des pages et des pages, jusqu'à la fin du stock. Raconté la captivité, comme d'autres à l'époque. Les vacheries des Allemands, celles des Français même, qui m'avaient vidé de la baraque des artistes, de peur que je leur gâte leur planque avec mes couplets dangereux, mes refus d'obéissance aux vainqueurs, mon insoumission, une marotte. L'irruption du frère Abel j'en parlais pas. J'avais des scrupules encore. Je ménageais la famille. Feuille après feuille je m'encourageais C'était comme une rédaction, une compo aux enfants de troupe, bien léchée, et drôlement longue, qui aurait plu au prof, celui que j'aimais bien et vice versa. J'imaginai pas que ça serait un livre, à force.

Ma mère écrivait aussi. Des petits romans chaque fois, partout où elle pouvait sur les lettres. Dans

les marges, en long et en travers. C'était triste la vie elle répétait. Demandait ce qu'elle avait fait au bon Dieu pour mériter une punition pareille. « Vivement que je débarrasse le plancher », elle concluait de temps en temps. Je lisais à peine. Elle rabâche, je me disais. Je me doutais pas que j'étais bien parti pour rabâcher comme elle plus tard, et autant qu'elle. Et que c'est pas du tout pratique de débarrasser le plancher.

— Embrasse bien Nadia pour moi, elle oubliait jamais de terminer.

Je la laissais dans l'erreur, l'illusion, elle qui avait cru que ça serait la bonne enfin. Il aurait fallu expliquer, avouer les raisons, qu'on se supportait plus dans la dèche, qu'on avait faim souvent, mais plus l'un de l'autre.

Pour aider à l'inspiration elles manquaient pas les égéries. Il y avait pénurie d'hommes, de friandises, de distractions gratuites. Dans la rue, dans le métro, chez la crémière, j'avais le choix. J'hésitais, fauché comme j'étais, pas reluisant ni déridant surtout. J'ai pas hésité beaucoup. Une fois lancé, des complexes perdus à l'usage, rassuré sur mes ressources auprès des veuves ou des abandonnées, j'ai mis les bouchées doubles, rattrapé le jeûne. Je prenais goût à la variété, à l'imprévu. Je profitais des occasions parfois pour changer de décor, améliorer l'ordinaire. Je m'hébergeais chez l'une chez l'autre, que mon gourbi excitait pas, le temps de peaufiner les étreintes, d'épuiser les fantaisies. À part des noms, j'en ai oublié aucune, si peu qu'on se soit rapprochés. Il me revient encore des visages. Des façons qu'elles avaient d'exécuter leur strip-tease, selon le besoin ou la saison. Des manies et des mots qu'elles aimaient chacune. Celle qui aurait pu me consoler de Nadia me la rappelait au contraire. Elle avait tellement bon cœur elle aussi. Elle vivait à l'hôtel, pas loin. Osait pas m'y emmener, pour la bienséance. Ça lui plaisait que j'écrive, en plus de l'amour. J'arrivais à la fin de mes souvenirs. Et puis ça été l'automne, le froid encore. On grelottait dans le garni, sans charbon pour le petit poêle tout bancal. Elle voulait plus se déshabiller, froissait ses jupes et son linge dans les draps. Moi je recommençais à plus pouvoir tenir mon stylo avec l'onglée. C'est là qu'elle s'est montrée charitable et attentionnée. Elle venait plus les mains vides. Elle avait un cabas énorme, plein de charbon qu'elle piquait dans la cave de l'hôtel. Chaque fois elle manquait de s'écrouler dès que j'ouvrais la porte, de trouille et de faiblesse. Ça nous unissait un peu plus la resquille. Gaz et briquettes, on était faits pour s'entendre. Elle m'a lâché au début de l'hiver, au mauvais moment. Pas à cause du charbon, et qu'on l'avait chopée chipant. Elle s'était décidée soudain pour suivre un admirateur, une personnalité de je sais plus quel monde, pas mal usé déjà, mais nanti. Je faisais pas le poids pour le confort et la matérielle. Je récidivais.

— Faut que tu comprennes, elle m'a dit gentiment. Les femmes ça vieillit vite. Je pense à l'avenir...

Je lui aurais pas cru d'ambition. Pas d'autre que de jouir au chaud.

L'avenir, moi, j'y pensais jamais. Je me contentais du jour le jour, des raccrocs divers, du bricolage d'existence. J'avais l'habitude. La famille, les enfants de troupe, l'armée, j'avais eu de quoi l'apprendre la médiocrité. Marseille, ç'avait été une bonne leçon encore. J'étais fin prêt pour la suite. J'ai pas essayé de forcer ma nature. De toute façon, j'aurais pas pu aller bien haut, égaliser les confrères pour l'envie d'honneurs et de renommée. En plus j'arrivais pas à bout des douteux penchants, de la foi qui sauve. Je me suis même remarié, le divorce à peine perdu. C'est tout dire.

S'IL fallait que je raconte... C'est tellement long la vie. On goûte à tout, on mêle les genres. Le comique qui porte aux larmes, le drame qui porte à rire. J'ai de quoi au cœur entasser des pages et des pages encore. C'est pas le papier qui me manquerait, comme au début des souvenirs dans l'étuve. J'en ai en réserve, des rames et des rames. Bien blanc, bien propre, tentant pour un écrivain dispos. Je pourrais tout étaler de mon demi-siècle et du surplus. À l'aise, sans complexes. Pour le plaisir, j'oserais dire. M'alléger seulement. D'autant que j'ai fait des progrès. Pas dans l'écriture, le style. Incapable pour l'élégance et la retenue. C'est de famille ces défauts-là, faut croire. Le mieux maintenant c'est que je brouillonne plus. J'y vais franco, à la machine. Comme les flics pour leurs rapports. À deux doigts aussi.

Ce qui m'empêche surtout de m'y essayer au roman-fleuve, c'est la peur de caler en chemin. On est peu de chose comme disait ma mère encore. Et les vieillards moins que rien. Il a dû y penser l'éditeur à ce qui me reste. S'inquiéter même.

— Cravachez, cher ami, il m'a répété des fois. Au fait ! Au fait ! Le temps nous presse. J'attends la conclusion...

Ce qu'on veut, en somme, c'est que je l'abrège l'existence. Mais pas comme j'en rêve depuis belle lurette. À ma façon.

Un jour est venu dans ma cambrousse où j'aurais dû décrocher, tout bazarder de ma brocante, des paperasses, de ma librairie. Filer loin, ailleurs à mesure, d'hôtel en hôtel, changer de voisinage avant d'avoir exploré, cédé à l'entretien, aux confidences. Avant que la honte gagne, de soi et des autres. Quand j'ai vu que j'avais encore loupé l'extase, ce qui aurait pu y ressembler, c'était trop tard. J'avais plus de patience, plus d'imagination. J'étais coincé dans mon grand cachot, de l'allant juste pour arpenter d'un mur à l'autre, y cogner même comme un boxeur vidé quand ça suffisait pas les larmes à l'exutoire.

Sacrés paysans ! Ils l'avaient leur idiot de village et ils le perdraient pas. Qui s'était cru comme un missionnaire en débarquant et l'avait pas du tout la parole profitable. Qui s'imaginait partager ses marottes, en donner le goût à quelques-uns. Présumait pas l'affreux bide en vantant ci et ça, les nourritures autres que le pâté de foie ou le rôti des dimanches. Des conneries et du tape-à-l'œil comme jugeait le postier, un expert. Qui boudait les bombances de tradition, les concours de belote, la chienlit du 14- Juillet, les canons de rouge à la santé des morts des grandes et des petites guerres, le festin communal des troisième âge et plus, dont j'étais, hélas ! quoi que je dise et fasse. Qui s'étonnait haut de voir les dames du lieu chaque samedi, les jeunes et les moins, se trimbaler avec leur carapace de bigoudis multicolores, des Martiennes en invasion. Qui reniflait mal les remugles d'aisselles les jours de liesse ou dans l'étroitesse des boutiques.

Pour qu'on en doute pas de mes bonnes dispositions, de ma soif de l'humain, je l'ai honoré le premier 14- Juillet de l'exil. Comme au temps de l'innocence je me suis glissé dans le cortège de la retraite aux flambeaux, j'ai suivi le mouvement. C'est la coutume dans le pays, pour corser la fête, d'une mascarade historique. Cette année-là les Romains et les Romaines s'en allaient se confronter aux Gaulois du bled voisin. Une vraie légion. Et moi au milieu de tous les ingambes, hommes et femmes en tunique de papier crépon, mollets à nu et lance au poing. J'étais pas déguisé, quand même. J'avais pas de lampion non plus. Mais, décence et civisme, je m'étais forcé à la toilette. J'avais ressorti ce que je croyais remisé à jamais, la vêtue et les chaussures parisiennes. J'ai bientôt regretté. À cause des chemins pas tellement praticables pour le genre, encore tout ravinés de l'hiver d'avant.

Surtout quand j'ai repris conscience soudain, pensé aux confrères et aux amis, à ma fille même, qui l'auraient trouvé curieux mon reniement. Je pouvais plus reculer, faire demi-tour. La cohorte romaine me poussait hardiment, entravait la retraite. J'ai continué, honteux, penaud comme y avait longtemps, quand le grand-père, au Perreux, dans nos virées à tricycle, les jours de fête, m'inscrivait à des concours de grimaces. On a traversé le terroir, embarqué les Gaulois et les Gauloises du village proche. Gustave, que je connaissais pas encore, en braies et moustache au charbon de bois, s'est offert le commandement de la troupe. C'était Vercingétorix sans les cheveux longs. Un chef. Il a grimpé dans sa bagnole à défaut de char à bancs, branché la sono. On est repartis sur les routes, un convoi immense maintenant, qui s'effiloçait avec les bavards et les essoufflés. On a abordé d'autres pays. Les gens, sur leur pas de porte, en étaient bouche bée du carnaval. Gustave, dans le haut-parleur, faisait l'article pour la festivité nocturne qui suivrait, dans mon bled justement, sur la grand-place.

Du presbytère, aux premières loges, je l'ai appréciée la représentation. J'avais ce qu'il fallait d'expérience, de sens critique. Le théâtre du camp de Prusse, mes débuts de baladin, les cabarets de Marseille, en spectateur appointé ou en diseur à l'essai, les temps d'embauche dans deux ou trois journaux comme spécialiste des variétés, je pouvais goûter et comparer maintenant qu'on en faisait vraiment cas de la civilisation des loisirs. Il y avait affluence. La cavalcade gallo-romaine les avait alléchés les paysans du pourtour. Et comme il y allait de leur honneur ou de leur réputation, les chargés de programme, les préposés aux numéros, institutrices et édiles de tout sexe, trottaient d'un groupe à l'autre pour maîtriser le cafouillage. C'était comme un petit ballet improvisé que les gens encourageaient de bon cœur, surtout quand un des assistants se piégeait dans les câbles électriques. Ça été une belle séance. Il y a eu des accrocs, bien sûr. Des temps morts dans les enchaînements, des ratés de sono ou de lumière. Le barde de service, un octogénaire à bout de souffle et de mémoire, mélangeait ses refrains antiques. C'est la marmaille qui donnait le plus de tintouin aux organisateurs. On les avait réquisitionnés les pauvres gosses pour des sortes de gavottes et de farandoles au-dessus de leurs moyens. Ils levaient la jambe quand il fallait pas, oubliaient quand c'était permis, voletaient du mauvais côté, les uns à droite, les autres à gauche, et se tamponnaient joyeusement. Ils devaient penser à leurs copains, les exemptés de revue, qui balançaient des pétards un peu partout à l'arrière-plan, et rigolaient mieux qu'eux.

C'est le lendemain, la nuit du bal, que j'ai commencé à plus les supporter les réjouissances paysannes. Les forains s'étaient amenés pour l'occasion, avaient pris leurs quartiers au long de ma muraille d'entrée, en me laissant quand même un petit couloir entre leurs roulottes dernier cri en cas où il me viendrait l'idée d'aller au tabac ou chez l'épicière. La bouffe, j'avoue, me tentait moins que jamais. La boutique aux frites et aux merguez était juste en face, et il m'en arrivait des relents, que le vent souffle du nord ou pas, à me faire grimper le cholestérol rien qu'en respirant.

L'orchestre s'était entraîné l'après-midi, on avait vérifié les haut-parleurs, et je m'attendais au pire pour le vacarme. D'autant que les gens du coin étaient friands de décibels. Quand ils se rencontraient dans les rues, au bistrot ou aux commerces, ils se beuglaient nez à nez les femmes et les hommes, à croire que les chiens qui hurlaient aussi dans les cours du village jour et nuit les avaient à force rendus sourds. Je m'étais retranché dans mon fortin, volets clos, dès les premiers flonflons. Ça me rassurait mes gros murs, qui avaient tenu le coup en 14 et en 40. Ce qu'ils ont pas étouffé, et qui m'a secoué le cœur comme si la guerre avait repris au Chemin des Dames pas loin, c'est les éclatements de pétards qu'on jetait dans ma courette, une vraie caisse de résonance, les explosions de bouteilles à bière sur les pavés, pulvérisées pareil à des grenades. Y avait pas de trêve dans le bombardement. Ça pétait de partout, on en entendait plus l'orchestre ni le manège à musique. J'ai pas osé ouvrir une fenêtre pour engueuler les vandales au jugé dans le noir. Ils m'auraient peut-être descendu, exprès ou pas, d'une cannette en pleine poire, moi qui avais réchappé à bien des massacres.

Tout s'est calmé à l'aube. Le temps d'un peu de repos, quand j'ai cru que c'était sans risque

d'écarter les volets pour goûter le soleil, ça été comme si je m'engouffrais dans une pissotière surchauffée. Pris à la gorge, asphyxié quasi, j'ai rompu sous les vapeurs, refermé tout vivement. Je pouvais quand même pas rester calfeutré dans mon enclos. D'autant plus que s'y étaient glissés des effluves, que d'autres continuaient d'envahir par tous les trous de la cuisine au grenier. D'où ça partait je voulais savoir. Fallait que je me hasarde, que j'aïlle à la source. Pour atteindre le portail j'ai dû d'abord chausser les sabots que je réservais aux hivers, rudes et neigeux on m'avait dit. Ma courette, c'était à présent comme une décharge publique, hérissée de tessons et d'éclats de bouteilles. On voyait plus l'herbe, plus les pavés. Ils y avaient tout balancé les noceurs patriotes, les paysans en transe et la progéniture. Les boîtes à bière et à Coca-Cola, les papiers de confiseries et les emballages à surprises, les barquettes à frites, même pas vidées certaines, tellement le graillon les avait écœurés fallait croire. Comme un danseur de corde, d'un pied sur l'autre en me les tordant en plus dans mes sabots que j'étreignais, je suis venu à bout des obstacles. Et là, au seuil, suffoqué d'horreur et d'odeurs, j'ai enfin vu ce qu'ils en avaient fait de mon environnement, les campagnards en ribote. À l'abri des roulottes foraines ils s'étaient soulagés en chœur contre mon mur d'époque, le précieux vestige, tout au long. Il en demeurait des rigoles énormes, des mares qui achevaient de s'irriguer dans le goudron. Ça s'évaporait encore au soleil, doucement, les reliquats, et puait d'autant. Des merdes pointaient par-ci par-là, qui corsaient les émanations. Heureusement, j'ai pensé, que j'avais bouclé le portail. Ils seraient entrés s'épancher au frais sur le gazon et le peler à jamais. Je rageais tellement que j'en insultais à la cantonade, et j'ai bien failli récidiver pour l'infarctus. Elle remontait loin ma phobie des chiottes, l'aversion malade. À celles du bled des Ardennes, au fond de la cour des fermes, une guérite qui fermait pas, avec une planche percée sur un vieux chaudron qu'on vidait à ras bords. Obligé, on posait à peine ses fesses sur l'estrade, picotées par les mouches ou les courants d'air. À un crochet, comme dans les boucheries, pendaient des grands carrés de journal, pas pratiques et durs à la peau. Personne aurait osé se servir du *Pèlerin*, pourtant plus moelleux, à cause du sacrilège. Ma mère appréciait pas non plus, je me souviens. J'ai eu de quoi, après, m'en répugner de la mouscaille. Aux enfants de troupe, forcément, ou les gradés s'imaginaient que nettoyer les chiottes tant et plus ça aidait à la vocation. Dans les casernes, où je pouvais pas prétendre aux stalles des sous-offs, pas plus accueillantes mais qui se verrouillaient pour le prestige à pas perdre. La vidange collective, c'est à la guerre que j'en ai fait l'apprentissage. Aux feuillées des cantonnements, à ciel ouvert, creusées pas loin des maisons souvent, et que les gens des lieux, les paysannes même, étaient bien forcés de longer de près parfois, dans leurs va-et-vient de labeur. J'attendais la nuit pour en user en solitaire, la trouille au ventre d'y chavirer d'un faux pas ou d'un malaise sous les relents. Le bouquet, je dirais, pour moi qui l'avais toujours pas endurci l'odorat, ça été les gogues des camps, quand on s'alignait à quinze ou vingt sur la barre étroite au-dessus du cloaque. Elle sciait les fesses la foutue traverse. On était là coudes aux genoux, comme des penseurs à la Rodin. On les éternisait pas les mouvements d'ensemble. On bouffait si peu, en plus...

Il m'a rudement turlupiné le complexe, une fois rendu à la civilisation. Je me risque à peine encore aujourd'hui, chez le monde, à réclamer le petit coin, pour pisser seulement. Je me contrains aux limites, au supplice, prostate ou pas. Et quand c'est plus tenable, j'en tremble de pas bien viser, prêt à éponger les abords. « C'est dans la nature, faut pas se gêner ni se tracasser pour ça », m'ont dit les gens quand on en venait là pour varier ou relancer la conversation.

C'est pas facile à table d'argumenter sur un sujet pareil. Ça force à trier les mots, à user de la métaphore.

— Justement, je répliquais, ce qui me gêne surtout c'est que d'autres se gênent pas. Même ceux qu'on croirait raffinés. Si je vous racontais...

On m'encourageait, alléchés, et je racontais que les matins de boulot par exemple, quand on se croisait dans les toilettes j'aimais pas que le sortant, reculotté à peine, me tende la main de bienvenue.

Que je la touchais à regret, comme la moité d'autres souvent, ceux qui cherchaient pas d'abord à l'essorer sur mon pull-over aux épaules, amicaux à l'excès : « Comment ça va camarade ? En forme ? » Qu'il m'arrivait d'avoir à la pousser loin l'entraide, la solidarité, jusqu'à leur tirer la chasse à certains, des oublieux excusables, qui mettaient le recueillement à profit pour élaborer leurs articles. Que je supportais pas non plus et moins encore les femmes qui s'échangeaient leurs emmerdements en public. J'avais eu tant de mal à finir de m'imaginer qu'elles usaient pas des cabinets les stars, Greta Garbo ou Lily Damita, et les poules de luxe comme les appelait l'adjudant, dans ma jeunesse. Mon exposé étonnait un peu les convives, les distraitait aussi.

— Vous n'êtes pas normal, on disait. Vous devriez voir un psychiatre. En attendant, vous nous faites bien rire.

Pour les dérider mieux j'achevais sur le numéro d'un ami journaliste, quand on avait parcouru l'Europe à demi, ensemble et en couple, dans ma bagnole. Tous les jours d'hôtel, au petit déjeuner, la dernière bouchée à peine engloutie, il se levait de table et nous annonçait de sa forte voix :

— Je m'en vais téléphoner à ce vieux Bismarck !

On pouvait pas faire autrement ma femme et moi que se le représenter au bout du fil. Ça nous gâchait l'ambiance, ôtait du charme à la randonnée. On se tenait cois, par politesse. On osait même pas un conseil après, pour la manœuvre du combiné. Et qu'il nous en prive du secret de la communication.

Même s'il y avait eu encore un garde champêtre dans le pays j'aurais pas fait appel à l'autorité pour constater les dégâts, renifler mon mur et alentour. Déjà, pour le bon chemin dans les rues des villes je pataugeais plutôt que demander du secours aux flics. Les képis, comme les chiottes, ça me donne des haut-le-cœur. Et puis, un pas ou deux au-delà des roulottes, j'ai aperçu le maire et des jeunes réquisitionnés qui ramassaient les bouteilles et les détritrus et remettaient la place à neuf. Il rechignait pas à la besogne, le maire. Montrait l'exemple. J'ai pas hésité. Il m'a accueilli socialement, la sueur et le sang au front, pas mécontent de changer un peu sa position de chef éboueur. On s'est congratulés ce qu'il fallait. Ça m'embarrassait fort tout à coup d'énoncer ma requête personnelle, alors qu'il œuvrait pour la communauté, lui, l'édile, courbé comme un serf. D'autant qu'il tenait maintenant à me faire partager sa jubilation. On avait pas eu cette année-là de bagarres sanglantes. Il était pas venu d'ailleurs des forcenés à moto, rien que pour casser du meuble et du paysan. Une nuit pareille, débordés, les gendarmes auraient pas pu accourir à la rescousse. Quant au succès, à l'affluence, les records étaient battus. Lui et ses aides avaient pas encore achevé la collecte, et bien compté on approchait du millier de bouteilles et de boîtes à Coca. Je l'ai exploitée la transition.

— Si vous avez cinq minutes, j'ai dit, je vais vous faire voir où il est, le contenu des bouteilles...

Il m'a suivi, aimable.

— Je devine, il disait en marchant. C'est à toutes les fêtes la même histoire. Ça manque une pissotière dans la commune.

Mais ça suffirait pas, vous pensez... Tout ce monde ! Et votre grand mur qu'est caché à présent derrière les boutiques et les roulottes, ça les attire.

Ça attirait aussi des mouches énormes et d'autres bestioles. Il en était confondu le maire. Il se pinçait le nez pour évaluer le désastre, s'exclamait en ouvrant pas trop la bouche. À sa mine j'ai compris que les paysans, cette année-là, avaient battu un record en plus.

— Patientez un peu, il m'a dit en conclusion. Dès que j'en aurai fini avec la place je m'occuperai de vous.

Il s'est ramené comme promis, avec des bidons divers, du crésyl et d'autres désodorisants. Et c'est lui, tout magistrat qu'il était, qui a pris la chose en main, balai par-ci pelle par-là. Moi j'étais bras croisés, comme un surveillant, un garde-chiourme, à le regarder gratter tant et plus. Ça me rappelait

ma jeunesse militaire et je me trouvais rudement gêné d'avoir changé de rôle. J'admirais. Des maires du genre, qui se seraient sacrifiés pour un administré tout neuf, pas bon citoyen en plus civilement, ça devait pas courir les communes. Je pouvais que rendre hommage justement à sa condition. J'ai amorcé, tant bien que mal.

— C'est quand même pas à vous...

— Faut bien, il a coupé, faut bien. C'est pas la première fois. C'est pas la dernière non plus. On est de revue. La semaine prochaine c'est la fête au pays...

D'une année l'autre, je m'y suis fait aux orgies. Comme à bien des impromptus, sur la place et autour. Quand des troufions, par exemple, en manœuvres, l'envahissaient avec tout leur foutoir de dissuasion, les jeeps, les camions, les blindés, des ambulances aussi, en cas qu'ils s'amocheraient pour de vrai dans l'enthousiasme. Ils y venaient souvent jouer à la guerre aux environs. Le décor s'y prêtait, avec ce qui abondait de vestiges de l'autre, les monuments, les cimetières, tout ce qui pouvait les exciter, leur gonfler le moral. Les chars, les canons, les engins dernier cri dévalaient la grand-rue en secouant le bitume. Les hélicoptères vrombissaient au ras des toits. De la base de Reims, à pleines tuyères, surgissaient des chasseurs en couples, qui rentraient dare-dare, en s'annonçant de loin, de leur virée d'attaque au-dessus du camp de Sissonne.

C'était des jours bénis pour les grabataires et les migraineux. Tout frissonnait. La vaisselle et les carreaux, les disques sur la platine. On entendait plus la télé, plus le téléphone. Les chiens d'alentour s'en étranglaient d'épouvante. Les gens de rencontre qui voulaient pas interrompre la conversation se hurlaient les répliques encore plus que d'habitude. On aurait cru des sourds-muets se mimant leurs propos.

Moi, pour les parlotés de courtoisie, obligées souvent, il me gênait pas le tintamarre. J'avais plus d'interlocuteurs possibles, disposés. Je m'étais mis à dos les voisins et les voisines, d'autres aux abords. Ils l'avaient belle pour me fuir. Je détonnais dans l'environnement. J'avais pas leur entregent, leur choix des mots, des articles. Bonjour, bonsoir, un bout de main tendu par hasard, ils se donnaient pas grand mal pour me prouver que j'étais pas du coin. Avant de me rebeller à l'offense j'ai attendu longtemps. Ils m'avaient quasiment éteint, culpabilisé, décuplé les complexes. Le voisin le plus proche, mitoyen, et son voisin à lui, on s'est affrontés pour une raison de nuisance, leurs chiens aux abois dès l'aube et jusqu'à la prochaine. J'en pouvais plus l'été, clos dans le bureau sur les pensums ou le roman ci-joint, sans goûter l'air, le soleil en plein, l'odeur d'herbes et de fleurs fanées. Et même, tout fermé, portes et fenêtres, l'ouate dans les oreilles, je les entendais gueuler et piailler les gros chiens et les petits. Eux, les possesseurs, ça les dérangeait pas l'affreux concert, l'un sourd à la longue, l'autre parti vaquer tout le jour à la ville. Celui-là, encore un géant comme Gustave, j'osais pas le héler quand il revenait de sa haute fonction et klaxonnait pour qu'on déverrouille les portes du domaine. Je l'avais senti hostile aux doléances, lui qui saluait jamais l'entourage, et je redoutais de manquer d'adresse ou de réserve dans les termes. Je me suis risqué tout doux auprès de ses enfants, qui ont paru bien affligés de mes reproches à leurs bêtes. Ils m'ont cafté, comme de juste, et le père m'a apostrophé le lendemain à mon seuil, furibard, nez à nez.

— C'est moi le patron ! il a bramé au-dessus du boucan de son chenil. Si vous avez des choses à dire...

Je m'apprêtais, mais il a rompu tout de suite, pas désireux, j'ai cru deviner, de s'entretenir avec un étranger de ma sorte, sans vrais signes extérieurs de standing.

L'autre voisin bruyant s'attendait pas à ma requête. Il m'a accueilli aimable quand je l'ai accosté à sa sortie sur la place.

Moi, aimable aussi, j'ai fait allusion à son berger toujours à l'attache dans son réduit de cour et qui supportait pas. Il a changé de couleur d'un coup le voisin, du pâle au rougeoyant, et comme je le

savais souffreteux j'ai craint le pire, l'homicide par imprudence.

— Comment ! il a tenté de crier en amorçant une quinte. Il vous dérange mon chien ? En v'là une autre de bonne !

— Excusez-moi, j'ai dit mollement. C'est à cause de mon travail... J'arrive plus à me concentrer... À écrire... Vous comprenez ?

— Vot' travail ! Vot' travail ! il a suffoqué. Y a donc pas de retraite dans vot' catégorie ?

Il plaisantait pas. Il avait reviré au livide et tremblotait de la lippe. J'aurais pu l'achever en forçant le dialogue, mais je suis demeuré court, sans réaction. En regagnant mon asile je l'ai vu qui obliquait sur une femme à sa fenêtre ouverte. Elle avait un chien hurleur aussi. Il voulait la prendre à témoin de mon sacré toupet, de mes exigences, s'échanger des réflexions de gens à bêtes. J'ai rien entendu mais j'imaginai.

— Qu'est-ce qu'il est venu nous emmerder chez nous celui-là ? il devait dire. Il avait qu'à rester d'où qu'il est.

C'est à peu près ce que je me disais de mon côté depuis belle lurette. Mais il se faisait déjà bien tard pour la retraite. L'autre, vers la civilisation.

J'ai cru, une fois, que c'était quand même pas tout perdu dans l'entourage pour les relations charitables et la causette. Je déambulais devant ma muraille en ruminant tête basse, à la recherche d'un expédient sans douleur, maintenant que je la savais râpée la vie, qu'il y avait plus rien à attendre des derniers jours, les corps à corps surtout, mon point fort ou faible, et qui me revigoraient tellement. La vieille dame en vis-à-vis manquait pas de famille, un lot de garçons et filles mariés aux environs qui la visitaient souvent. Ce jour-là, curieuse, elle a délégué un des membres à ma rencontre. Ça les intriguait ferme, il paraît, mon footing de trappiste. Pour qu'on fasse mieux connaissance, que je les distraie un peu en leur détaillant mon histoire, ils m'ont invité au menu du dimanche. Les brus, les gendres et partenaires, la mamma et moi en surplus on était au coude à coude autour de la table comme des spirites à l'œuvre. On avait pas coupé la télé, à cause de la vieille dame et d'un de ses fils friands de feuilleton, et pas regardants sur le son et la couleur. D'autres s'y intéressaient machinalement, ou se retournaient d'un bloc, fourchette en l'air, en appétit par une réplique, un cri d'effroi de l'héroïne. C'est seulement après la pub qu'on a conversé pour de bon, que la grand-mère a commencé l'interrogatoire. Ça l'étonnait que ma femme vienne pas plus souvent au presbytère, qu'elle m'ait surtout pas suivi dans l'exil, qu'on vive comme ça séparés. Il y a eu un silence autour. Attentifs ils semblaient tous, aux aguets. Ou gênés, peut-être, qu'elle soit avide à ce point l'aïeule. Et puis un convive a rempli mon verre, comme pour m'encourager à la confiance. J'ai résumé.

— Le mariage, j'ai dit, faut pas en abuser. C'est connu. On finit un jour ou l'autre par avoir plus rien à se raconter, plus rien à se faire de désennuyant. Le mieux alors...

— Eh bien ! s'est exclamée la dame, sévèrement. En voilà des théories ! Si tout le monde agissait comme vous...

— Y a pas de danger, j'ai répliqué. Ils manquent tellement d'imagination, les gens.

— Mais vous, peut-être que vous en avez trop, elle m'a lancé, grave toujours. Vous aimez encore les jeunes femmes et vous ne vous cachez pas...

Ça c'était une allusion à Caroline qu'elle avait dû repérer de derrière ses brise-bise du temps où Gustave avait pas mis le holà aux fréquentations. J'allais me déchaîner, lui rétorquer à la grand-mère que je me sentais pas le goût de lui donner la préférence, si contemporains qu'on était. Je devinais les dames alléchées, tout oreilles aux détails croustilleux. Mais le gendre a craint le pire pour sa belle-mère handicapée du cœur. Jusque-là il avait pas hasardé grand-chose en paroles, tout de suite contré par l'épouse, une walkyrie musclée. Il se rebiffait pas, frêle et discipliné. Fermier cossu, des hectares en centaines, il m'avait quand même apostrophé, tentant de hausser la voix. Je venais incidemment,

inspiré par la télé à plein, de rappeler des actualités récentes et la mort d'Aron, qui m'avait si bien aidé à mes débuts et après, et dont je me remettais à peine.

— Ah bon ! a coupé le fermier, grimaçant. Parce que vous aimez les cocos en plus !

Aron, Aragon, il confondait. J'ai voulu réparer, l'initier.

— Oh la la ! il a encore fait. Si on devait tout savoir ! On a d'autres choses à penser...

Maintenant c'est à freiner l'assaut qu'il pensait, à ménager la belle-mère.

— À propos, il me dit hardiment juste quand j'ouvrais la bouche pour la riposte, ma femme et moi on a vu un livre de vous à Reims. On l'aurait bien acheté, mais c'est trop cher pour nous, les livres.

Ça valait pas d'affûter une réplique. Il y a eu des sourires discrets par-ci par-là. Sûr qu'il s'était fait une renommée dans la famille. J'ai engouffré ma portion de tarte aux pommes, négligé les liqueurs, remercié tout le monde proprement. J'avais hâte de retraverser la place, de me retrouver dans mes gros murs, à l'abri, au silence.

Échaudé tant de fois, j'arrivais pas à me méfier pour de bon, à plus approcher que l'épicière et la boulangère, à aller seulement la nuit me dégourdir. Il a fallu que je me laisse reconvier par le secouriste, toujours au débotté, qui tenait encore à me faire profiter de ses relations, malgré l'esclandre. La dame était instit, comme Caroline, et pas plus affable. L'homme commerçait, itinérant. Il paraissait jovial, prompt à la gaudriole, et ils se sont lancés d'emblée lui et le secouriste dans des propos de gens et de pays où j'avais pas droit. L'hôtesse vaquait à son ragoût. De toute façon elle aurait rechigné au dialogue. On était pas faits pour. Elle s'était pas privée de m'interdire d'étaler mes connaissances une fois qu'on discutait langage et que je m'étais hasardé à rectifier le genre d'un mot.

— Ça m'étonnerait bien ! elle a dit pincée d'air.

— Ayez confiance, j'ai répliqué. Trente ans et plus j'ai été correcteur. Et je continue...

— Peut-être, elle a dit en fonçant vers le buffet. Mais je vais quand même au dictionnaire...

L'instit, c'est pas d'usage et d'accord qu'on a cherché à s'entretenir, côte à côte. Ils venaient, elle et son homme, de rentrer d'un petit tour à Paris. Déçue, elle s'avouait. Elle comptait aller au théâtre pour l'occasion, mais le conjoint avait préféré un truc plus rigolo, genre Folies-Bergère. On se doutait pas que le conjoint justement, tout en discourant prêtait l'oreille. D'un coup il a hurlé, et la maîtresse en est restée sage jusqu'aux liqueurs :

— Tu nous emmerdes ! Y a que toi qui causes ici !

Le froid encore, et les hôtes sidérés, pas chanceux ils devaient se dire de m'avoir en curiosité. J'aurais voulu plaider non-coupable, ou même lui venir au secours à la dame tellement confuse en m'accusant mêle-tout, provocateur. J'ai balancé et bien fait. La semonce envoyée l'homme était reparti presto à son colloque. Comme ma voisine bronchait plus, qu'il s'offrait pas d'interlocuteur, j'ai regardé se nourrir le monde, chacun à son idée. Quand on s'est séparés j'ai bien vu aux adieux qu'elle me pardonnerait pas l'instit de l'avoir aidée à se faire rabrouer en public. Toujours mon bon cœur, la marotte des convenances, pour réparer le dommage je lui ai expédié deux bouquins qui me restaient, pas trop défraîchis, avec la dédicace d'à-propos. Je m'attendais, un jour qu'on s'était croisés par hasard, la fois ultime, à un mot sur ma littérature tellement pas compliquée, surtout pour elle qui avait de l'instruction.

— Alors ? j'ai risqué comme elle se décidait pas. Ça vous a intéressée un peu mes histoires ?

Elle a eu une moue de oui et non, de comme ci comme ça. J'allais pas réfuter. Par humilité et décence, des sentiments que je me crois. Peut-être que j'ai fait la moue moi aussi, quand même. Elle en a profité. Ce qui l'avait intéressée vraiment elle a dit c'était les couvertures, à cause des amabilités de presse pour pousser à la consommation.

— C'est des amis à vous ces gens-là ? elle m'a demandé.

Et enchaîné vivement, pour me couper la riposte :

— En plus, ces journaux-là, personne les connaît.

Un indigène de ses relations s'est pointé, qui l'a entreprise, en me donnant congé du même coup. Je digérais à peine la couleuvre que la vieille voisine d'en face m'agressait au téléphone. Une de ses brus demandait le divorce, et c'était moi, elle clamait, l'instigateur, le responsable.

— Avec vos sales principes, vos théories quand on vous a reçu à la maison ! Elle n'espérait que ça, ma belle-fille. Vous voilà content !

J'aurais peut-être trouvé quoi répondre si elle avait pas rompu sèchement. Je suis resté l'écouteur en l'air. Con sous la surprise. Une chance que le cardiologue m'avait ravitaillé la veille en fortifiants nouveaux, efficaces. La déveine plutôt. J'aurais pas eu le besoin, les jours après, de rejouer à cache-cache, comme aux Indiens entre eux sur le sentier de la guerre. Je lorgnais d'une fenêtre à l'heure des commissions pour la savoir rentrée, de crainte du nez à nez et de pas m'en tenir à l'attitude qu'il aurait fallu. Le dédain, l'ignorance. Et même de se croiser seulement, le regard ailleurs, chacun pour soi, si peu fait que j'étais pour la comédie du genre, j'en aurais mal marché droit, raidi de complexes, jusqu'à choir au caniveau. Ça m'a valu, mes propos de table, une flopée d'un coup d'ennemis de plus. Elle avait conditionné toute la famille la mémé, passé le mot. Ils m'ont plus jamais salué aucun quand ils débarquaient en groupe, toute la smala, pour un gueuleton de fête, ou l'un l'autre, aux renseignements, en cas que le cœur aurait lâché, et que j'étais par hasard à mon seuil ou sur leur voie. Ils en faisaient des pieds et des mains, des contorsions pour se tirer de dos de leur voiture en s'échappant aux coups d'œil. La walkyrie surtout, hautaine, nippée de faux Dior, qui fonçait pour les cancons, son petit homme aux trousses, l'exploitant pauvre comme Job à son dire, sans plus le fumier même pour le moelleux. J'aurais dû, moi, me montrer charitable, les épargner. Comme les ladres, les pestiférés du vieux temps jamais sortir sans ma crécelle, qu'ils s'affolent pas, eux et d'autres, pour m'esquiver, qu'ils se retranchent peinairement dans leurs gourbis. Elle m'est pas venue l'idée. J'avais autre chose en tête, que je croyais bien convenable.

C'EST le soir souvent que commençait la débâcle. Au lit. Et le matin, couché encore. Les pleurs, la reniflette comme ma mère. Des geignements aussi, des mots de malédiction. Je virais à droite, je virais à gauche, quand c'était plus supportable le chatouillis des larmes, le froid au fond de l'oreille et autour. Je griffais le traversin, je m'y écrasais à plus respirer.

— Qu'est-ce que je fous sur terre ? je m'entendais dire. Si je pouvais seulement... Si je pouvais...

Je m'en voulais d'avoir résisté à l'infarctus, une si bonne occasion. De m'être imaginé, en lorgnant les tuyaux de secours et le goutte-à-goutte, qu'il y aurait de quoi combler ma vie, la finir gentiment si je m'en tirais. Fallait maintenant que je me débrouille. Ces moments-là de déprime, dans les hoquets, les sanglots, à en pleurer pour de bon de honte, je me sentais enfin disposé, prêt au pire. J'oubliais tout, femme et fille. La peine qu'elles auraient peut-être de ma vraie fuite, de l'habitude perdue de plus m'écouter au téléphone râler sur le monde, regimber souvent pour le pognon que j'avais pas des subsides, me souhaiter tous les maux de la délivrance. Le merdier que je leur laisserais aussi pour l'héritage, le presbytère à vider plein jusqu'aux combles et la braderie du foutoir sans trop se faire arnaquer en plus des frais.

Je manquais pas quand même de conseils, d'encouragement pour achever de vivre. Des amis qui me restaient, bien peu, malgré le temps, malgré l'absence, venaient aux nouvelles parfois, d'un coup de fil. Ils sentaient bien, tout de suite, que je l'avais loupée ma sortie, que j'avais rien gagné en optimisme.

— Partez ! ils me disaient. Quittez-le votre bled pourri. Rentrez à Paris, avec nous, au chaud, à la lumière. Vous regoûterez l'existence, vous verrez. C'est jamais trop tard.

— Vous donnez pas la peine, je répondais. J'arrive au bout. J'ai plus de quoi me doper, plus de moyens de la regoûter l'existence comme vous dites. Les viatiques, les dédommagements qui devraient me suffire à l'âge, sans danger pour les artères, j'en veux pas. Je pense trop, je rêve trop encore...

Ils auraient aimé des précisions, que je développe mes états d'âme. J'abrégais. C'est pas facile, même au téléphone, de se confesser, d'avouer des peurs, des tourments qu'on se croit seul à endurer. Ils auraient rigolé exprès, une façon à eux de couper court ou de me retaper. Comme si j'avais inventé la trouille de mourir, par exemple, ils y seraient allés de la formule déposée, sans réplique.

— On y passera tous. Faut se faire une raison.

Ma trouille, la vraie, c'était de me décatir trop et trop vite. De finir par ressembler aux vieux du pays, qui pullulaient avec l'air de la région, spécial on disait, la panacée. Ils s'en accommodaient de leurs défroques, se foutaient bien de baguenauder en charentaises, le tricot farci de bavures, comme des moujiks ou des Mongols l'hiver le museau coincé dans des oreillettes, brunis de crasse les uns, ou d'autres écarlates de s'être distraits à pinter à heures fixes, solitaires ou en duo. Je m'entraînais depuis longtemps à y résister à la ruine. Je voulais faire illusion encore. J'espérais. Peut-être qu'il y avait dans le coin une femme en manque qui me repèrerait faute de mieux et me permettrait de recommencer d'aimer. Modestement, mais de tout cœur, avec ce qui me restait de souvenirs et d'imagination. Fallait pas qu'elle tarde trop l'égérie. J'en étais à plus oser me voir en face à la toilette. Après la douche je fignolais au jugé, les glaces ouvertes sur fond de flacons et de verre à dents. Je m'y résignais pas à la dégradation, aux stigmates. Les taches de peau, la lèpre des croulants, les lobes qui s'étiraient, pendouillaient quasi, prenaient du poil, les poches aux yeux, le bouffi des joues que le whisky accroissait pas mal, les fanons peut-être sous la barbe, que je cherchais à évaluer en trichant, le cou tendu. J'étais comme une vieille artiste déchue, au rancart, qui gémissait sur ses restes.

Seulement, honnête, pas imposteur, j'aurais jamais usé de postiches, de fards ou de teinture. Je soignais la ligne, juste. Sans grand-peine, si peu porté sur le bifteck, et prudent à cause des gros de la famille, les ascendants. L'autre marotte c'était la mise en état, l'ablution, le pomponnage. J'y arrivais, mais pas d'emblée. Comme pour me lever, rapprendre à vivre chaque matin, le temps d'une journée. Ç'aurait été tellement plus commode, reposant, je pensais parfois, de me laisser devenir clodo. Je m'y étais exercé au camp de Prusse, à un moment de détresse. Crapoteux déjà par force, pouilleux dans les fringues de troufion rafistolées, j'ai quand même pas persévéré, poussé à fond sur la déchéance. Le sursaut d'orgueil, comme aujourd'hui encore, malgré l'âge, le vide, la fatigue. Avant d'accrocher les volets, de déboucler la porte je m'acharnais à me faire présentable. J'aurais pas aimé qu'en s'amenant à l'improviste, homme ou femme, une femme surtout, on me voie nature, en hardes et chaussons, mon peu de cheveux ébouriffés, on me sente aussi, comme j'en avais flairé tant d'autres qui se doutaient pas. Ça rimait à rien d'ailleurs mon cinéma. Y avait un bail que le monde se faisait rare à l'entrée. Les préposés aux compteurs une ou deux fois l'an, rapides, discrets, qui n'avaient d'yeux que pour les voyants. Des romanos, des gitanes colporteuses qui m'avaient approvisionné pour des lustres en paniers et en serpillières, qui me prenaient pour le curé souvent, en profitaient, larmoyaient, décollaient pas du seuil, et qu'un négligé d'ermite, justement, aurait découragés illico. Des mômes qui venaient mendier pour leur caisse d'école ou pour les tombolas des fêtes héroïques. D'autres qui voulaient savoir si j'avais pas *Croc-Blanc* ou *Titsou les pouces verts*, qu'on étudiait dans leur classe et qu'ils trouvaient à acheter nulle part, même à Reims ils juraient. Et une femme du pays quand même. La piqueuse. Qui me pompait un peu de sang tous les deux trois mois pour l'analyse et me conserver un bon bout si possible, côté cœur. C'était une forcenée de la mission. Elle fonçait en bagnole dès le petit jour pour sa randonnée de sauvegarde à travers tout le terroir. J'étais son premier client. Pour l'impression, le tape-à-l'œil, qu'elle me distingue des concurrents cacochymes je la devançais de loin, le temps large de me fourbir, et je poireautais, nickel, comme dans l'attente d'une dulcinée délicate. Elle devait même pas remarquer sûrement, apprécier, si pressée qu'elle était d'ajuster sa seringue et de refiler chez d'autres.

Il me turlupinait tant le souci de paraître à l'avantage, de pas amochoer mon anatomie que ça m'a fait bien hésiter sur les moyens de l'amochoer pour de bon. Je m'imaginai en cadavre et j'allais jusqu'à penser à pas dégoûter les gens, même ceux que l'horrible indisposait guère, à supposer que l'un ou l'autre me découvre par hasard dans ma baraque. La noyade, j'excluais. Ç'aurait été pourtant commode, l'Aisne et le canal à côté tout proches et les ponts en zigzag. Je les avais quand même abordés à fond souvent, pour exciter l'envie, tenter la chance, comme à la roulette russe. J'avais de bons freins, trop de réflexes encore. De toute façon, pas peu fier j'avoue de m'être jamais épaissi du ventre et de l'estomac, j'aurais pas aimé qu'on me repêche énorme, ballonné de partout, plus regardable. Je me voyais pas mieux accroché au grenier, langue longue, l'air penché, raide comme un épouvantail, et peut-être déjà entamé par les loirs et les mulots. Plus d'une fois j'avais reluqué les poutres, échafaudé. Le choix manquait pas de l'endroit ad hoc, à bonne hauteur, et rien autour pour s'agripper en cas de remords. Tous les pendus de Montfaucon s'y seraient balancés à l'aise.

Ces expédients-là et d'autres pareillement coton à réussir étaient pas de mon goût. Je me sentais et me disais pas non-violent pour rien. Je paniquais déjà chez le dentiste, lui gâchais le travail en m'extirpant les outils de la bouche d'autorité. Même la piqueuse, pourtant douée et véloce, j'appréhendais. Ce qui me convenait, bien réfléchi, c'était partir en douceur, sans rien voir, inerte, comme d'avance allongé dans la boîte, en plein sommeil. J'aurais pu me risquer avec mon lot copieux de médicaments, en forçant la dose. Je répétais, je faisais semblant. J'étais sur la table toute la collection, le verre d'eau à portée. J'assortissais. Des rouges, des blancs, des jaunes. De quoi me liquider sur place. J'enfournais, recrachais vivement dès que ça fondait un peu, amer, dégueulasse, dangereux surtout. J'avais pas confiance. La faute au médecin, à qui je demandais conseil un jour pour

l'expédition. Il avait pas essayé du réconfort. Il m'avait pas encouragé à patienter jusqu'aux lendemains qui rechanteraient comme de juste tôt ou tard, ou seulement, vu mon âge, jusqu'à la fin légale, que les hasards du roulement entre confrères l'amèneraient peut-être à authentifier lui-même. Ça lui paraissait naturel, il semblait, ma dernière volonté. Il s'élevait pas contre. Un mort de plus ou de moins dans la profession... Sans compter que c'était tout bon pour la Sécurité sociale, moi, bénéficiaire à cent pour cent. Ce qui l'inquiétait quand même c'était que je me loupe.

— Et les séquelles ? il m'avait dit. Vous y pensez aux séquelles en cas d'échec ? Vous vous voyez bancal, tordu ici ou là, paralysé du bas ou du haut, baveux, tremblotant, sucrant les fraises hors saison ?

J'avais rigolé, m'imaginant. Et imploré presque.

— Vous n'auriez pas un truc à me donner, vous ? Quelque chose de radical, qui a fait ses preuves, sans douleur, sans danger pour la suite ? J'en parlerais à personne, promis...

Lui aussi avait rigolé. Pas assez pour oser subvenir à l'euthanasie. Quêtant encore, j'étais pas reparti bredouille. J'avais de quoi affronter gaiement les nuits, couper au théâtre habituel, m'endormir vite fait, comme un innocent.

— N'abusez pas, il m'avait recommandé en inscrivant le soporifique sur l'ordonnance.

— N'ayez crainte, j'ai dit, persuasif du ton, des yeux, du geste, de peur qu'il se repente soudain, et rature.

C'est au retour, en croisant le grand Gustave perché sur son tracteur, qu'une idée m'est venue de le mettre à contribution forcée, et de me payer du même coup de ses avanies. Dopé à point je m'aventurerais sur un de ses chemins de traverse fréquentés, en baguenaudeur oisif pas utile à l'État. Je l'attendrais, lui et son engin compresseur, et il aurait plus de son côté qu'à attendre les gendarmes amis, un sacré bout de temps perdu nom de Dieu, sans même le droit d'éjecter ma dépouille.

Une idée pareille j'ai vite fini de la ruminer. Je me suis demandé même, pour l'avoir eue, si je progressais pas dangereusement dans la paranoïa. Au lieu de ce dénouement de Grand-Guignol il y avait le soporifique, si je lésinais pas, qui ferait bien mieux l'affaire.

Ça été long encore avant de me décider. J'ai traînaillé, gâché des heures. J'avais beau me raisonner, me morfondre à plaisir, me fouetter l'amour-propre, je tenais bon à la vie. Je m'émoustillais en enviant les vieux confrères autrement plus doués, et pas qu'en écriture. Hemingway, Montherlant, Gary... Qui l'avaient pas bâclé leur dernier chapitre. Je recensais aussi les occasions perdues. Une flopée. À croire que la baraka me poursuivait, qu'elle me lâcherait plus, que peut-être toutes les piqûres, tous les sérums dont on m'avait farci réglementairement, militaire ou pas, achevaient de m'immuniser jusqu'au pire. Ça remontait loin les coups du sort malheureux, les fiascos. À l'enfance, en Pologne, quand l'ordonnance avait planté une balle dans mon lit de même, au ras des bouclettes, en briquant le revolver de l'adjudant qui l'était pas encore à l'époque. En en revenant de la Pologne, quand j'étais tombé du taxi en plein pont Alexandre et qu'on m'avait retrouvé indemne, le cul bien à plat sur le bitume, pleurant même pas du choc. Il circulait pas grand-chose ces années-là, et à l'heure matinale en plus. Du temps que j'étais troufion après. Un jour de manœuvres, et que le conducteur du camion à mon côté, pas virtuose encore, avait déraciné un platane sur la route de Toulouse. Je m'étais extrait du fouillis tout seul, avec des trous et des brisures. Pas au crâne, pour une fois que j'avais respecté la consigne machinalement, et mis le casque, qui avantageait pas auprès des filles et des femmes de rencontre. Et à la guerre surtout, comme ça se faut. Un miracle d'avoir rien morflé dans l'abattoir, quand ça pétait, giclait, explosait, dégringolait de droite et de gauche, du percutant ou du massif, en Belgique, à Dunkerque, au fort des Dunes pas oubliable, où il en était mort des centaines, enterrés, éventrés, rôtis même, en piles dans les casemates. Moi pas. Disponible toujours, pour d'autres jeux de vilains, d'autres loteries funèbres. Au stalag d'abord, dans la foulée, le calibre de l'officier fritz à deux doigts de l'hypophyse, la fois où je m'étais voulu un moment patriote. À

Marseille, où je l'aurais pas cru, sous les bombes des Américains, et douillettement, entre les bras de mon artiste. Et pour finir, quand je m'imaginai planqué, à l'abri dans le bled obscur des parents, avec ma chanteuse encore, le carton du frère Abel à la mitrailleuse, en démonstration face à la nature et à moi qui l'obstruais, en gros plan. Il y avait pas à s'opposer. C'était mon lot. Écrit que j'y arriverais au troisième âge, et pas bancal, usant de tous mes membres. Sauf d'un, ma hantise, l'obsession douloureuse, pour lequel j'en aurais donné d'autres de bon cœur certains jours, certaines nuits. Et bien des choses pardessus le marché. Tout. Le précieux bric-à-brac, les collections, les passe-temps, mes quelques livres même, le maigre essai d'ambition, ma vocation j'avais espéré. Elle me torturait tant l'idée, l'envie de recommencer l'amour, de tout revivre, les prémices, les broderies, l'apothéose, que j'en étais à plus pouvoir regarder la télé, les films, moi si friand depuis l'école au Perreux. C'était pas la violence, les tueries, les martyrisés des guerres qui me faisaient me détourner comme les âmes sensibles. Je fuyais les étreintes, les caresses, les baisers honnêtes même, en spectateur rétro, pudibond. C'était cuit pour moi je pensais. Au régime depuis belle lurette, et jusqu'au dernier soupir. Je m'arrachais aux dialogues parfois, aux mots de tendresse et de passion que j'aurais plus jamais à dire et à entendre. J'en avais les larmes. Je remuais les pieds, le fauteuil, toussais, causais du boucan exprès, un cinéma en surimpression. Il me restait le somnifère, heureusement, les soirées de crise. J'avais hâte d'avaler la pastille autorisée, de grimper m'étendre, et là, juste le temps d'un petit coup de chagrin encore, de m'évanouir dans les rêves. Un autre cinéma, superbe, permanent. À croire que le soporifique avait des vertus de voyage comme le hasch ou l'opium. C'était jamais indécent ni lubrique ce qui m'égayait le sommeil. Fallait pas rêver pour de vrai. Je faisais seulement des rencontres, je baratinais romantique, j'allais à des rendez-vous qu'on m'offrait facile, comme si j'étais le genre de toutes. Je m'enhardissais pas quand même. Je lambinais, je m'égarais en bavardages, j'osais pas toucher. Je craignais tellement de les perdre mes héroïnes d'une nuit, toute douceur et délicatesse, ma préférence, pareilles à celles que j'avais inventées dans mes livres autrefois. Je gambergeais si bien, inconscient, qu'au réveil parfois, inconscient encore, je palpais dans le lit ce qu'il y avait pas à côté. Au froid du drap je refaisais surface, tout bête, sachant pas rire de mes illusions. Je m'inquiétais plutôt. C'était un signe, ce genre de fantasmes. J'allais droit à la sénilité, et libidineuse à force, à la démente pas du tout précoce.

C'est comme ça qu'un matin j'ai enfin avisé pour de bon, pris les devants sur la catastrophe. Une dernière fois j'ai ressassé le processus, répété la mise en scène. Fallait de l'ordre et de la propreté surtout. Rien laisser traîner de sale dégoûtant. Penser à l'ultime vaisselle, à l'ultime lessive, briquer le sanitaire, suspendre ce que j'avais encore de pas trop effiloché en serviettes et torchons, faire la belle toilette de circonstance. Veiller à la parade, en suicidé distingué, pas j'-m'en-foutiste même excusable. Je m'étais à peine interrogé sur les retombées, sur la façon qu'elles encaisseraient la nouvelle femme et fille délaissées en apparence. Elles auraient mal un coup, probable, me regretteraient un moment. Comme disait Heine, on pleure, on pleure, mais on finit toujours par se moucher. Et il y aurait bien dans la famille autour un consolateur de service, sagace celui-là : « Il était pas heureux sur terre votre père, votre mari, il dirait. La preuve. Le voilà tranquille, quoi ! Faut réfléchir à ça... » Je me fichais bien aussi de la destination qu'on m'imposerait. Je voulais pas décider, imposer, moi, des volontés de coutume et dans les formes. Surtout pas y aller d'une autre page de littérature pour les adieux, avec des mots choisis malgré soi, professionnellement, qui mettent la larme à l'œil et l'y remettent tant et plus. Elles feraient à leur guise pour l'inhumation, avec les moyens du bord, estimables. M'enfouir à Reims ça se poserait pas. Le caveau avait son compte, plein à ras dalle. Et ç'aurait été malséant, moi qui avais rompu les attaches en fils quasiment indigne, de regagner le bercail en cachette. Il y avait des chances qu'on me transbahute au cimetière communal, même si je m'étais pas soucié d'en retenir une parcelle dans ce qui restait d'habitable, des coins en friche, chaotiques, dédaignés. Ma femme et ma fille manquaient pas de mesure, même dans

l'affliction. On m'épargnerait, j'étais sûr, la bimbeloterie d'usage, les regrets dorés dans le marbre ou le stuc, le bon Dieu et sa croix emperlée, le cellulo et le plastique des bouquets éternels, tout ce qui pullulait alentour. Ce que je souhaitais qu'on respecte aussi c'était mon statut de mécréant. Qu'on m'enfourne pas de force dans la hideuse église, comme j'en avais vu enfourner tant de mes fenêtres sur le chariot bancal ou rafistolé, avec la cohorte aux trouses des nécrophiles. Une bonne occasion, pourtant, de me racheter aux yeux des indigènes, d'améliorer ma réputation. Elle me revenait la sentence du noyé de *Sunset Boulevard* gaffé par les flics : « C'est curieux comme les gens sont gentils avec vous quand vous êtes mort... » Ce que je souhaitais encore c'était un peu de musique au long du chemin, entre le presbytère et la fosse. Une dernière fois. Je m'en étais tellement payé. Des baffles dans toutes les pièces et la voiture, et le transistor pour *France-Musique*. Satie, Schubert, Mozart, Brahms... Et Bach et ses Cantates, et Couperin, et le grégorien, moi qui croyais pas au Ciel, au Paradis surtout. Ce vœu-là, peut-être que l'ami photographe, replié à Reims, s'en chargerait. On s'était échangé des sentiments entre mélomanes. On s'accordait. Sauf qu'il goûtait fort les modernes et l'opéra. Un jour de déprime, qu'il m'écoutait gamberger sur mes envies de prendre congé, je lui avais quémandé son concours pour agrémenter la fugue.

— Ce qui me ferait plaisir, j'ai dit, vraiment plaisir, ça serait que vous sortiez ma sono sur la place et que vous me passiez le *Requiem* de Fauré comme si je pouvais l'entendre encore. En poussant sur le volume pour que tous les gens du coin en profitent une fois. Même ceux qu'ont pas l'oreille à ça. Ça serait ma B.A. posthume...

Il avait promis, ou fait semblant de compatir, d'acquiescer à mon idée de dingue. Il savait à quoi s'en tenir sur mes velléités, mon remâchage funèbre. Ça l'engageait pas. En plus il m'évaluait, vu de l'extérieur, nonagénaire probable.

Pour se finir y a pas de saison. Un sale soir d'automne, sombre et gluant, ça peut aider. Je préférais, moi, pas quitter tout dans le froid et la bouillasse. J'irais m'éteindre au soleil, calé sur le perron, en regardant tant que je pourrais encore foncer à ras de terre les hirondelles et les fourmis plein les marches. Je l'avais tellement arpenté mon petit coin de verdure clos dans la muraille. Des allées et venues de taulard ou de malade, interminables, à chanceler de fatigue. Je ruminais, je reniflais une larme souvent, mais je dégustais tout le décor, les buissons de roses et d'orties géantes, les hosties de la monnaie-du-pape, la pierraille frangée de myosotis, la rhubarbe qui s'étendait en feuilles énormes, tropicales il semblait.

J'ai fait le ménage, comme juré. Frotté ferme ma peau et la baignoire. Rien laissé à l'abandon. Pas un bol, un torchon, un mégot, un fond de poubelle. J'aurais pu me croire au départ en vacances, y avait des années, ou quand on briquait la location en famille avant le retour, nickel nickel, pour les principes, l'orgueil. Je traînassais encore un peu. Pas par peur, par hésitation cette fois. Je pensais seulement qu'il faudrait que j'ingurgite un whisky double ou deux pour corser les pastilles, que j'avais pas l'habitude à jeun, et que ça serait prudent d'atermoyer ce qu'il fallait, jusqu'à l'heure H de l'apéritif. J'ai fait le grand tour ultime, tout contemplé des rayonnages, des casiers, de haut en bas, de bas en haut, mes richesses, le fruit des veilles, des week-ends de surplus de labeurs. Elles en baveraient aussi, je me disais, ma femme et ma fille pour remballer et transférer. Pour liquider plutôt, rameuter les spécialistes de l'occase, les libraires, les brocanteurs. Une bonne fois j'ai révisé les réflexions que j'avais piquées dans les livres des autres et punaisées un peu partout, pour m'entraîner au pire. Que j'aurais aimé tant avoir écrites. Hemingway : « Mourir n'est pas grave. C'est mourir en raté qui laisse un sale goût. » Faulkner : « Entre le chagrin et le néant je choisis le chagrin. » Rubinstein : « Je voudrais mourir gentiment, presque sans déranger. En écoutant le sombre adagio du quintette de Schubert... » George Sanders, sa dernière réplique : « J'ai une frousse bleue de la vieillesse, et, surtout, je m'ennuie prodigieusement. » Céline... Guérin... Bove... Calet...

Hyvernaud... Tous les dégoûtés du monde ou d'eux-mêmes. On en voyait plus les fleurs du papier rococo sur ce qui restait d'approchable aux murs. C'était le Père-Lachaise à portée, un culte à la nécromancie. J'avais pas négligé complètement l'optimiste, l'euphorisant, le salulaire. « Un jour nous prendrons des trains qui partent », dixit Blondin. J'y croyais pas quand même, plus du tout. C'était bien fini les voyages, l'évasion. Le terminus je l'avais atteint en me trompant de parcours, en prenant le mauvais wagon. Je l'avais épinglée seulement en souvenir la citation fameuse, du temps où on faisait semblant de se fréquenter. Sacré Antoine ! Perspicace comme pas d'autre, et sincère. Une nuit de Vél' d'hiv', pendant qu'on vaquait en écotiers pour *l'Équipe*, chacun de son côté, on s'est croisés au parterre. Il tanguait un peu.

— Tiens, il m'a dit d'emblée en me donnant le livre qu'il serrait sous le bras. Tu liras ça...

Un Paul Morand que je connaissais pas justement. J'ai à peine pu remercier. Il s'était reperdu dans la foule. Et puis, le temps d'un regard sur les coureurs, une envolée de Surbatis guignant la prime, il revient Antoine, violent, furax, me l'arrache son livre que je m'étais aussi coincé sous l'aisselle.

— T'es trop con ! il me crie. Tu comprendrais pas !

Il s'est esbigné encore, vite fait, et ça pas été possible non plus de le remercier pour l'algarade. Je l'ai méditée souvent. Ça me facilitait l'autocritique, l'introspection. La vérité, je pensais, sort pas seulement de la bouche des enfants. On voit clair quand on voit double. J'ai jamais eu de rancune. La franchise c'est ma règle, et j'en use on peut juger. Quand j'ai voulu l'apprécier une dernière fois la sentence aimable de *l'Humeur vagabonde* j'ai vagabondé aussi, refait un tour au Vél' d'hiv'. L'autre sentence, qui l'était pas du tout aimable, m'a tarabusté à peine. De toute façon ça m'aurait pas aiguillonné pour l'irréremédiable. J'étais dopé ce qu'il fallait.

Même avec la grosse pinte de whisky, du Chivas par parenthèse et pour l'occasion, il s'entonnait pas aisément le tube de somnifères. J'avais cherché à tout avaler d'un coup pour pas être tenté, entre deux pastilles, de suspendre l'expérience. J'aurais ragé de caler en chemin, si bien parti. Ça avait fondu à force et je mastiquais une pâtée amère. J'ai dû reprendre une rasade pour le rinçage et l'écoulement. Je m'apprêtais à enchaîner, à aller sur le perron, finir au soleil. C'était dans le programme. Le whisky et la mixture commençaient d'agir. Ça m'a porté au cœur brusquement, juste comme je passais devant le téléphone. Une bouffée d'émotion. Peut-être que j'aurais pas dû me retirer sans préavis, en cachette, qu'il aurait fallu, pour bien la réussir ma fuite, la pimenter de compassion et de mélancolie, que je me risque à des adieux à l'un ou à l'autre. Pas à ma femme ou à ma fille surtout, que je voulais pas bousculer vers la gare de l'Est. Ça été impulsif. J'ai avancé la main, décroché. Il était là l'ami photographe. Un hasard, lui que le labeur vouait aux balades tant et plus.

— Ça y est ! j'ai dit, et je bafouillais déjà, je m'entendais de loin comme quelqu'un d'autre. Le plus dur est fait... Je suis gavé d'expédients... Pensez à mon Fauré, camarade...

J'aurais ajouté un ou deux mots plaisants si j'avais pu. J'ai eu la force juste de raccrocher et d'ouvrir la porte sur la courette. Elles étaient là mes hirondelles, une nuée je croyais voir, qui virevoltaient à tout-va. C'était la bonne heure, la vesprée. Et les fourmis peut-être, que je distinguais plus, écrabouillées pas mal en m'affalant, et qui allaient m'escalader, les rescapées. Il y a eu un grand tintamarre soudain, à m'en péter la tête. Je pouvais pas discerner, des avions en vadrouille et du gymkhana à mobyettes des innocents du coin, leur défouloir. Je pensais à peine encore, je m'engourdissais. Je me farfouillais de la langue, machinalement, à cause du magma de pastilles au goût de plâtre et qui m'écœurerait. J'avais même pas allumé une cigarette, avant de me condamner.

J'aurais mis du temps, c'est sûr, à rouvrir un œil si le médecin familial me l'avait pas écarquillé pour savoir où j'en étais de mon suicide. Le photographe aussi était là, sans ses appareils, qui l'avait prévenu, le praticien de service, qu'il fallait me secourir d'urgence si j'étais pas mort. J'ai même ouvert l'autre œil sans aide, ce qui était bon signe.

— Vous y êtes quand même arrivé ! je l'ai entendu dire le médecin. Ça ne vous rassurera pas, mais c'est loupé...

Il me tâtait le pouls, et il a commencé de me questionner sur la façon, la dose. Je trouvais pas les mots facilement.

— Un tube ! il s'est écrié, rigolard. C'est cinquante au moins que vous auriez dû vider...

Ils ont échangé des impressions, lui et le photographe. J'ai compris vaguement qu'ils parlaient d'ambulance, d'hôpital, du risque de m'étouffer si je vomissais de travers, les pastilles et le whisky par-dessus. De quoi ébaucher un genre de roupillon sur le canapé où ils m'avaient conduit et les ambulanciers se sont amenés en bolides, une femme un homme et le brancard entre les deux. Moribond ou pas, c'était la routine. Je me suis redressé, en force.

— Je suis bien, j'ai articulé proprement. J'irai tout seul...

J'ai chamboulé un peu pour la remise en route. La dame m'a laissé me hisser dans la voiture, en force toujours. Elle avait l'air bien aimable, compréhensive. J'ai pensé à un petit adieu de la main à mes expéditeurs.

— Motus ! je leur ai crié. Ébruitez pas que j'ai pas réussi... J'aurais honte...

Tout de suite sur la banquette on a dialogué, la dame et moi. Elle voulait des détails, obligée elle disait pour la paperasse. Je répondais bien, plus du tout dans le brouillard. Et puis elle a rebouché son Bic et m'a regardé un moment.

— Vous avez l'air normal, elle a conclu.

— Je le suis, j'ai osé dire.

— Et vous savez où il vous envoie votre médecin ? Dans un asile...

— De vieillards ? j'ai crié de peur.

— Psychiatrique...

J'aurais dû l'enjamber, sauter de l'ambulance qui roulait vite, et me tuer enfin, pour de bon. J'avais plus beaucoup de réflexes à cause des pastilles. Et la dame a ajouté vivement :

— On va vous mettre chez les légers.

Du coup j'ai relancé l'entretien, savamment. Fallait un bon choix des mots, des sujets, que je bafouille pas, que je maîtrise le débit, et qu'elle voie bien, la dame, que je méritais au moins les légers. J'allais même lui demander son goût en littérature quand on est arrivés à destination. On a pas eu besoin de me pousser, de me prendre par la main. J'ai suivi sagement, dignement, comme en visiteur. On a longé une bâtisse d'où on entendait un raffut terrible, des gueulements et des clameurs.

— C'est les agités, m'a dit la dame, tout bas presque. Ils sont là attachés les pauvres, et tout nus, parce qu'ils déchirent leurs affaires...

J'ai grimacé sûrement, marqué un pas de retard. Elle m'a touché le bras, compatissante.

— Vous tracassez pas, elle a dit. C'est pas votre pavillon, celui-là.

Je l'échappais belle. La dame m'a abandonné sur un banc, dans un grand couloir où des légers, des hommes, des femmes, défilaient, passaient et repassaient, stoppaient un brin, réfléchissaient on aurait cru, repartaient à fond.

— On va s'occuper de vous, m'a dit la dame en me tendant la main. Vous tracassez pas surtout, elle a même répété.

Ce qui venait de me tracasser d'un coup c'est que j'avais rien emporté pour l'astiquage. Brosse à dents, peigne et recharge, et ma lavande de confort. De toute façon, je me persuadais, ils verraient bien que j'étais normal, comme l'avait remarqué la dame, qui s'y connaissait forcément. Ils me relâcheraient tout de suite, ou le lendemain, après les tests s'il y en avait. J'ai continué un bout de temps à regarder la balade des gens pour patienter. Ça a fini par me rappeler la grand-mère à Ville-Évrard, où on m'avait mené un jour, qui se souvenait plus de personne, même pas du grand-père en larmes, et les femmes qui déambulaient aussi, en chantant et en montrant leur derrière celles-là. On

est venu me chercher juste quand je commençais à me faire un diagnostic personnel pas réjouissant. Je me revoyais dans le presbytère cheminant d'un mur à l'autre tête baissée, marmonnant, maudissant tout, la vie et le monde. Peut-être que j'y avais ma place chez les légers...

Le physique à part elle avait rien d'accueillant la doctoresse. Elle m'a toisé de son bureau, jaugé, comme si elle me cherchait les stigmates du dérangement. Derrière elle trois types debout se croisaient les bras sur la blouse blanche réglementaire, pas rigolards d'aspect, en rempart j'ai pensé, au cas que je me jetterais sur leur patronne pour la griffer ou la dégraffer. On m'avait pas prié de m'asseoir, comme les malades du corps en consultation. J'étais là, figé, la porte à peine franchie, ridicule je m'estimais, scruté de haut par l'aréopage. Je savais pas quoi faire de mes mains, de mes bras plus longs que d'ordinaire il semblait. Je les ai croisés enfin, comme les gorilles en faction.

— Syndrome dépressif, a dit brusquement la doctoresse. C'est ce que me signale votre médecin. Et tentative de suicide...

— Oui, j'ai répondu doucement. Mais je ne suis pas fou, madame...

— Nous verrons cela, elle a répliqué, sévère. C'est à nous de décider. Vos nom, prénoms, profession, s'il vous plaît ?

Ça été un interrogatoire poussé. Elle voulait tout. Les ascendants, les descendants, les secrets de famille, les maladies de jeunesse et d'après, si j'avais des relations sexuelles normales.

— Plus, j'ai répondu honnêtement.

— Ah ! elle a fait.

Tout de suite j'ai regretté. C'était peut-être un symptôme, le bon motif pour me garder en observation. Je me méfiais pourtant jusque-là. Je me montrais docile, patient. Je m'agitais pas malgré les fourmis qui me gagnaient, la station debout prolongée qu'on m'avait défendue, d'autres sommités, à cause du cœur. Quand elle m'avait demandé, l'examinatrice, si on s'était déjà suicidé dans la lignée, si je me souvenais d'un ancêtre, d'un proche plus ou moins dingue je m'étais retenu, comme de juste, de raconter l'histoire de la grand-mère à Ville-Évrard. J'y aurais pas coupé, sûrement, de l'affreux diagnostic. Il avait bien fallu que j'avoue que j'étais écrivain, en retraite aussi. Je comptais même là-dessus pour amadouer. Ç'avait été le bide, un flop mortifiant. Sans doute qu'ils en accueilleraient de tout poil, de toute qualité, des confrères ou des consœurs même, contaminés, et que c'était râpé pour la faveur. Heureusement que j'ai pas voulu renchérir, rectifier : « Homme de lettres, madame. Et connu... » J'y coupais pas non plus de la folie des grandeurs.

Un questionnaire pareil j'en avais pas le souvenir. Elle notait tout, des feuilles et des feuilles, à toute allure. Même l'inspecteur Broncono, à Marseille, quand je m'étais essayé au trafic, avait pas fouillé si loin. Ceux qui auraient pu rivaliser, à la rigueur, c'est les gendarmes du canton, qui avaient fait irruption un soir, au presbytère. Pour un chèque de cent quatorze francs cinquante, sans provision, qu'une librairie de Reims tenait à récupérer vivement. Le brigadier avait rempli deux ou trois pages de son carnet de punitions.

— Et pourtant, j'avais dit, ils ont encore de mes bouquins en rayons, là-bas...

La doctoresse a paru à court soudain. Elle a rassemblé ses feuilles, trombonné, fait un signe à l'un de ses gardes du corps.

— On va vous donner un calmant, un somnifère... Vous allez dormir, vous reposer...

Là, j'ai un peu haussé le ton.

— C'est pas possible, j'ai dit. J'ai pas sommeil du tout. Des somnifères j'en ai avalé un tube entier. Et j'ai dormi des heures... Ce que je veux c'est rentrer chez moi... Je suis pas fou, vous savez, madame... C'est pas parce que j'ai voulu me foutre en l'air... Tout le monde en a envie un jour ou l'autre... Au contraire, ça prouve qu'on est lucide, qu'on a de la réflexion...

— De toute façon, elle a répliqué, c'est le directeur qui tranche...

— Et où il est, le directeur ?

— Il sera là demain matin... En attendant, au dodo...

Le préposé à l'éjection était près de moi. Il avait décroisé les bras. Il attendait le feu vert avec impatience.

— Emmenez-le, a dit la doctoresse.

J'ai pas voulu résister, me débattre, de peur qu'on m'enfile la camisole. Je me suis retourné à la porte.

— Est-ce que je vais être seul ? j'ai demandé humblement. Parce que, avec les vrais fous...

— Oui oui, elle a fait, déjà sur ses dossiers.

J'ai été dans les premiers, le matin, à me mêler au monôme, à travers ceux, des internés, qui briquaient le couloir à la serpillière. J'avais pas dormi, même isolé. Je paniquais trop. Ils pouvaient me garder là des jours et des jours, à leur guise. Inventer même que j'étais dingue sans que je sache les contredire. Fallait pas penser à s'évader, avec la sentinelle au portail, un infirmier qui devait connaître le judo. J'arpentais, passant et repassant devant le bureau du directeur, pas pressé de gagner son poste je trouvais. Personne s'intéressait à moi, le nouveau. On me croisait, on me doublait. Tête basse ou l'œil en l'air. Raides ou gigotant. En prière il semblait les uns, mains jointes et tremblant de la lippe. Une vieille dame à chignon, bien présentable, m'a pris le bras. On a marché comme ça tous les deux, un bon moment. Elle disait rien. J'essayais de ralentir assez, à sa mesure. Je pouvais me croire un visiteur qui baladait sa maman. Ou sa femme, même.

Je l'ai deviné tout de suite le directeur. Facilement. « Bonjour, monsieur le Directeur... Bonjour, monsieur le Directeur... » on criait dans tout le couloir, sur son parcours, les fous et ceux qui les tenaient. J'ai pas hésité. Je l'ai eu juste quand il débouclait son bureau.

— Bonjour, monsieur le Directeur, j'ai crié aussi, poliment.

Il a pas eu peur. Il a seulement fait un signe à un cerbère tout proche qui m'a alpagué fermement.

— Je veux absolument vous voir, j'ai hurlé quasi. Faut que je vous explique...

Je les ai tannés tellement tous, les infirmiers, les soignants, les bureaucrates même, qu'on a fini par m'y mener chez le directeur. Ils en avaient marre de ma supplique, de mon rabâchage. J'étais un fou pas dangereux, sûr, mais emmerdant. J'en avais usé des arguments. Avancé même que j'étais pas n'importe qui, que j'étais célèbre, oui monsieur, oui madame, dans toute la France et au-delà, qu'on pouvait trouver mon nom dans des dictionnaires spéciaux, et que je raconterais aux amis journalistes qu'on me séquestrait chez les déments. Il m'a accueilli avec calme, le directeur, je reconnais. Il avait mon dossier en main.

— D'après le rapport de la doctoresse, il a dit, vous êtes en pleine déprime. Je ne vous en demande pas la raison. Je ne veux pas jouer les confesseurs. Pour l'instant du moins. Vous tenez absolument à partir, m'affirme-t-on. Je vous conseille, moi, de rester avec nous quelque temps. Vous avez besoin de repos. Qu'on vous surveille et qu'on vous reconforte. Mme Demeulder vous a déclaré fort nerveux, avec une tendance certaine à l'agressivité...

— Pas du tout ! J'ai été bien tranquille au contraire. Je me surveillais moi-même, vous pensez... Ce que je veux, monsieur le Directeur, c'est rentrer chez moi tout de suite. Je ne suis pas malade. Si tous les gens qui essaient de se suicider...

— Je sais, je sais, il a coupé. C'est un refrain connu.

Il a tourné une page, négligemment.

— Vous écrivez, il paraît ?

Sceptique je l'ai senti. Comme il se renseignait pas sur le genre à tout hasard, les titres même, j'ai failli lui énumérer l'ensemble.

— Justement, j'ai préféré dire. Faut que je revienne à la maison, que je me remette au travail...

Il a encore feuilleté, s'est curé le coin de l'œil.

— Comme nous ne pouvons vous garder de force, il a dit enfin, vous êtes libre. À vos risques et périls...

— Merci, monsieur le Directeur, j'ai cru bon de dire, avec retenue.

Il m'a tendu un papier.

— Auparavant, il faut me signer cette décharge. Comme quoi vous quittez l'établissement de votre plein gré et refusez donc tout traitement.

Je me suis appliqué, sans trembler, en moulant les lettres, pour la bonne impression. Il m'a fait cadeau d'un autre papier, le justificatif pour la Sécu et les frais d'ambulance. J'ai lu en vitesse : « Diagnostic : syndrome dépressif. Affection qui entre dans le cadre des maladies mentales. » C'était pas le moment d'ergoter, de se montrer délicat sur les mots.

— Au revoir monsieur, j'ai dit quand même.

C'était façon de parler. Mais lui, le directeur, il y croyait aux retrouvailles. J'étais à la porte quand je l'ai entendu dire, aimable :

— Nous nous reverrons en effet, j'en suis sûr. À bientôt !

FIN